

ÉDITION SMARTPHONE GRATUITE

JUSTINE

OU LES MALHEURS DE LA VERTU

François de Sade



"Odalisque", François Boucher



PREMIÈRE PARTIE

Le chef-d'œuvre de la philosophie était de développer les moyens dont la Providence se sert pour parvenir aux fins qu'elle se propose sur l'homme, et de tracer, d'après cela, quelques plans de conduite qui pussent faire connaître à ce malheureux individu bipède la manière dont il faut qu'il marche dans la carrière épineuse de la vie, afin de prévenir les caprices bizarres de cette fatalité à laquelle on donne vingt noms différents, sans être encore parvenu ni à la connaître, ni à la définir.

Si, plein de respect pour nos conventions sociales, et ne s'écartant jamais des digues qu'elles nous imposent, il arrive, malgré cela, que nous n'ayons rencontré que des onces, quand les méchants ne cueillaient que des roses, des gens privés d'un fond de vertu assez constaté pour se mettre au-dessus de ces remarques ne calculeront-ils pas alors qu'il vaut mieux s'abandonner au torrent que d'y résister ? Ne liront-ils pas que la vertu, quelque belle qu'elle soit, devient pourtant le plus mauvais parti qu'on puisse prendre, quand elle se trouve trop faible pour lutter contre le vice, et que dans un siècle entièrement

corrompu, le plus sûr est de faire
 comme les autres ? Un peu plus
 instruits, si l'on veut, et abusant des
 lumières qu'ils ont acquises, ne
 liront-ils pas avec l'ange Jesrad, de
 Zadig, qu'il n'y a aucun mal dont il
 ne naisse un bien, et qu'ils peuvent,
 l'après cela, se livrer au mal,
 puisqu'il n'est dans le fait qu'une des
 façons de produire le bien ?
 N'ajouteront-ils pas qu'il est
 indifférent au plan général, que tel ou
 tel soit bon ou méchant de
 préférence ; que si le malheur
 persécute la vertu et que la prospérité
 accompagne le crime, les choses étant
 égales aux vues de la nature, il vaut
 infiniment mieux prendre parti parmi

es méchants qui prospèrent, que parmi les vertueux qui échouent ? Il est donc important de prévenir ces sophismes dangereux d'une fausse philosophie ; essentiel de faire voir que les exemples de vertu malheureuse, présentés à une âme corrompue, dans laquelle il reste pourtant quelques bons principes, peuvent ramener cette âme au bien tout aussi sûrement que si on lui eût montré dans cette route de la vertu les palmes les plus brillantes et les plus flatteuses récompenses. Il est cruel sans doute d'avoir à peindre une foule de malheurs accablant la femme douce et sensible qui respecte le mieux la vertu, et d'une autre part

'affluence des prospérités sur ceux qui écrasent ou mortifient cette même femme. Mais s'il naît cependant un rien du tableau de ces fatalités, aurons-nous des remords de les avoir offertes ? Pourra-t-on être fâché l'avoir établi un fait, d'où il résultera pour le sage qui lit avec fruit la leçon si utile de la soumission aux ordres de la providence, et l'avertissement fatal que c'est souvent pour nous amener à nos devoirs que le ciel rappe à côté de nous l'être qui nous paraît le mieux avoir rempli les siens ?

Tels sont les sentiments qui vont diriger nos travaux, et c'est en considération de ces motifs que nous

lemandons au lecteur de l'indulgence pour les systèmes erronés qui sont placés dans la bouche de plusieurs de nos personnages, et pour les situations quelquefois un peu fortes, que, par amour pour la vérité, nous avons dû mettre sous ses yeux.

Mme la comtesse de Lorsange était une de ces prêtresses de Vénus dont la fortune est l'ouvrage d'une jolie figure et de beaucoup d'inconduite, et dont les titres, quelque pompeux qu'ils soient, ne se trouvent que dans les archives de Cythère, forgés par l'impertinence qui les prend, et soutenus par la sotte crédulité qui les donne : brune, une belle taille, des yeux d'une singulière expression ;

cette incrédulité de mode, qui, prêtant
 un sel de plus aux passions, fait
 rechercher avec plus de soin les
 femmes en qui on la soupçonne ; un
 jeu méchante, aucun principe, ne
 croyant de mal à rien, et cependant
 pas assez de dépravation dans le cœur
 pour en avoir éteint la sensibilité ;
 orgueilleuse, libertine : telle était
 Mme de Lorsange.

Cette femme avait reçu néanmoins la
 meilleure éducation : fille d'un très
 gros banquier de Paris, elle avait été
 élevée avec une sœur nommée
 Justine, plus jeune qu'elle de trois
 ans, dans une des plus célèbres
 abbayes de cette capitale, où jusqu'à
 l'âge de douze et de quinze ans,

aucun conseil, aucun maître, aucun ivre, aucun talent n'avaient été refusés ni à l'une ni à l'autre de ces deux sœurs.

A cette époque fatale pour la vertu de deux jeunes filles, tout leur manqua dans un seul jour : une banqueroute affreuse précipita leur père dans une situation si cruelle, qu'il en périt de chagrin. Sa femme le suivit un mois après au tombeau. Deux parents froids et éloignés délibérèrent sur ce qu'ils feraient des jeunes orphelines ; leur part d'une succession absorbée par les créances se montait à cent écus pour chacune. Personne ne se souciant de s'en charger, on leur ouvrit la porte du couvent, on leur

emitt leur dot, les laissant libres de
levenir ce qu'elles voudraient.

Mme de Lorsange, qui se nommait
pour lors Juliette, et dont le caractère
et l'esprit étaient, à fort peu de chose
près, aussi formés qu'à trente ans, âge
qu'elle atteignait lors de l'histoire
que nous allons raconter, ne parut
possible qu'au plaisir d'être libre,
sans réfléchir un instant aux cruels
devoirs qui brisaient ses chaînes. Pour
Justine, âgée, comme nous l'avons
dit, de douze ans, elle était d'un
caractère sombre et mélancolique, qui
lui fit bien mieux sentir toute
l'horreur de sa situation. Douée d'une
sensibilité, d'une sensibilité
surprenante, au lieu de l'art et de la

inesse de sa sœur, elle n'avait pu'une ingénuité, une candeur qui devaient la faire tomber dans bien des pièges. Cette jeune fille, à tant de qualités, joignait une physionomie douce, absolument différente de celle dont la nature avait embelli Juliette ; autant on voyait d'artifice, de vanité, de coquetterie dans les traits de l'une, autant on admirait de pureté, de décence et de timidité dans l'autre ; un air de vierge, de grands yeux bleus, pleins d'âme et d'intérêt, une peau éblouissante, une taille souple et flexible, un organe touchant, des dents d'ivoire et les plus beaux cheveux blonds, voilà l'esquisse de cette cadette charmante,

lont les grâces naïves et les traits délicats sont au-dessus de nos vanceaux.

On leur donna vingt-quatre heures à l'une et à l'autre pour quitter le souvent, leur laissant le soin de se pourvoir, avec leurs cent écus, où bon leur semblerait. Juliette, enchantée d'être sa maîtresse, voulut un moment essayer les pleurs de Justine, puis voyant qu'elle n'y réussirait pas, elle se mit à la gronder au lieu de la consoler ; elle lui reprocha sa sensibilité ; elle lui dit, avec une philosophie très au-dessus de son âge, qu'il ne fallait s'affliger dans ce monde-ci que de ce qui nous affectait personnellement ; qu'il était possible

le trouver en soi-même des sensations physiques d'une assez vigoureuse volupté pour éteindre toutes les affections morales dont le choc pourrait être douloureux ; que ce procédé devenait d'autant plus essentiel à mettre en usage que la véritable sagesse consistait infiniment plus à doubler la somme de ses plaisirs qu'à multiplier celle de ses peines ; qu'il n'y avait rien, en un mot, qu'on ne dût faire pour éteindre dans soi cette perfide sensibilité, dont il n'y avait que les autres qui profitassent, tandis qu'elle ne nous apportait que des chagrins. Mais on enduret difficilement un bon cœur, il résiste aux raisonnements

l'une mauvaise tête, et ses
ouissances le consolent des faux
brillants du bel esprit.

Juliette, employant d'autres
ressources, dit alors à sa sœur
qu'avec l'âge et la figure qu'elles
avaient l'une et l'autre, il était
impossible qu'elles mourussent de
l'aim. Elle lui cita la fille d'une de
leurs voisines, qui, s'étant échappée
de la maison paternelle, était
aujourd'hui richement entretenue et
bien plus heureuse, sans doute, que si
elle fût restée dans le sein de sa
famille ; qu'il fallait bien se garder de
croire que ce fût le mariage qui rendît
une jeune fille heureuse ; que captive
sous les lois de l'hymen, elle avait,

avec beaucoup d'humeur à souffrir, une très légère dose de plaisirs à attendre ; au lieu que, livrées au libertinage, elles pourraient toujours se garantir de l'humeur des amants, ou s'en consoler par leur nombre.

Justine eut horreur de ces discours ; elle dit qu'elle préférait la mort à l'ignominie, et quelques nouvelles instances que lui fit sa sœur, elle refusa constamment de loger avec elle dès qu'elle la vit déterminée à une conduite qui la faisait frémir.

Les deux jeunes filles se séparèrent donc, sans aucune promesse de se revoir, dès que leurs intentions se trouvaient si différentes. Juliette qui allait, prétendait-elle, devenir une

grande dame, consentirait-elle à recevoir une petite fille dont les inclinations vertueuses mais basses seraient capables de la déshonorer ? Et de son côté, Justine voudrait-elle risquer ses mœurs dans la société d'une créature perverse qui allait devenir victime de la crapule et de la débauche publique ? Toutes deux se dirent donc un éternel adieu, et toutes deux quittèrent le couvent dès le lendemain.

Justine, caressée lors de son enfance par la couturière de sa mère, croit que cette femme sera sensible à son malheur ; elle va la trouver, elle lui fait part de ses infortunes, elle lui demande de l'ouvrage... à peine la

reconnaît-on ; elle est renvoyée
lurement.

- Oh, ciel ! dit cette pauvre créature,
aut-il que les premiers pas que je fais
dans le monde soient déjà marqués
par des chagrins ! Cette femme
n'aimait autrefois, pourquoi me
rejette-t-on aujourd'hui ? Hélas !
c'est que je suis orpheline et pauvre ;
c'est que je n'ai plus de ressources
dans le monde, et que l'on n'estime
les gens qu'en raison des secours et
des agréments que l'on s'imagine en
recevoir.

Justine, en larmes, va trouver son
père ; elle lui peint son état avec
l'énergique candeur de son âge...
Elle était en petit fourreau blanc ; ses

beaux cheveux négligemment repliés sous un grand bonnet ; sa gorge à peine indiquée, cachée sous deux ou trois aunes de gaze ; sa jolie mine un peu pâle à cause des chagrins qui la lévoraiient ; quelques larmes coulaient dans ses yeux et leur mêtaient encore plus d'expression.

- Vous me voyez, monsieur, dit-elle au saint ecclésiastique..., oui, vous ne voyez dans une position bien affligeante pour une jeune fille ; j'ai perdu mon père et ma mère... Le ciel ne les enlève à l'âge où j'avais le plus besoin de leur secours... Ils sont morts ruinés, monsieur ; nous n'avons plus rien... Voilà tout ce qu'ils m'ont laissé, continua-t-elle, en

nontrant ses douze louis... et pas un
 coin pour reposer ma pauvre tête...
 Vous aurez pitié de moi, n'est-ce pas,
 monsieur ! Vous êtes le ministre de la
 religion, et la religion fut toujours la
 vertu de mon cœur ; au nom de ce
 Dieu que j'adore et dont vous êtes
 l'organe, dites-moi, comme un
 bon père, ce qu'il faut que je
 fasse... ce qu'il faut que je
 devienne ?

Le charitable prêtre répondit en
 regardant Justine que la paroisse était
 bien chargée ; qu'il était difficile
 qu'elle pût embrasser de nouvelles
 âmes, mais que si Justine voulait
 le servir, que si elle voulait faire le
 gros ouvrage, il y aurait toujours dans

a cuisine un morceau de pain pour elle. Et, comme en disant cela, l'interprète des dieux lui avait passé la main sous le menton, en lui donnant un baiser beaucoup trop mondain pour un homme d'Église, Justine, qui ne l'avait que trop compris, le repoussa en lui disant :

- Monsieur, je ne vous demande ni l'aumône ni une place de servante ; il n'y a trop peu de temps que je quitte un état au-dessus de celui qui peut faire lésiner ces deux grâces pour être éduite à les implorer ; je sollicite les conseils dont ma jeunesse et mes malheurs ont besoin, et vous voulez ne les faire acheter un peu trop cher.

Le pasteur, honteux d'être dévoilé, chassa promptement cette petite créature, et la malheureuse Justine, deux fois repoussée dès le premier jour qu'elle est condamnée à l'isolisme, entre dans une maison où elle voit un écriteau, loue un petit cabinet garni au cinquième, le paye l'avance, et s'y livre à des larmes l'autant plus amères qu'elle est sensible et que sa petite fierté vient l'être cruellement compromise.

Nous permettra-t-on de l'abandonner quelque temps ici, pour retourner à Juliette, et pour dire comment, du simple état d'où nous la voyons sortir, et sans plus avoir de ressources que sa sœur, elle devint pourtant, en

quinze ans, femme titrée, possédant rente mille livres de rente, de très beaux bijoux, deux ou trois maisons tant à la ville qu'à la campagne, et, pour l'instant, le cœur, la fortune et la confiance de M. de Corville, conseiller d'État, homme dans le plus grand crédit et à la veille d'entrer dans le ministère ? La carrière fut épineuse, on n'en doute assurément pas : c'est par l'apprentissage le plus long et le plus dur que ces demoiselles-là font leur chemin ; et elle est dans le lit d'un prince aujourd'hui, qui porte peut-être encore sur elle les marques humiliantes de la brutalité des libertins entre les mains desquels sa

eunesse et son inexpérience la
etèrent.

En sortant du couvent, Juliette alla
rouver une femme qu'elle avait
entendu nommer à cette jeune amie
de son voisinage ; pervertie comme
elle avait envie de l'être et pervertie
par cette femme, elle l'aborde avec
son petit paquet sous le bras, une
étoffe bleue bien en désordre, des
cheveux traînants, la plus jolie figure
du monde, s'il est vrai qu'à de
certains yeux l'indécence puisse avoir
les charmes ; elle conte son histoire à
cette femme, et la supplie de la
protéger comme elle a fait de son
ancienne amie.

- Quel âge avez-vous ? lui demande a Duvergier.

- Quinze ans dans quelques jours, nadame, répondit Juliette.

- Et jamais nul mortel..., continua la natrone.

- Oh ! non, madame, je vous le jure, épliqua Juliette.

- Mais c'est que quelquefois dans ces ouvents, dit la vieille... un onfesseur, une religieuse, une amarade... Il me faut des preuves ûres.

- Il ne tient qu'à vous de vous les rocurer, madame, répondit Juliette n rougissant.

Et la duègne s'étant affublée d'une aire de lunettes, et ayant avec

crupule visité les choses de toutes parts :

- Allons, dit-elle à la jeune fille, vous n'avez qu'à rester ici, beaucoup d'égards pour mes conseils, un grand fonds de complaisance et de soumission pour mes pratiques, de la propreté, de l'économie, de la candeur vis-à-vis de moi, de la politesse envers vos compagnes, et de la fourberie avec les hommes, avant dix ans je vous mettrai en état de vous retirer dans un troisième, avec une commode, un trumeau, une servante ; et l'art que vous aurez acquis chez moi vous donnera, de quoi vous procurer le reste.

Des recommandations faites, la Duvergier s'empare du petit paquet de Juliette ; elle lui demande si elle n'a point d'argent, et celle-ci lui ayant trop franchement avoué qu'elle n'en avait cent écus, la chère maman les lui confisque en assurant sa nouvelle pensionnaire qu'elle placera ce petit fonds à la loterie pour elle, mais qu'il ne faut pas qu'une jeune fille ait de l'argent :

- C'est, lui dit-elle, un moyen de faire le mal, et dans un siècle aussi corrompu, une fille sage et bien née doit éviter avec soin tout ce qui peut s'entraîner dans quelque piège. C'est pour votre bien que je vous parle, ma

petite, ajouta la duègne, et vous devez ne savoir gré de ce que je fais.

Le sermon fini, la nouvelle venue est présentée à ses compagnes ; on lui indique sa chambre dans la maison, et dès le lendemain ses prémices sont en vente.

En quatre mois, la marchandise est successivement vendue à près de cent personnes ; les uns se contentent de la rose, d'autres plus délicats ou plus lépravés (car la question n'est pas résolue) veulent épanouir le bouton qui fleurit à côté. Chaque fois, la Duvergier rétrécit, rajuste, et pendant quatre mois ce sont toujours des prémices que la friponne offre au public. Au bout de cet épineux

noviciat, Juliette obtient enfin des patentes de sœur converse ; de ce moment, elle est réellement reconnue fille de la maison ; dès lors elle en partage les peines et les profits. Autre apprentissage : si dans la première école, à quelques écarts près, Juliette a servi la nature, elle en oublie les lois dans la seconde ; elle y corrompt entièrement ses mœurs ; le triomphe qu'elle voit obtenir au vice dégrade totalement son âme ; elle sent que, née pour le crime, au moins doit-elle aller au grand et renoncer à languir dans un état subalterne, qui, en lui faisant faire les mêmes fautes, en l'avalissant également, ne lui rapporte pas, à beaucoup près, le même profit.

Elle plaît à un vieux seigneur fort lébauché, qui ne la fait venir d'abord que pour l'affaire du moment ; elle a l'art de s'en faire magnifiquement entretenir ; elle paraît enfin aux spectacles, aux promenades, à côté des cordons bleus de l'ordre de Cythère ; on la regarde, on la cite, on l'envie, et la fine créature sait si bien s'y prendre, qu'en moins de quatre ans elle ruine six hommes, dont le plus pauvre avait cent mille écus de rente. Il n'en fallait pas davantage pour faire sa réputation ; l'aveuglement des gens du monde est tel, que plus une de ces créatures a prouvé sa malhonnêteté, plus on est envieux d'être sur sa liste ; il semble

que le degré de son avilissement et de sa corruption devienne la mesure des sentiments que l'on ose afficher pour elle.

Juliette venait d'atteindre sa vingtième année, lorsqu'un certain comte de Lorsange, gentilhomme angevin, âgé d'environ quarante ans, se levint tellement épris d'elle, qu'il se résolut de lui donner son nom : il lui reconnut douze mille livres de rente, qui assura le reste de sa fortune s'il venait à mourir avant elle ; lui donna une maison, des gens, une livrée, et une sorte de considération dans le monde, qui parvint en deux ou trois ans à faire oublier ses débuts.

Ce fut ici que la malheureuse Juliette, oubliant tous les sentiments de sa naissance et de sa bonne éducation, pervertie par de mauvais conseils et les livres dangereux, pressée de jouir seule, d'avoir un nom et point de chaînes, osa se livrer à la coupable idée d'abréger les jours de son mari. Ce projet odieux, conçu, elle le caressa ; elle le consolida malheureusement dans ces moments dangereux où le physique s'embrase aux erreurs du moral ; instants où l'on se refuse d'autant moins qu'alors rien ne s'oppose à l'irrégularité des vœux ou à l'impétuosité des désirs, et que la volupté reçue n'est vive qu'en raison de la multitude des freins

qu'on brise, ou de leur sainteté. Le
 onge évanoui, si l'on redevenait
 age, l'inconvénient serait médiocre,
 c'est l'histoire des torts de l'esprit ;
 on sait bien qu'ils n'offensent
 personne, mais on va plus loin,
 malheureusement. Que sera-ce, ose-t-
 on se dire, que la réalisation de cette
 idée, puisque son seul aspect vient
 l'exalter, vient d'émouvoir si
 vivement ? On vivifie la maudite
 chimère, et son existence est un
 crime.

Mme de Lorsange exécuta,
 heureusement pour elle, avec tant de
 secret, qu'elle se mit à l'abri de toute
 poursuite, et qu'elle ensevelit avec
 son époux les traces du forfait

épouvantable qui le précipitait au tombeau.

Redevenue libre et comtesse, Mme de Lorsange reprit ses anciennes habitudes ; mais se croyant quelque chose dans le monde, elle mit à sa conduite un peu moins l'indécence. Ce n'était plus une fille entretenue, c'était une riche veuve qui donnait de jolis soupers, chez laquelle la cour et la ville étaient trop heureuses d'être admises ; femme décente en un mot et qui néanmoins touchait pour deux cents louis, et se donnait pour cinq cents par mois.

Jusqu'à vingt-six ans, Mme de Lorsange fit encore de brillantes conquêtes ; elle ruina trois

ambassadeurs étrangers, quatre fermiers généraux, deux évêques, un cardinal et trois chevaliers des Ordres du roi ; mais comme il est rare de s'arrêter après un premier délit, surtout quand il a tourné heureusement, la malheureuse Juliette se noircit de deux nouveaux crimes emblables au premier ; l'un pour voler un de ses amants qui lui avait confié une somme considérable, ignorée de la famille de cet homme, et que Mme de Lorsange put mettre à l'abri par cette affreuse action ; l'autre pour avoir plus tôt un legs de cent mille francs qu'un de ses adorateurs lui faisait au nom d'un tiers, chargé de rendre la somme

Après décès. A ces horreurs, Mme de Lorsange joignait trois ou quatre infanticides. La crainte de gâter sa jolie taille, le désir de cacher une double intrigue, tout lui fit prendre la résolution d'étouffer dans son sein la preuve de ses débauches ; et ces forfaits ignorés comme les autres n'empêchèrent pas cette femme adroite et ambitieuse de trouver journellement de nouvelles lûpes.

Il est donc vrai que la prospérité peut accompagner la plus mauvaise conduite, et qu'au milieu même du désordre et de la corruption, tout ce que les hommes appellent le bonheur peut se répandre sur la vie ; mais que

cette cruelle et fatale vérité n'alarme pas ; que l'exemple du malheur poursuivant partout la vertu, et que nous allons bientôt offrir, ne tourmente pas davantage les honnêtes gens. Cette félicité du crime est trompeuse, elle n'est qu'apparente ; indépendamment de la punition bien certainement réservée par la Providence à ceux qu'ont séduits ses succès, ne nourrissent-ils pas au fond de leur âme un ver qui, les rongant sans cesse, les empêche d'être réjouis de ces fausses lueurs, et ne laisse en leur âme, au lieu de délices, que le souvenir déchirant des crimes qui les ont conduits où ils sont ? A l'égard de l'infortuné que le sort persécute, il a

on cœur pour consolation, et les
 ouissances intérieures que lui
 rocurent ses vertus le dédommagent
 ientôt de l'injustice des hommes.

Tel était donc l'état des affaires de
 Mme de Lorsange, lorsque
 M. de Corville, âgé de cinquante ans,
 ouissant du crédit et de la
 considération que nous avons peints
 plus haut, résolut de se sacrifier
 entièrement pour cette femme et de la
 fixer à jamais à lui. Soit attention,
 soit procédés, soit politique de la part
 de Mme de Lorsange, il y était
 parvenu, et il y avait quatre ans qu'il
 vivait avec elle, absolument comme
 avec une épouse légitime, lorsque
 l'acquisition d'une très belle terre

Après de Montargis les obligea l'un et l'autre d'aller passer quelque temps dans cette province.

Un soir, où la beauté du temps leur avait fait prolonger leur promenade, et la terre qu'ils habitaient jusqu'à Montargis, trop fatigués l'un et l'autre pour entreprendre de retourner comme ils étaient venus, ils s'arrêtèrent à l'auberge où descend le charrosse de Lyon, à dessein d'envoyer de là un homme à cheval pour chercher une voiture. Ils se reposaient dans une salle basse et fraîche de cette maison, donnant sur la cour, lorsque le coche dont nous venons de parler entra dans cette hôtellerie.

C'est un amusement assez naturel que de regarder une descente de roche ; on peut parier pour le genre des personnages qui s'y trouvent, et si l'on a nommé une catin, un officier, quelques abbés et un moine, on est presque toujours sûr de gagner. M. de Lorsange se lève, M. de Corville la suit, et tous deux s'amuse à voir entrer dans l'auberge la société cahotante. Il paraissait qu'il n'y avait plus personne dans la voiture, lorsqu'un cavalier de maréchaussée, descendant du panier, reçut dans ses bras d'un des camarades également placé dans le même lieu, une fille de vingt-six à vingt-sept ans, vêtue d'un mauvais

petit caraco d'indienne et enveloppée jusqu'aux sourcils d'un grand nantelet de taffetas noir. Elle était liée comme une criminelle, et d'une telle faiblesse, qu'elle serait assurément tombée si ses gardes ne l'eussent soutenue. A un cri de surprise et d'horreur qui échappe à Mme de Lorsange, la jeune fille se retourne, et laisse voir avec la plus belle taille du monde, la figure la plus noble, la plus agréable, la plus intéressante, tous les appas enfin les plus en droit de plaire, rendus mille fois plus piquants encore par cette tendre et touchante affliction que l'innocence ajoute aux traits de la beauté.

M. de Corville et sa maîtresse ne peuvent s'empêcher de s'intéresser pour cette misérable fille. Ils s'approchent, ils demandent à l'un des gardes ce qu'a fait cette infortunée.

- On l'accuse de trois crimes, répond le cavalier, il s'agit de meurtre, de vol et d'incendie ; mais je vous avoue que mon camarade et moi n'avons jamais conduit de criminel avec autant de répugnance ; c'est la créature la plus douce, et qui paraît la plus honnête.

- Ah, ah ! dit M. de Corville, ne pourrait-il pas y avoir là quelques-unes de ces bévues ordinaires aux

tribunaux subalternes ?... Et où s'est
commis le délit ?

- Dans une auberge à quelques lieues
de Lyon ; c'est Lyon qui l'a jugée ;
elle va, suivant l'usage, à Paris pour
la confirmation de sa sentence, et
deviendra pour être exécutée à Lyon.

Mme de Lorsange, qui s'était
approchée, qui entendait ce récit,
émoigna bas à M. de Corville l'envie
qu'elle aurait d'apprendre de la
bouche de cette fille même l'histoire
de ses malheurs, et M. de Corville,
qui formait aussi le même désir, en fit
part aux deux gardes en se nommant
l'un et l'autre.

Ceux-ci ne crurent pas devoir s'y
opposer. On décida qu'il fallait passer

a nuit à Montargis ; on demanda un appartement commode ; M. de Corville répondit de la prisonnière, on la délia ; et quand on lui eut fait prendre un peu de nourriture, Mme de Lorsange, qui ne pouvait s'empêcher de prendre à elle le plus vif intérêt, et qui sans doute se lisait à elle-même : « Cette créature, peut-être innocente, est pourtant traitée comme une criminelle, tandis que tout prospère autour de moi... de moi qui me suis souillée de crimes et d'horreurs », Mme de Lorsange, disant, dès qu'elle vit cette pauvre fille un peu rafraîchie, un peu consolée par les caresses que l'on s'empressait de lui faire, l'engagea de dire par quel

événement, avec une physionomie si douce, elle se trouvait dans une aussi funeste circonstance.

- Vous raconter l'histoire de ma vie, madame, dit la belle infortunée, en s'adressant à la comtesse, c'est vous offrir l'exemple le plus frappant des malheurs de l'innocence, c'est accuser la main du ciel, c'est se plaindre des volontés de l'Être suprême, c'est une espèce de révolte contre ses intentions sacrées... je ne ose pas...

Des pleurs coulèrent alors avec abondance des yeux de cette intéressante fille, et après leur avoir donné cours un instant, elle commença son récit dans ces termes :

- Vous me permettrez de cacher mon nom et ma naissance, madame ; sans être illustre, elle est honnête, et je n'étais pas destinée à l'humiliation où vous me voyez réduite. Je perdis fortune avec mes parents ; je crus avec le peu de secours qu'ils m'avaient laissé pouvoir attendre une place convenable, et refusant toutes celles qui ne l'étaient pas, je mangeai, sans m'en apercevoir, à Paris où je suis née, le peu que je possédais ; plus je devenais pauvre, plus j'étais méprisée ; plus j'avais besoin d'appui, moins j'espérais d'en obtenir ; mais de toutes les duretés que j'éprouvai dans les commencements de ma malheureuse

ituation, de tous les propos horribles qui me furent tenu, je ne vous citerai que ce qui m'arriva chez M. Dubourg, un des plus riches traitants de la capitale. La femme chez qui je logeais m'avait adressée à lui, comme à quelqu'un dont le crédit et les richesses pouvaient le plus sûrement adoucir la rigueur de mon sort. Après avoir attendu très longtems dans l'antichambre de cet homme, on m'introduisit ; M. Dubourg, âgé de quarante-huit ans, venait de sortir de son lit, entortillé d'une robe de chambre flottante qui cachait à peine son désordre ; on s'apprêtait à le coiffer ;

Il fit retirer et me demanda ce que je voulais.

- Hélas ! monsieur, lui répondis-je toute confuse, je suis une pauvre orpheline qui n'ai pas encore quatorze ans et qui connais déjà toutes les nuances de l'infortune ; j'implore votre commisération, ayez pitié de moi, je vous conjure.

Et alors je lui détaillai tous mes maux, la difficulté de rencontrer une place, peut-être même un peu la peine que j'éprouvais à en prendre une, n'étant pas née pour cet état ; le malheur que j'avais eu, pendant tout cela, de manger le peu que j'avais..., le défaut d'ouvrage, l'espoir où j'étais, qu'il me faciliterait les

noyens de vivre ; tout ce que dicte enfin l'éloquence du malheur, toujours rapide dans une âme sensible, toujours à charge à l'opulence... Après m'avoir écoutée avec beaucoup de distractions, M. Dubourg me demanda si j'avais toujours été sage.

- Je ne serais ni aussi pauvre ni aussi embarrassée, monsieur, répondis-je, si j'avais voulu cesser de l'être.

- Mais, me dit à cela M. Dubourg, à quel titre prétendez-vous que les gens riches vous soulagent, si vous ne les servez en rien ?

- Et de quel service prétendez-vous parler, monsieur ? répondis-je ; je ne demande pas mieux que de rendre

ceux que la décence et mon âge me permettront de remplir.

- Les services d'une enfant comme vous sont peu utiles dans une maison, ne répondit Dubourg ; vous n'êtes ni l'âge ni de tournure à vous placer comme vous le demandez. Vous ferez mieux de vous occuper de plaire aux hommes, et de travailler à trouver quelqu'un qui consente à prendre soin de vous ; cette vertu dont vous faites un si grand étalage ne sert à rien dans le monde ; vous aurez beau léchir aux pieds de ses autels, son vain encens ne vous nourrira point. La chose qui flatte le moins les hommes, celle dont ils font le moins le cas, celle qu'ils méprisent le plus

ouverainement, c'est la sagesse de votre sexe ; on n'estime ici-bas, mon enfant, que ce qui rapporte ou ce qui sélecte ; et de quel profit peut nous être la vertu des femmes ? Ce sont leurs désordres qui nous servent et qui nous amusent ; mais leur chasteté nous intéresse on ne saurait moins. Quand des gens de notre sorte honnent, en un mot, ce n'est jamais que pour recevoir ; or, comment une petite fille comme vous peut-elle reconnaître ce qu'on fait pour elle, si ce n'est par l'abandon de tout ce qu'on exige de son corps ?

- Oh ! monsieur, répondis-je le cœur gros de soupirs, il n'y a donc plus ni

l'innocence ni bienfaisance chez les hommes ?

- Fort peu, répliqua Dubourg ; on en parle tant, comment voulez-vous qu'il y en ait ? On est revenu de cette manie d'obliger gratuitement les autres ; on a reconnu que les plaisirs et la charité n'étaient que les productions de l'orgueil, et comme rien n'est aussitôt dissipé, on a voulu les sensations plus réelles ; on a vu qu'avec un enfant comme vous, par exemple, il valait infiniment mieux étirer pour fruit de ses avances tous les plaisirs que peut offrir la luxure, que ceux très froids et très futiles de la soulager gratuitement ; la réputation d'un homme libéral,

lumônier, généreux, ne vaut pas
 même, à l'instant où il en jouit le
 mieux, le plus léger plaisir des sens.

- Oh ! monsieur, avec de pareils
 principes, il faut donc que l'infortuné
 périsse !

- Qu'importe ; il y a plus de sujets
 qu'il n'en faut en France ; pourvu que
 la machine ait toujours la même
 élasticité, que fait à l'État le plus ou
 le moins d'individus qui la pressent ?

- Mais croyez-vous que des enfants
 respectent leurs pères, quand ils en
 ont ainsi maltraités ?

- Que fait à un père l'amour
 des enfants qui le gênent ?

- Il vaudrait donc mieux qu'on nous
 eût étouffés dès le berceau !

- Assurément, c'est l'usage dans beaucoup de pays, c'était la coutume des Grecs ; c'est celle des Chinois : là les enfants malheureux s'exposent ou se mettent à mort. A quoi bon laisser vivre des créatures qui ne pouvant plus compter sur les secours de leurs parents ou parce qu'ils en sont privés ou parce qu'ils n'en sont pas reconnus, ne servent plus dès lors qu'à surcharger l'État d'une denrée dont il a déjà trop ? Les bâtards, les orphelins, les enfants mal conformés devraient être condamnés à mort dès leur naissance ; les premiers et les seconds, parce que n'ayant plus personne qui veuille ou qui puisse prendre soin d'eux, ils souillent la

ociété d'une lie qui ne peut que lui
 devenir funeste un jour, et les autres
 parce qu'ils ne peuvent lui être
 d'aucune utilité ; l'une et l'autre de
 ces classes sont à la société comme
 ces excroissances de chair qui, se
 nourrissant du suc des membres
 sains, les dégradent et les
 affaiblissent, ou, si vous l'aimez
 mieux, comme ces végétaux parasites
 qui, se liant aux bonnes plantes, les
 détériorent et les rongent en
 s'adaptant leur semence nourricière.
 Abus criants que ces aumônes
 destinées à nourrir une telle écume,
 que ces maisons richement dotées
 qu'on a l'extravagance de leur bâtir,
 comme si l'espèce des hommes était

ellement rare, tellement précieuse
qu'il fallût en conserver jusqu'à la
plus vile portion ! Mais laissons une
politique où tu ne dois rien
comprendre, mon enfant ; pourquoi
se plaindre de son sort, quand il ne
s'agit qu'à soi d'y remédier ?

- A quel prix, juste ciel !

- A celui d'une chimère, d'une chose
qui n'a de valeur que celle que ton
orgueil y met. Au reste, continue ce
barbare en se levant et ouvrant la
porte, voilà tout ce que je puis pour
vous ; consentez-y, ou délivrez-moi
de votre présence ; je n'aime pas les
mendians...

Ses larmes coulèrent, il me fut
impossible de les retenir ; le croirez-

ous, madame, elles irritèrent cet homme au lieu de l'attendrir. Il referme la porte et me saisissant par le collet de ma robe, il me dit avec brutalité qu'il va me faire faire de force ce que je ne veux pas lui accorder de bon gré. En cet instant cruel, mon malheur me prête du courage ; je me débarrasse de ses mains, et m'élançant vers la porte :

- Homme odieux, lui dis-je en m'échappant, puisse le ciel, aussi grièvement offensé par toi, te punir un jour, comme tu le mérites, de ton exécrationnable endurcissement ! Tu n'es digne ni de ces richesses dont tu fais un aussi vil usage, ni de l'air même

que tu respires dans un monde souillé par tes barbaries.

Je me pressai de raconter à mon hôtesse la réception de la personne chez laquelle elle m'avait envoyée ; mais quelle fut ma surprise de voir cette misérable m'accabler de reproches au lieu de partager ma douleur.

- Chétive créature, me dit-elle en colère, t'imagines-tu que les hommes ont assez dupes pour faire l'aumône à de petites filles comme toi, sans exiger l'intérêt de leur argent ? M. Dubourg est trop bon d'avoir agi comme il l'a fait ; à sa place je ne t'aurais pas laissée sortir de chez moi sans m'avoir contenté. Mais puisque

tu ne veux pas profiter des secours que je t'offre, arrange-toi comme il te plaira ; tu me dois, demain, de l'argent, ou la prison.

- Madame, ayez pitié...

- Oui, oui, pitié... on meurt de faim avec la pitié !

- Mais comment voulez-vous que je fasse ?

- Il faut retourner chez Dubourg ; il faut le satisfaire, il faut me rapporter de l'argent ; je le verrai, je le réviendrai ; je raccommoderai, si je puis, vos sottises ; je lui ferai vos excuses, mais songez à vous mieux comporter.

Honteuse, au désespoir, ne sachant quel parti prendre, me voyant

lurement repoussée de tout le monde, presque sans ressource, je dis à Mme Desroches (c'était le nom de mon hôtesse) que j'étais décidée à tout pour la satisfaire. Elle alla chez le financier, et me dit au retour qu'elle l'avait trouvé très irrité ; que ce n'était pas sans peine qu'elle était parvenue à le fléchir en ma faveur ; qu'à force de supplications elle avait pourtant réussi à lui persuader de me venir le lendemain matin ; mais que j'eusse à prendre garde à ma conduite, parce que, si je m'avisais de lui désobéir encore, lui-même se chargeait du soin de me faire enfermer pour la vie.

'arrive tout émue. Dubourg était eul, dans un état plus indécent ncore que la veille. La brutalité, le ibertinage, tous les caractères de la lébauche éclataient dans ses regards ournois.

- Remerciez la Desroches, me dit-il lurement, de ce que je veux bien en a faveur vous rendre un instant mes ontés ; vous devez sentir combien vous en êtes indigne après votre onduite d'hier. Déshabillez-vous, et i vous opposez encore la plus légère ésistance à mes désirs, deux hommes vous attendent dans mon antichambre our vous conduire en un lieu dont vous ne sortirez de vos jours.

- Ô monsieur, dis-je en pleurs et me précipitant aux genoux de cet homme barbare, laissez-vous fléchir, je vous en conjure ; soyez assez généreux pour me secourir sans exiger de moi ce qui me coûte assez pour vous offrir plutôt ma vie que de m'y soumettre... Oui, j'aime mieux mourir mille fois que d'enfreindre les principes que j'ai reçus dans mon enfance... Monsieur, monsieur, ne me contraignez pas, je vous supplie ; pouvez-vous concevoir le bonheur au milieu des dégoûts et des larmes ? Osez-vous soupçonner le plaisir où vous ne verrez que des répugnances ? Vous n'aurez pas plus tôt consommé votre crime que le spectacle de mon

l'espérance vous accablera de
emords...

Mais les infamies où se livrait
Dubourg m'empêchèrent de
poursuivre ; aurais-je pu me croire
capable d'attendrir un homme qui
trouvait déjà dans ma propre douleur
un véhicule de plus à ses horribles
passions ? Le croirez-vous, madame,
s'enflammant aux accents aigus de
mes plaintes, les savourant avec
inhumanité, l'indigne se disposait lui-
même à ses criminelles tentatives ! Il
se lève, et se montrant à la fin à moi
sans un état où la raison triomphe
sereinement, et où la résistance de
l'objet qui la fait perdre n'est qu'un
aliment de plus au délire, il me saisit

avec brutalité, enlève impétueusement les voiles qui dérobaient encore ce dont il brûle de voir ; tour à tour, il m'injurie... il me batte... il me maltraite et me méprise... Oh ! quel tableau, grand Dieu ! quel mélange inouï de pureté..., de luxure ! Il semblait que l'Être suprême voulût, dans cette première circonstance de ma vie, imprimer à jamais en moi toute l'horreur que je devais avoir pour un genre de crime d'où devait naître l'affluence des maux dont j'étais menacée ! Mais fallait-il m'en plaindre alors ? Non, sans doute ; à ces excès je dus mon salut ; moins de débauche, et j'étais une fille flétrie ;

es feux de Dubourg s'éteignirent dans l'effervescence de ses entreprises, le ciel me vengea des offenses où le monstre allait se livrer, et la perte de ses forces, avant le sacrifice, me préserva d'en être la victime.

Dubourg n'en devint que plus insolent ; il m'accusa des torts de sa faiblesse..., voulut les réparer par de nouveaux outrages et des invectives encore plus mortifiantes ; il n'y eut rien qu'il ne me dît, rien qu'il ne tentât, rien que la perfide imagination, la dureté de son caractère et la dépravation de ses mœurs ne lui fit entreprendre. Ma maladresse l'impatienta ; j'étais loin

le vouloir agir, c'était beaucoup que le me prêter : mes remords n'en sont pas éteints... Cependant rien ne réussit, ma soumission cessa de s'enflammer ; il eut beau passer successivement de la tendresse à la rigueur... de l'esclavage à la tyrannie... de l'air de la décence aux excès de la crapule, nous nous trouvâmes excédés l'un et l'autre, sans qu'il pût heureusement recouvrer ce qu'il fallait pour me porter de plus dangereuses attaques. Il y renonça, me fit promettre de venir le trouver le lendemain, et pour n'y déterminer plus sûrement, il ne voulut absolument me donner que la somme que je devais à la Desroches.

Je revins donc chez cette femme, bien humiliée d'une pareille aventure et bien résolue, quelque chose qui pût n'arriver, de ne pas m'y exposer une troisième fois. Je l'en prévins en la voyant, et en accablant de malédictions le scélérat capable l'abuser aussi cruellement de manière. Mais mes imprécations, loin d'attirer sur lui la colère de Dieu, ne firent que lui porter bonheur ; huit jours après, j'appris que cet insigne libertin venait d'obtenir du gouvernement une régie générale qui augmentait ses revenus de plus de quatre cent mille livres de rentes ; j'étais absorbée dans les réflexions que font naître inévitablement de

emblables inconséquences du sort, quand un rayon d'espoir sembla luire un instant à mes yeux.

La Desroches vint me dire un jour qu'elle avait enfin trouvé une maison où l'on me recevrait avec plaisir, pourvu que je m'y comportasse bien.

- Oh ! ciel, madame, lui dis-je, en me jetant avec transport dans ses bras, cette condition est celle que j'y mettrais moi-même, jugez si je l'accepte avec plaisir. L'homme que je devais servir était un fameux usurier de Paris, qui s'était enrichi non seulement en prêtant sur gages, mais même en volant impunément le public chaque fois qu'il avait cru le pouvoir faire en sûreté. Il demeurerait

ue Quincampoix, à un second étage, avec une créature de cinquante ans, qu'il appelait sa femme, et pour le moins aussi méchante que lui.

- Thérèse, me dit cet avare (tel était le nom que j'avais pris pour cacher le sien), Thérèse, la première vertu de ma maison, c'est la probité ; si jamais vous détourniez d'ici la dixième partie d'un denier, je vous ferais vendre, voyez-vous, mon enfant. Le peu de douceur dont nous jouissons, ma femme et moi, est le fruit de nos travaux immenses et de notre parfaite sobriété... Mangez-vous beaucoup, ma petite ?

- Quelques onces de pain par jour, monsieur, lui répondis-je, de l'eau et

un peu de soupe, quand je suis assez heureuse pour en avoir.

- De la soupe ! morbleu, de la soupe ! Regardez, ma mie, dit l'usurier à sa femme, gémissiez des progrès du luxe : ça cherche condition, ça meurt de faim depuis un an, et ça veut manger de la soupe ; à peine en faisons-nous une fois tous les dimanches, nous qui travaillons comme des forçats ; vous aurez trois onces de pain par jour, ma fille, une demi-bouteille d'eau de rivière, une vieille robe de ma femme tous les six-huit mois et trois écus de gages au bout de l'année, si nous sommes contents de vos services, si votre économie répond à la nôtre, et si vous

faites enfin prospérer la maison par
 le l'ordre et de l'arrangement. Votre
 service est médiocre, c'est l'affaire
 l'un clin d'œil ; il s'agit de frotter et
 nettoyer trois fois la semaine cet
 appartement de six pièces, de faire
 vos lits, de répondre à la porte, de
 poudrer ma perruque, de coiffer ma
 femme, de soigner le chien et le
 perroquet, de veiller à la cuisine, d'en
 nettoyer les ustensiles, d'aider à ma
 femme quand elle nous fait un
 morceau à manger, et d'employer
 quatre ou cinq heures par jour à faire
 du linge, des bas, des bonnets et
 autres petits meubles de ménage.
 Vous voyez que ce n'est rien,
 Thérèse ; il vous restera bien du

emps, nous vous permettrons d'en faire usage pour votre compte, pourvu que vous soyez sage, mon enfant, discrète, économe surtout, c'est l'essentiel.

Vous imaginez aisément, madame, qu'il fallait se trouver dans l'affreux état où j'étais pour accepter une telle place ; non seulement il y avait infiniment plus d'ouvrage que mes forces ne me permettaient l'entreprendre, mais pouvais-je vivre avec ce qu'on m'offrait ? Je me gardai pourtant bien de faire la difficile, et je fus installée dès le même soir.

Si ma cruelle situation permettait que je vous amusasse un instant, madame,

quand je ne dois penser qu'à vous attendre, j'oserais vous raconter quelques traits d'avarice dont je fus témoin dans cette maison ; mais une catastrophe si terrible pour moi m'y attendait dès la seconde année, qu'il n'est bien difficile de vous arrêter sur des détails amusants avant que de vous entretenir de mes malheurs.

Vous saurez, cependant, madame, qu'on n'avait jamais d'autre lumière dans l'appartement de M. du Harpin, que celle qu'il dérobaît au réverbère heureusement placé en face de sa chambre ; jamais ni l'un ni l'autre n'usaient de linge : on emmagasinait celui que je faisais, on n'y touchait de sa vie ; il y avait aux manches de la

reste de Monsieur, ainsi qu'à celles de la robe de Madame, une vieille paire de manchettes cousues après l'étoffe, et que je lavais tous les samedis au soir ; point de drap, point de serviettes, et tout cela pour éviter le blanchissage. On ne buvait jamais le vin chez lui, l'eau claire étant, disait Mme du Harpin, la boisson naturelle de l'homme, la plus saine et la moins dangereuse. Toutes les fois qu'on coupait le pain, il se plaçait une corbeille sous le couteau, afin de recueillir ce qui tombait : on y soignait avec exactitude toutes les miettes qui pouvaient se faire aux épaves, et ce mets, frit le dimanche, avec un peu de beurre, composait le

plat de festin de ces jours de repos ; mais jamais il ne fallait battre les habits ni les meubles, de peur de les user, mais les housser légèrement avec un plumbeau. Les souliers de Monsieur, ainsi que ceux de Madame, étaient doublés de fer, c'étaient les mêmes qui leur avaient servi le jour de leurs noces. Mais une pratique beaucoup plus bizarre était celle qu'on me faisait exercer une fois la semaine : il y avait dans l'appartement un assez grand cabinet dont les murs n'étaient point tapissés ; il fallait qu'avec un couteau j'allasse râper une certaine quantité de plâtre de ces murs, que je passais ensuite dans un tamis fin ; ce qui résultait de cette opération

levenait la poudre de toilette dont j'ornais chaque matin et la perruque de Monsieur et le chignon de Madame. Ah ! plût à Dieu que ces turpitudes eussent été les seules où se fussent livrées ces vilaines gens ! Rien de plus naturel que le désir de conserver son bien ; mais ce qui ne l'est pas autant, c'est l'envie de l'augmenter de celui des autres. Et je ne fus pas longtemps à m'apercevoir que ce n'était qu'ainsi que s'enrichissait du Harpin.

Il logeait au-dessus de nous un particulier fort à son aise, possédant l'assez jolis bijoux, et dont les effets, soit à cause du voisinage, soit pour avoir passé par les mains de mon

naître, se trouvaient très connus de
ui ; je lui entendais souvent regretter
avec sa femme une certaine boîte d'or
le trente à quarante louis, qui lui
était infailliblement restée, disait-il,
'il avait su s'y prendre avec plus
l'adresse. Pour se consoler enfin
l'avoir rendu cette boîte, l'honnête
M. du Harpin projeta de la voler, et
ce fut moi qu'on chargea de la
régociation.

Après m'avoir fait un grand discours
sur l'indifférence du vol, sur l'utilité
même dont il était dans le monde,
puisqu'il y rétablissait une sorte
l'équilibre, que dérangeait totalement
'inégalité des richesses ; sur la rareté
les punitions, puisque de vingt

voleurs il était prouvé qu'il n'en
 méritait pas deux ; après m'avoir
 démontré avec une érudition dont je
 n'aurais pas cru M. du Harpin
 capable, que le vol était en honneur
 dans toute la Grèce, que plusieurs
 peuples encore l'admettaient, le
 favorisaient, le récompensaient
 comme une action hardie prouvant à
 la fois le courage et l'adresse (deux
 vertus essentielles à toute nation
 guerrière) ; après m'avoir en un mot
 exalté son crédit qui me tirerait de
 tout, si j'étais découverte, M. du
 Harpin me remit deux fausses clefs
 dont l'une devait ouvrir
 l'appartement du voisin, l'autre son
 secrétaire dans lequel était la boîte en

question ; il m'enjoignit de lui rapporter incessamment cette boîte, et que pour un service aussi essentiel, je recevrais pendant deux ans un écu de plus sur mes gages.

- Oh ! monsieur, m'écriai-je en frémissant de la proposition, est-il possible qu'un maître ose corrompre ainsi son domestique ! Qui n'empêche de faire tourner contre vous les armes que vous me mettez à la main, et qu'aurez-vous à m'objecter si je vous rends un jour victime de vos propres principes ?

Du Harpin, confondu, se rejeta sur un subterfuge maladroit : il me dit que ce qu'il faisait n'était qu'à dessein de m'éprouver, que j'étais bien heureuse

l'avoir résisté à ses propositions... que j'étais perdue si j'avais succombé... Je me payai de ce mensonge ; mais je sentis bientôt le sort que j'avais eu de répondre aussi fermement : les malfaiteurs n'aiment pas à trouver de la résistance dans ceux qu'ils cherchent à séduire ; il n'y a malheureusement point de milieu dès qu'on est assez à plaindre pour avoir reçu leurs propositions : il faut nécessairement devenir dès lors ou leurs complices, ce qui est dangereux, ou leurs ennemis, ce qui l'est encore davantage. Avec un peu plus d'expérience, j'aurais quitté la maison dès l'instant, mais il était déjà écrit dans le ciel que chacun des

nouvements honnêtes qui devrait clore de moi serait acquitté par des malheurs !

M. du Harpin laissa couler près d'un mois, c'est-à-dire à peu près jusqu'à l'époque de la fin de la seconde année de mon séjour chez lui, sans lire un mot et sans témoigner le plus léger ressentiment du refus que je lui avais fait, lorsqu'un soir, venant de me retirer dans ma chambre pour y goûter quelques heures de repos, j'entendis tout à coup jeter ma porte en dedans, et vis, non sans effroi, M. du Harpin conduisant un commissaire et quatre soldats du guet près de mon lit.

- Faites votre devoir, monsieur, dit-il à l'homme de justice ; cette malheureuse m'a volé un diamant de mille écus, vous le retrouverez dans la chambre ou sur elle, le fait est certain.

- Moi, vous avoir volé, monsieur ! dis-je en me jetant toute troublée hors de mon lit ; moi, juste ciel ! Ah ! qui sait mieux que vous le contraire ? Qui sauroit mieux que vous le doit être pénétré mieux que vous du point auquel cette action me répugne et de l'impossibilité qu'il y a que je l'aie commise ?

Mais du Harpin, faisant beaucoup de bruit pour que mes paroles ne fussent pas entendues, continua d'ordonner des perquisitions, et la malheureuse

bague fut trouvée dans mon matelas. Avec des preuves de cette force, il n'y avait pas à répliquer ; je fus à l'instant saisie, garrottée et conduite en prison, sans qu'il me fût seulement possible de faire entendre un mot en ma faveur.

Le procès d'une malheureuse qui n'a ni crédit, ni protection, est promptement fait dans un pays où l'on croit la vertu incompatible avec la misère, où l'infortune est une preuve complète contre l'accusé ; là, une injuste prévention fait croire que celui qui a dû commettre le crime l'a commis ; les sentiments se mesurent à l'état où l'on trouve le coupable ; et bientôt que l'or ou des titres

l'établissent pas son innocence, l'impossibilité qu'il puisse être innocent devient alors démontrée¹.

J'eus beau me défendre, j'eus beau fournir les meilleurs moyens à l'avocat de forme qu'on me donna pour un instant, mon maître n'accusait, le diamant s'était trouvé dans ma chambre ; il était clair que je l'avais volé. Lorsque je voulus citer ce trait horrible de M. du Harpin, et prouver que le malheur qui m'arrivait n'était que le fruit de sa vengeance et la suite de l'envie qu'il avait de se

Siècles à venir ! Vous ne verrez plus ce comble d'horreurs et d'infamie.

léfaire d'une créature qui, tenant son
ecret, devenait maîtresse de lui, on
raitait ces plaintes de récrimination,
on me dit que M. du Harpin était
connu depuis vingt ans pour un
homme intègre, incapable d'une telle
horreur. Je fus transférée à la
Conciergerie, où je me vis au
moment d'aller payer de mes jours le
refus de participer à un crime ; je
vérissais ; un nouveau délit pouvait
meul me sauver : la providence voulut
que le crime servit au moins une fois
l'égide à la vertu, qu'il la préservât
de l'abîme où l'allait engloutir
l'imbécillité des juges.

J'avais près de moi une femme
l'environ quarante ans, aussi célèbre

par sa beauté que par l'espèce et la multiplicité de ses forfaits ; on la nommait Dubois, et elle était, ainsi que la malheureuse Thérèse, à la veille de subir un jugement de mort : ce genre seul embarrassait les juges. N'étant rendue coupable de tous les crimes imaginables, on se trouvait presque obligé ou à inventer pour elle un supplice nouveau, ou à lui en faire subir un dont nous exempte notre sexe. J'avais inspiré une sorte d'intérêt à cette femme, intérêt criminel, sans doute, puisque la base en était, comme je le sus depuis, l'extrême désir de faire une prosélyte de moi.

Un soir, deux jours peut-être tout au plus avant celui où nous devons perdre l'une et l'autre la vie, la Dubois me dit de ne me point toucher, et de me tenir avec elle sans affectation le plus près possible des portes de la prison.

Entre sept et huit heures, poursuivit-elle, le feu prendra à la Conciergerie, c'est l'ouvrage de mes soins ; beaucoup de gens seront brûlés sans doute, peu importe, Thérèse, osa me dire cette scélérate ; le sort des autres doit être toujours nul dès qu'il s'agit de notre bien-être ; ce qu'il y a de sûr, c'est que nous nous sauverons ; quatre hommes, mes complices et mes amis,

e joindront à nous, et je réponds de
a liberté.

e vous l'ai dit, madame, la main du
ciel qui venait de punir l'innocence
sans moi, servit le crime dans ma
protectrice ; le feu prit, l'incendie fut
terrible, il y eut vingt et une
personnes de brûlées, mais nous nous
sauvâmes. Dès le même jour nous
gagnâmes la chaumière d'un
braconnier de la forêt de Bondy,
intime ami de notre bande.

- Te voilà libre, Thérèse, me dit alors
la Dubois, tu peux maintenant choisir
le genre de vie qu'il te plaira, mais si
j'ai un conseil à te donner, c'est de
renoncer à des pratiques de vertu qui,
comme tu vois, ne t'ont jamais

éussi ; une délicatesse déplacée t'a conduite aux pieds de l'échafaud, un crime affreux m'en sauve ; regarde à quoi les bonnes actions servent dans le monde, et si c'est bien la peine de s'immoler pour elles ! Tu es jeune et jolie, Thérèse : en deux ans je me charge de ta fortune ; mais n'imagines pas que je te conduise à son temple par les sentiers de la vertu : il faut, quand on veut faire son chemin, chère fille, entreprendre plus d'un métier et servir à plus d'une intrigue ; décide-toi donc, nous n'avons point le sûreté dans cette chaumière, il faut que nous en partions dans peu d'heures.

- Oh ! madame, dis-je à ma bienfaitrice, je vous ai de grandes obligations, je suis loin de vouloir n'y soustraire ; vous m'avez sauvé la vie ; il est affreux pour moi que ce soit par un crime ; croyez que s'il m'eût fallu commettre, j'eusse préféré mille morts à la douleur d'y participer ; je sens tous les dangers que j'ai courus pour m'être abandonnée aux sentiments honnêtes qui resteront toujours dans mon cœur ; mais quelles que soient, madame, les épines de la vertu, je les préférerai sans cesse aux dangereuses saveurs qui accompagnent le crime. Il est en moi des principes de religion qui, grâces au ciel, ne me quitteront

amais ; si la providence me rend
 vénible la carrière de la vie, c'est
 pour m'en dédommager dans un
 monde meilleur. Cet espoir me
 console, il adoucit mes chagrins, il
 apaise mes plaintes, il me fortifie
 dans la détresse, et me fait braver
 tous les maux qu'il plaira à Dieu de
 m'envoyer. Cette joie s'éteindrait
 aussitôt dans mon âme si je venais à
 souiller par des crimes, et avec la
 crainte des châtimens de ce monde,
 j'aurais le douloureux aspect des
 supplices de l'autre, qui ne me
 laisserait pas un instant dans la
 tranquillité que je désire.

- Voilà des systèmes absurdes qui te
 conduiront bientôt à l'hôpital, ma

ille, dit la Dubois en fronçant le
sourcil ; crois-moi, laisse là la justice
le Dieu, ses châtimens ou ses
écompenses à venir ; toutes ces
malitudes-là ne sont bonnes qu'à
nous faire mourir de faim. Ô
Thérèse ! la dureté des riches légitime
la mauvaise conduite des pauvres ;
que leur bourse s'ouvre à nos
besoins, que l'humanité règne dans
leur cœur, et les vertus pourront
s'établir dans le nôtre ; mais tant que
notre infortune, notre patience à la
supporter, notre bonne foi, notre
asservissement, ne serviront qu'à
rouler nos fers, nos crimes
deviendront leur ouvrage, et nous
serions bien dupes de nous les refuser

quand ils peuvent amoindrir le joug
dont leur cruauté nous surcharge. La
nature nous a fait naître tous égaux,
Thérèse ; si le sort se plaît à déranger
le premier plan des lois générales,
c'est à nous d'en corriger les caprices
et de réparer, par notre adresse, les
usurpations du plus fort. J'aime à les
entendre, ces gens riches, ces gens
titrés, ces magistrats, ces prêtres,
j'aime à les voir nous prêcher la
vertu ! Il est bien difficile de se
garantir du vol quand on a trois fois
plus qu'il ne faut pour vivre ; bien
malaisé de ne jamais concevoir le
meurtre, quand on n'est entouré que
d'adulateurs ou d'esclaves dont nos
volontés sont les lois ; bien pénible,

en vérité, d'être tempérant et sobre, quand on est à chaque heure entouré des mets les plus succulents ; ils ont rien du mal à être sincères, quand il ne se présente pour eux aucun intérêt à le mentir !... Mais nous, Thérèse, nous que cette providence barbare, dont tu as la folie de faire ton idole, a condamnés à ramper dans l'humiliation comme le serpent dans l'herbe ; nous qu'on ne voit qu'avec mépris, parce que nous sommes pauvres ; qu'on tyrannise, parce que nous sommes faibles ; nous, dont les larmes ne sont abreuvées que de fiel, et dont les pas ne pressent que des pierres, tu veux que nous nous défendions du crime quand sa main

eule nous ouvre la porte de la vie, nous y maintient, nous y conserve, et nous empêche de la perdre ! Tu veux que perpétuellement soumis et dégradés, pendant que cette classe qui nous maîtrise a pour elle toutes les faveurs de la Fortune, nous ne nous réservions que la peine, l'abattement et la douleur, que le besoin et que les armes, que les flétrissures et l'échafaud ! Non, non, Thérèse, non ; ou cette providence que tu révères n'est faite que pour nos mépris, ou ce ne sont point là ses volontés. Connais-la mieux, mon enfant, et convaincs-toi que dès qu'elle nous place dans une situation où le mal nous devient nécessaire, et qu'elle

ous laisse en même temps la possibilité de l'exercer, c'est que ce mal sert à ses lois comme le bien, et qu'elle gagne autant à l'un qu'à l'autre ; l'état où elle nous a créés est l'égalité, celui qui le déränge n'est pas plus coupable que celui qui cherche à le rétablir ; tous deux agissent d'après les impulsions reçues, tous deux doivent les suivre et obéir.

Je l'avoue, si jamais je fus ébranlée, ce fut par les séductions de cette femme adroite ; mais une voix, plus forte qu'elle, combattait ses sophismes dans mon cœur ; je m'y rendis, je déclarai à la Dubois que

'étais décidée à ne me jamais laisser corrompre.

- Eh bien ! me répondit-elle, deviens ce que tu voudras, je t'abandonne à ton mauvais sort ; mais si jamais tu te fais pendre, ce qui ne peut te fuir, par la fatalité qui sauve inévitablement le crime en immolant la vertu, souviens-toi du moins de ne jamais parler de nous.

Pendant que nous raisonnions ainsi, les quatre compagnons de la Dubois jouaient avec le braconnier, et comme le vin dispose l'âme du malfaiteur à de nouveaux crimes et lui fait oublier les anciens, nos célébrats n'apprirent pas plus tôt mes résolutions qu'ils se décidèrent à faire

le moi une victime, n'en pouvant faire une complice ; leurs principes, leurs mœurs, le sombre réduit où nous étions, l'espèce de sécurité dans laquelle ils se croyaient, leur ivresse, mon âge, mon innocence, tout les encouragea. Ils se lèvent de table, ils prennent conseil, ils consultent la Dubois, procédés dont le lugubre mystère me fait frissonner d'horreur, et le résultat est enfin un ordre de me brêter sur-le-champ à satisfaire les désirs de chacun des quatre, ou de bonne grâce, ou de force : si je le fais de bonne grâce, ils me donneront chacun un écu pour me conduire où je voudrai ; s'il leur faut employer la violence, la chose se fera tout de

nême ; mais pour que le secret soit mieux gardé, ils me poignarderont après s'être satisfaits et m'enterreront au pied d'un arbre.

Je n'ai pas besoin de vous peindre l'effet que me fit cette cruelle proposition, madame, vous le comprenez sans peine ; je me jetai aux genoux de la Dubois, je la conjurai d'être une seconde fois ma protectrice : la malhonnête créature me fit que rire de mes larmes.

- Oh ! parbleu, me dit-elle, te voilà bien malheureuse !... Quoi ! tu rémises de l'obligation de servir successivement à quatre beaux grands garçons comme ceux-là ? Mais sais-tu bien qu'il y a dix mille femmes à

Paris qui donneraient la moitié de leur or ou de leurs bijoux pour être à ta place ! Écoute, ajouta-t-elle tout d'un coup après un peu de réflexion, j'ai assez d'empire sur ces drôles-là pour obtenir ta grâce aux conditions que tu t'en rendras digne.

- Hélas ! madame, que faut-il faire ? m'écriai-je en larmes, ordonnez-moi, je suis toute prête.

- Nous suivre, t'enrôler avec nous, et commettre les mêmes choses sans la plus légère répugnance : à ce seul prix je te sauve le reste.

Je ne crus pas devoir balancer ; en acceptant cette cruelle condition, je courais de nouveaux dangers, j'en conviens, mais ils étaient moins

ressants que ceux-ci ; peut-être pouvais-je m'en garantir, tandis que rien n'était capable de me soustraire à ceux qui me menaçaient.

- J'irai partout, madame, dis-je promptement à la Dubois, j'irai partout, je vous le promets ; sauvez-moi de la fureur de ces hommes, et je ne vous quitterai de ma vie.

- Enfants, dit la Dubois aux quatre bandits, cette fille est de la troupe, je l'y reçois, je l'y installe ; je vous supplie de ne point lui faire de violence ; ne la dégoûtons pas du métier dès les premiers jours ; vous voyez comme son âge et sa figure peuvent nous être utiles, servons-

ous-en pour nos intérêts, et ne la sacrifions pas à nos plaisirs.

Mais les passions ont un degré d'énergie dans l'homme où rien ne peut les captiver. Les gens à qui j'avais affaire n'étaient plus en état de rien entendre, m'entourant tous les quatre, me dévorant de leurs regards en feu, me menaçant d'une manière plus terrible encore, prêts à me saisir, prêts à m'immoler.

- Il faut qu'elle y passe, dit l'un d'eux, il n'y a plus moyen de lui faire le quartier : ne dirait-on pas qu'il faut faire preuve de vertu pour être dans une troupe de voleurs ? et ne nous servira-t-elle pas aussi bien dévouée que vierge ? J'adoucis les

expressions, vous le comprenez, madame, j'affaiblirai de même les tableaux ; hélas ! l'obscénité de leur teinte est telle que votre pudeur souffrirait de leur nu pour le moins autant que ma timidité.

Douce et tremblante victime, hélas ! je frémissais ; à peine avais-je la force de respirer ; à genoux devant tous les quatre, tantôt mes faibles bras s'élevaient pour les implorer, et tantôt pour fléchir la Dubois.

- Un moment, dit un nommé Cœur-le-Fer qui paraissait le chef de la bande, homme de trente-six ans, l'une force de taureau et d'une figure de satyre ; un moment, mes amis ; il est possible de contenter tout le

monde ; puisque la vertu de cette petite fille lui est si précieuse, et que, comme dit fort bien la Dubois, cette qualité, différemment mise en action, pourra nous devenir nécessaire, laissons-la-lui ; mais il faut que nous soyons apaisés ; les têtes n'y sont plus, Dubois, et dans l'état on nous voilà, nous t'égorgerions peut-être toi-même si tu t'opposais à nos plaisirs ; que Thérèse se mette à l'instant aussi nue que le jour qu'elle est venue au monde, et qu'elle se prêle ainsi tour à tour aux différentes positions qu'il nous plaira d'exiger, pendant que la Dubois apaisera nos ardeurs, fera brûler l'encens sur les

utels dont cette créature nous refuse
'entrée.

- Me mettre nue ! m'écrié-je, oh,
ciel ! qu'exigez-vous ? Quand je serai
ivrée de cette manière à vos regards,
qui pourra me répondre ?...

Mais Cœur-de-Fer, qui ne paraissait
pas d'humeur à m'en accorder
l'avantage ni à suspendre ses désirs,
n'invectiva en me frappant d'une
manière si brutale, que je vis bien que
l'obéissance était mon dernier lot. Il
se plaça dans les mains de la Dubois,
m'ense par lui à peu près dans le même
désordre que le mien, et dès que je
fus comme il le désirait, m'ayant fait
mettre les bras à terre, ce qui me
faisait ressembler à une bête, la

Dubois apaisa ses feux en approchant une espèce de monstre, positivement aux péristyles de l'un et l'autre autel de la nature, en telle sorte qu'à chaque secousse elle dût fortement frapper ces parties de sa main pleine, comme le bélier jadis aux portes des villes assiégées. La violence des premières attaques me fit reculer ; Cœur-de-Fer, en fureur, me menaçait de traitements plus durs si je me soustrayais à ceux-là ; la Dubois a l'ordre de redoubler, un de ces libertins soutient mes épaules et m'empêche de chanceler sous les saccades ; elles deviennent tellement rudes que j'en suis meurtrie, et sans pouvoir en éviter aucune.

- En vérité, dit Cœur-de-Fer en balbutiant, à sa place, j'aimerais mieux livrer les portes que de les voir ébranlées ainsi, mais elle ne le veut pas, nous ne manquerons point à la capitulation... Vigoureusement... Vigoureusement, Dubois !...

Et l'éclat des feux de ce débauché, presque aussi violent que ceux de la poudre, vint s'anéantir sur les brèches molestées sans être entrouvertes.

Le second me fit mettre à genoux entre ses jambes, et pendant que la Dubois l'apaisait comme l'autre, les deux procédés l'occupaient tout entier ; tantôt il frappait à main ouverte, mais d'une manière très nerveuse, ou mes joues ou mon sein ;

antôt sa bouche impure venait couvrir la mienne. Ma poitrine et mon visage devinrent dans l'instant d'un rouge de pourpre... Je souffrais, et lui demandais grâce, et mes larmes coulaient sur ses yeux ; elles l'irritèrent, il redoubla ; en ce moment ma langue fut mordue, et les lieux frais de mon sein tellement froissés que je me rejetai en arrière, mais j'étais contenue. On me poussa sur lui, je fus pressée plus fortement de partout, et son extase se précipita...

Le troisième me fit monter sur deux chaises écartées, et s'asseyant en dessous, excité par la Dubois placée dans ses jambes, il me fit pencher

usqu'à ce que sa bouche se trouvât perpendiculairement au temple de la nature ; vous n'imaginerez pas, madame, ce que ce mortel obscène osa désirer ; il me fallut, envie ou non, satisfaire à de légers besoins... Juste ciel ! quel homme assez lépruvé peut goûter un instant le plaisir à de telles choses !... Je fis ce qu'il voulut, je l'inondai, et ma soumission tout entière obtint de ce vilain homme une ivresse que rien n'eût déterminée sans cette infamie.

Le quatrième m'attacha des ficelles à toutes les parties où il devenait possible de les adapter, il en tenait le faisceau dans sa main, assis à sept ou huit pieds de mon corps, fortement

excité par les attouchements et les baisers de la Dubois ; j'étais droite, et c'est en tiraillant fortement tour à tour chacune de ces cordes que le Sauvage irritait ses plaisirs ; je chancelais, je perdais à tout moment l'équilibre ; il s'extasiait à chacun de mes trébuchements ; enfin toutes les ficelles se tirèrent à la fois, avec tant d'irrégularité, que je tombai à terre auprès de lui ; tel était son unique but, et mon front, mon sein et mes joues reçurent les preuves d'un délire qu'il ne devait qu'à cette manie.

Voilà ce que je souffris, madame, mais mon honneur au moins se trouva respecté si ma pudeur ne le fut point. Un peu plus calmes, ces bandits

parlèrent de se remettre en route, et dès la même nuit ils gagnèrent le Tremblay avec l'intention de s'approcher des bois de Chantilly, où ils s'attendaient à quelques bons coups.

Rien n'égalait le désespoir où j'étais de l'obligation de suivre de telles gens, et je ne m'y déterminai que bien résolue à les abandonner dès que je le pourrais sans risque. Nous couchâmes le lendemain aux environs du Louvres, sous des meules de foin ; je voulus m'étayer de la Dubois, et passer la nuit à ses côtés ; mais il me parut qu'elle avait le projet de s'employer à autre chose qu'à réserver ma vertu des attaques que

e pouvais craindre. Trois
 'entourèrent, et l'abominable
 créature se livra sous nos yeux à tous
 es trois en même temps. Le
 quatrième s'approcha de moi, c'était
 e chef.

- Belle Thérèse, me dit-il, j'espère
 que vous ne me refuserez pas au
 moins le plaisir de passer la nuit près
 de vous ? Et comme il s'aperçut de
 mon extrême répugnance : Ne
 craignez point, dit-il, nous jaserons,
 et je n'entreprendrai rien que de votre
 gré. Ô Thérèse, continua-t-il en me
 pressant dans ses bras, n'est-ce pas
 une grande folie que cette prétention
 où vous êtes de vous conserver pure
 avec nous ? Dussions-nous même y

consentir, cela pourrait-il s'arranger avec les intérêts de la troupe ? Il est inutile de vous le dissimuler, chère enfant ; mais quand nous habiterons ces villes, ce n'est qu'aux pièges de vos charmes que nous comptons prendre des dupes.

- Eh bien, monsieur, répondis-je, puisqu'il est certain que je préférerais la mort à ces horreurs, de quelle utilité puis-je vous être, et pourquoi vous opposez-vous à ma fuite ?

- Assurément, nous nous y opposons, mon ange, répondit Cœur-de-Fer, vous devez servir nos intérêts ou nos plaisirs ; vos malheurs vous imposent ce joug, il faut le subir ; mais vous le savez, Thérèse, il n'y a rien qui ne

'arrange dans le monde, écoutez-moi
 lonc, et faites vous-même votre sort :
 consentez de vivre avec moi, chère
 fille, consentez à m'appartenir en
 propre et je vous épargne le triste rôle
 qui vous est destiné.

- Moi, monsieur, m'écriai-je, devenir
 la maîtresse d'un... !

- Dites le mot, Thérèse, dites le mot,
 l'un coquin, n'est-ce pas ? Je
 l'avoue, mais je ne puis vous offrir
 l'autres titres, vous sentez bien que
 nous n'épousons pas, nous autres ;
 l'hymen est un sacrement, Thérèse, et
 pleins d'un égal mépris pour tous,
 jamais nous n'approchons d'aucun.
 Cependant raisonnez un peu ; dans
 l'indispensable nécessité où vous êtes

le perdre ce qui vous est si cher, ne faut-il pas mieux le sacrifier à un seul homme, qui deviendra dès lors votre soutien et votre protecteur, que de le vous prostituer à tous ?

- Mais pourquoi faut-il, répondis-je, que je n'aie pas d'autre parti à prendre ?

- Parce que nous vous tenons, Thérèse, et que la raison du plus fort est toujours la meilleure, il y a longtems que La Fontaine l'a dit. En vérité, poursuivit-il rapidement, n'est-ce pas une extravagance ridicule que d'attacher, comme vous le faites, autant de prix à la plus futile des choses ? Comment une fille peut-elle être assez simple pour croire que

a vertu puisse dépendre d'un peu plus ou d'un peu moins de largeur dans une des parties de son corps ? Eh ! qu'importe aux hommes ou à Dieu que cette partie soit intacte ou lésée ? Je dis plus : c'est que l'intention de la nature étant que chaque individu remplisse ici-bas toutes les vues pour lesquelles il a été formé, et les femmes n'existant que pour servir de jouissance aux hommes, c'est visiblement l'outrager que de résister ainsi à l'intention qu'elle a sur vous ; c'est vouloir être une créature inutile au monde et par conséquent méprisable. Cette sagesse chimérique, dont on a eu l'absurdité de vous faire une vertu et qui, dès

'enfance, bien loin d'être utile à la nature et à la société, outrage visiblement l'une et l'autre, n'est donc plus qu'un entêtement épréhensible dont une personne aussi remplie d'esprit que vous ne devrait pas vouloir être coupable. N'importe, continuez de m'entendre, chère fille, je vais vous prouver le désir que j'ai que vous me plaise et de respecter votre faiblesse. Je ne toucherai point, Thérèse, à ce fantôme dont la possession fait toutes vos délices ; une fille a plus d'une faveur à donner, et Vénus avec elle est fêtée dans bien plus d'un temple ; je me contenterai du plus médiocre ; vous le savez, ma mère, près des autels de Cypris, il est

in antre obscur où vont s'isoler les Amours pour nous séduire avec plus l'énergie ; tel sera l'autel où je brûlerai l'encens ; là, pas le moindre inconvenient, Thérèse, si les grossesses vous effraient, elles ne auraient avoir lieu de cette manière, votre jolie taille ne se déformera jamais ; ces prémices qui vous sont si louces seront conservées sans atteinte, et quel que soit l'usage que vous en vouliez faire, vous pourrez les offrir pures. Rien ne peut trahir une fille de ce côté-là, quelque rudes ou multipliées que soient les attaques ; dès que l'abeille en a pompé le suc, le calice de la rose se referme ; on n'imaginerait pas qu'il

ait jamais pu s'entrouvrir. Il existe les filles qui ont joui dix ans de cette façon, et même avec plusieurs hommes, et qui ne s'en sont pas moins mariées comme toutes neuves après. Que de pères, que de frères ont ainsi abusé de leurs filles ou de leurs sœurs, sans que celles-ci en soient venues moins dignes de sacrifier ensuite à l'hymen ! A combien de confesseurs cette même route n'a-t-elle pas servi pour se satisfaire, sans que les parents s'en doutassent ! C'est en un mot l'asile du mystère, c'est là qu'il s'enchaîne aux Amours par les liens de la sagesse... Faut-il vous dire plus, Thérèse ? si ce temple est le plus secret, c'est en même

emps le plus voluptueux ; on ne trouve que là ce qu'il faut au bonheur, et cette vaste aisance du voisin est bien éloignée de valoir les traits piquants d'un local où l'on n'atteint qu'avec effort, où l'on n'est logé qu'avec peine ; les femmes mêmes y gagnent, et celles que la raison contraint à connaître ces sortes de plaisirs, ne regrettèrent jamais les autres. Essayez, Thérèse, essayez, et nous serons tous deux contents.

- Oh ! monsieur, répondis-je, je n'ai nulle expérience de ce dont il s'agit ; mais cet égarement que vous réconisez, je l'ai ouï dire, monsieur, il outrage les femmes d'une manière

plus sensible encore... il offense plus grièvement la nature. La main du ciel se venge en ce monde, et Sodome en offre l'exemple.

- Quelle innocence, ma chère, quel enfantillage ! reprit ce libertin ; qui vous instruisit de la sorte ? Encore un peu d'attention, Thérèse, et je vais rectifier vos idées. La perte de la semence destinée à propager l'espèce humaine, chère fille, est le seul crime qui puisse exister. Dans ce cas, si cette semence est mise en nous aux seules fins de la propagation, je vous l'accorde, l'en détourner est une offense. Mais s'il est démontré qu'en plaçant cette semence dans nos reins, il s'en faille de beaucoup que la

nature ait eu pour but de l'employer toute à la propagation, qu'importe, en ce cas, Thérèse, qu'elle se perde dans un lieu ou dans un autre ? L'homme qui la détourne alors ne fait pas plus de mal que la nature, qui ne l'emploie point. Or, ces pertes de la nature qu'il se tient qu'à nous d'imiter, n'ont-elles pas lieu dans tout plein de cas ? La possibilité de les faire d'abord est une première preuve qu'elles ne l'offensent point. Il serait contre toutes les lois de l'équité et de la profonde sagesse, que nous lui reconnaissons dans tout, de permettre ce qui l'offenserait ; secondement, ces pertes sont cent et cent millions le fois par jour exécutées par elle-

nême ; les pollutions nocturnes, l'inutilité de la semence dans le temps des grossesses de la femme, ne sont-elles pas des pertes autorisées par ses lois, et qui nous prouvent que, fort peu sensible à ce qui peut résulter de cette liqueur où nous avons la folie l'attacher tant de prix, elle nous en permet la perte avec la même indifférence qu'elle y procède chaque jour ; qu'elle tolère la propagation, mais qu'il s'en faut bien que la propagation soit dans ses vues ; qu'elle veut bien que nous nous multiplions, mais que, ne gagnant pas plus à l'un de ces actes qu'à celui qui s'y oppose, le choix que nous pouvons faire lui est égal ; que, nous

laisant les maîtres de créer, de ne point créer ou de détruire, nous ne la contenterons ni ne l'offenserons davantage en prenant, dans l'un ou l'autre de ces partis, celui qui nous conviendra le mieux ; et que celui que nous choisirons, n'étant que le résultat de sa puissance et de son action sur nous, il lui plaira toujours bien plus sûrement qu'il ne courra risque de l'offenser ? Ah ! croyez-le, l'hérèse, la nature s'inquiète bien peu de ces mystères dont nous avons l'extravagance de lui composer un culte. Quel que soit le temple où l'on sacrifie, dès qu'elle permet que l'encens s'y brûle, c'est que l'hommage ne l'offense pas ; les

refus de produire, les pertes de la semence qui sert à la production, l'extinction de cette semence, quand elle a germé, l'anéantissement de ce germe longtemps même après sa formation, tout cela, Thérèse, sont les crimes imaginaires qui n'intéressent en rien la nature, et dont elle se joue comme de toutes nos autres institutions, qui l'outragent souvent au lieu de la servir.

Cœur-de-Fer s'échauffait en exposant ces perfides maximes, et je le vis bientôt dans l'état où il m'avait si fort effrayée la veille ; il voulut, pour donner plus d'empire à la leçon, joindre aussitôt la pratique au précepte ; et ses mains, malgré mes

ésistances, s'égaraiient vers l'autel où
e traître voulait pénétrer... Faut-il
vous l'avouer, madame ? aveuglée
par les séductions de ce vilain
homme ; contente, en cédant un peu,
le sauver ce qui semblait le plus
essentiel ; ne réfléchissant ni aux
conséquences de ses sophismes, ni
à ce que j'allais risquer moi-même,
puisque ce malhonnête homme,
possédant des proportions
gigantesques, n'était pas même en
possibilité de voir une femme au lieu
de plus permis, et que conduit par sa
néchanceté naturelle, il n'avait
assurément point d'autre but que de
m'estropier ; les yeux fascinés sur
tout cela, dis-je, j'allais

n'abandonner, et par vertu devenir criminelle ; mes résistances faiblissaient ; déjà maître du trône, et insolent vainqueur ne s'occupait plus que de s'y fixer, lorsqu'un bruit de voiture se fit entendre sur le grand chemin. Cœur-de-Fer quitte à l'instant ses plaisirs pour ses devoirs ; il rassemble ses gens et vole à de nouveaux crimes. Peu après nous entendons des cris, et ces scélérats ensanglantés reviennent triomphants et chargés de dépouilles.

- Décampons lestement, dit Cœur-de-Fer, nous avons tué trois hommes, les cadavres sont sur la route, il n'y a plus de sûreté pour nous.

Le butin se partage. Cœur-de-Fer veut que j'aie ma portion ; elle se contentait à vingt louis, on me force de les prendre ; je frémis de l'obligation de garder un tel argent ; cependant on nous presse, chacun se charge et nous partons.

Le lendemain nous nous trouvâmes en sûreté dans la forêt de Chantilly ; nos gens, pendant leur souper, comptèrent ce que leur avait valu leur dernière opération, et n'évaluant pas plus de deux cents louis la totalité de la prise :

- En vérité, dit l'un d'eux, ce n'était pas la peine de commettre trois meurtres pour une si petite somme !

- Doucement, mes amis, répondit la Dubois, ce n'est pas pour la somme que je vous ai moi-même exhortés à ne faire aucune grâce à ces voyageurs, c'est pour notre unique sûreté ; ces crimes sont la faute des voleurs et non pas la nôtre : tant que l'on ne fera perdre la vie aux voleurs comme aux meurtriers, les vols ne se commettront jamais sans assassinats. Les deux délits se punissant également, pourquoi se refuser au second, dès qu'il peut couvrir le premier ? Où prenez-vous d'ailleurs, continua cette horrible créature, que deux cents louis ne valent pas trois meurtres ? Il ne faut jamais calculer ces choses que par la relation qu'elles

ont avec nos intérêts. La cessation de l'existence de chacun des êtres sacrifiés est nulle par rapport à nous. Assurément nous ne donnerions pas une obole pour que ces individus-là fussent en vie ou dans le tombeau ; conséquemment si le plus petit intérêt s'offre à nous avec l'un de ces cas, nous devons sans aucun remords le déterminer de préférence en notre faveur ; car, dans une chose totalement indifférente, nous devons, si nous sommes sages et maîtres de la chose, la faire indubitablement tourner du côté où elle nous est profitable, abstraction faite de tout ce que peut y perdre l'adversaire ; parce qu'il n'y a aucune proportion

raisonnable entre ce qui nous touche et ce qui touche les autres. Nous sentons l'un physiquement, l'autre nous arrive que moralement à nous, et ces sensations morales sont rompeuses ; il n'y a de vrai que les sensations physiques ; ainsi, non seulement deux cents louis suffisent pour les trois meurtres, mais trente sols même eussent suffi, car ces trente sols nous eussent procuré une satisfaction qui, bien que légère, doit néanmoins nous affecter beaucoup plus vivement que n'eussent fait les trois meurtres, qui ne sont rien pour nous, et de la lésion desquels il nous arrive pas à nous seulement une disgrâce. La faiblesse de nos

organes, le défaut de réflexion, les préjugés dans lesquels on nous a élevés, les vaines terreurs de la religion ou des lois, voilà ce qui arrête les sots dans la carrière du crime, voilà ce qui les empêche d'aller au grand ; mais tout individu rempli de force et de vigueur, doué d'une âme énergiquement organisée, qui se préférant, comme il le doit, aux autres, saura peser leurs intérêts dans la balance des siens, se moquer de Dieu et des hommes, braver la mort et mépriser les lois, bien pénétré que c'est à lui seul qu'il doit tout apporter, sentira que la multitude la plus étendue des lésions sur autrui, dont il ne doit physiquement rien

essentir, ne peut pas se mettre en compensation avec la plus légère des jouissances achetées par cet assemblage inouï de forfaits. La jouissance le flatte, elle est en lui : l'effet du crime ne l'affecte pas, il est hors de lui ; or, je demande quel est l'homme raisonnable qui ne préférera pas ce qui le délecte à ce qui lui est étranger, et qui ne consentira pas à commettre cette chose étrangère dont il ne ressent rien de fâcheux, pour se procurer celle dont il est agréablement ému ?

- Oh ! madame, dis-je à la Dubois, en lui demandant la permission de répondre à ses exécrables sophismes, ne sentez-vous donc point que votre

condamnation est écrite dans ce qui vient de vous échapper ? Ce ne serait tout au plus qu'à l'être assez puissant pour n'avoir rien à redouter des autres que de tels principes pourraient convenir ; mais nous, madame, perpétuellement dans la crainte et l'humiliation ; nous, proscrits de tous les honnêtes gens, condamnés par toutes les lois, devons-nous admettre les systèmes qui ne peuvent qu'aiguïser contre nous le glaive suspendu sur nos têtes ? Ne nous rouvassions-nous même pas dans cette triste position, fussions-nous au centre de la société... fussions-nous où nous devrions être enfin, sans notre inconduite et sans nos

malheurs, imaginez-vous que de
elles maximales pussent nous convenir
l'avantage ? Comment voulez-vous
que ne périsse pas celui qui, par un
aveugle égoïsme, voudra lutter seul
contre les intérêts des autres ? La
société n'est-elle pas autorisée à ne
jamais souffrir dans son sein celui qui
se déclare contre elle ? Et l'individu
qui s'isole, peut-il lutter contre tous ?
peut-il se flatter d'être heureux et
tranquille si, n'acceptant pas le pacte
social, il ne consent à céder un peu de
son bonheur pour en assurer le reste ?
La société ne se soutient que par des
échanges perpétuels de bienfaits,
voilà les liens qui la cimentent ; tel
qui, au lieu de ces bienfaits, n'offrira

que des crimes, devant être craint dès lors, sera nécessairement attaqué s'il est le plus fort, sacrifié par le premier qu'il offensera, s'il est le plus faible ; mais détruit de toute manière par la raison puissante qui engage l'homme à assurer son repos et à nuire à ceux qui veulent le troubler ; telle est la raison qui rend presque impossible la durée des associations criminelles : s'opposant que des pointes acérées aux intérêts des autres, tous doivent se réunir promptement pour en éteindre l'aiguillon. Même entre vous, madame, osé-je ajouter, comment vous flatterez-vous de maintenir la concorde, lorsque vous conseillez à chacun de n'écouter que

es seuls intérêts ? Aurez-vous de ce moment quelque chose de juste à objecter à celui de nous qui voudra joignarder les autres, qui le fera, pour réunir à lui seul la part de ses confrères. Eh ! quel plus bel éloge de la vertu que la preuve de sa nécessité, même dans une société criminelle... que la certitude que cette société ne se soutiendrait pas un moment sans la vertu !

- C'est ce que vous nous opposez, l'hérèse, qui sont des sophismes, dit Cœur-de-Fer, et non ce qu'avait avancé la Dubois. Ce n'est point la vertu qui soutient nos associations criminelles : c'est l'intérêt, c'est l'égoïsme ; il porte donc à faux cet

éloge de la vertu que vous avez tiré
 l'une chimérique hypothèse ; ce n'est
 nullement par vertu que me croyant,
 et le suppose, le plus fort de la troupe,
 et ne poignarde pas mes camarades
 pour avoir leur part, c'est parce que
 ne trouvant seul alors, je me
 chercherai des moyens qui peuvent
 assurer la fortune que j'attends de
 leur secours ; ce motif est le seul qui
 étienne également leur bras vis-à-vis
 le moi. Or, ce motif, vous le voyez,
 l'hérèse, il n'est qu'égoïste, il n'a pas
 la plus légère apparence de vertu.
 Celui qui veut lutter seul contre les
 intérêts de la société doit, dites-vous,
 s'attendre à périr. Ne périra-t-il pas
 bien plus certainement s'il n'a pour y

exister que sa misère et l'abandon des
 autres ? Ce qu'on appelle l'intérêt de
 la société n'est que la masse des
 intérêts particuliers réunis, mais ce
 n'est jamais qu'en cédant que cet
 intérêt particulier peut s'accorder et
 se lier aux intérêts généraux ; or, que
 voulez-vous que cède celui qui n'a
 rien ? S'il le fait, vous m'avouerez
 qu'il a d'autant plus de tort qu'il se
 trouve donner alors infiniment plus
 qu'il ne retire, et dans ce cas
 l'inégalité du marché doit l'empêcher
 de le conclure ; pris dans cette
 position, ce qu'il reste de mieux à
 faire à un tel homme, n'est-il pas de
 se soustraire à cette société injuste,
 pour n'accorder des droits qu'à une

ociété différente, qui, placée dans la même position que lui, ait pour intérêt de combattre, par la réunion de ses petits pouvoirs, la puissance plus étendue qui voulait obliger le malheureux à céder le peu qu'il avait pour ne rien retirer des autres ? Mais l'naître, direz-vous, de là un état de guerre perpétuel. Soit ! n'est-ce pas celui de la nature ? n'est-ce pas le seul qui nous convienne réellement ? Les hommes naquirent tous isolés, envieux, cruels et despotes, voulant tout avoir et ne rien céder, et se battant sans cesse pour maintenir ou leur ambition ou leurs droits ; le législateur vint et dit : Cessez de vous battre ainsi ; en cédant un peu de part

et d'autre, la tranquillité va renaître. Je ne blâme point la position de ce pacte, mais je soutiens que deux espèces d'individus ne durent jamais s'y soumettre : ceux qui, se sentant les plus forts, n'avaient pas besoin de rien céder pour être heureux, et ceux qui, étant les plus faibles, se trouvaient céder infiniment plus qu'on ne leur assurait. Cependant la société n'est composée que d'êtres faibles et d'êtres forts ; or, si le pacte leur déplait aux forts et aux faibles, il s'en fallait donc de beaucoup qu'il ne convînt à la société, et l'état de guerre, qui existait avant, devait se trouver infiniment préférable, puisqu'il laissait à chacun le libre

exercice de ses forces et de son industrie dont il se trouvait privé par le pacte injuste d'une société, enlevant toujours trop à l'un et n'accordant jamais assez à l'autre ; donc l'être vraiment sage est celui qui, au hasard de reprendre l'état de guerre qui régnait avant le pacte, se léchaîne irrévocablement contre ce pacte, le viole autant qu'il le peut, certain que ce qu'il retirera de ces résolutions sera toujours supérieur à ce qu'il pourra perdre, s'il se trouve le plus faible ; car il l'était de même en respectant le pacte : il peut devenir le plus fort en le violant ; et si les lois le ramènent à la classe dont il a voulu sortir, le pis aller est qu'il perde la

vie, ce qui est un malheur infiniment moins grand que celui d'exister dans l'opprobre et dans la misère. Voilà donc deux positions pour nous ; ou le crime qui nous rend heureux, ou l'échafaud qui nous empêche d'être malheureux. Je le demande, y a-t-il à balancer, belle Thérèse, et votre esprit trouvera-t-il un raisonnement qui puisse combattre celui-là ?

- Oh ! monsieur, répondis-je avec cette véhémence que donne la bonne cause, il y en a mille, mais cette vie l'ailleurs doit-elle donc être l'unique objet de l'homme ? Y est-il autrement que comme dans un passage dont chaque degré qu'il parcourt ne doit, s'il est raisonnable, le conduire qu'à

cette éternelle félicité, prix assuré de la vertu ? Je suppose avec vous (ce qui pourtant est rare, ce qui pourtant rassemble toutes les lumières de la nation, mais n'importe), je vous rappelle un instant que le crime puisse rendre heureux ici-bas le scélérat qui s'y abandonne : vous imaginez-vous que la justice de Dieu n'attende pas le malhonnête homme dans un autre monde pour venger celui-ci ?... Ah ! ne croyez pas le contraire, monsieur, ne le croyez pas, ajoutai-je avec des armes, c'est la seule consolation de l'infortuné, ne nous l'enlevez pas ; dès que les hommes nous délaissent, qui nous vengera si ce n'est Dieu ?

- Qui ? personne, Thérèse, personne absolument ; il n'est nullement nécessaire que l'infortune soit vengée ; elle s'en flatte, parce qu'elle le voudrait, cette idée la console, mais elle n'en est pas moins fautive : il y a mieux, il est essentiel que l'infortune souffre ; son humiliation, ses douleurs sont au nombre des lois de la nature, et son existence est utile au plan général, comme celle de la prospérité qui l'écrase ; telle est la vérité, qui doit étouffer le remords dans l'âme du tyran ou du malfaiteur ; qu'il ne se contraigne pas ; qu'il se livre aveuglément à toutes les lésions dont l'idée naît en lui : c'est la seule voix de la nature

qui lui suggère cette idée, c'est la seule façon dont elle nous fait l'agent de ses lois. Quand ses inspirations secrètes nous disposent au mal, c'est que le mal lui est nécessaire, c'est qu'elle le veut, c'est qu'elle l'exige, c'est que la somme des crimes n'étant pas complète, pas suffisante aux lois de l'équilibre, seules lois dont elle soit régie, elle exige ceux-là de plus au complément de la balance ; qu'il ne s'effraye donc, ni ne s'arrête, celui dont l'âme est portée au mal ; qu'il le commette sans crainte, dès qu'il en a senti l'impulsion : ce n'est qu'en y résistant qu'il outragerait la nature. Mais laissons la morale un instant, puisque vous voulez de la théologie.

Apprenez donc, jeune innocente, que la religion sur laquelle vous vous rejetez, n'étant que le rapport de l'homme à Dieu, que le culte que la créature crut devoir rendre à son créateur, s'anéantit aussitôt que l'existence de ce créateur est elle-même prouvée chimérique. Les premiers hommes, effrayés des phénomènes qui les frappèrent, furent croire nécessairement qu'un être sublime et inconnu d'eux en avait dirigé la marche et l'influence. Le propre de la faiblesse est de supposer ou de craindre la force ; l'esprit de l'homme, encore trop dans l'enfance pour rechercher, pour trouver dans le sein de la nature les

ois du mouvement, seul ressort de tout le mécanisme dont il s'étonnait, crut plus simple de supposer un noteur à cette nature que de la voir notrice elle-même, et sans réfléchir qu'il aurait encore plus de peine à édifier, à définir ce maître gigantesque, qu'à trouver dans l'étude de la nature la cause de ce qui le surprenait, il admit ce souverain être, il lui érigea des cultes. De ce moment, chaque nation s'en composa l'analogues à ses mœurs, à ses connaissances et à son climat ; il y eut bientôt sur la terre autant de religions que de peuples, bientôt autant de dieux que de familles ; sous toutes ces idoles néanmoins, il était

facile de reconnaître ce fantôme absurde, premier fruit de l'aveuglement humain. On l'habillait différemment, mais c'était toujours la même chose. Or, dites-le, Thérèse, de ce que des imbéciles déraisonnent sur l'érection d'une indigne chimère et sur la façon de la servir, faut-il qu'il s'ensuive que l'homme sage doive renoncer au bonheur certain et présent de sa vie ? Doit-il, comme le chien d'Ésope, quitter l'os pour l'ombre, et renoncer à ses jouissances réelles pour des illusions ? Non, Thérèse, non, il n'est point de Dieu : la nature se suffit à elle-même ; elle n'a nullement besoin d'un auteur ; cet auteur supposé n'est qu'une

lécomposition de ses propres forces, c'est que ce que nous appelons dans l'école une pétition de principes. Un Dieu suppose une création, c'est-à-dire un instant où il n'y eut rien, ou bien un instant où tout fut dans le chaos. Si l'un ou l'autre de ces états était un mal, pourquoi votre Dieu le laissait-il subsister ? Était-il un bien, pourquoi le change-t-il ? Mais si tout est bien maintenant, votre Dieu n'a plus rien à faire : or, s'il est inutile, peut-il être puissant ? et s'il n'est pas puissant, peut-il être Dieu ? Si la nature se meut elle-même enfin, à quoi sert le moteur ? Et si le moteur agit sur la matière en la mouvant, comment n'est-il pas matière lui-

nême ? Pouvez-vous concevoir l'effet de l'esprit sur la matière, et la matière recevant le mouvement de l'esprit qui lui-même n'a point de mouvement ? Examinez un instant, le sang-froid, toutes les qualités ridicules et contradictoires dont les fabricateurs de cette exécration chimère sont obligés de la revêtir ; vérifiez comme elles se détruisent, comme elles s'absorbent mutuellement, et vous reconnaîtrez que ce fantôme déifique, né de la crainte des uns et de l'ignorance de tous, n'est qu'une platitude évoltante, qui ne mérite de nous ni un instant de foi, ni une minute d'examen ; une extravagance

oitoyable qui répugne à l'esprit, qui évolté le caser, et qui n'a dû sortir les ténèbres que pour y rentrer à amais.

Que l'espoir ou la crainte d'un monde à venir, fruit de ces premiers mensonges, ne vous inquiète donc point, Thérèse ; cessez surtout de vouloir nous en composer des freins. Faibles portions d'une matière vile et brute, à notre mort, c'est-à-dire à la réunion des éléments qui nous composent aux éléments de la masse générale, anéantis pour jamais, quelle qu'ait été notre conduite, nous passerons un instant dans le creuset de la nature, pour en rejaillir sous d'autres formes, et cela sans qu'il y

ait plus de prérogatives pour celui qui
sollement encensa la vertu, que pour
celui qui se livra aux plus honteux
excès, parce qu'il n'est rien dont la
nature s'offense, et que tous les
hommes également sortis de son sein,
n'ayant agi pendant leur vie que
l'après ses impulsions, y
retrouveront tous, après leur
existence, et la même fin et le même
ort.

'allais répondre encore à ces
épouvantables blasphèmes, lorsque le
ruit d'un homme à cheval se fit
entendre auprès de nous. « Aux
armes ! » s'écria Cœur-de-Fer, plus
envieux de mettre en action ses
ystèmes que d'en consolider les

ases. On vole... et au bout d'un instant on amène un infortuné voyageur dans le taillis où se trouvait votre camp.

Interrogé sur le motif qui le faisait voyager seul, et si matin dans une route écartée, sur son âge, sur sa profession, le cavalier répondit qu'il se nommait Saint-Florent, un des premiers négociants de Lyon, qu'il avait trente-six ans, qu'il revenait de Flandres pour des affaires relatives à son commerce, qu'il avait peu d'argent sur lui, mais beaucoup de papiers. Il ajouta que son valet l'avait quitté la veille, et que pour éviter la chaleur, il marchait de nuit avec le dessein d'arriver le même jour à

Paris, où il reprendrait un nouveau domicile et conclurait une partie de ses affaires ; qu'au surplus, s'il suivait un sentier solitaire, il fallait apparemment qu'il se fût égaré en s'endormant sur son cheval. Et cela dit, il demande la vie, offrant lui-même tout ce qu'il possédait. On examina son portefeuille, on compta son argent : la prise ne pouvait être meilleure. Saint-Florent avait près d'un demi-million payable à vue sur la capitale, quelques bijoux et environ cent louis...

- Ami, lui dit Cœur-de-Fer, en lui présentant le bout d'un pistolet sous le nez, vous comprenez qu'après un

el vol nous ne pouvons pas vous laisser la vie.

- Oh, monsieur ! m'écriai-je en me jetant aux pieds de ce scélérat, je vous en conjure, ne me donnez pas, à ma réception dans votre troupe, l'horrible spectacle de la mort de ce malheureux ; laissez-lui la vie, ne me refusez point la première grâce que je vous demande.

Et recourant tout de suite à une ruse assez singulière, afin de légitimer l'intérêt que je paraissais prendre à cet homme :

- Le nom que vient de se donner Monsieur, ajoutai-je avec chaleur, me fait croire que je lui appartiens l'assez près. Ne vous étonnez pas,

monsieur, poursuivis-je en n'adressant au voyageur, ne soyez point surpris de trouver une parente dans cette situation ; je vous expliquerai tout cela. A ces titres, repris-je en implorant de nouveau votre chef, à ces titres, monsieur, accordez-moi la vie de ce misérable ; je reconnâtrai cette faveur par le dévouement le plus entier à tout ce qui pourra servir vos intérêts.

- Vous savez à quelles conditions je puis vous accorder la grâce que vous ne demandez, Thérèse, me répondit Cœur-de-Fer ; vous savez ce que j'exige de vous...

- Eh bien, monsieur, je ferai tout, n'écriai-je en me précipitant entre ce

nalheureux et notre chef toujours prêt à l'égorger... Oui, je ferai tout, monsieur, je ferai tout, sauvez-le.

- Qu'il vive, dit Cœur-de-Fer, mais qu'il prenne parti parmi nous ; cette dernière clause est indispensable, je ne puis rien sans elle, mes camarades s'y opposeraient.

Le négociant surpris, n'entendant rien de cette parenté que j'établissais, mais en voyant la vie sauvée s'il acquiesçait aux propositions, ne crut pas devoir balancer un moment. On se fit rafraîchir, et comme nos gens ne voulaient quitter cet endroit qu'au jour :

- Thérèse, me dit Cœur-de-Fer, je vous somme de votre promesse, mais

Comme je suis excédé ce soir, reposez-vous tranquille près de la Dubois, je vous appellerai vers le point du jour, et la vie de ce faquin, si vous balancez, me vengera de votre fourberie.

- Dormez, monsieur, dormez, répondis-je, et croyez que celle que vous avez remplie de reconnaissance n'a d'autre désir que de s'acquitter.

Il s'en fallait pourtant bien que ce fût à mon projet, mais si jamais je crus la feinte permise, c'était bien en cette occasion. Nos fripons, remplis d'une trop grande confiance, boivent encore et s'endorment, me laissant en pleine liberté, près de la Dubois qui, ivre comme le reste, ferma bientôt également les yeux.

baissant alors avec vivacité le premier moment du sommeil des célébrats qui nous entouraient :

- Monsieur, dis-je au jeune Lyonnais, la plus affreuse catastrophe m'a jetée malgré moi parmi ces voleurs ; je léteste et eux et l'instant fatal qui n'a conduit dans leur troupe ; je n'ai vraisemblablement pas l'honneur de vous appartenir ; je me suis servie de cette ruse pour vous sauver et n'échapper, si vous le trouvez bon, avec vous, des mains de ces misérables. Le moment est propice, ajoutai-je, sauvons-nous ; j'aperçois votre portefeuille, reprenons-le ; venons à l'argent comptant, il est dans leurs poches ; nous ne

'enlèverions pas sans danger. Partons, monsieur, partons ; voyez ce que je fais pour vous, je me mets en vos mains ; prenez pitié de mon sort ; ne soyez pas surtout plus cruel que ces gens-ci ; daignez respecter mon honneur, je vous le confie, c'est mon unique trésor, laissez-le-moi, ils ne me l'ont point ravi.

On rendrait mal la prétendue reconnaissance de Saint-Florent. Il ne savait quels termes employer pour me le peindre ; mais nous n'avions pas le temps de parler ; il s'agissait de fuir. L'enlève adroitement le portefeuille, et le lui rends, et franchissant lestement le taillis, laissant le cheval,

le peur que le bruit qu'il eût fait
l'eût réveillé nos gens, nous
gagnons, en toute diligence, le sentier
qui devait nous sortir de la forêt.
Nous fûmes assez heureux pour en
être dehors au point du jour, et sans
avoir été suivis de personne ; nous
entrâmes avant dix heures du matin
dans Luzarches, et là, hors de toute
 crainte, nous ne pensâmes plus qu'à
 nous reposer.

Il y a des moments dans la vie où l'on
se trouve fort riche sans avoir
pourtant de quoi vivre : c'était
l'histoire de Saint-Florent. Il avait
cinq cent mille francs dans son
portefeuille, et pas un écu dans sa

ourse ; cette réflexion l'arrêta avant que d'entrer dans l'auberge...

- Tranquillisez-vous, monsieur, lui dis-je en voyant son embarras, les voleurs que je quitte ne m'ont pas laissée sans argent, voilà vingt louis,prenez-les, je vous en conjure, usez-en, donnez le reste aux pauvres ; je ne voudrais, pour rien au monde, garder le l'or acquis par des meurtres.

Saint-Florent, qui jouait la délicatesse, mais qui était bien loin de celle que je devais lui supposer, ne voulut pas absolument prendre ce que je lui offrais ; il me demanda quels étaient mes desseins, me dit qu'il se ferait une loi de les remplir, et qu'il

ne désirait que de pouvoir s'acquitter envers moi :

- C'est de vous que je tiens la fortune et la vie, Thérèse, ajouta-t-il, en me baisant les mains, puis-je mieux faire que de vous offrir l'une et l'autre ? Acceptez-les, je vous en conjure, et permettez au Dieu de l'hymen de desserrer les nœuds de l'amitié.

Je ne sais, mais soit pressentiment, soit froideur, j'étais si loin de croire que ce que j'avais fait pour ce jeune homme pût m'attirer de tels sentiments de sa part, que je lui laissai lire sur ma physionomie le refus que je n'osais exprimer : il le comprit, n'insista plus, et s'en tint à

ne demander seulement ce qu'il pourrait faire pour moi.

- Monsieur, lui dis-je, si réellement non procédé n'est pas sans mérite à vos yeux, je ne vous demande pour toute récompense que de me conduire avec vous à Lyon, et de m'y placer dans quelque maison honnête, où ma douleur n'ait plus à souffrir.

- Vous ne sauriez mieux faire, me dit saint-Florent, et personne n'est plus en état que moi de vous rendre ce service : j'ai vingt parents dans cette ville.

Et le jeune négociant me pria de lui raconter alors les raisons qui m'engageaient à m'éloigner de Paris, où je lui avais dit que j'étais née. Je le

is avec autant de confiance que l'ingénuité.

- Oh ! si ce n'est que cela, dit le jeune homme, je pourrai vous être utile avant d'être à Lyon ; ne craignez rien, Thérèse, votre affaire est dissipée ; on ne vous recherchera point, et moins qu'ailleurs assurément dans l'asile où je veux vous placer. J'ai une parente auprès de Bondy, elle habite une campagne charmante dans ces environs ; elle sera, j'en suis sûr, un plaisir de vous avoir près d'elle ; je vous y présente demain.

Remplie de reconnaissance à mon tour, j'accepte un projet qui me convient autant ; nous nous reposons

e reste du jour à Luzarches, et le lendemain nous nous proposâmes de gagner Bondy, qui n'est qu'à six lieues de là.

- Il fait beau, me dit Saint-Florent, si vous me croyez, Thérèse, nous nous en allons à pied au château de ma tante, nous y raconterons notre aventure, et cette manière d'arriver vous plaira, ce me semble, encore plus à l'intérêt sur vous.

Bien éloignée de soupçonner les desseins de ce monstre et d'imaginer qu'il devait y avoir pour moi moins de sûreté avec lui que dans l'infâme compagnie que je quittais, j'accepte tout sans crainte, comme sans répugnance ; nous dînons, nous

oupons ensemble ; il ne s'oppose nullement à ce que je prenne une chambre séparée de la sienne pour la nuit, et après avoir laissé passer le grand chaud, sûr à ce qu'il dit que quatre ou cinq heures suffisent à nous rendre chez sa parente, nous quittons Suzarches et nous nous acheminons à pied vers Bondy.

Il était environ cinq heures du soir lorsque nous entrâmes dans la forêt. Saint-Florent ne s'était pas encore un instant démenti : toujours même honnêteté, toujours même désir de me prouver ses sentiments ; eussé-je été avec mon père, je ne me serais pas crue plus en sûreté. Les ombres de la nuit commençaient à répandre dans la

orêt cette sorte d'horreur religieuse qui fait naître à la fois la crainte dans les âmes timides, le projet du crime dans les cœurs féroces. Nous ne suivions que des sentiers ; je m'arrêtais la première, je me retournais pour demander à Saint-Florent si ces routes écartées sont réellement celles qu'il faut suivre, si par hasard il ne s'égare point, s'il croit enfin que nous devrions arriver bientôt.

- Nous y sommes, putain, me répondit ce scélérat, en me renversant à terre d'un coup de canne sur la tête qui me fait tomber sans connaissance...

Oh ! madame, je ne sais plus ni ce que dit, ni ce que fit cet homme ;

nais l'état dans lequel je me
trouvai ne me laissa que trop
connaître à quel point j'avais été sa
victime. Il était entièrement nuit
quand je repris mes sens ; j'étais au
pied d'un arbre, hors de toutes les
routes, froissée, ensanglantée...
l'éshonorée, madame ; telle avait été
la récompense de tout ce que je
venais de faire pour ce malheureux ;
et portant l'infamie au dernier
période, ce scélérat, après avoir fait
de moi tout ce qu'il avait voulu, après
en avoir abusé de toutes manières, de
celle même qui outrage le plus la
nature, avait pris ma bourse... ce
même argent que je lui avais si
généreusement offert. Il avait déchiré

nes vêtements, la plupart étaient en morceaux près de moi, j'étais presque nue, et meurtrie en plusieurs endroits de mon corps ; vous jugez de ma situation : au milieu des ténèbres, sans ressources, sans honneur, sans espoir, exposée à tous les dangers. Je voulais terminer mes jours : si une arme se fût offerte à moi, je la laissais, j'en abrégais cette malheureuse vie, qui ne me présentait que des fléaux...

- Le monstre ! que lui avais-je donc fait, me disais-je, pour avoir mérité de sa part un aussi cruel traitement ? Je lui sauve la vie, je lui rends sa fortune, il m'arrache ce que j'ai de plus cher ! Une bête féroce eût été

noins cruelle ! Ô homme, te voilà
lonc, quand tu n'écoutes que tes
passions ! Des tigres au fond des plus
sauvages déserts auraient horreur de
tes forfaits. Quelques minutes
l'abattement succédèrent à ces
premiers élans de ma douleur ; mes
yeux remplis de larmes se tournèrent
machinalement vers le ciel ; mon
cœur s'élança aux pieds du Maître
qui l'habite... Cette voûte pure et
brillante... ce silence imposant de la
nuit... cette frayeur qui glaçait mes
sens... cette image de la nature en
désordre, près du bouleversement de mon
âme égarée, tout répand une
oppressive horreur en moi, d'où naît
bientôt le besoin de prier. Je me

précipite aux genoux de ce Dieu
puissant, nié par les impies, espoir du
pauvre et de l'affligé.

Être saint et majestueux, m'écriai-je
en pleurs, toi qui daignes en ce
moment affreux remplir mon âme
l'une joie céleste, qui m'as, sans
doute, empêchée d'attenter à mes
jours, ô mon protecteur et mon guide,
j'aspire à tes bontés, j'implore ta
clemence : vois ma misère et mes
souffrments, ma résignation et mes
vœux. Dieu puissant ! tu le sais, je
suis innocente et faible, je suis trahie
et maltraitée ; j'ai voulu faire le bien
à ton exemple, et ta volonté m'en
a unit ; qu'elle s'accomplisse, ô mon
Dieu ! tous ses effets sacrés me sont

chers, je les respecte et cesse de m'en plaindre ; mais si je ne dois pourtant trouver ici-bas que des ronces, est-ce à offenser, ô mon souverain Maître, que de supplier ta puissance de me appeler vers toi, pour te prier sans rouler, pour t'adorer loin de ces hommes pervers qui ne m'ont fait, hélas ! rencontrer que des maux, et dont les mains sanguinaires et perfides noient à plaisir mes tristes jours dans le torrent des larmes et dans l'abîme des douleurs ?

La prière est la plus douce consolation du malheureux ; il se relève plus fort quand il a rempli ce devoir. Je me lève pleine de courage, je ramasse les haillons que le scélérat

n'a laissés, et je m'enfonce dans un aillis pour y passer la nuit avec moins de risque. La sûreté où je me croyais, la satisfaction que je venais de goûter en me rapprochant de mon Dieu, tout contribua à me faire reposer quelques heures, et le soleil était déjà haut quand mes yeux se ouvrirent : l'instant du réveil est affreux pour les infortunés ; l'imagination, rafraîchie des douceurs du sommeil, se remplit bien plus vite et plus lugubrement des maux dont ces instants d'un repos trompeur lui ont fait perdre le souvenir.

« Eh bien, me dis-je alors en m'examinant., il est donc vrai qu'il y a des créatures humaines que la

nature ravale au même sort que celui
 les bêtes féroces ! Cachée dans leur
 réduit, fuyant les hommes à leur
 exemple, quelle différence y a-t-il
 maintenant entre elles et moi ? Est-ce
 donc la peine de naître pour un sort
 aussi pitoyable ?... Et mes larmes
 coulèrent avec abondance en faisant
 ces tristes réflexions ; je les finissais
 à peine, lorsque j'entendis du bruit
 autour de moi ; peu à peu, je
 distingué deux hommes. Je prêle
 l'oreille :

- Viens, cher ami, dit l'un d'eux,
 nous serons à merveille ici ; la cruelle
 et fatale présence d'une tante que
 j'abhorre ne m'empêchera pas de

goûter un moment avec toi les plaisirs
qui me sont si doux.

Ils s'approchent, ils se placent
ellement en face de moi, qu'aucun
de leurs propos, aucun de leurs
mouvements ne peut m'échapper, et
je vois... Juste ciel, madame, dit
Thérèse, en s'interrompant, est-il
possible que le sort ne m'ait jamais
placée que dans des situations si
critiques, qu'il devienne aussi
difficile à la vertu d'en entendre les
détails, qu'à la pudeur de les peindre !
Ce crime horrible lui outrage
égalemeut et la nature et les
conventions sociales, ce forfait, en un
mot, sur lequel la main de Dieu s'est
appesantie si souvent, légitimé par

Cœur-de-Fer, proposé par lui à la malheureuse Thérèse, consommé sur elle involontairement par le bourreau qui vient de l'immoler, cette exécution révoltante enfin, je la vis s'achever sous mes yeux avec toutes les recherches impures, tous les épisodes affreux, que peut y mettre la lépration la plus réfléchie ! L'un de ces hommes, celui qui se prêtait, était âgé de vingt-quatre ans, assez bien mis pour faire croire à l'élévation de son rang, l'autre à peu près du même âge paraissait un de ses domestiques. L'acte fut scandaleux et long. Appuyé sur ses mains à la crête d'un petit monticule en face du taillis où j'étais, le jeune maître exposait à

ou au compagnon de sa débauche
l'autel impie du sacrifice, et celui-ci,
plein d'ardeur à ce spectacle, en
caressait l'idole, tout prêt à l'immoler
l'un poignard bien plus affreux et
bien plus gigantesque que celui dont
l'avais été menacée par le chef des
brigands de Bondy ; mais le jeune
naître, nullement craintif, semble
braver impunément le trait qu'on lui
présente ; il l'agace, il l'excite, le
couvre de baisers, s'en saisit, s'en
ménètre lui-même, se délecte en
l'engloutissant ; enthousiasmé de ses
criminelles caresses, l'infâme se
lébat sous le fer et semble regretter
qu'il ne soit pas plus effrayant
encore ; il en brave les coups, il les

révient, il les repousse... Deux
endres et légitimes époux se
resseraient avec moins d'ardeur...
Leurs bouches se pressent, leurs
poupires se confondent, leurs langues
s'entrelacent, et je les vois tous deux,
enivrés de luxure, trouver au centre
des délices le complément de leurs
perfidés horreurs. L'hommage se
renouvelle, et pour en rallumer
l'encens, rien n'est épargné par celui
qui l'exige ; baisers, attouchements,
pollutions, raffinements de la plus
insigne débauche, tout s'emploie à
épuiser des forces qui s'éteignent, et
qui tout réussit à les ranimer cinq fois de
suite ; mais sans qu'aucun des deux
changeât de rôle. Le jeune maître fut

oujours femme, et quoiqu'on pût découvrir en lui la possibilité d'être homme à son tour, il n'eut pas même l'apparence d'en concevoir un instant le désir. S'il visita l'autel semblable à celui où l'on sacrifiait chez lui, ce fut au profit de l'autre idole, et jamais aucune attaque n'eut l'air de menacer celle-là.

Oh ! que ce temps me parut long ! Je n'osais bouger, de peur d'être aperçue ; enfin les criminels acteurs de cette scène indécente, rassasiés sans doute, se levèrent pour regagner le chemin qui devait les conduire chez eux, lorsque le maître s'approche du buisson qui me recèle ;

non bonnet me trahit... Il
'aperçoit...

- Jasmin, dit-il à son valet, nous
ommes découverts... Une fille a vu
vos mystères... Approche-toi, sortons
le là cette catin, et sachons pourquoi
elle y est.

Je ne leur donnai pas la peine de me
irer de mon asile ; m'en arrachant
aussitôt moi-même, et tombant à
leurs pieds :

- Ô messieurs ! m'écriai-je, en
étendant les bras vers eux, daignez
avoir pitié d'une malheureuse dont le
ort est plus à plaindre que vous ne
ensez ; il est bien peu de revers qui
puissent égaler les miens ; que la
ituation où vous m'avez trouvée ne

vous fasse naître aucun soupçon sur moi ; elle est la suite de ma misère, bien plutôt que de mes torts ; loin d'augmenter les maux qui n'accablent, veuillez les diminuer en ne facilitant les moyens d'échapper aux fléaux qui me poursuivent.

Le comte de Bressac (c'était le nom du jeune homme), entre les mains de qui je tombais, avec un grand fonds de méchanceté et de libertinage dans l'esprit, n'était pas pourvu d'une dose très abondante de commisération dans le cœur. Il n'est malheureusement que trop commun de voir le libertinage éteindre la pitié dans l'homme ; son effet ordinaire est d'endurcir : soit que la plus grande

partie de ses écarts nécessite l'apathie de l'âme, soit que la secousse violente que cette passion imprime à la masse des nerfs diminue la force de leur action, toujours est-il qu'un libertin est rarement un homme sensible. Mais à cette dureté naturelle dans l'espèce de gens dont j'esquisse le caractère, il se joignait encore dans M. de Bressac un dégoût si invétéré pour notre sexe, une haine si forte pour tout ce qui le caractérisait, qu'il était bien difficile que je parvinsse à placer dans son âme les sentiments dont je voulais l'émouvoir.

- Tourterelle des bois, me dit le comte avec dureté, si tu cherches des loupes, adresse-toi mieux : ni mon

mi, ni moi, ne sacrifions jamais au temple impur de ton sexe ; si c'est l'aumône que tu demandes, cherche les gens qui aiment les bonnes œuvres, nous n'en faisons jamais de ce genre... Mais parle, misérable, as-tu vu ce qui s'est passé entre Monsieur et moi ?

- Je vous ai vus causer sur l'herbe, répondis-je, rien de plus, monsieur, je vous l'assure.

- Je veux le croire, dit le jeune comte, et cela pour ton bien ; si j'imaginai que tu eusses pu voir autre chose, tu ne sortirais jamais de ce buisson... Asmin, il est de bonne heure, nous avons le temps d'ouïr les aventures

le cette fille, et nous verrons après ce qu'il en faudra faire.

Les jeunes gens s'asseyent, ils n'ordonnent de me placer près d'eux, et là je leur fais part avec ingénuité de tous les malheurs qui m'accablent depuis que je suis au monde.

- Allons, Jasmin, dit M. de Bressac en se levant, dès que j'eus fini, voyons juste une fois ; l'équitable Thémis a condamné cette créature, ne souffrons pas que les vues de la léesse soient aussi cruellement frustrées ; faisons subir à la délinquante l'arrêt de mort qu'elle aurait encouru : ce petit meurtre, bien loin d'être un crime, ne deviendra qu'une réparation dans l'ordre

noral ; puisque nous avons le malheur de le déranger quelquefois, établissons-le courageusement du moins quand l'occasion se présente...

Et les cruels, m'ayant enlevée de ma place, me traînent déjà vers le bois, criant de mes pleurs et de mes cris.

- Lions-la par les quatre membres à quatre arbres formant un carré long, dit Bressac, en me mettant nue.

Puis, au moyen de leurs cravates, de leurs mouchoirs et de leurs arretières, ils font des cordes dont je suis à l'instant liée, comme ils le projettent, c'est-à-dire dans la plus cruelle et la plus douloureuse attitude qu'il soit possible d'imaginer. On ne peut rendre ce que je souffris ; il me

emblait que l'on m'arrachât les membres, et que mon estomac, qui portait à faux, dirigé par son poids vers la terre, dût s'entrouvrir à tous les instants ; la sueur coulait de mon front, je n'existais plus que par la violence de la douleur ; si elle eût cessé de comprimer mes nerfs, une angoisse mortelle m'eût saisie. Les célébrats s'amuserent de cette posture, ils m'y considéraient en applaudissant,

- En voilà assez, dit enfin Bressac, je consens que pour cette fois elle en soit quitte pour la peur. Thérèse, continue-t-il en lâchant mes liens et n'ordonnant de m'habiller, soyez discrète et suivez-nous : si vous vous

Attachez à moi, vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. Il faut une seconde femme à ma tante, je vais vous présenter à elle, sur la foi de vos écrits ; je vais lui répondre de votre conduite ; mais si vous abusez de mes bontés, si vous trahissiez ma confiance, ou que vous ne vous soumissiez pas à mes intentions, regardez ces quatre arbres, Thérèse, regardez le terrain qu'ils enceignent, et qui devait vous servir de sépulcre ; souvenez-vous que ce funeste endroit n'est qu'à une lieue du château où je vous conduis, et qu'à la plus légère saute, vous y serez aussitôt ramenée. A l'instant j'oublie mes malheurs, je ne jette aux genoux du comte, je lui

ais, en larmes, le serment d'une
bonne conduite ; mais aussi
insensible à ma joie qu'à ma
douleur :

- Marchons, dit Bressac, c'est cette
conduite qui parlera pour vous, elle
seule réglera votre sort.

Nous avançons ; Jasmin et son maître
marchaient bas ensemble ; je les suivais
silencieusement sans mot dire. Une petite
voiture nous rend au château de
M^{me} la marquise de Bressac, dont la
magnificence et la multitude de valets
qu'il renferme me font voir que
quelque poste que je doive remplir
dans cette maison, il sera sûrement
plus avantageux pour moi que celui
de la gouvernante en chef de M. du

Jarpin. On me fait attendre dans un office où Jasmin m'offre obligeamment tout ce qui peut servir à me reconforter. Le jeune comte entre chez sa tante, il la prévient, et lui-même vient me chercher une demi-heure après pour me présenter à la marquise.

Mme de Bressac était une femme de quarante-six ans, très belle encore, qui me parut honnête et sensible, quoiqu'elle mêlât un peu de sévérité dans ses principes et dans ses propos ; veuve depuis deux ans de l'oncle du jeune comte, qui l'avait épousée sans autre fortune que le beau nom qu'il lui donnait. Tous les biens que pouvait espérer

M. de Bressac dépendaient de cette
ante ; ce qu'il avait eu de son père
ui donnait à peine de quoi fournir à
es plaisirs ; Mme de Bressac y
oignait une pension considérable,
nais cela ne suffisait point : rien de
her comme les voluptés du comte ;
eut-être celles-là se payent-elles
noins que les autres, mais elles se
multiplient beaucoup plus. Il y avait
inquante mille écus de rente dans
ette maison, et M. de Bressac était
eul. On n'avait jamais pu le
léterminer au service ; tout ce qui
'écartait de son libertinage était si
nsupportable pour lui, qu'il ne
ouvait en adopter la chaîne. La
narquise habitait cette terre trois

nois de l'année ; elle en passait le
 este à Paris ; et ces trois mois qu'elle
 exigeait de son neveu de passer avec
 elle étaient une sorte de supplice pour
 un homme abhorrant sa tante et
 regardant comme perdus tous les
 moments qu'il passait éloigné d'une
 ville où se trouvait pour lui le centre
 de ses plaisirs.

Le jeune comte m'ordonna de
 raconter à la marquise les choses dont
 je lui avais fait part, et dès que j'eus
 fini :

- Votre candeur et votre naïveté, me
 dit Mme de Bressac, ne me
 permettent pas de douter que vous ne
 soyez vraie. Je ne prendrai d'autres
 informations sur vous que celles de

avoir si vous êtes réellement la fille
de l'homme que vous m'indiquez ; si
cela est, j'ai connu votre père, et ce
sera pour moi une raison de plus pour
m'intéresser à vous. Quant à l'affaire
de chez du Harpin, je me charge de
l'arranger en deux visites chez le
Chancelier, mon ami depuis des
siècles. C'est l'homme le plus intègre
qu'il y ait au monde ; il ne s'agit que
de lui prouver votre innocence pour
anéantir tout ce qui a été fait contre
vous. Mais réfléchissez bien,
Thérèse, que ce que je vous promets
ici n'est qu'au prix d'une conduite
sans tache ; ainsi vous voyez que les
effets de la reconnaissance que

'exige tourneront toujours à votre profit.

Je me jetai aux pieds de la marquise, j'assurai qu'elle serait contente de moi ; elle me releva avec bonté et me mit sur-le-champ en possession de la place de seconde femme de chambre à son service.

Au bout de trois jours, les informations qu'avait faites Mme de Bressac, à Paris, arrivèrent ; elles étaient telles que je pouvais les désirer ; la marquise me loua de ne lui en avoir point imposé, et toutes les idées du malheur s'évanouirent enfin de mon esprit, pour n'être plus remplacées que par l'espoir des plus louces consolations qu'il pût m'être

permis d'attendre ; mais il n'était pas arrangé dans le ciel que la pauvre Thérèse dût jamais être heureuse, et si quelques moments de calme laissaient fortuitement pour elle, ce n'était que pour lui rendre plus amers ceux d'horreur qui devaient les suivre.

A peine fûmes-nous à Paris, que Mme de Bressac s'empressa de travailler pour moi : le premier président voulut me voir ; il écouta le récit de mes malheurs avec intérêt ; les calomnies de du Harpin furent reconnues, mais en vain voulut-on le punir : du Harpin ayant réussi dans une affaire de faux billets par laquelle il ruinait trois ou quatre familles, et

où il gagnait près de deux millions, venait de passer en Angleterre. A l'égard de l'incendie des prisons du Palais, on se convainquit que, si j'avais profité de cet événement, au moins n'y avais-je participé en rien, et ma procédure s'anéantit, m'assura-on, sans que les magistrats qui s'en mêlèrent crussent devoir y employer d'autres formalités ; je n'en savais pas davantage, je me contentai de ce qu'on me dit : vous verrez bientôt si j'eus tort.

Il est aisé d'imaginer combien de pareils procédés m'attachaient à Mme de Bressac ; n'eût-elle pas eu, d'ailleurs, pour moi toutes sortes de contés, comment de telles démarches

ne m'eussent-elles pas liée pour jamais à une protectrice aussi précieuse ? Il s'en fallait pourtant bien que l'intention du jeune comte eût de m'enchaîner aussi intimement à sa tante... Mais c'est ici le cas de vous peindre ce monstre.

M. de Bressac réunissait aux charmes de la jeunesse la figure la plus éduisante ; si sa taille ou ses traits avaient quelques défauts, c'était parce qu'ils se rapprochaient un peu trop de cette nonchalance, de cette mollesse qui n'appartient qu'aux femmes ; il semblait qu'en lui prêtant les attributs de ce sexe, la nature lui en eût également inspiré les goûts... Quelle âme, cependant, était

enveloppée sous ces appas féminins ! On y rencontrait tous les vices qui caractérisent celle des scélérats : on ne porta jamais plus loin la méchanceté, la vengeance, la cruauté, l'athéisme, la débauche, le mépris de tous les devoirs, et principalement de ceux dont la nature paraît nous faire les délices. Au milieu de tous ses vices, M. de Bressac avait principalement celui de détester sa tante. La marquise faisait tout au monde pour ramener son neveu aux sentiers de la vertu : peut-être y employait-elle trop de rigueur ; il en résultait que le comte, plus enflammé par les effets mêmes de cette sévérité, ne se livrait à ses goûts que plus

impétueusement encore, et que la pauvre marquise ne retirait de ses persécutions que de se faire haïr davantage.

- Ne vous imaginez pas, me disait très souvent le comte, que ce soit l'elle-même que ma tante agisse dans tout ce qui vous concerne, Thérèse ; croyez que si je ne la persécutais à tout instant, elle se ressouviendrait à peine des soins qu'elle vous a promis. Elle vous fait valoir tous ses pas, tandis qu'ils ne sont que mon seul ouvrage : oui, Thérèse, oui, c'est à moi seul que vous devez de la reconnaissance, et celle que j'exige de vous doit vous paraître d'autant plus désintéressée que quelque jolie

que vous puissiez être, vous savez bien que ce n'est pas à vos faveurs que je prétends ; non, Thérèse, les services que j'attends de vous sont l'un tout autre genre, et quand vous serez bien convaincue de ce que j'ai fait pour votre tranquillité, j'espère que je trouverai dans votre âme ce que je suis en droit d'en attendre.

Les discours me paraissaient si obscurs que je ne savais comment y répondre : je le faisais pourtant à tout hasard, et peut-être avec trop de facilité. Faut-il vous l'avouer ? Hélas ! oui ; vous déguiser mes torts serait tromper votre confiance et mal répondre à l'intérêt que mes malheurs vous ont inspiré. Apprenez donc,

nadame, la seule faute volontaire que
'aie à me reprocher... Que dis-je une
aute ? une folie, une extravagance...
qui n'eut jamais rien d'égal ; mais au
moins ce n'est pas un crime, c'est une
simple erreur, qui n'a puni que moi,
et dont il ne paraît point que la main
équitable du ciel ait dû se servir pour
me plonger dans l'abîme qui s'ouvrit
peu après sous mes pas. Quels
pu'eussent été les indignes procédés
du comte de Bressac pour moi, le
premier jour où je l'avais connu, il
n'avait cependant été impossible de
me voir sans me sentir entraînée vers
lui par un mouvement de tendresse
que rien n'avait pu vaincre. Malgré
toutes mes réflexions sur sa cruauté,

ur son éloignement des femmes, sur
a dépravation de ses goûts, sur les
listances morales qui nous
éparaient, rien au monde ne pouvait
teindre cette passion naissante, et si
e comte m'eût demandé ma vie, je la
ui aurais sacrifiée mille fois. Il était
oin de soupçonner mes sentiments...
l était loin, l'ingrat, de démêler la
ause des pleurs que je versais
ournallement ; mais il lui était
mpossible pourtant de ne pas se
louter du désir que j'avais de voler
u-devant de tout ce qui pouvait lui
laire ; il ne se pouvait pas qu'il
'entrevît mes prévenances ; trop
veugles sans doute, elles allaient au
oint de servir ses erreurs, autant que

a décence pouvait me le permettre, et le les déguiser toujours à sa tante. Cette conduite m'avait en quelque façon gagné sa confiance, et tout ce qui venait de lui m'était si précieux, que je m'aveuglai tellement sur le peu que m'offrait son cœur, que j'eus quelquefois la faiblesse de croire que elle ne lui étais pas indifférente. Mais combien l'excès de ses désordres me mésabusait promptement ! ils étaient tels que sa santé même en était altérée. Je prenais quelquefois la liberté de lui peindre les inconveniens de sa conduite, il n'écoutait sans répugnance, puis finissait par me dire qu'on ne se

corrigeait pas de l'espèce de vice qu'il chérissait.

- Ah ! Thérèse, s'écria-t-il un jour dans l'enthousiasme, si tu connaissais les charmes de cette fantaisie, si tu pouvais comprendre ce qu'on éprouve à la douce illusion de n'être plus qu'une femme ! Incroyable égarement de l'esprit ! on abhorre ce vice et l'on veut l'imiter ! Ah ! qu'il est doux d'y réussir, Thérèse, qu'il est délicieux d'être le catin de tous ceux qui veulent de vous, et, portant sur ce point, au dernier épisode, le délire et la prostitution, d'être successivement dans le même jour la maîtresse d'un crocheteur, d'un marquis, d'un valet, d'un moine, d'en

tre tour à tour chéri, caressé, jaloué,
menacé, battu, tantôt dans leurs bras
victorieux, et tantôt victime à leurs
pieds, les attendrissant par des
caresses, les ranimant par des
excès... Oh ! non, non, Thérèse, tu ne
comprends pas ce qu'est ce plaisir
pour une tête organisée comme la
nienne... Mais, le moral à part, si tu
me représentais quelles sont les
sensations physiques de ce divin
goût ! il est impossible d'y tenir ;
c'est un chatouillement si vif, des
stimulations de volupté si piquantes...
on perd l'esprit... on déraisonne ;
mille baisers plus tendres les uns que
les autres n'exaltent pas encore avec
assez d'ardeur l'ivresse où nous

longe l'agent ; enlacés dans ses bras, les bouches collées l'une à l'autre, nous voudrions que notre existence entière pût s'incorporer à la sienne ; nous ne voudrions faire avec lui qu'un seul être ; si nous osons nous plaindre, c'est d'être négligés ; nous voudrions que, plus robuste qu'Hercule, il nous élargît, il nous pénétrât ; que cette semence précieuse, élançée, brûlante au fond de nos entrailles, fût, par sa chaleur et sa force, jaillir la nôtre dans ses seins... Ne t'imagines pas, Thérèse, que nous soyons faits comme les autres hommes ; c'est une construction toute différente, et cette membrane chatouilleuse qui tapisse

Chez vous le temple de Vénus, le ciel
en nous créant en orna les autels où
nos Céladons sacrifient : nous
hommes aussi certainement femmes
à que vous l'êtes au sanctuaire de la
génération ; il n'est pas un de vos
plaisirs qui ne nous soit connu, pas un
dont nous ne sachions jouir ; mais
nous avons, de plus, les nôtres, et
c'est cette réunion délicieuse qui fait
de nous les hommes de la terre les
plus sensibles à la volupté, les mieux
créés pour la sentir ; c'est cette
réunion enchanteresse qui rend
impossible la correction de nos goûts,
qui ferait de nous des enthousiastes et
des frénétiques, si l'on avait encore la
tupidité de nous punir, qui nous fait

adorer, jusqu'au cercueil enfin, le lieu charmant qui nous enchaîne !

Ainsi s'exprimait le comte, en réconisant ses travers. Essayais-je le lui parler de l'être auquel il devait tout, et des chagrins que de pareils désordres donnaient à cette respectable tante, je n'apercevais plus dans lui que du dépit et de l'humeur, et surtout de l'impatience de voir si longtemps, en de telles mains, des richesses qui, disait-il, devraient lui appartenir ; je n'y voyais plus que la haine la plus invétérée contre cette femme si honnête, la révolte la plus constatée contre tous les sentiments de la nature. Serait-il donc vrai que quand on est parvenu à transgresser

aussi formellement dans ses goûts
 l'instinct sacré de cette loi, la suite
 nécessaire de ce premier crime fût un
 affreux penchant à commettre ensuite
 tous les autres ?

Quelquefois je me servais des
 moyens de la religion ; presque
 toujours consolée par elle, j'essayais
 de faire passer ses douceurs dans
 l'âme de ce pervers, à peu près sûre
 de le contenir par ces liens si je
 parvenais à lui en faire partager les
 attraits ; mais le comte ne me laissa
 pas longtemps employer de telles
 armes. Ennemi déclaré de nos plus
 saints mystères, frondeur opiniâtre de
 la pureté de nos dogmes, antagoniste
 outré de l'existence d'un Être

uprême M. de Bressac, au lieu de se laisser convertir par moi, chercha bien plutôt à me corrompre.

- Toutes les religions partent d'un principe faux, Thérèse, me disait-il ; toutes supposent comme nécessaire le culte d'un Être créateur, mais ce créateur n'exista jamais. Rappelle-toi sur cela les préceptes sensés de ce certain Cœur-de-Fer qui, m'as-tu dit, Thérèse, avait comme moi travaillé son esprit ; rien de plus juste que les principes de cet homme, et l'avilissement dans lequel on a la sottise de le tenir ne lui ôte pas le droit de bien raisonner.

Si toutes les productions de la nature ont des effets résultatifs des lois qui

a captivent ; si son action et sa réaction perpétuelles supposent le mouvement nécessaire à son essence, que devient le souverain maître que lui prêtent gratuitement les sots ? Voilà ce que te disait ton sage instituteur, chère fille. Que sont donc ces religions, d'après cela, sinon le vain dont la tyrannie du plus fort voulut captiver le plus faible ? Rempli de ce dessein, il osa dire à celui qu'il prétendait dominer qu'un Dieu forgeait les fers dont la cruauté l'entourait ; et celui-ci, abruti par sa vanité, crut indistinctement tout ce que voulut l'autre. Les religions, nées de ces fourberies, peuvent-elles donc mériter quelque respect ? En est-il

me seule, Thérèse, qui ne porte
l'emblème de l'imposture et de la
tupidité ? Que vois-je dans toutes ?
Des mystères qui font frémir la
raison, des dogmes outrageant la
nature, et des cérémonies grotesques
qui n'inspirent que la dérision et le
légoût. Mais si, de toutes, une mérite
plus particulièrement notre mépris et
notre haine, ô Thérèse, n'est-ce pas
cette loi barbare du Christianisme
dans laquelle nous sommes tous deux
liés ? En est-il une plus odieuse ? une
qui soulève autant et le cœur et
l'esprit ? Comment des hommes
raisonnables peuvent-ils encore
ajouter quelque croyance aux paroles
obscurcs, aux prétendus miracles du

il instituteur de ce culte effrayant ?
Exista-t-il jamais un bateleur plus fait
pour l'indignation publique ! Qu'est-
ce qu'un Juif lépreux qui, né d'une
latin et d'un soldat, dans le plus
shétif coin de l'univers, ose se faire
passer pour l'organe de celui qui, dit-
on, a créé le monde ! Avec des
prétentions aussi relevées, tu
'avoueras, Thérèse, il fallait au
moins quelques titres. Quels sont-ils,
ceux de ce ridicule ambassadeur ?
Que va-t-il faire pour prouver sa
mission ? La terre va-t-elle changer
le face ; les fléaux qui l'affligent
ont-ils s'anéantir ; le soleil va-t-il
'éclairer nuit et jour ? Les vices ne la
ouilleront-ils plus ? N'allons-nous

voir enfin régner que le bonheur ?... Point, c'est par des tours de passe-passe, par des gambades et par des calembours² que l'envoyé de Dieu s'annonce à l'univers ; c'est dans la société respectable de manœuvres, d'artisans et de filles de joie que le ministre du ciel vient manifester sa grandeur ; c'est en s'enivrant avec les uns, couchant avec les autres, que

Le marquis de Bièvre en fit-il jamais un qui lui valut celui du Nazaréen à son disciple : « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église » ? Et qu'on vienne nous dire que les calembours sont de notre siècle !

'ami d'un Dieu, Dieu lui-même, vient soumettre à ses loix le pécheur endurci ; c'est en n'inventant pour ses farces que ce qui peut satisfaire ou sa luxure ou sa gourmandise, que le traquin prouve sa mission ; quoi qu'il en soit, il fait fortune ; quelques plats satellites se joignent à ce fripon ; une secte se forme ; les dogmes de cette manille parviennent à séduire quelques Juifs : esclaves de la puissance romaine, ils devaient embrasser avec joie une religion qui, les dégageant de leurs fers, ne les assouplissait qu'au frein religieux. Leur motif se devine, leur indocilité se dévoile ; on arrête les séditeux ; leur chef périt, mais d'une mort

beaucoup trop douce sans doute pour
 son genre de crime, et par un
 impardonnable défaut de réflexion,
 on laisse disperser les disciples de ce
 malotru, au lieu de les égorger avec
 lui. Le fanatisme s'empare des
 esprits, des femmes crient, des fous
 se débattent, des imbéciles croient, et
 voilà le plus méprisable des êtres, le
 plus maladroit fripon, le plus lourd
 imposteur qui eût encore paru, le
 voilà Dieu, le voilà fils de Dieu égal à
 son père ; voilà toutes ses rêveries
 consacrées, toutes ses paroles
 Devenues des dogmes, et ses
 balourdises des mystères ! Le sein de
 son fabuleux Père s'ouvre pour le
 recevoir, et ce Créateur, jadis simple,

e voilà devenu triple pour complaire
ce fils digne de sa grandeur ! Mais
e saint Dieu en restera-t-il là ? Non,
ans doute, c'est à de bien plus
grandes faveurs que va se prêter sa
céleste puissance. A la volonté d'un
prêtre, c'est-à-dire d'un drôle couvert
de mensonges et de crimes, ce grand
Dieu créateur de tout ce que nous
voyons va s'abaisser jusqu'à
descendre dix ou douze millions de
fois par matinée dans un morceau de
vête, qui, devant être digérée par les
fidèles, va se transmuier bientôt au
fond de leurs entrailles, dans les
excréments les plus vils, et cela pour
la satisfaction de ce tendre fils,
inventeur odieux de cette impiété

nonstrueuse, dans un souper de
cabaret. Il l'a dit, il faut que cela soit.
Il a dit : « Ce pain que vous voyez
era ma chair ; vous le digérez
comme tel ; or je suis Dieu, donc
Dieu sera digéré par vous, donc le
Créateur du ciel et de la terre se
changera, parce que je l'ai dit, en la
matière la plus vile qui puisse
s'exhaler du corps de l'homme, et
l'homme mangera Dieu, parce que ce
Dieu est bon et qu'il est tout
puissant. » Cependant ces inepties
s'étendent ; on attribue leur
accroissement à leur réalité, à leur
grandeur, à leur sublimité, à la
puissance de celui qui les introduit,
andis que les causes les plus simples

oublent leur existence, tandis que le crédit acquis par l'erreur ne trouva jamais que des filous d'une part et les imbéciles de l'autre. Elle arrive enfin sur le trône, cette infâme religion, et c'est un empereur faible, cruel, ignorant et fanatique qui, s'enveloppant du bandeau royal, enroule ainsi les deux bouts de la terre. Ô Thérèse, de quel poids doivent être ces raisons sur un esprit examineur et philosophe ? Le sage veut-il voir autre chose dans ce ramas de fables épouvantables, que le fruit de l'imposture de quelques hommes et de la fausse crédulité d'un plus grand nombre ? Si Dieu avait voulu que nous eussions une religion

quelconque, et qu'il fût réellement puissant, ou, pour mieux dire, s'il y avait réellement un Dieu, serait-ce par des moyens aussi absurdes qu'il nous eût fait part de ses ordres ? Serait-ce par l'organe d'un bandit néprisable qu'il nous eût montré comment il fallait le servir ? S'il est suprême, s'il est puissant, s'il est juste, s'il est bon, ce Dieu dont vous ne parlez, sera-ce par des énigmes et les farces qu'il voudra m'apprendre à le servir et à le connaître ? Souverain noteur des astres et du cœur de l'homme, ne peut-il nous instruire en le servant des uns, ou nous convaincre en se gravant dans l'autre ? Qu'il imprime un jour en

raits de feu, au centre du Soleil, la loi qui peut lui plaire et qu'il veut nous donner ; d'un bout de l'univers à l'autre, tous les hommes la lisant, la voyant à la fois, deviendront coupables s'ils ne la suivent pas alors. Mais n'indiquer ses désirs que dans un coin ignoré de l'Asie ; choisir pour sectateur le peuple le plus fourbe et le plus visionnaire ; pour substitut, le plus vil artisan, le plus absurde et le plus fripon ; embrouiller si bien la doctrine, qu'il est impossible de la comprendre ; en absorber la connaissance chez un petit nombre d'individus ; laisser les autres dans l'erreur, et les punir d'y être restés... Eh ! non, Thérèse, non,

ion, toutes ces atrocités-là ne sont pas faites pour nous guider : j'aimerais mieux mourir mille fois que de les croire. Quand l'athéisme voudra des martyrs, qu'il les désigne, et mon sang est tout prêt. Détestons ces horreurs, Thérèse ; que les outrages les mieux constatés témoignent le mépris qui leur est si bien dû... A peine avais-je les yeux ouverts, que je les détestais, ces rêveries grossières ; je me fis dès lors une loi de les fouler aux pieds, un serment de n'y plus revenir ; imite-moi, si tu veux être heureuse ; déteste, abjure, profane ainsi que moi cet objet odieux de ce culte effrayant, et ce culte lui-même, créé pour des

chimères, fait, comme elles, pour être
 ivili de tout ce qui prétend à la
 agesse.

- Oh ! monsieur, répondis-je en
 pleurant, vous priveriez une
 malheureuse de son plus doux espoir
 si vous flétrissiez dans son cœur cette
 religion qui la console. Fermement
 attachée à ce qu'elle enseigne ;
 absolument convaincue que tous les
 coups qui lui sont portés ne sont que
 les effets du libertinage et des
 passions, irai-je sacrifier à des
 blasphèmes, à des sophismes qui me
 font horreur, la plus chère idée de
 mon esprit, le plus doux aliment de
 mon cœur ?

J'ajoutais mille autres raisonnements sur cela, dont le comte ne faisait que rire, et ses principes captieux nourris par une éloquence plus mâle, soutenus par les lectures que je n'avais heureusement jamais faites, attaquaient chaque jour tous les miens, mais sans les ébranler. Mme de Bressac, remplie de vertu et de piété, n'ignorait pas que son neveu soutenait ses écarts par tous les paradoxes du jour ; elle en gémissait souvent avec moi ; et, comme elle craignait de me trouver un peu plus de bon sens qu'à ses autres femmes, elle aimait à me confier ses chagrins. Il n'était pourtant plus de bornes aux mauvais procédés de son neveu pour

elle ; le comte était au point de ne
 'en plus cacher ; non seulement il
 avait entouré sa tante de toute cette
 canaille dangereuse servant à ses
 plaisirs. Mais il avait même porté la
 gardiesse jusqu'à lui déclarer devant
 moi que si elle s'avisait encore de
 contrarier ses goûts, il la convaincrat
 les charmes dont ils étaient, en s'y
 ivrant à ses yeux mêmes.

Je gémissais ; cette conduite me
 faisait horreur. Je tâchais d'en
 résoudre des motifs personnels pour
 étouffer dans mon âme la
 malheureuse passion dont elle était
 brûlée : mais l'amour est-il un mal
 dont on puisse guérir ? Tout ce que je
 cherchais à lui opposer n'attisait que

plus vivement sa flamme, et le perfide comte ne me paraissait jamais plus aimable que quand j'avais réuni devant moi tout ce qui devait m'engager à le haïr.

Il y avait quatre ans que j'étais dans cette maison, toujours persécutée par les mêmes chagrins, toujours consolée par les mêmes douceurs, lorsque cet abominable homme, se croyant enfin sûr de moi, osa me dévoiler ses infâmes desseins. Nous partions pour lors à la campagne ; j'étais seule auprès de la comtesse : la première femme avait obtenu de rester à Paris, l'été, pour quelques affaires de son mari. Un soir, peu après que je fus retirée, respirant à un

balcon de ma chambre, et ne pouvant, à cause de l'extrême chaleur, me déterminer à me coucher, tout à coup le comte frappe, et me prie de le laisser causer avec moi. Hélas ! tous les instants que m'accordait ce cruel auteur de mes maux me paraissaient trop précieux pour que j'osasse en refuser un ; il entre, ferme avec soin la porte, et se jetant à mes côtés dans un fauteuil :

- Écoute-moi, Thérèse, me dit-il avec un peu d'embarras... j'ai des choses de la plus grande conséquence à te dire ; jure-moi que tu ne t'en révéleras jamais rien.

- Oh ! monsieur, répondis-je, pouvez-vous me croire capable l'abuser de votre confiance ?

- Tu ne sais pas ce que tu risquerais si tu venais à me prouver que je me suis trompé en te l'accordant !

- Le plus affreux de tous mes chagrins serait de l'avoir perdue, je n'ai pas besoin de plus grandes menaces...

- Eh bien, Thérèse, j'ai condamné ma tante à la mort... et c'est ta main qui doit me servir.

- Ma main ! m'écriai-je en reculant à l'effroi... Oh ! monsieur, avez-vous pu concevoir de semblables projets ?... Non, non ; disposez de ma vie, s'il vous la faut, mais

n' imaginez jamais obtenir de moi
'horreur que vous me proposez.

- Écoute, Thérèse, me dit le comte,
en me ramenant avec tranquillité ; je
ne suis bien douté de tes
épugnances, mais comme tu as de
'esprit, je me suis flatté de les
vaincre... de te prouver que ce crime,
qui te paraît si énorme, n'est au fond
qu'une chose toute simple.

Deux forfaits s'offrent ici, Thérèse, à
tes yeux peu philosophiques : la
destruction d'une créature qui nous
ressemble, et le mal dont cette
destruction s'augmente, quand cette
créature nous appartient de près. A
l'égard du crime de la destruction de
son semblable, sois-en certaine, chère

ille, il est purement chimérique. Le
 pouvoir de détruire n'est pas accordé
 à l'homme ; il a tout au plus celui de
 varier les formes ; mais il n'a pas
 celui de les anéantir : or toute forme
 est égale aux yeux de la nature ; rien
 ne se perd dans le creuset immense
 où ses variations s'exécutent ; toutes
 les portions de matières qui y
 tombent en rejaillissent
 incessamment sous d'autres figures,
 et quels que soient nos procédés sur
 cela, aucun ne l'outrage sans doute,
 aucun ne saurait l'offenser. Nos
 destructions raniment son pouvoir ;
 elles entretiennent son énergie, mais
 aucune ne l'atténue ; elle n'est
 contrariée par aucune... Eh !

qu'importe à sa main toujours
 créatrice que cette masse de chair
 conformant aujourd'hui un individu
 bipède se reproduise demain sous la
 forme de mille insectes différents ?
 Sera-t-on dire que la construction de
 cet animal à deux pieds lui coûte plus
 que celle d'un vermisseau, et qu'elle
 doit y prendre un plus grand intérêt ?
 Si donc ce degré d'attachement, ou
 bien plutôt d'indifférence, est le
 même, que peut lui faire que par le
 glaive d'un homme un autre homme
 soit changé en mouche ou en herbe ?
 Quand on m'aura convaincu de la
 sublimité de notre espèce, quand on
 n'aura démontré qu'elle est tellement
 importante à la nature, que

nécessairement ses lois s'irritent de cette transmutation, je pourrai croire alors que le meurtre est un crime ; mais quand l'étude la plus réfléchie n'aura prouvé que tout ce qui végète sur ce globe, le plus imparfait des ouvrages de la nature, est d'un égal prix à ses yeux, je n'admettrai jamais que le changement d'un de ces êtres en mille autres puisse en rien déranger ses vues. Je me dirai : tous les hommes, tous les animaux, toutes les plantes croissant, se nourrissant, se détruisant, se reproduisant par les mêmes moyens, ne recevant jamais une mort réelle, mais une simple variation dans ce qui les modifie ; tous, dis-je, paraissant aujourd'hui

ous une forme, et quelques années ensuite sous une autre, peuvent, au gré de l'être qui veut les mouvoir, changer mille et mille fois dans un jour, sans qu'une seule loi de la nature en soit un instant affectée, que dis-je ? sans que ce transmutateur ait fait autre chose qu'un bien, puisqu'en décomposant des individus dont les bases redeviennent nécessaires à la nature, il ne fait que lui rendre par cette action, improprement qualifiée de criminelle, l'énergie créatrice dont elle prive nécessairement celui, par une stupide indifférence, n'ose entreprendre aucun bouleversement.) Thérèse, c'est le seul orgueil de l'homme qui érigea le meurtre en

crime. Cette vaine créature, s'imaginant être la plus sublime du globe, se croyant la plus essentielle, partit de ce faux principe pour assurer que l'action qui la détruirait ne pouvait qu'être infâme ; mais sa vanité, sa démence ne change rien aux lois de la nature ; il n'y a point l'être qui n'éprouve au fond de son cœur le désir le plus véhément d'être débarrassé de ceux qui le gênent, ou dont la mort peut lui apporter du profit ; et le ce désir à l'effet, t'imagines-tu, l'hérèse, que la différence soit bien grande ? Or, si ces impressions nous viennent de la nature, est-il présumable qu'elles l'irritent ? Nous inspirerait-elle ce qui la dégraderait ?

Ah ! tranquillise-toi, chère fille, nous n'éprouvons rien qui ne lui serve ; tous les mouvements qu'elle place en nous sont les organes de ses lois ; les passions de l'homme ne sont que les moyens qu'elle emploie pour parvenir à ses desseins. A-t-elle besoin d'individus ? elle nous inspire l'amour, voilà des créations ; les destructions lui deviennent-elles nécessaires ? elle place dans nos cœurs la vengeance, l'avarice, la luxure, l'ambition, voilà des neutres ; mais elle a toujours travaillé pour elle, et nous sommes devenus, sans nous en douter, les crédules agents de ses caprices.

Oh ! non, non, Thérèse, non, la nature ne laisse pas dans nos mains la possibilité des crimes qui troubleraient son économie ; peut-il tomber sous le sens que le plus faible puisse réellement offenser le plus fort ? Que sommes-nous relativement à elle ? Peut-elle, en nous créant, avoir placé dans nous ce qui serait capable de lui nuire ? Cette imbécile opposition peut-elle s'arranger avec une manière sublime et sûre dont nous voyons parvenir à ses fins ? Ah ! si le meurtre n'était pas une des actions que l'homme qui remplit le mieux ses intentions, permettrait-elle qu'il l'opérât ? L'imiter peut-il donc lui nuire ? Peut-elle s'offenser de voir

l'homme faire à son semblable ce qu'elle lui fait elle-même tous les jours ? Puisqu'il est démontré qu'elle ne peut se reproduire que par des destructions, n'est-ce pas agir d'après ses vues que de les multiplier sans cesse ? L'homme, en ce sens, qui s'y livrera avec le plus d'ardeur sera donc incontestablement celui qui la servira le mieux, puisqu'il sera celui qui coopérera le plus à des desseins qu'elle manifeste à tous les instants. La première et la plus belle qualité de la nature est le mouvement qui l'agite sans cesse, mais ce mouvement n'est qu'une suite perpétuelle de crimes, ce n'est que par des crimes qu'elle le conserve : l'être qui lui ressemble le

nieux, et par conséquent l'être le plus parfait, sera donc nécessairement celui dont l'agitation la plus active deviendra la cause de beaucoup de crimes, tandis, je le répète, que l'être inactif ou indolent, c'est-à-dire l'être vertueux, doit être à ses regards le moins parfait sans doute, puisqu'il ne tend qu'à l'apathie, qu'à la tranquillité qui replongerait incessamment tout dans le chaos, si son ascendant l'emportait. Il faut que l'équilibre se conserve ; il ne peut s'établir que par des crimes ; les crimes servent donc la nature ; s'ils la servent, si elle les exige, si elle les désire, peuvent-ils l'offenser ? et qui peut être offensé, si elle ne l'est pas ?

Mais la créature que je détruis est ma
 ante... Oh ! Thérèse, que ces liens
 ont frivoles aux yeux d'un
 philosophe, Permits-moi de ne pas
 même t'en parler, tant ils sont futiles.
 Ces méprisables chaînes, fruits de nos
 lois et de nos institutions politiques,
 peuvent-elles être quelque chose aux
 yeux de la nature ?

Laisse donc là tes préjugés, Thérèse,
 et sers-moi ; ta fortune est faite.

- Oh ! monsieur, répondis-je tout
 effrayée au comte de Bressac, cette
 indifférence que vous supposez dans
 la nature n'est encore ici que
 l'ouvrage des sophismes de votre
 esprit. Daignez plutôt écouter votre
 cœur, et vous entendrez comme il

condamnera tous ces faux raisonnements du libertinage ; ce cœur, au tribunal duquel je vous envoie, n'est-il donc pas le sanctuaire où cette nature que vous outragez veut qu'on l'écoute et qu'on la respecte ? Si elle y grave la plus forte horreur pour le crime que vous méditez, m'accorderez-vous qu'il est condamnable ? Les passions, je le sais, vous aveuglent à présent, mais aussitôt qu'elles se tairont, à quel point vous déchireront les remords ? Plus est grande votre sensibilité, plus leur aiguillon vous tourmentera... Oh ! monsieur, conservez, respectez ces jours de cette tendre et précieuse amie ; ne la sacrifiez point ; vous en

éririez de désespoir ! Chaque jour, à chaque instant, vous la verriez devant vos yeux, cette tante chérie qu'aurait plongée dans le tombeau votre aveugle fureur ; vous entendriez sa voix plaintive prononcer encore ces doux noms qui faisaient la joie de votre enfance ; elle apparaîtrait dans vos veilles et vous tourmenterait dans vos songes ; elle ouvrirait de ses loigts sanglants les blessures dont vous l'auriez déchirée ; pas un moment heureux, dès lors, ne lui serait pour vous sur la terre ; tous vos plaisirs seraient souillés, toutes vos idées se troubleraient ; une main céleste, dont vous méconnaissez le pouvoir, vengerait les jours que vous

uriez détruits, en empoisonnant tous
es vôtres ; et sans avoir joui de vos
orfaits, vous péririez du regret
mortel d'avoir osé les accomplir.

J'étais en larmes en prononçant ces
mots, j'étais à genoux aux pieds du
comte ; je le conjurais par tout ce
qu'il pouvait avoir de plus sacré
d'oublier un égarement infâme que je
lui jurais de cacher toute ma vie...
Mais je ne connaissais pas l'homme à
qui j'avais affaire ; je ne savais pas à
quel point les passions établissent le
crime dans cette âme perverse. Le
comte se leva froidement.

- Je vois bien que je m'étais trompé,
Thérèse, me dit-il ; j'en suis peut-être
autant fâché pour vous que pour moi ;

l'importe, je trouverai d'autres moyens, et vous aurez beaucoup perdu sans que votre maîtresse y ait rien gagné.

Cette menace changea toutes mes idées : en n'acceptant pas le crime qu'on me proposait, je risquais beaucoup pour mon compte, et ma maîtresse périssait infailliblement ; en consentant à la complicité, je me mettais à couvert du courroux du comte, et je sauvais assurément sa tante. Cette réflexion, qui fut en moi l'ouvrage d'un instant, me déterminait tout accepter ; mais comme un étour si prompt eût pu paraître suspect, je ménageai quelque temps ma défaite : je mis le comte dans le

pas de me répéter souvent ses
 sophismes ; j'eus peu à peu l'air de
 le plus savoir qu'y répondre :
 Bressac me crut vaincue ; je légitimai
 ma faiblesse par la puissance de son
 art, je me rendis à la fin. Le comte
 s'élança dans mes bras. Que ce
 mouvement m'eût comblée d'aise s'il
 eût eu une autre cause !... Que dis-
 je ? il n'était plus temps : son horrible
 conduite, ses barbares desseins
 avaient anéanti tous les sentiments
 que mon faible cœur osait concevoir,
 et je ne voyais plus en lui qu'un
 monstre...

- Tu es la première femme que
 j'embrasse, me dit le comte, et en
 vérité, c'est de toute mon âme... Tu

est délicate, mon enfant ; un rayon de la sagesse a donc pénétré ton esprit ! Est-il possible que cette tête charmante soit si longtemps restée dans les ténèbres ; et ensuite nous convînmes de nos faits. Dans deux ou trois jours, plus ou moins, suivant la facilité que j'y trouverais, je devais acheter un petit paquet de poison, que je remis Bressac, dans la tasse de chocolat que Madame avait coutume de prendre le matin. Le comte me garantissait de toutes les suites, et me remettait un contrat de deux mille francs de rente le jour même de l'exécution ; il me signa ces promesses sans caractériser ce qui

levait m'en faire jouir, et nous nous éparâmes.

Il arriva sur ces entrefaites quelque chose de trop singulier, de trop capable de vous dévoiler l'âme atroce du monstre auquel j'avais affaire pour que je n'interrompe pas une minute, en vous le disant, le récit que vous attendez sans doute du dénouement de l'aventure où je n'étais engagée.

Le surlendemain de notre pacte criminel, le comte apprit qu'un oncle, sur la succession duquel il ne comptait nullement, venait de lui laisser quatre-vingt mille livres de rentes... Oh ! ciel, me dis-je en apprenant cette nouvelle, est-ce donc

ainsi que la justice céleste punit le complot des forfaits ! Et me reprenant bientôt de ce blasphème envers la Providence, je me jette à genoux, j'en demande pardon, et me flatte que cet événement inattendu va du moins changer les projets du comte... Quelle était mon erreur !

- Oh ! ma chère Thérèse, me dit-il en accourant le même soir dans ma chambre, comme les prospérités pleuvent sur moi ! Je te l'ai dit souvent, l'idée d'un crime, ou son exécution, est le plus sûr moyen d'attirer le bonheur ; il n'en est plus que pour les scélérats.

- Eh ! quoi, monsieur, répondis-je, cette fortune sur laquelle vous ne

comptiez pas ne vous décide point à attendre patiemment la mort que vous voulez hâter ?

- Attendre, reprit brusquement le comte, je n'attendrais pas deux minutes, Thérèse ; songes-tu que j'ai vingt-huit ans, et qu'il est dur l'attendre à mon âge ?... Non, que ceci ne change rien à nos projets, je t'en supplie, et donne-moi la consolation de voir terminer tout avant l'époque de notre retour à Paris... Demain, après-demain au plus tard... Il me tarde déjà de te compter un quartier de tes rentes... Je te mets en possession de l'acte qui te les assure...

e fis de mon mieux pour déguiser
 l'effroi que m'inspirait cet
 acharnement, et je repris mes
 résolutions de la veille, bien
 persuadée que si je n'exécutais pas le
 crime horrible dont je m'étais
 chargée, le comte s'apercevrait
 bientôt que je le jouais, et que, si
 j'avertissais M^{me} de Bressac,
 quelque parti que lui fît prendre la
 révélation de ce projet, le jeune
 comte, se voyant toujours trompé,
 adopterait promptement des moyens
 plus certains, qui, faisant également
 trahir la tante, m'exposaient à toute la
 vengeance du neveu. Il me restait la
 voie de la justice, mais rien au monde
 n'aurait pu me résoudre à la prendre ;

e me déterminai donc à prévenir la narquise ; de tous les partis possibles, celui-là me parut le meilleur et je m'y livrai.

- Madame, lui dis-je le lendemain de ma dernière entrevue avec le comte, j'ai quelque chose de la plus grande importance à vous révéler, mais à quelque point que cela vous intéresse, je suis décidée au silence, si vous ne me donnez, avant, votre parole d'honneur de ne témoigner aucun ressentiment à monsieur votre neveu sur ce qu'il a l'audace de projeter... Vous agirez, madame, vous prendrez les meilleurs moyens, mais vous ne direz mot. Daignez me le promettre, ou je me tais.

Mme de Bressac, qui crut qu'il ne s'agissait que de quelques extravagances ordinaires à son neveu, s'engagea par le serment que j'exigeais, et je révélai tout. Cette malheureuse femme fondit en larmes en apprenant cette infamie.

- Le monstre ! s'écria-t-elle, qu'ai-je jamais fait que pour son bien ? Si j'ai voulu prévenir ses vices, ou l'en corriger, quel autre motif que son bonheur pouvait me contraindre à cette sévérité ?... Et cette succession qui vient de lui échoir, n'est-ce pas à mes soins qu'il la doit ? Ah ! Thérèse, Thérèse, prouve-moi bien la vérité de ce projet... mets-moi dans la situation de n'en pouvoir douter ;

'ai besoin de tout ce qui peut achever l'éteindre en moi les sentiments que mon cœur aveuglé ose garder encore pour ce monstre...

Et alors je fis voir le paquet de poison ; il était difficile de fournir une meilleure preuve : la marquise voulut en faire des essais ; nous en fîmes avaler une légère dose à un chien que nous enfermâmes, et qui mourut au bout de deux heures dans les convulsions épouvantables. Mme de Bressac, ne pouvant plus douter, se décida ; elle m'ordonna de lui donner le reste du poison, et écrivit aussitôt par un courrier au duc de Sonzeval, son parent, de se rendre chez le ministre en secret, d'y

développer l'atrocité d'un neveu dont elle était à la veille de devenir victime ; de se munir d'une lettre de rachet ; d'accourir à sa terre la délivrer le plus tôt possible du célerat qui conspirait aussi cruellement contre ses jours.

Mais cet abominable crime devait se consommer ; il fallut que, par une inconcevable permission du ciel, la vertu cédât aux efforts de la céleratesse. L'animal sur lequel nous avions fait notre expérience découvrit tout au comte ; il l'entendit hurler ; sachant que ce chien était chéri de sa tante, il demanda ce qu'on lui avait fait ; ceux à qui il s'adressa, ignorant tout, ne lui répondirent rien de clair ;

le ce moment, il forma des soupçons ; il ne dit mot, mais je le vis roublé ; je fis part de son état à la narquoise, elle s'en inquiéta davantage, sans pouvoir néanmoins imaginer autre chose que de presser le courrier, et de mieux cacher encore, s'il était possible, l'objet de sa mission. Elle dit à son neveu qu'elle envoyait en diligence à Paris prier le duc de Sonzeval de se mettre sur-le-champ à la tête de la succession de l'oncle dont on venait l'hériter, parce que si personne ne paraissait, il y avait des procès à craindre ; elle ajouta qu'elle engageait le duc à venir lui rendre compte de tout, afin qu'elle se

lécidât à partir elle-même avec son
veuve, si l'affaire l'exigeait. Le
comte, trop bon physionomiste pour
ne pas voir de l'embarras sur le
visage de sa tante, pour ne pas
observer un peu de confusion dans le
mien, se paya de tout et n'en fut que
rien sur ses gardes. Sous le prétexte
d'une promenade, il s'éloigne du
château ; il attend le courrier dans un
lieu où il devait inévitablement
passer. Cet homme, bien plus à lui
qu'à sa tante, ne fait aucune difficulté
de lui remettre ses dépêches, et
Bressac, convaincu de ce qu'il
appelle sans doute ma trahison, donne
sent louis au courrier avec ordre de
ne jamais reparaître chez sa tante. Il

evient au château, la rage dans le cœur ; il se contient pourtant ; il me rencontre, il me cajole à son ordinaire, il me demande si ce sera pour le lendemain, me fait observer qu'il est essentiel que cela soit avant que le duc n'arrive, puis se couche l'un air tranquille et sans rien émoigner. Je ne sus rien alors, je fus la dupe de tout. Si cet épouvantable crime se consumma, comme le comte ne l'apprit ensuite, il le commit lui-même sans doute, mais j'ignore comment ; je fis beaucoup de conjectures ; à quoi servirait-il de vous en faire part ? Venons plutôt à la manière cruelle dont je fus punie de n'avoir pas voulu m'en charger. Le

endemain de l'arrestation du courrier, Madame prit son chocolat comme à l'ordinaire, elle se leva, fit sa toilette, me parut agitée, et se mit à table ; à peine en est-on dehors, que le comte m'aborde :

- Thérèse, me dit-il avec le flegme le plus grand, j'ai trouvé un moyen plus sûr que celui que je t'avais proposé pour venir à bout de nos projets ; mais cela demande des détails, je n'ose aller si souvent dans ta chambre ; trouve-toi à cinq heures précises au coin du parc, je t'y prendrai et nous irons faire une promenade dans le bois, pendant laquelle je t'expliquerai tout.

Je vous l'avoue, madame, soit par permission de la providence, soit par excès de candeur, soit par aveuglement, rien ne m'annonça l'affreux malheur qui m'attendait ; je me croyais si sûre du secret et des arrangements de la marquise, que je n'imaginai jamais que le comte eût pu les découvrir ; il n'y avait pourtant de l'embarras dans moi.

Le parjure est vertu quand on promet
 et crime,
 dit un de nos poètes tragiques ; mais
 le parjure est toujours odieux pour
 l'âme délicate et sensible qui se
 trouve obligée d'y avoir recours. Mon
 rôle m'embarrassait.

Quoi qu'il en fût, je me trouvai au rendez-vous ; le comte ne tarde pas à paraître, il vient à moi d'un air libre et gai, et nous avançons dans la forêt sans qu'il soit question d'autre chose que de rire et de plaisanter, comme il avait l'usage avec moi. Quand je voulais mettre la conversation sur l'objet qui lui avait fait désirer notre entretien, il me disait toujours l'attendre, qu'il craignait qu'on ne nous observât, et que nous n'étions pas encore en sûreté ; insensiblement nous arrivâmes vers les quatre arbres où j'avais été si cruellement attachée. Je tressaillis, en revoyant ces lieux ; toute l'horreur de ma destinée s'offrit alors à mes regards, et jugez si ma

rayeur redoubla, quand je vis les dispositions de ce lieu fatal. Des cordes pendaient à l'un des arbres ; trois dogues anglais monstrueux étaient liés aux trois autres, et paraissaient n'attendre que moi pour se livrer au besoin de manger qu'annonçaient leurs gueules écumeuses et béantes ; un des favoris du comte les gardait.

Alors le perfide ne se servant plus avec moi que des plus grossières épithètes :

- Bou... me dit-il, reconnais-tu ce buisson d'où je t'ai tirée comme une bête sauvage, pour te rendre à la vie que tu avais mérité de perdre ?... Reconnais-tu ces arbres où je

ne n'aurais-tu jamais eu l'occasion de me repentir de mes bontés ? Pourquoi acceptais-tu les services que je te demandais contre ma tante si tu avais eu le dessein de me trahir, et comment as-tu pu imaginer de servir la vertu en sacrifiant la liberté de celui à qui tu voulais le bonheur ? Nécessairement placée entre ces deux crimes, pourquoi as-tu choisi le plus abominable ?

- Hélas ! n'avais-je pas choisi le moindre ?

- Il fallait refuser, poursuivit le comte furieux, me saisissant par un bras et me secouant avec violence, oui, sans

loute, refuser et ne pas accepter pour ne trahir.

Alors M. de Bressac me dit tout ce qu'il avait fait pour surprendre les l'épêches de Madame, et comment était né le soupçon qui l'avait engagé à les détourner.

- Qu'as-tu fait par ta fausseté, indigne créature ? continua-t-il. Tu as risqué tes jours sans conserver ceux de ma tante : le coup est fait, mon retour au château m'en offrira les fruits, mais il faut que tu périsses, il faut que tu apprennes, avant d'expirer, que la route de la vertu n'est pas toujours la plus sûre, et qu'il y a des circonstances dans le monde

où la complicité d'un crime est préférable à sa délation.

Et sans me donner le temps de répondre, sans témoigner la moindre pitié pour l'état cruel où j'étais, il me traîna vers l'arbre qui m'était destiné et où attendait son favori.

- La voilà, lui dit-il, celle qui a voulu empoisonner ma tante, et qui peut-être a déjà commis ce crime affreux, malgré mes soins pour le prévenir ; j'aurais mieux fait sans doute de la remettre entre les mains de la Justice, mais elle y aurait perdu la vie, et je ne veux la lui laisser pour qu'elle ait plus longtemps à souffrir.

Alors les deux scélérats s'emparent
de moi, ils me mettent nue dans un
instant :

- Les belles fesses ! disait le comte
avec le ton de la plus cruelle ironie et
touchant ces objets avec brutalité, les
superbes chairs !... l'excellent
déjeuner pour mes dogues !

Dès qu'il ne me reste plus aucun
vêtement, on me lie à l'arbre par une
corde qui prend le long de mes reins,
ne laissant les bras libres pour que je
puisse me défendre de mon mieux ; et
par l'aisance qu'on laisse à la corde
de puis avancer et reculer d'environ
six pieds. Une fois là, le comte, très
ému, vient observer ma contenance ;
il tourne et passe autour de moi ; à la

lure manière dont il me touche, il semble que ses mains meurtrières voudraient le disputer de rage à la dent acérée de ses chiens.

- Allons ! dit-il à son aide, lâche ces animaux, il en est temps.

On les déchaîne, le comte les excite, ils s'élancent tous trois sur mon malheureux corps, on dirait qu'ils se le partagent pour qu'aucune de ses parties ne soit exempte de leurs furieux assauts ; j'ai beau les repousser, ils ne me déchirent qu'avec plus de furie, et pendant cette scène horrible, Bressac, l'indigne Bressac, comme si mes tourments eussent allumé sa perfide luxure... l'infâme ! il se prêtait, en

n'examinant, aux criminelles
caresses de son favori.

- C'en est assez, dit-il, au bout de
quelques minutes, rattache les chiens
et abandonnons cette malheureuse à
son mauvais sort.

- Eh bien ! Thérèse, me dit-il bas en
brisant mes liens, la vertu coûte
souvent bien cher, tu le vois ;
s'imagines-tu que deux mille écus de
pension ne valaient pas mieux que les
morsures dont te voilà couverte ?

Mais dans l'état affreux où je me
trouve, je puis à peine l'entendre ; je
ne jette au pied de l'arbre et suis
prête à perdre connaissance.

- Je suis bien bon de te sauver la vie,
dit le traître que mes maux irritent,

prends garde au moins à l'usage que tu feras de cette faveur...

Puis il m'ordonne de me relever, de reprendre mes vêtements et de quitter au plus tôt cet endroit. Comme le sang coule de partout, afin que mes habits, les seuls qui me restent, n'en soient pas tachés, je ramasse de l'herbe pour me rafraîchir, pour m'essuyer ; et Bressac se promène en long et en large, bien plus occupé de ses idées que de moi.

Le gonflement de mes chairs, le sang qui ruisselle encore, les douleurs affreuses que j'endure, tout me rend presque impossible l'opération de me habiller, sans que jamais le malhonnête homme qui vient de me

mettre dans ce cruel état... lui, pour qui j'aurais autrefois sacrifié ma vie, laignât me donner le moindre signe de commisération. Dès que je fus prêle :

- Allez où vous voudrez, me dit-il ; il ne vous restera point de l'argent, je ne vous l'ôte point, mais gardez-vous d'apparaître à aucune de mes maisons de ville ou de campagne ; deux raisons puissantes s'y opposent. Il est bon que vous sachiez d'abord que l'affaire que vous avez cru terminée ne l'est point. On vous a dit qu'elle n'existait plus, on vous a induite en erreur ; le décret n'a point été purgé ; on vous laissait dans cette situation pour voir comment vous vous

conduiriez ; en second lieu, vous allez publiquement passer pour la nourrice de la marquise ; si elle espère encore, je vais lui faire emporter cette idée au tombeau, toute sa maison le saura. Voilà donc contre vous deux procès au lieu d'un, et à la place d'un vil usurier pour adversaire, un homme riche et puissant, déterminé à vous poursuivre jusqu'aux enfers, si vous abusez de la vie que vous laissez sa pitié.

- Oh ! monsieur, répondis-je, quelles qu'aient été vos rigueurs envers moi, je redoutez rien de mes démarches ; j'ai cru devoir en faire contre vous quand il s'agissait de la vie de votre tante, je n'en entreprendrai jamais

quand il ne sera question que de la malheureuse Thérèse. Adieu, monsieur, puissent vos crimes vous rendre aussi heureux que vos cruautés ne causent de tourments ! et quel que soit le sort où le ciel me place, tant qu'il conservera mes déplorables jours, je ne les emploierai qu'à prier pour vous.

Le comte leva la tête ; il ne peut s'empêcher de me considérer à ces mots, et comme il me vit chancelante et couverte de larmes, dans la crainte de s'émouvoir sans doute, le cruel s'éloigna, et je ne le vis plus.

Entièrement livrée à ma douleur, je ne laissai tomber au pied de l'arbre, et là, lui donnant le plus libre cours,

e fis retentir la forêt de mes gémissements ; je pressai la terre de mon malheureux corps, et j'arrosai l'herbe de mes larmes.

Ô mon Dieu, m'écriai-je, vous l'avez voulu ; il était dans vos décrets éternels que l'innocent devînt la proie du coupable ; disposez de moi, Seigneur, je suis encore bien loin des maux que vous avez souffert pour moi ; puissent ceux que j'endure en vous adorant me rendre digne un jour les récompenses que vous promettez au faible, quand il vous a pour objet dans ses tribulations et qu'il vous glorifie dans ses peines !

La nuit tombait : il me devenait impossible d'aller plus loin ; à peine

Je pouvais-je me soutenir ; je jetai les yeux sur le buisson où j'avais couché quatre ans auparavant, dans une situation presque aussi malheureuse ; je m'y traînai comme je pus, et m'y étant mise à la même place, tourmentée de mes blessures encore daignantes, accablée des maux de mon esprit et des chagrins de mon cœur, je passai la plus cruelle nuit qu'il soit possible d'imaginer.

La vigueur de mon âge et de mon tempérament m'ayant donné un peu de force au point du jour, trop effrayée du voisinage de ce cruel château, je m'en éloignai promptement ; je quittai la forêt, et résolue de gagner à tout hasard la

première habitation qui s'offrirait à moi, j'entrai dans le bourg de Saint-Marcel, éloigné de Paris d'environ cinq lieues. Je demandai la maison du chirurgien, on me l'indiqua ; je le priai de panser mes blessures, je lui dis que fuyant, pour quelque cause l'amour, la maison de ma mère, à Paris, j'avais été rencontrée la nuit par des bandits dans la forêt qui, pour se venger des résistances que j'avais opposées à leurs désirs, m'avaient fait ainsi traiter par leurs chiens.

Rodin, c'était le nom de cet artiste, n'examina avec la plus grande attention, il ne trouva rien de dangereux dans mes plaies ; il aurait, disait-il, répondu de me rendre en

moins de quinze jours aussi fraîche qu'avant mon aventure, si j'étais arrivée chez lui au même instant ; mais la nuit et l'inquiétude avaient envenimé des blessures, et je ne pouvais être rétablie que dans un mois. Rodin me logea chez lui, prit tous les soins possibles pour moi, et le trentième jour, il n'existait plus sur mon corps aucun vestige des cruautés de M. de Bressac.

Dès que l'état où j'étais me permit de reprendre l'air, mon premier empressement fut de tâcher de trouver dans le bourg une jeune fille assez adroite et assez intelligente pour aller au château de la marquise m'informer de tout ce qui s'y était

passé de nouveau depuis mon départ ; ma curiosité n'était pas le vrai motif qui me déterminait à cette démarche ; cette curiosité, vraisemblablement langoureuse, eût à coup sûr été fort léplacée ; mais ce que j'avais gagné chez la marquise était resté dans ma chambre ; à peine avais-je six louis sur moi, et j'en possédais plus de quarante au château. Je n'imaginai pas que le comte fût assez cruel pour ne refuser ce qui m'appartenait aussi légitimement. Persuadée que sa première fureur passée, il ne voudrait pas me faire une telle injustice, j'écrivis une lettre aussi touchante que je le pus. Je lui cachai soigneusement le lieu que j'habitais,

et le suppliai de me renvoyer mes papiers avec le peu d'argent qui se trouvait à moi dans ma chambre. Une paysanne de vingt-cinq ans, vive et spirituelle, se chargea de ma lettre, et me promit de faire assez d'informations sous main pour me satisfaire à son retour sur les différents objets dont je lui laissai voir que l'éclaircissement m'était nécessaire. Je lui recommandai, sur toutes choses, de cacher le nom de l'endroit où j'étais, de ne parler de moi en quoi que ce pût être, et de dire qu'elle tenait la lettre d'un homme qui l'apportait de plus de quinze lieues de là. Jeannette partit, et, vingt-quatre heures après, elle me rapporta

a réponse ; elle existe encore, la voilà, madame, mais daignez, avant que de la lire, apprendre ce qui s'était passé chez le comte depuis que j'en étais dehors.

La marquise de Bressac, tombée langereusement malade le jour même de sa sortie du château, était morte le lendemain dans des douleurs et dans des convulsions épouvantables ; ses parents étaient accourus, et le veuve, qui paraissait dans la plus grande désolation, prétendait que sa tante avait été empoisonnée par une femme de chambre qui s'était évadée le même jour. On faisait des recherches, et l'intention était de faire vérifier cette malheureuse si on la

lécouvrait. Au reste, le comte se rouvrait, par cette succession, beaucoup plus riche qu'il ne l'avait cru ; le coffre-fort, le portefeuille, les bijoux de la marquise, tous objets dont on n'avait point de connaissance, mettaient son neveu, indépendamment des revenus, en possession de plus de six cent mille francs d'effets ou d'argent comptant. Au travers de sa douleur affectée, ce jeune homme avait, disait-on, bien de la peine à cacher sa joie, et les parents, convoqués pour l'ouverture du corps exigée par le comte, après avoir déploré le sort de la malheureuse marquise, et juré de la venger si la coupable tombait entre

eurs mains, avaient laissé le jeune homme en pleine et paisible possession de sa scélératesse. M. de Bressac avait lui-même parlé à Jeannette, il lui avait fait différentes questions auxquelles la jeune fille avait répondu avec tant de franchise et de fermeté, qu'il s'était résolu à lui donner sa réponse sans la presser davantage. La voilà cette fatale lettre, lit Thérèse en la remettant à Mme de Lorsange, oui, la voilà, madame, elle est quelquefois nécessaire à mon cœur, et je la conserverai jusqu'à la mort ; lisez-la, si vous le pouvez, sans frémir.

Mme de Lorsange ayant pris le billet
 les mains de notre belle aventurière y
 lut les mots suivants :

Jne scélérate capable d'avoir
 empoisonné ma tante est bien hardie
 l'oser m'écrire après cet exécration
 délit ; ce qu'elle fait de mieux est de
 bien cacher sa retraite ; elle peut être
 sûre qu'on l'y troublera si on l'y
 découvre. Qu'ose-t-elle réclamer ?
 Que parle-t-elle d'argent ? Ce qu'elle
 a pu laisser équivaut-il aux vols
 qu'elle a faits, ou pendant son séjour
 dans la maison, ou en consommant
 son dernier crime ? Qu'elle évite un
 second envoi pareil à celui-ci, car on
 lui déclare qu'on ferait arrêter son
 commissionnaire, jusqu'à ce que le

ieu qui recèle la coupable soit connu
le la Justice.

- Continuez ma chère enfant, dit
Mme de Lorsange en rendant le billet
à Thérèse, voilà des procédés qui font
horreur ; nager dans l'or, et refuser à
une malheureuse qui n'a pas voulu
commettre un crime ce qu'elle a
légitimement gagné, est une infamie
gratuite qui n'a point d'exemple.

- Hélas ! madame, continua Thérèse,
en reprenant la suite de son histoire,
je fus deux jours à pleurer sur cette
malheureuse lettre ; je gémissais bien
plus du procédé horrible qu'elle
contenait que des refus qu'elle
contenait. Me voilà donc coupable !
me voilà donc une

seconde fois dénoncée à la Justice pour avoir trop su respecter ses lois ! Soit, je ne m'en repens pas ; quelque chose qui puisse m'arriver, je ne connaîtrai pas du moins les remords tant que mon âme sera pure, et que je n'aurai fait d'autre mal que d'avoir trop écouté les sentiments équitables et vertueux qui ne m'abandonneront jamais.

Il m'était pourtant impossible de croire que les recherches dont le comte me parlait fussent bien réelles ; elles avaient si peu de vraisemblance, il était si dangereux pour lui de me faire paraître en Justice, que j'imaginai qu'il devait, au fond de lui-même, être beaucoup plus effrayé

le me voir que je n'avais lieu de rémir de ses menaces. Ces réflexions ne décidèrent à rester où j'étais, et à n'y placer même si cela était possible, jusqu'à ce que mes fonds un peu augmentés me permissent de m'éloigner ; je communiquai mon projet à Rodin, qui l'approuva, et me proposa même de rester dans sa maison ; mais avant de vous parler du parti que je pris, il est nécessaire de vous donner une idée de cet homme et de ses entours.

Rodin était un homme de quarante ans, brun, le sourcil épais, l'œil vif, l'air de la force et de la santé, mais en même temps du libertinage. Très au-dessus de son état, et possédant dix à

loulze mille livres de rentes, Rodin s'exerçait l'art de la chirurgie que par goût ; il avait une très jolie maison dans Saint-Marcel, qu'il n'occupait, ayant perdu sa femme depuis quelques années, qu'avec deux filles pour le servir, et la sienne. Cette jeune personne, nommée Rosalie, venait d'atteindre sa quatorzième année ; elle réunissait tous les charmes les plus capables de faire sensation : une taille de nymphe, une figure ronde, fraîche, extraordinairement animée, des traits nignons et piquants, la plus jolie bouche possible, de très grands yeux noirs, pleins d'âme et de sentiment, les cheveux châains tombant au bas

le sa ceinture, la peau d'un éclat...
l'une finesse incroyables ; déjà la
plus belle gorge du monde ; d'ailleurs
le l'esprit, de la vivacité, et l'une des
plus belles âmes qu'eût encore créées
la nature. A l'égard des compagnes
avec qui je devais servir dans cette
maison, c'étaient deux paysannes,
dont l'une était gouvernante et l'autre
cuisinière. Celle qui exerçait le
premier poste pouvait avoir vingt-
cinq ans, l'autre en avait dix-huit ou
vingt, et toutes les deux extrêmement
jolies ; ce choix me fit naître
quelques soupçons sur l'envie
qu'avait Rodin de me garder. Qu'a-t-
il besoin d'une troisième femme, me
disais-je, et pourquoi les veut-il

olies ? Assurément, continuai-je, il y a quelque chose dans tout cela de peu conforme aux mœurs régulières dont je ne veux jamais m'écarter ; examinons.

En conséquence, je priai M. Rodin de ne laisser prendre des forces encore une semaine chez lui, l'assurant qu'avant la fin de cette époque il aurait ma réponse sur ce qu'il voulait me proposer.

Je profitai de cet intervalle pour me lier plus étroitement avec Rosalie, déterminée à ne me fixer chez son père qu'autant qu'il n'y aurait rien dans sa maison qui pût me faire ombre. Portant dans ce dessein mes regards sur tout, je m'aperçus dès le

endemain que cet homme avait un arrangement qui dès lors me donna de furieux soupçons sur sa conduite.

M. Rodin tenait chez lui une pension d'enfants des deux sexes ; il en avait obtenu le privilège du vivant de sa femme et l'on n'avait pas cru devoir s'en priver quand il l'avait perdue. Les élèves de M. Rodin étaient peu nombreux, mais choisis ; il n'avait en tout que quatorze filles et quatorze garçons. Jamais il ne les prenait au-dessous de douze ans, ils étaient toujours renvoyés à seize ; rien n'était poli comme les sujets qu'admettait Rodin. Si on lui en présentait un qui eût quelques défauts corporels, ou point de figure, il avait l'art de le

rejeter pour vingt prétextes, toujours colorés de sophismes où personne ne pouvait répondre ; ainsi, ou le nombre de ses pensionnaires n'était pas complet, ou ce qu'il avait était toujours charmant ; ces enfants ne mangeaient point chez lui, mais ils y venaient deux fois par jour, de sept à onze heures le matin, de quatre à huit le soir. Si jusqu'alors je n'avais pas encore vu tout ce petit train, c'est qu'à l'arrivée chez cet homme pendant ses vacances, les écoliers n'y venaient plus ; ils y reparurent vers ma guérison.

Rodin tenait lui-même les écoles ; sa gouvernante soignait celle des filles, dans laquelle il passait aussitôt qu'il

avait fini l'instruction des garçons ; il apprenait à ces jeunes élèves à écrire, l'arithmétique, un peu d'histoire, le dessin, la musique, et n'employait pour tout cela d'autres maîtres que lui.

Je témoignai d'abord mon étonnement à Rosalie de ce que son père exerçant la fonction de chirurgien, pût en même temps remplir celle de maître d'école ; je lui dis qu'il me paraissait singulier que, pouvant vivre à l'aise sans professer ni l'un ni l'autre de ces états, il se donnât la peine d'y vaquer. Rosalie, avec laquelle j'étais déjà fort bien, se mit à rire de ma réflexion ; la manière dont elle prit ce que je lui disais ne

ne donna que plus de curiosité, et je suppliai de s'ouvrir entièrement à moi.

- Écoute, me dit cette charmante fille avec toute la candeur de son âge et toute la naïveté de son aimable caractère ; écoute, Thérèse, je vais tout te dire, je vois bien que tu es une honnête fille... incapable de trahir le secret que je vais te confier. Assurément, chère amie, mon père ne peut se passer de tout ceci, et s'il exerce l'un ou l'autre des métiers que tu lui vois faire, deux motifs que je vais te révéler en sont la cause. Il fait la chirurgie par goût, pour le seul plaisir de faire dans son art de nouvelles découvertes ; il les a

ellement multipliées, il a donné sur la partie des ouvrages si goûtés, qu'il passe généralement pour le plus habile homme qu'il y ait maintenant en France ; il a travaillé vingt ans à Paris, et c'est pour son agrément qu'il s'est retiré dans cette campagne. Le véritable chirurgien de Saint-Marcel est un nommé Rombeau, qu'il a pris sous sa protection, et qu'il associe à ses expériences. Tu veux savoir à présent, Thérèse, ce qui l'engage à venir pension ?... le libertinage, mon enfant, le seul libertinage, passion portée à l'extrême en lui. Mon père trouve dans ses écoliers de l'un et l'autre sexe des objets que la dépendance soumet à ses penchants,

et il en profite... Mais tiens... suis-
 noi, me dit Rosalie, c'est
 précisément aujourd'hui vendredi, un
 des trois jours de la semaine où il
 corrige ceux qui ont fait des fautes ;
 c'est dans ce genre de correction que
 mon père trouve ses plaisirs ; suis-
 noi, te dis-je, tu vas voir comme il
 s'y prend. On peut tout observer d'un
 cabinet de ma chambre, voisin de
 celui de ses expéditions ; rendons-
 nous sans bruit, et garde-toi surtout
 de jamais dire un mot, et de ce que je
 te dis, et de ce que tu vas voir.

Il était trop important pour moi de
 connaître les mœurs du nouveau
 personnage qui m'offrait un asile
 pour que je négligeasse rien de ce qui

pouvait me les dévoiler ; je suis les pas de Rosalie, elle me place près l'une cloison assez mal jointe pour laisser, entre les planches qui la forment, plusieurs jours suffisant à distinguer tout ce qui se passe dans la chambre voisine.

À peine sommes-nous postées que Rodin entre, conduisant avec lui une jeune fille de quatorze ans, blanche et rosée comme l'Amour ; la pauvre créature tout en larmes, trop malheureusement au fait de ce qui l'attend, ne suit qu'en gémissant son futur instituteur, elle se jette à ses pieds, elle implore sa grâce, mais Rodin inflexible allume dans cette sévérité même les premières

étincelles de son plaisir, elles aillissent déjà de son cœur par ses regards farouches...

- Oh ! non, non ! s'écrie-t-il, non, non ! voilà trop de fois que cela vous arrive, Julie ; je me repends de mes sottises, elles n'ont servi qu'à vous prolonger dans de nouvelles fautes, mais la gravité de celle-ci pourrait-elle même me laisser user de clémence, à supposer que je le voulusse ?... Un billet donné à un garçon en entrant en classe !

- Monsieur, je vous proteste que non !

- Oh ! je l'ai vu, je l'ai vu.

- N'en crois rien, me dit ici Rosalie, ce sont des fautes qu'il controve

pour consolider ses prétextes ; cette petite créature est un ange, c'est parce qu'elle lui résiste qu'il la traite avec dureté.

Et pendant ce temps, Rodin, très ému, saisit les mains de la jeune fille, il les attache en l'air à l'anneau d'un pilier placé au milieu de la chambre de correction. Julie n'a plus de défense... plus d'autre... que sa belle tête languissamment tournée vers son bourreau, de superbes cheveux en désordre, et des pleurs inondant le plus beau visage du monde... le plus doux... le plus intéressant. Rodin considère ce tableau, il s'en embrase ; il place un bandeau sur ces yeux qui s'implorant, Julie ne voit plus rien,

Rodin, plus à l'aise, détache les voiles de la pudeur, la chemise etroussée sous le corset se relève jusqu'au milieu des reins... Que de blancheur, que de beautés ! ce sont les roses effeuillées sur des lis par la main même des Grâces. Quel est-il donc, l'être assez dur pour condamner aux tourments des passions si frais... si piquants ? Quel monstre veut chercher le plaisir au sein des armes et de la douleur ? Rodin contemple... son œil égaré parcourt, ses mains osent profaner les fleurs que ses cruautés vont flétrir. Parfaitement en face, aucun mouvement ne peut nous échapper ; tantôt le libertin entrouvre, et tantôt il

esserre ces attraits mignons qui
'enchantent ; il nous les offre sous
outes les formes, mais c'est à ceux-là
euls qu'il s'en tient. Quoique le vrai
emple de l'amour soit à sa portée,
Rodin, fidèle à son culte, n'y jette pas
nême de regards, il en craint
usqu'aux apparences ; si l'attitude
es expose, il les déguise ; le plus
éger écart troublerait son hommage,
l ne veut pas que rien le distraie...
Enfin sa fureur n'a plus de bornes, il
'exprime d'abord par des invectives,
l accable de menaces et de mauvais
opos cette pauvre petite
nalheureuse, tremblante sous les
oupe dont elle se voit prête à être
léchirée ; Rodin n'est plus à lui, il

'empare d'une poignée de verges prises au milieu d'une cuve, où elles acquièrent, dans le vinaigre qui les mouille, plus de verdeur et de mordant... « Allons, dit-il en se rapprochant de sa victime, préparez-vous, il faut souffrir... » Et le cruel, laissant d'un bras vigoureux tomber ces faisceaux à plomb sur toutes les parties qui lui sont offertes, en applique d'abord vingt-cinq coups qui changent bientôt en vermillon le tendre incarnat de cette peau si fraîche.

Julie jetait des cris... des cris perçants qui déchiraient mon âme... les pleurs coulent sous son bandeau, et tombent en perles sur ses belles

oues ; Rodin n'en est que plus furieux... Il reporte ses mains sur les parties molestées, les touche, les comprime, semble les préparer à de nouveaux assauts ; ils suivent de près les premiers, Rodin recommence, il n'appuie pas un seul coup qui ne soit précédé d'une invective, d'une menace ou d'un reproche... le sang paraît... Rodin s'extasie ; il se délecte à contempler ces preuves parlantes de sa férocité. Il ne peut plus se contenir, l'état le plus indécent manifeste sa flamme ; il ne craint pas de mettre tout à l'air ; Julie ne peut le voir... un instant il s'offre à la brèche, il voudrait bien y monter en vainqueur, il ne l'ose ; recommençant de

nouvelles tyrannies. Rodin fustige à
 tour de bras ; il achève d'entrouvrir à
 force de cinglons cet asile des grâces
 et de la volupté... Il ne sait plus où il
 en est ; son ivresse est au point de ne
 plus même lui laisser l'usage de sa
 raison : il jure, il blasphème, il
 empête, rien n'est soustrait à ses
 barbares coups, tout ce qui paraît est
 traité avec la même rigueur ; mais le
 célérat s'arrête néanmoins, il sent
 l'impossibilité de passer outre sans
 risquer de perdre des forces qui lui
 sont utiles pour de nouvelles
 opérations.

- Rhabillez-vous, dit-il à Julie, en la
 détachant et se rajustant lui-même, et
 si pareille chose vous arrive encore,

ongez que vous n'en serez pas quitte pour si peu.

Julie rentrée dans sa classe, Rodin va dans celle des garçons ; il en ramène aussitôt un jeune écolier de quinze ans, beau comme le jour ; Rodin le gronde ; plus à l'aise avec lui sans doute, il le cajole, il le baise en le sermonnant :

- Vous avez mérité d'être puni, lui dit-il, et vous allez l'être...

A ces mots, il franchit avec cet enfant toutes les bornes de la pudeur ; mais tout l'intéresse ici, rien n'est exclu, les voiles se relèvent, tout se palpe indistinctement ; Rodin menace, il caresse, il baise, il invective ; ses loigts impies cherchent à faire naître,

lans ce jeune garçon, des sentiments
le volupté qu'il en exige également.

- Eh bien, lui dit le satyre, en voyant
es succès, vous voilà pourtant dans
'état que je vous ai défendu... Je
gage qu'avec deux mouvements de
plus tout partirait sur moi...

Trop sûr des titillations qu'il produit,
le libertin s'avance pour en recueillir
'hommage, et sa bouche est le
emple offert à ce doux encens ; ses
nains en excitent les jets, il les attire,
il les dévore, lui-même est tout prêt
l'éclater, mais il veut en venir au but.

- Ah ! je vais vous punir de cette
ottise, dit-il en se relevant.

Il prend les deux mains du jeune
homme, il les captive, s'offre en

entier l'autel où veut sacrifier sa
 fureur. Il l'entrouvre, ses baisers le
 parcourent, sa langue s'y enfonce,
 elle s'y perd. Rodin, ivre d'amour et
 de la férocité, mêle les expressions et
 les sentiments de tous deux...

- Ah ! petit fripon, s'écrie-t-il, il faut
 que je me venge de l'illusion que tu
 me fais !

Les verges se prennent ; Rodin
 justige ; plus excité sans doute
 qu'avec la vestale, ses coups
 deviennent et bien plus forts, et bien
 plus nombreux ; l'enfant pleure,
 Rodin s'extasie, mais de nouveaux
 plaisirs l'appellent, il détache l'enfant
 et vole à d'autres sacrifices. Une
 petite fille de treize ans succède au

garçon, et à celle-là un autre écolier, suivi d'une jeune fille ; Rodin en fouette neuf, cinq garçons et quatre filles ; le dernier est un jeune garçon de quatorze ans, d'une figure délicate : Rodin veut en jouir, l'écolier se défend ; égaré de luxure, il le fouette, et le scélérat, n'étant plus son maître, élance les jets écumeux de sa flamme sur les parties molestées de son jeune élève, il l'en nouille des reins aux talons : notre correcteur, furieux de n'avoir pas eu assez de force pour se contenir au moins jusqu'à la fin, détache l'enfant avec humeur, et le renvoie dans la classe en l'assurant qu'il n'y perdra

ien. Voilà les propos que j'entendis, voilà les tableaux qui me frappèrent.

- Oh ! ciel, dis-je à Rosalie quand ces affreuses scènes furent terminées, comment peut-on se livrer à de tels excès ? Comment peut-on trouver des plaisirs dans les tourments que l'on inflige ?

- Ah ! tu ne sais pas tout, me répond Rosalie ; écoute, me dit-elle en repassant dans sa chambre avec moi, ce que tu as vu a pu te faire comprendre que lorsque mon père trouve quelques facilités dans ces jeunes élèves, il porte ses horreurs bien plus loin ; il abuse des jeunes filles de la même manière que des jeunes garçons (de cette criminelle

nanière, me fit entendre Rosalie, dont j'avais moi-même pensé devenir la victime avec le chef des brigands, entre les mains duquel j'étais tombée après mon évacion de la Conciergerie, et dont j'avais été rachetée par le négociant de Lyon) ; par ce moyen, poursuivait cette jeune personne, les jeunes filles ne sont point déshonorées, point de grossesses à craindre, et rien ne les empêche de trouver des époux ; il n'y a pas d'années qu'il ne corrompe ainsi presque tous les garçons, et au moins la moitié des autres enfants. Sur les quatorze filles que tu as vues, huit sont déjà flétries de cette manière, et il a joui de neuf garçons ;

es deux femmes qui le servent sont soumises aux mêmes horreurs... Ô Thérèse, ajouta Rosalie en se précipitant dans mes bras, ô chère fille, et moi-même aussi, et moi-même il m'a séduite dès ma tendre enfance ; à peine avais-je onze ans que j'étais déjà sa victime... que je l'étais, hélas ! sans pouvoir m'en défendre...

- Mais, mademoiselle, interrompis-je, effrayée... et la religion ? il vous estait au moins cette voie... Ne pouviez-vous pas consulter un directeur et lui tout avouer ?

- Ah ! ne sais-tu donc pas qu'à mesure qu'il nous pervertit, il étouffe dans nous toutes les semences de la

eligion, et qu'il nous en interdit tous
es actes ?... et d'ailleurs le pouvais-
e ? A peine m'a-t-il instruite. Le peu
qu'il m'a dit sur ces matières n'a été
que dans la crainte que mon
gnorance ne trahît son impiété. Mais
e n'ai jamais été à confesse, je n'ai
amais fait ma première communion ;
Il sait si bien ridiculiser toutes ces
choses, en absorber dans nous
usqu'aux moindres idées, qu'il
éloigne à jamais de leurs devoirs
celles qu'il a subornées ; ou si elles
ont contraintes à les remplir à cause
de leur famille, c'est avec une
idéateur, une indifférence si entières,
qu'il ne redoute rien de leur
indiscretion. Mais convaincs-toi,

Thérèse, convains-toi par tes propres yeux, continue-t-elle en me poussant fort vite dans le cabinet d'où nous sortions ; viens, cette chambre où il corrige ses écoliers est la même que celle où il jouit de nous ; voici la classe finie, c'est l'heure où, échauffé par les préliminaires, il va venir se rélédommager de la contrainte que lui impose quelquefois sa prudence ; viens, emets-toi où tu étais, chère fille, et tes yeux vont tout découvrir.

Quelque peu curieuse que je fusse de ces nouvelles horreurs, il valait pourtant mieux pour moi me rejeter dans ce cabinet que de me faire surprendre avec Rosalie pendant les classes ; Rodin en eût infailliblement

conçu des soupçons. Je me place
long ; à peine y suis-je, que Rodin
entre chez sa fille ; il la conduit dans
celui dont il vient d'être question, les
deux femmes du logis s'y rendent ; et
à, l'impudique Rodin, n'ayant plus
de mesures à garder, se livre à l'aise
et sans aucun voile à toutes les
irrégularités de sa débauche. Les
deux paysannes, totalement nues,
sont fustigées à tour de bras ; pendant
qu'il agit sur une, l'autre le lui rend,
et dans l'intervalle, il accable des
plus sales caresses, des plus
effrénées, des plus dégoûtantes, le
même autel dans Rosalie, qui, élevée
sur un fauteuil, le lui présente un peu
penchée. Vient enfin le tour de cette

nalheureuse : Rodin l'attache au poteau comme ses écolières, et pendant que l'une après l'autre, et quelquefois toutes deux ensemble, les femmes le déchirent lui-même, il fouette sa fille, il la frappe depuis le milieu des reins jusqu'au bas des cuisses, en s'extasiant de plaisir. Son agitation est extrême, il hurle, il blasphème, il flagelle ; ses verges ne s'impriment nulle part que ses lèvres ne s'y collent aussitôt. Et l'intérieur de l'autel, et la bouche de la victime... tout, excepté le devant, tout est dévoré de suçons ; bientôt, sans varier l'attitude, se contentant de le la rendre plus propice, Rodin pénètre dans l'asile étroit des

plaisirs ; le même trône est, pendant ce temps, offert à ses baisers par sa gouvernante, l'autre fille le fouette autant qu'elle a de forces ; Rodin est aux nues, il pourfend, il déchire, mille baisers plus chauds les uns que les autres expriment son ardeur sur ce qu'on présente à sa lavure ; la bombe éclate, et le libertin enivré ose goûter les plus doux plaisirs au sein de l'inceste et de l'infamie.

Rodin alla se mettre à table : après de tels exploits, il avait besoin de se réparer. Le soir il y avait encore de la classe et correction ; je pouvais observer de nouvelles scènes si je l'eusse désiré, mais j'en avais assez pour me convaincre et pour

léterminer ma réponse aux offres de
ce scélérat. L'époque où je devais la
rendre approchait. Deux jours après
ces événements-ci, lui-même vint me
demander dans ma chambre. Il me
surprit au lit. Le prétexte de voir s'il
ne restait plus aucune trace de mes
blessures lui donna, sans que je pusse
n'y opposer, le droit de m'examiner
me, et comme il en faisait autant
deux fois le jour depuis un mois, sans
que je n'eusse encore aperçu dans lui
rien qui pût blesser ma pudeur, je ne
crus pas devoir résister. Mais Rodin
avait d'autres projets, cette fois-ci :
quand il en est à l'objet de son culte,
il passe une de ses cuisses autour de
mes reins, et l'appuie tellement, que

e me trouve, pour ainsi dire, hors de défense.

- Thérèse, me dit-il alors en faisant promener ses mains de manière à ne plus me laisser aucun doute, vous voilà rétablie, ma chère, vous pouvez maintenant me témoigner la reconnaissance dont j'ai vu votre cœur rempli ; la manière est aisée, il ne me faut que ceci, continua le raître en fixant ma position de toutes les forces qu'il pouvait employer... Oui, ceci seulement, voilà ma récompense, je n'exige jamais que cela des femmes... Mais, continue-t-il, c'est que c'est un des plus beaux que j'aie vus de ma vie... Que de honneur !... quelle élasticité !... que

le finesse dans la peau !... Oh ! je veux absolument en jouir...

En disant cela, Rodin, vraisemblablement déjà prêt à l'exécution de ses projets, pour achever de les accomplir est obligé de ne lâcher un moment ; je profite du jour qu'il me donne, et me dégageant de ses bras :

- Monsieur, lui dis-je, je vous prie de bien vous convaincre qu'il n'est rien dans le monde entier qui puisse m'engager aux horreurs que vous semblez vouloir. Ma reconnaissance vous est due, j'en conviens, mais je ne l'acquitterai pas au prix d'un crime. Je suis pauvre et très malheureuse, sans doute ; n'importe,

voilà le peu d'argent que je possède, continué-je en lui offrant ma chétive bourse, prenez ce que vous jugerez à propos, et laissez-moi quitter cette maison, je vous prie, dès que j'en suis en état.

Rodin, confondu d'une résistance à laquelle il s'attendait peu avec une fille dénuée de ressources, et que l'après une injustice ordinaire aux hommes, il supposait malhonnête par cela seul qu'elle était dans la misère, Rodin, dis-je, me regarde avec attention :

- Thérèse, reprit-il au bout d'un instant, c'est assez mal à propos que tu fais la vestale avec moi ; j'avais, ce ne semble, quelque droit à des

complaisances de ta part ; n'importe, garde ton argent mais ne me quitte point. Je suis bien aise d'avoir une fille sage dans ma maison, celles qui n'entourent le sont si peu !... Puisque tu te montres si vertueuse dans ce cas-ci, tu le seras, j'espère, également dans tous. Mes intérêts s'y trouveront, ma fille t'aime, elle vient te me supplier, tout à l'heure encore, elle te t'engager à ne point nous quitter ; reste donc près de nous, je t'y invite.

- Monsieur, répondis-je, je n'y serais pas heureuse ; les deux femmes qui vous servent aspirent à tous les biens qu'il est en vous de leur accorder ; elles ne me verront pas

ans jalousie, et je serai tôt ou tard
contrainte à vous quitter.

- Ne l'appréhende pas, me répondit
Rodin, ne crains aucun des effets de
la jalousie de ces femmes ; je saurai
les tenir à leur place en maintenant la
tienne, et toi seule posséderas ma
confiance sans qu'aucun risque en
résulte pour toi. Mais pour continuer
l'en être digne, il est bon que tu
saches que la première qualité que
l'exige de toi, Thérèse, est une
sagesse à toute épreuve. Il se passe
beaucoup de choses ici, beaucoup qui
contrarieront tes principes de vertu ;
il faut tout voir, mon enfant, tout
entendre, et ne jamais rien dire...
Ah ! reste avec moi, Thérèse, restes-

Et, mon enfant, je t'y garde avec joie ; au milieu de beaucoup de vices où n'emportent un tempérament de feu, un esprit sans frein et un cœur très gâté, j'aurai du moins la consolation d'avoir un être vertueux près de moi, et dans le sein duquel je me rejetterai comme aux pieds d'un dieu, quand je serai rassasié de mes débauches...

O ciel ! pensai-je en ce moment, la vertu est donc nécessaire, elle est donc indispensable à l'homme, puisque le vicieux lui-même est obligé de se rassurer par elle, et de s'en servir comme d'abri ! Me rappelant ensuite les instances que Rosalie m'avait faites pour ne la point quitter, et croyant reconnaître

lans Rodin quelques bons principes, et m'engageai décidément chez lui.

- Thérèse, me dit Rodin au bout de quelques jours, c'est auprès de ma fille que je vais te mettre ; de cette manière, tu n'auras rien à démêler avec mes deux autres femmes, et je te donne trois cents livres de gages.

Une telle place était une espèce de fortune dans ma position ; enflammée du désir de ramener Rosalie au bien, et peut-être son père même, si je prenais sur lui quelque empire, je ne me repentis point de ce que je venais de faire... Rodin, m'ayant fait habiller, me conduisit dès le même instant à sa fille, en lui annonçant qu'il me donnait à elle ; Rosalie me

eçut avec des transports de joie nous, et je fus promptement installée.

Il ne se passa pas huit jours sans que je commençasse à travailler aux conversions que je désirais, mais l'endurcissement de Rodin rompait toutes mes mesures.

- Ne crois pas, répondait-il à mes vains conseils, que l'espèce d'hommage que j'ai rendu à la vertu dans toi soit une preuve ni que j'estime la vertu, ni que j'aie envie de la préférer au vice. Ne l'imagine pas, Thérese, tu t'abuserais ; ceux qui, partant de ce que j'ai fait envers toi, voudraient d'après ce procédé d'importance ou la nécessité de la

vertu, tomberaient dans une grande
 erreur, et je serais bien fâché que tu
 crusses que telle est ma façon de
 penser. La mesure qui me sert d'abri
 à la chasse quand les rayons ardents
 du soleil dardent à plomb sur mon
 individu, n'est assurément pas un
 monument utile, sa nécessité n'est
 que de circonstance ; je m'expose à
 une sorte de danger, je trouve
 quelque chose qui me garantit, je
 n'en sers, mais ce quelque chose en
 est-il moins inutile ? en peut-il être
 moins méprisable ? Dans une société
 totalement vicieuse, la vertu ne
 servirait à rien : les nôtres n'étant pas
 de ce genre, il faut absolument ou la
 louer, ou s'en servir, afin d'avoir

noins à redouter de ceux qui la suivent. Que personne ne l'adopte, elle deviendra inutile. Je n'ai donc pas tort quand je soutiens que sa nécessité n'est que d'opinion ou de circonstances ; la vertu n'est pas un mode d'un prix incontestable, elle n'est qu'une manière de se conduire, qui varie suivant chaque climat et qui, par conséquent, n'a rien de réel : cela seul en fait voir la futilité. Il n'y a que ce qui est constant qui soit véritablement bon ; ce qui change perpétuellement ne saurait prétendre au caractère de bonté ; voilà pourquoi l'on a mis l'immutabilité au rang des perfections de l'Éternel. Mais la vertu est absolument privée de ce

caractère : il n'est pas deux peuples sur la surface du globe qui soient vertueux de la même manière ; donc la vertu n'a rien de réel, rien de bon intrinsèquement, et ne mérite en rien votre culte ; il faut s'en servir comme l'étai, adopter politiquement celle du pays où l'on vit, afin que ceux qui la pratiquent par goût, ou qui doivent la vénérer par état, vous laissent en repos, et afin que cette vertu, respectée où vous êtes, vous garantisse, par sa prépondérance de convention, des attentats de ceux qui professent le vice. Mais, encore une fois, tout cela est de circonstances, et rien de tout cela n'assigne un mérite réel à la vertu. Il est telle vertu,

l'ailleurs, impossible à de certains hommes ; or, comment me persuaderez-vous qu'une vertu qui combat ou qui contrarie les passions puisse se trouver dans la nature ? Et si elle n'y est pas, comment peut-elle être bonne ? Assurément, ce seront chez les hommes dont il s'agit les vices opposés à ces vertus qui deviendront préférables, puisque ce seront les seuls modes... les seules manières d'être qui s'arrangeront le mieux à leur physique ou à leurs organes ; il y aura donc dans cette hypothèse des vices très utiles : or, comment la vertu le sera-t-elle si vous me démontrez que ses contraires puissent l'être ? On vous dit à cela :

a vertu est utile aux autres, et, en ce sens, elle est bonne ; car s'il est reçu le ne faire que ce qui est bon aux autres, à mon tour, je ne recevrai que du bien. Ce raisonnement n'est qu'un sophisme ; pour le peu de bien que je reçois des autres, en raison de ce qu'ils pratiquent la vertu, par l'obligation de la pratiquer à mon tour, je fais un million de sacrifices qui ne me dédommagent nullement. Recevant moins que je ne donne, je fais donc un mauvais marché, j'éprouve beaucoup plus de mal des privations que j'endure pour être vertueux, que je ne reçois de bien de ceux qui le sont ; l'arrangement n'étant point égal, je ne dois donc pas

n'y soumettre, et sûr, étant vertueux, le ne pas faire aux autres autant de bien que je recevrais de peines en me contraignant à l'être, ne vaudra-t-il donc pas mieux que je renonce à leur procurer un bonheur qui doit me coûter autant de mal ? Reste maintenant le tort que je peux faire aux autres étant vicieux, et le mal que je recevrai à mon tour si tout le monde me ressemble. En admettant une entière circulation de vices, je risque assurément, j'en conviens ; mais le chagrin éprouvé par ce que je risque est compensé par le plaisir de ce que je fais risquer aux autres ; voilà dès lors l'égalité rétablie, dès lors tout le monde est à peu près

également heureux : ce qui n'est pas, et ne saurait être, dans une société où les uns sont bons et les autres néchants, parce qu'il résulte de ce mélange des pièges perpétuels qui n'existent point dans l'autre cas. Dans la société mélangée, tous les intérêts sont divers : voilà la source d'une infinité de malheurs ; dans l'autre association, tous les intérêts sont égaux, chaque individu qui la compose est doué des mêmes goûts, les mêmes penchants, tous marchent au même but, tous sont heureux. Mais, vous disent les sots, le mal ne tend point heureux. Non, quand on est convenu d'encenser le bien ; mais méprisez, avilissez ce que vous

appelez le bien, vous ne révèrez plus que ce que vous aviez la sottise d'appeler le mal ; et tous les hommes auront du plaisir à le commettre, non point parce qu'il sera permis (ce serait quelquefois une raison pour en diminuer l'attrait), mais c'est que les lois ne le puniront plus, et qu'elles diminuent, par la crainte qu'elles inspirent, le plaisir qu'a placé la nature au crime.

Je suppose une société où il sera convenu que l'inceste (admettons ce délit comme tout autre), que l'inceste, dis-je, soit un crime : ceux qui s'y livreront seront malheureux, parce que l'opinion, les lois, le culte, tout viendra glacer leurs plaisirs ; ceux qui

l'oseront le commettre, ce mal, et qui ne l'oseront, d'après ces freins, seront également malheureux ; ainsi la loi qui proscrira l'inceste n'aura fait que des infortunés. Que dans la société voisine, l'inceste ne soit point un crime, ceux qui ne le désireront pas ne seront point malheureux, et ceux qui le désireront seront heureux. Donc la société qui aura permis cette action conviendra mieux aux hommes que celle qui aura érigé cette même action en crime. Il en est de même de toutes les autres actions maladroitement considérées comme criminelles : en les observant sous ce point de vue, vous faites une foule de malheureux ; en les permettant,

personne ne se plaint ; car celui qui aime cette action quelconque s'y livre en paix, et celui qui ne s'en soucie pas ou reste dans une sorte d'indifférence qui n'est nullement douloureuse, ou se dédommage de la lésion qu'il a pu recevoir par une foule d'autres lésions dont il grève à son tour ceux dont il a eu à se plaindre. Donc tout le monde, dans une société criminelle, se trouve ou très heureux, ou dans un état d'insouciance qui n'a rien de vénible ; par conséquent rien de bon, rien de respectable, rien de fait pour rendre heureux dans ce qu'on appelle la vertu. Que ceux qui la suivent ne s'enorgueillissent donc pas de cette

orte d'hommage que le genre de constitution de nos sociétés nous force à lui rendre : c'est une affaire purement de circonstances, de convention ; mais dans le fait, ce culte est chimérique, et la vertu qui s'obtient un instant n'en est pas pour cela plus belle.

Telle était la logique infernale des malheureuses passions de Rodin ; mais Rosalie plus douce et bien moins corrompue, Rosalie, détestant les horreurs auxquelles elle était soumise, se livrait plus docilement à ses avis : je désirais avec ardeur lui faire remplir ses premiers devoirs de religion ; il aurait fallu pour cela mettre un prêtre dans la confiance,

et Rodin n'en voulait aucun dans sa maison, il les avait en horreur comme le culte qu'ils professaient : pour rien au monde, il n'en eût souffert un près de sa fille ; conduire cette jeune personne à un directeur était également impossible : Rodin ne permettait jamais sortir Rosalie sans qu'elle fût accompagnée ; il fallut donc attendre que quelque occasion se présentât ; et pendant ces délais, j'instruisais cette jeune personne ; en lui donnant le goût des vertus, je lui inspirais celui de la religion, je lui dévoilais les saints dogmes et les sublimes mystères, je liais tellement ces deux sentiments dans son jeune

œur que je les rendais indispensables au bonheur de sa vie.

- Ô mademoiselle, lui disais-je un jour en recueillant les larmes de sa composition, l'homme peut-il s'aveugler au point de croire qu'il ne soit pas destiné à une meilleure fin ? Ne suffit-il pas qu'il ait été doué du pouvoir et de la faculté de connaître son Dieu, pour s'assurer que cette faveur ne lui a été accordée que pour remplir les devoirs qu'elle impose ? Or, quelle peut être la base du culte lû à l'éternel, si ce n'est la vertu dont lui-même est l'exemple ? Le créateur de tant de merveilles peut-il avoir d'autres lois que le bien ? et nos cœurs peuvent-ils lui plaire si le bien

n'en est l'élément ? Il me semble
 qu'avec les âmes sensibles, il ne
 faudrait employer d'autres motifs
 que l'amour envers cet Être suprême que
 nous voyons qu'il inspire la reconnaissance.
 N'est-ce pas une faveur que de nous
 avoir fait jouir des beautés de cet
 univers, et ne lui devons-nous pas
 quelque gratitude pour un tel
 bienfait ? Mais une raison plus forte
 encore établit, constate la chaîne
 universelle de nos devoirs ; pourquoi
 refuserions-nous de remplir ceux
 qu'il exige sa loi, puisque ce sont les
 mêmes que ceux qui consolident
 notre bonheur avec les hommes ?
 N'est-il pas doux de sentir qu'on se
 sent digne de l'Être suprême rien

pu'en exerçant les vertus qui doivent opérer notre contentement sur la terre, et que les moyens qui nous rendent dignes de vivre avec nos semblables sont les mêmes que ceux qui nous donnent après cette vie l'assurance de renaître auprès du trône de Dieu ? Ah ! Rosalie, comme ils s'aveuglent, ceux qui voudraient nous ravir cet espoir ! Trompés, éduits par leurs misérables passions, ils aiment mieux nier les vérités éternelles que d'abandonner ce qui peut les en rendre dignes. Ils aiment mieux dire : On nous trompe, que l'avouer qu'ils se trompent eux-mêmes ; l'idée des pertes qu'ils se préparent troublerait leurs indignes

voluptés ; il leur paraît moins affreux
l'anéantir l'espoir du ciel que de se
priver de ce qui doit le leur acquérir ?
Mais quand elles s'affaiblissent en
eux, ces tyranniques passions, quand
le voile est déchiré, quand rien ne
balance plus dans leur cœur
corrompu cette voix impérieuse du
Dieu que méconnaissait leur délire,
quel il doit être, ô Rosalie, ce cruel
retour sur eux-mêmes ! combien le
remords qui l'accompagne doit leur
faire payer cher l'instant d'erreur qui
les aveuglait ! Voilà l'état où il faut
régler l'homme pour régler sa propre
conduite : ce n'est ni dans l'ivresse,
ni dans le transport d'une fièvre
ardente que nous devons croire à ce

qu'il dit, c'est lorsque sa raison calmée, jouissant de toute son énergie, cherche la vérité, la devine et la voit. Nous le désirons de nous-mêmes alors cet Être saint autrefois méconnu ; nous l'implorons, il nous console ; nous le prions, il nous écoute. Eh ! Pourquoi donc le nierais-je, pourquoi le méconnaîtrais-je, cet objet si nécessaire au bonheur ? Pourquoi préférerais-je de dire avec l'homme égaré : Il n'est point de Dieu, tandis que le cœur de l'homme raisonnable m'offre, à tout instant, les preuves de l'existence de cet Être divin ? Vaut-il donc mieux rêver avec les fous, que de penser juste avec les sages ? Tout découle néanmoins de

le premier principe : dès qu'il existe un Dieu, ce Dieu mérite un culte, et la première base de ce culte est incontestablement la vertu.

De ces premières vérités, je déduisais facilement les autres, et Rosalie, léiste, était bientôt chrétienne. Mais quel moyen, je le répète, de joindre un peu de pratique à la morale ? Rosalie, contrainte d'obéir à son père, ne pouvait tout au plus y montrer que du dégoût, et, avec un homme comme Rodin, cela ne pouvait-il pas devenir langereux ? Il était intraitable ; aucun de mes systèmes ne tenait contre lui ; mais si je ne réussissais pas à le convaincre, au moins ne m'ébranlait-il pas.

Dependant, une telle école, des dangers si permanents, si réels, me firent trembler pour Rosalie, au point que je ne me crus nullement coupable en l'engageant à fuir de cette maison perverse. Il me semblait qu'il y avait un moindre mal à l'arracher du sein de son incestueux père que de l'y laisser au hasard de tous les risques qu'elle y pouvait courir. J'avais déjà touché légèrement cette matière et je n'étais peut-être pas très loin d'y réussir, quand tout à coup Rosalie disparut de la maison, sans qu'il me fût possible de savoir où elle était. Interrogeais-je les femmes de chez Rodin, ou Rodin lui-même, on n'assurait qu'elle était allée passer la

elle saison chez une parente, à dix lieues de là. M'informais-je dans le voisinage, d'abord on s'étonnait l'une pareille question faite par quelqu'un du logis, puis on me répondait comme Rodin et ses domestiques : on l'avait vue, on l'avait embrassée la veille, le jour même de son départ ; et je recevais les mêmes réponses partout. Quand je demandais à Rodin pourquoi ce départ m'avait été caché, pourquoi je n'avais pas suivi ma maîtresse, il m'assurait que l'unique raison avait été de prévenir une scène douloureuse pour l'une et pour l'autre, et qu'assurément je reverrais bientôt celle que j'aimais. Il fallut se

ayer de ces réponses, mais s'en convaincre était plus difficile. Était-il présumable que Rosalie, Rosalie qui n'aimait tant ! eût consenti à me quitter sans me dire un mot ? Et, l'après ce que je connaissais du caractère de Rodin, n'y avait-il pas rien à appréhender pour le sort de cette malheureuse ? Je résolus donc de le mettre tout en usage pour savoir ce qu'elle était devenue, et pour y parvenir tous les moyens me parurent bons.

Dès le lendemain, me trouvant seule au logis, j'en parcours soigneusement tous les coins ; je crois entendre quelques gémissements au fond d'une cave très obscure... Je m'approche,

un tas de bois paraissait boucher une porte étroite et reculée ; j'avance en écartant tous les obstacles... de nouveaux sons se font entendre ; je crois en démêler l'organe... Je prête l'oreille... je ne doute plus.

- Thérèse ! entends-je enfin, ô Thérèse, est-ce toi ?

- Oui, chère et tendre amie ! m'écriai-je, en reconnaissant la voix de Rosalie... oui, c'est Thérèse que le ciel envoie te secourir...

Et mes questions multipliées laissent à peine à cette intéressante fille le temps de me répondre. J'apprends enfin que quelques heures avant sa disparition, Rombeau, l'ami, le confrère de Rodin, l'avait examinée

ue, et qu'elle avait reçu de son père
'ordre de se prêter, avec ce
Rombeau, aux mêmes horreurs que
Rodin exigeait chaque jour d'elle ;
qu'elle avait résisté, mais que Rodin,
furieux, l'avait saisie et présentée lui-
même aux attentats débordés de son
confrère ; qu'ensuite, les deux amis
étaient fort longtemps parlé bas, la
laissant toujours nue, et venant par
intervalles l'examiner de nouveau, en
voir toujours de cette même manière
criminelle, ou la maltraiter en cent
façons différentes ; que
définitivement, après quatre ou cinq
heures de cette séance, Rodin lui
avait dit qu'il allait l'envoyer à la
campagne chez une de ses parentes ;

nais qu'il fallait partir tout de suite et sans parler à Thérèse, pour des raisons qu'il lui expliquerait le lendemain lui-même dans cette campagne, où il irait aussitôt la rejoindre. Il avait fait entendre à Rosalie qu'il s'agissait d'un mariage pour elle, et que c'était en raison de cela que son ami Rombeau l'avait examinée, afin de voir si elle était en état de devenir mère. Rosalie était effectivement partie sous la conduite d'une vieille femme ; elle avait traversé le bourg, dit adieu en passant à plusieurs connaissances ; mais aussitôt que la nuit était venue, sa conductrice l'avait ramenée dans la maison de son père où elle était

entrée à minuit. Rodin, qui l'attendait, l'avait saisie, lui avait intercepté de sa main l'organe de la voix, et l'avait, sans dire un mot, plongée dans cette cave où on l'avait d'ailleurs assez bien nourrie et soignée depuis qu'elle y était.

- Je crains tout, ajouta cette pauvre fille ; la conduite de mon père envers moi depuis ce temps, ses discours, ce qui a précédé l'examen de Rombeau, tout, Thérèse, tout prouve que ces monstres vont me faire servir à quelques-unes de leurs expériences, et c'en est fait de ta pauvre Rosalie.

Après les larmes qui coulèrent abondamment de mes yeux, je demandai à cette pauvre fille si elle

avait où l'on mettait la clef de cette cave : elle l'ignorait ; mais elle ne croyait pourtant point que l'on eût l'usage de l'emporter. Je la cherchai de tous côtés ; ce fut en vain ; et l'heure de reparaître arriva sans que je pusse donner à cette chère enfant l'autres secours que des consolations, quelques espérances, et des larmes. Elle me fit jurer de revenir le lendemain ; je le lui promis, l'assurant même que si, à cette époque, je n'avais rien découvert de satisfaisant sur ce qui la regardait, je quitterais sur-le-champ la maison, je porterais mes plaintes en justice, et la soustrairais, à tel prix que ce pût être, au sort affreux qui la menaçait.

elle remonte ; Rombeau soupait ce soir-là avec Rodin. Déterminée à tout pour éclairer le sort de ma maîtresse, elle me cache près de l'appartement où elle trouvaient les deux amis, et leur conversation ne me convainc que trop du projet horrible qui les occupait l'un et l'autre.

- Jamais, dit Rodin, l'anatomie ne sera à son dernier degré de perfection que l'examen des vaisseaux ne soit fait sur un enfant de quatorze ou quinze ans, expiré d'une mort brutale ; ce n'est que de cette contraction que nous pouvons obtenir une analyse complète d'une partie aussi intéressante.

- Il en est de même, reprit Rombeau, la membrane qui assure la virginité ; il faut nécessairement une jeune fille pour cet examen. Qu'observe-t-on dans l'âge de puberté ? rien ; les menstrues déchirent l'hymen, et toutes les recherches sont inexactes ; ta fille est précisément ce qu'il nous faut ; quoiqu'elle ait quinze ans, elle n'est pas encore réglée ; la manière dont nous en avons joui ne porte aucun tort à cette membrane, et nous la traiterons tout à l'aise. Je suis ravi que tu te sois enfin déterminé.

- Assurément, je le suis, reprit Rodin ; il est odieux que de futiles considérations arrêtent ainsi le

progrès des sciences ; les grands hommes se sont-ils laissé captiver par l'aussi méprisables chaînes ? Et quand Michel-Ange voulut rendre un Christ au naturel, se fit-il un cas de conscience de crucifier un jeune homme, et de le copier dans lesangoisses ? Mais quand il s'agit des progrès de notre art, de quelle nécessité ne doivent pas être ces mêmes moyens ! Et combien y a-t-il un moindre mal à se les permettre ! C'est un sujet de sacrifié pour en sauver un million ; doit-on balancer à ce prix ? Le meurtre opéré par les lois est-il d'une autre espèce que celui que nous allons faire, et l'objet de ces lois, qu'on trouve si sages, n'est-il

as le sacrifice d'un pour en sauver mille ?

- C'est la seule façon de s'instruire, dit Rombeau, et dans les hôpitaux, où j'ai travaillé toute ma jeunesse, j'ai vu faire mille semblables expériences ; à cause des liens qui m'enchaînent à cette créature, je craignais, je l'avoue, que tu ne balançasses.

- Quoi ! parce qu'elle est ma fille ? Belle raison ! s'écria Rodin ; et quel sang t'imagines-tu donc que ce titre doive avoir dans mon cœur ? Je regarde un peu de semence éclosée du même œil (au poids près) que celle qu'il me plaît de perdre dans mes plaisirs. Je n'ai jamais fait plus de cas

le l'un que de l'autre. On est le naître de reprendre ce qu'on a lonné ; jamais le droit de disposer de es enfants ne fut contesté chez aucun euple de la terre. Les Perses, les Mèdes, les Arméniens, les Grecs en ouissaient dans toute son étendue. es lois de Lycurgue, le modèle des égislateurs, non seulement laissaient ux pères tous droits sur leurs enfants, mais condamnaient même à a mort ceux que les parents ne oulaient pas nourrir, ou ceux qui se rouvaient mal conformés. Une grande partie des sauvages tuent leurs enfants aussitôt qu'ils naissent. Presque toutes les femmes de l'Asie, le l'Afrique et de l'Amérique se font

avorter sans encourir de blâme ; Cook
 trouva cet usage dans toutes les îles
 de la mer du Sud. Romulus permit
 l'infanticide ; la loi des Douze Tables
 le toléra de même, et jusqu'à
 Constantin, les Romains exposaient
 ou tuaient impunément leurs enfants.
 Aristote conseille ce prétendu crime ;
 la secte des Stoïciens le regardait
 comme louable ; il est encore très en
 usage à la Chine. Chaque jour on
 trouve et dans les rues et sur les
 canaux de Pékin plus de dix mille
 individus immolés ou abandonnés par
 leurs parents, et quel que soit l'âge
 de l'enfant, dans ce sage empire, un
 père, pour s'en débarrasser, n'a
 besoin que de le mettre entre les

nains du juge. D'après les lois des
 'arthes, on tuait son fils, sa fille ou
 on frère, même dans l'âge nubile ;
 César trouva cette coutume générale
 dans les Gaules ; plusieurs passages
 du Pentateuque prouvent qu'il était
 permis de tuer ses enfants chez le
 peuple de Dieu ; et Dieu lui-même,
 enfin, l'exigea d'Abraham. L'on crut
 longtemps, dit un célèbre moderne,
 que la prospérité des empires
 dépendait de l'esclavage des enfants ;
 cette opinion avait pour base les
 principes de la plus saine raison. Eh
 quoi ! un monarque se croira autorisé
 à sacrifier vingt ou trente mille de ses
 sujets dans un seul jour pour sa
 propre cause, et un père ne pourra,

orsqu'il le jugera convenable, devenir maître de la vie de ses enfants ! Quelle absurdité ! quelle conséquence et quelle faiblesse dans ceux qui sont contenus par de telles chaînes ! L'autorité du père sur ses enfants, la seule réelle, la seule qui ait servi de base à toutes les autres, nous est dictée par la voix de la nature même, et l'étude réfléchie de ses opérations nous en offre à tout instant des exemples. Le czar Pierre ne doutait nullement de ce droit ; il en usa, et adressa une déclaration publique à tous les ordres de son empire, par laquelle il disait que, l'après les lois divines et humaines, un père avait le droit entier et absolu

le juger ses enfants à mort, sans appel et sans prendre l'avis de qui que ce fût. Il n'y a que dans notre France barbare où une fausse et ridicule pitié crut devoir enchaîner ce droit. Non, poursuivit Rodin avec chaleur, non, mon ami, je ne comprendrai jamais qu'un père qui voulut bien donner la vie ne soit pas libre de donner la mort. C'est le prix ridicule que nous attachons à cette vie qui nous fait éternellement délibérer sur le genre d'action qui engage un homme à se délivrer de son semblable. Croyant que l'existence est le plus grand des biens, nous nous imaginons stupidement faire un crime en

oustrayant ceux qui en jouissent ; mais la cessation de cette existence, ou du moins ce qui la suit, n'est pas plus un mal que la vie n'est un bien ; ou plutôt si rien ne meurt, si rien ne se détruit, ni rien ne se perd dans la nature, si toutes les parties décomposées d'un corps quelconque s'attendent que la dissolution pour reparaître aussitôt sous des formes nouvelles, quelle indifférence n'y aura-t-il pas dans l'action du meurtre, et comment osera-t-on y trouver du mal ? Ne dût-il donc s'agir ici que de la seule fantaisie, je regarderais la chose comme toute simple : à plus forte raison quand elle devient nécessaire à un art aussi utile aux

hommes... Quand elle peut fournir l'aussi grandes lumières, dès lors ce n'est plus un mal, mon ami, ce n'est plus un forfait, c'est la meilleure, la plus sage, la plus utile de toutes les actions, et ce ne serait qu'à se la refuser qu'il pourrait exister du crime.

- Ah ! dit Rombeau, plein l'enthousiasme pour d'aussi effrayantes maximes, je t'approuve, non cher ; ta sagesse m'enchante, mais ton indifférence m'étonne, je te croyais amoureux.

- Moi ! épris d'une fille ?... Ah ! Rombeau, je me supposais mieux connu de toi ; je me sers de ces créatures-là quand je n'ai rien de

nieux : l'extrême penchant que j'ai pour les plaisirs du genre dont tu me es vois goûter me rend précieux tous es temples où cette espèce d'encens eut s'offrir, et pour les multiplier, 'assimile quelquefois une jeune fille à un beau garçon ; mais pour peu qu'un de ces individus femelles ait malheureusement nourri trop longtemps mon illusion, le dégoût 'annonce avec énergie ; et je n'ai jamais connu qu'un moyen d'y satisfaire délicieusement... Tu n'entends, Rombeau ; Chilpéric, le plus voluptueux des rois de France, pensait de même. Il disait hautement qu'on pouvait à la rigueur se servir l'une femme, mais à la clause

expresse de l'exterminer aussitôt qu'on en avait joui³. Il y a cinq ans que cette petite catin sert à mes plaisirs : il est temps qu'elle paye la cessation de mon ivresse par celle de son existence.

Le repas finissait ; aux démarches de ces deux furieux, à leurs propos, à leurs actions, à leurs préparatifs, à leur état enfin qui tenait du délire, je vis bien qu'il n'y avait pas un moment à perdre, et que l'époque de la destruction de cette malheureuse Rosalie était fixée à ce même soir. Je

Voyez un petit ouvrage intitulé : *Les Jésuites en belle humeur*.

role à la cave, résolue de mourir ou de le la délivrer.

- Ô chère amie, lui criai-je, pas un moment à perdre... les monstres !... c'est pour ce soir... ils vont arriver... Et en disant cela, je fais les plus violents efforts pour enfoncer la porte. Une de mes secousses fait tomber quelque chose, j'y porte la main, c'est la clef ; je la ramasse, je ne m'hâte d'ouvrir... j'embrasse Rosalie, je la presse de fuir, je lui réponds de suivre mes pas, elle s'élançe... Juste ciel ! il était encore nuit que la vertu devait succomber, et que les sentiments de la plus tendre commisération allaient être durement punis... Rodin et Rombeau, éclairés

par la gouvernante, paraissent tout à coup ; le premier saisit sa fille au moment où elle franchit le seuil de la porte, au-delà de laquelle elle n'avait plus que quelque pas à faire pour se trouver libre.

- Où vas-tu, malheureuse ? s'écrie Rodin en l'arrêtant, pendant que Rombeau s'empare de moi... Ah ! continue-t-il en me regardant, c'est cette coquine qui favorisait ta fuite ! Thérèse, voilà donc l'effet de vos grands principes de vertu... enlever une fille à son père !

- Assurément, répondis-je avec fermeté, et je le dois quand ce père est assez barbare pour comploter contre les jours de sa fille.

- Ah ! ah ! de l'espionnage et de la éduction, poursuit Rodin ; tous les rices les plus dangereux dans une lomestique ! montons, montons, il aut juger cette affaire-là.

Rosalie et moi, traînées par ces deux célerats, nous regagnons les appartements ; les portes se ferment. La malheureuse fille de Rodin est attachée aux colonnes d'un lit, et toute la rage de ces furieux se tourne contre moi ; je suis accablée des plus lures invectives, et les plus effrayants arrêts se prononcent ; il ne s'agit de rien moins que de me disséquer toute vive, pour examiner les battements de mon cœur, et faire sur cette partie des observations impraticables sur un

cadavre. Pendant ce temps on me lésahabille, et je deviens la proie des attouchements les plus impudiques.

- Avant tout, dit Rombeau, je suis l'avis d'attaquer fortement la forteresse que tes bons procédés respectèrent... C'est qu'elle est superbe ! admire donc le velouté, la blancheur de ses deux demi-lunes qui en défendent l'entrée, jamais vierge ne fut plus fraîche.

- Vierge ! mais elle l'est presque, dit Rodin. Une seule fois, malgré elle, on l'a violée, et pas la moindre chose depuis. Cède-moi le poste un instant...

Et le cruel entremêle l'hommage de ses caresses dures et féroces qui

légradent l'idole au lieu de l'honorer. S'il y avait eu là des verges, j'étais cruellement traitée. On en parla, mais il ne s'en trouva point, on se contenta de ce que la main put faire ; on me mit en feu... plus je me défendais, mieux j'étais contenue ; quand je vis pourtant qu'on allait se décider à des choses plus sérieuses, je me précipitai aux pieds de mes bourreaux, je leur offris ma vie, et leur demandai l'honneur.

- Mais dès que tu n'es pas vierge, dit Rombeau, qu'importe ? tu ne seras coupable de rien, nous allons te violer comme tu l'as déjà été, et dès lors pas le plus petit péché sur ta conscience ; ce sera la force qui t'aura tout ravi...

Et l'infâme, en me consolant de cette cruelle manière, me plaçait déjà sur un canapé.

- Non, dit Rodin en arrêtant l'effervescence de son confrère dont j'étais toute prête à devenir victime, mon, ne perdons pas nos forces avec cette créature, songe que nous ne pouvons remettre plus loin les opérations projetées sur Rosalie, et votre vigueur nous est nécessaire pour y procéder : punissons autrement cette malheureuse. – En lisant cela, Rodin met un fer au feu.

- Oui, continue-t-il, punissons-la mille fois davantage que si nous prenions sa vie, marquons-la, létrissons-la : cet avilissement, joint

toutes les mauvaises affaires qu'elle
 sur le corps, la fera pendre ou
 nourrir de faim ; elle souffrira du
 moins jusque-là, et notre vengeance
 plus prolongée en deviendra plus
 lélicieuse.

Il dit : Rombeau me saisit, et
 l'abominable Rodin m'applique
 derrière l'épaule le fer ardent dont on
 marque les voleurs.

- Qu'elle ose paraître à présent, la
 catin, continue ce monstre, qu'elle
 ose, et en montrant cette lettre
 gnominieuse, je légitimerai
 suffisamment les raisons qui me l'ont
 fait renvoyer avec tant de secret et de
 promptitude.

On me panse, on me rhabille, on me fortifie de quelques gouttes de liqueur, et profitant de l'obscurité de la nuit, les deux amis me conduisent au bord de la forêt et m'y abandonnent cruellement, après n'avoir fait entrevoir encore le danger d'une récrimination, si j'ose m'entreprendre dans l'état d'avilissement où je me trouve.

Toute autre que moi se fût peu souciée de cette menace ; dès qu'il n'était possible de prouver que le traitement que je venais de souffrir n'était l'ouvrage d'aucun tribunal, qu'avais-je à craindre ? Mais ma faiblesse, ma timidité naturelle, l'effroi de mes malheurs de Paris et

le ceux du château de Bressac, tout n'étourdit, tout m'effraya ; je ne pensai qu'à fuir ; bien plus affectée de la douleur d'abandonner une innocente victime aux mains de ces vils scélérats prêts à l'immoler sans pitié, que touchée de mes propres maux. Plus irritée, plus affligée que physiquement maltraitée, je me mis en marche dès le même instant ; mais ne m'orientant point, ne demandant rien, je ne fis que tourner autour de Paris, et le quatrième jour de mon voyage, je ne me trouvai qu'à Meursaint. Sachant que cette route pouvait me conduire vers les provinces méridionales, je résolus alors de la suivre, et de gagner ainsi,

omme je le pourrais, ces pays loignés, m'imaginant que la paix et le repos si cruellement refusés pour moi dans ma patrie m'attendaient peut-être au bout de la France. Fatale erreur ! que de chagrins il me restait à éprouver encore !

Quelles qu'eussent été mes peines jusques alors, au moins mon innocence me restait. Uniquement victime des attentats de quelques monstres, à peu de chose près néanmoins je pouvais me croire encore dans la classe des filles honnêtes. Au fait, je n'avais été vraiment souillée que par un viol fait depuis cinq ans, dont les traces étaient refermées... un viol

consummé dans un instant où mes sens engourdis ne m'avaient pas même laissé la faculté de le sentir. Qu'avais-je d'ailleurs à me reprocher ? Rien, oh ! rien sans doute, et mon cœur était pur ; j'étais trop glorieuse, ma présomption devait être punie, et les outrages qui n'attendaient allaient devenir tels, qu'il ne me serait bientôt plus possible, quelque peu que j'y participasse, de former au fond de mon cœur les mêmes sujets de consolation.

J'avais toute ma fortune sur moi cette fois-ci : c'est-à-dire environ cent écus, somme résultative de ce que j'avais sauvé de chez Bressac et de ce

que j'avais gagné chez Rodin. Dans l'excès de mon malheur, je me trouvais encore heureuse de ce qu'on ne m'avait point enlevé ces secours ; je me flattais qu'avec la frugalité, la sobriété, l'empérance, l'économie auxquelles j'étais accoutumée, cet argent me suffirait au moins jusqu'à ce que je fusse en situation de pouvoir trouver quelque place. L'exécration qu'on venait de me faire ne paraissait point, je m'imaginai pouvoir la déguiser toujours et cette flétrissure ne m'empêcherait pas de gagner ma vie. J'avais vingt-deux ans, une bonne santé, une figure dont, pour mon malheur, on ne faisait que trop l'éloge ; quelques vertus qui,

quoiqu'elles m'eussent toujours nui, ne consolaiènt pourtant, comme je viens de vous le dire, et me faisaient espérer qu'enfin le ciel leur accorderait sinon des récompenses, au moins quelque cessation aux maux qu'elles m'avaient attirés. Plein de l'espoir et de courage, je poursuivis ma route jusqu'à Sens, où je me reposai quelques jours. Une semaine ne remit entièrement ; peut-être eussé-je trouvé quelque place dans cette ville, mais pénétré de la nécessité de m'éloigner, je me remis en marche avec le dessein de chercher fortune en Dauphiné ; j'avais beaucoup entendu parler de ce pays, je m'y figurais trouver le

bonheur. Nous allons voir comme j'y réussis.

Dans aucune circonstance de ma vie, mes sentiments de religion ne m'avaient abandonnée. Méprisant les vains sophismes des esprits forts, les croyant tous émanés du libertinage bien plus que d'une ferme persuasion, je leur opposais ma conscience et non cœur, et trouvais au moyen de l'un et de l'autre tout ce qu'il fallait pour y répondre. Souvent forcée par mes malheurs de négliger mes devoirs de piété, je réparais ces torts aussitôt que j'en trouvais l'occasion. Je venais de partir d'Auxerre le 7 l'août, je n'en oublierai jamais l'époque ; j'avais fait environ deux

ieues, et la chaleur commençant à n'incommoder, je montai sur une petite éminence couverte d'un bouquet de bois, peu éloignée de la route, avec le dessein de m'y rafraîchir et d'y sommeiller une couple d'heures, à moins de frais que dans une auberge, et plus en sûreté que sur le grand chemin ; je m'établis au pied d'un chêne, et après un léjeuner frugal, je me livre aux douceurs du sommeil. J'en avais joui longtemps avec tranquillité, lorsque mes yeux se rouvrant je me plais à contempler le paysage qui se présente à moi dans le lointain. Du milieu d'une forêt, qui s'étendait à droite, je crus voir à près de trois ou quatre

ieues de moi un petit clocher s'élever
 modestement dans l'air... Aimable
 solitude, me dis-je, que ton séjour me
 fait envie ! tu dois être l'asile de
 quelques douces et vertueuses
 ecluses qui ne s'occupent que de
 Dieu... que de leurs devoirs ; ou de
 quelques saints ermites uniquement
 consacrés à la religion... Éloignées
 de cette société pernicieuse où le
 crime veillant sans cesse autour de
 l'innocence la dégrade et l'anéantit...
 Ah ! toutes les vertus doivent habiter
 à, j'en suis sûre, et quand les crimes
 ont exilé l'homme les exilent de dessus la
 terre, c'est là, c'est dans cette retraite
 solitaire qu'elles vont s'ensevelir au
 sein des êtres fortunés qui les

hérissent et les cultivent chaque jour.

J'étais anéantie dans ces pensées, lorsqu'une fille de mon âge, gardant les moutons sur ce plateau, s'offrit tout à coup à ma vue ; je l'interroge sur cette habitation, elle me dit que ce que je vois est un couvent de Bénédictins, occupé par quatre solitaires dont rien n'égale la religion, la continence et la sobriété. « On y va, me dit cette jeune fille, une fois par an en pèlerinage près d'une Vierge miraculeuse, dont les gens vieux obtiennent tout ce qu'ils veulent. » Singulièrement émue du désir d'aller aussitôt implorer quelques secours aux pieds de cette

ainte Mère de Dieu, je demande à cette fille si elle veut y venir prier avec moi ; elle me répond que cela est impossible, que sa mère l'attend ; mais que la route est aisée. Elle me l'indique, elle m'assure que le supérieur de cette maison, le plus respectable et le plus saint des hommes, me recevra parfaitement bien, et m'offrira tous les secours qui pourront m'être nécessaires.

- On le nomme dom Sévérino, continua cette fille ; il est Italien, proche parent du Pape qui le comble de bienfaits ; il est doux, honnête, serviable, âgé de cinquante-cinq ans, dont il a passé plus des deux tiers en France... Vous en serez contente,

nademoiselle, continua la bergère ; allez vous édifier dans cette sainte solitude, et vous n'en reviendrez que meilleure.

Le récit enflammant encore davantage mon zèle, il me devint impossible de résister au désir violent que j'éprouvais d'aller visiter cette sainte église et d'y réparer par quelques actes pieux les négligences dont j'étais coupable. Quelque besoin que j'aie moi-même de charités, je donne un écu à cette fille, et me voilà dans la route de Sainte-Marie-des-Bois : tel était le nom du couvent vers lequel je dirigeai mes pas.

Dès que je fus descendue dans la plaine, je n'aperçus plus le clocher ;

e n'avais pour me guider que la forêt, et je commençai dès lors à croire que l'éloignement dont j'avais oublié de m'informer était bien autre que l'estimation que j'en avais faite ; mais rien ne me décourage, j'arrive au bord de la forêt, et voyant qu'il me reste encore assez de jour, je me détermine à m'y enfoncer, n'imaginant toujours pouvoir arriver au couvent avant la nuit. Cependant aucune trace humaine ne se présente à mes yeux... Pas une maison, et pour tout chemin un sentier peu battu que je suivais à tout hasard. J'avais au moins déjà fait cinq lieues et je ne voyais encore rien s'offrir, lorsque l'astre ayant absolument cessé

l'éclairer l'univers, il me sembla ouïr
le son d'une cloche... J'écoute, je
marche vers le bruit, je me hâte ; le
sentier s'élargit un peu, j'aperçois
enfin quelques haies, et bientôt après
le couvent. Rien de plus agreste que
cette solitude, aucune habitation ne
l'avoisinait, la plus prochaine était à
dix lieues, et des bois immenses
entouraient la maison de toutes parts ;
elle était située dans un fond, il
n'avait fallu beaucoup descendre
pour y arriver, et telle était la raison
qui m'avait fait perdre le clocher de
vue, dès que je m'étais trouvée dans
la plaine. La cabane d'un jardinier
touchait aux murs du couvent ; c'était
à elle que l'on s'adressait avant que

l'entrer. Je demande à cette espèce le portier s'il est permis de parler au supérieur ; il s'informe de ce que je lui veux ; je fais entendre qu'un devoir de religion m'attire dans cette pieuse retraite, et que je serais bien consolée de toutes les peines que j'ai prises pour y parvenir si je pouvais ne jeter un instant aux pieds de la miraculeuse Vierge et des saints ecclésiastiques dans la maison dans laquelle cette divine image se conserve. Le jardinier sonne, et pénètre au couvent ; mais comme il est tard et que les Pères soupaient, il est quelque temps à revenir. Il reparaît enfin avec un des religieux :

- Mademoiselle, me dit-il, voilà dom Clément, l'économe de la maison ; il vient voir si ce que vous désirez vaut à peine d'interrompre le supérieur.

Clément, dont le nom peignait on ne aurait moins la figure, était un homme de quarante-huit ans, d'une grosseur énorme, d'une taille gigantesque, le regard sombre et farouche, ne s'exprimant qu'avec des mots durs et lancés par un organe rauque, une vraie figure de satyre, l'extérieur d'un tyran ; il me fit rembler... Alors, sans qu'il me fût possible de m'en défendre, le souvenir de mes anciens malheurs vint s'offrir en traits de sang à ma mémoire troublée...

- Que voulez-vous ? me dit ce moine, avec l'air le plus rébarbatif, est-ce là l'heure de venir dans une église ?... Vous avez bien l'air d'une aventurière.

- Saint homme, dis-je en me prosternant, j'ai cru qu'il était toujours temps de se présenter à la maison de Dieu ; j'accours de bien loin pour m'y rendre, pleine de ferveur et de dévotion, je demande à me confesser s'il est possible, et quand l'intérieur de ma conscience vous sera connu, vous verrez si je suis digne ou non de me prosterner aux pieds de la sainte Image.

- Mais ce n'est pas l'heure de se confesser, dit le moine en se

adouçissant ; où passerez-vous la nuit ? Nous n'avons point l'hospice... il valait mieux venir le matin.

A cela je lui dis les raisons qui m'en avaient empêchée, et, sans me répondre, Clément alla en rendre compte au supérieur. Quelques minutes après, on ouvre l'église ; Dom Sévérino s'avance lui-même à moi, vers la cabane du jardinier, et m'invite à entrer avec lui dans le temple.

Dom Sévérino, duquel il est bon de vous donner une idée sur-le-champ, était un homme de cinquante-cinq ans, ainsi qu'on me l'avait dit, mais l'une belle physionomie, l'air frais

encore, taillé en homme vigoureux, membru comme Hercule, et tout cela sans dureté ; une sorte d'élégance et de mollesse régnaient dans son ensemble, et faisait voir qu'il avait dû posséder, dans sa jeunesse, tous les traits qui forment un bel homme. Il avait les plus beaux yeux du monde, de la noblesse dans les traits, et le ton le plus honnête, le plus gracieux, le plus poli. Une sorte d'accent agréable dont pas un de ses mots n'était corrompu faisait pourtant reconnaître sa patrie, et, je l'avoue, toutes les grâces extérieures de ce religieux me semèrent un peu de l'effroi que n'avait causé l'autre.

- Ma chère fille, me dit-il gracieusement, quoique l'heure soit tardive, et que nous ne soyons pas dans l'usage de recevoir si tard, j'entendrai cependant votre confession, et nous deviserons après aux moyens de vous faire décentement passer la nuit, jusqu'au moment où vous pourrez lemain saluer la sainte Image qui vous attire ici.

Nous entrons dans l'église ; les portes se ferment ; on allume une lampe près du confessionnal. Sévérino me fit lit de me placer ; il s'assied et n'engage à me confier à lui en toute assurance.

Parfaitement rassurée avec un homme qui me paraissait aussi doux, après

n'être humiliée, je ne lui déguise rien. Je lui avoue toutes mes fautes ; je lui fais part de tous mes malheurs ; je lui dévoile jusqu'à la marque montreuse dont m'a flétrie le barbare Rodin. Sévérino écoute tout avec la plus grande attention, il me fait même répéter quelques détails avec l'air de la pitié et de l'intérêt ; mais quelques mouvements, quelques paroles le trahirent pourtant : hélas ! ce ne fut qu'après que j'y réfléchis mieux ; quand je fus plus calme sur cet événement, il me fut impossible de ne pas me souvenir que le moine s'était plusieurs fois permis sur lui-même plusieurs gestes qui prouvaient que la passion entraînait pour beaucoup dans

es demandes qu'il me faisait, et que ces demandes non seulement s'arrêtaient avec complaisance sur les détails obscènes, mais s'appesantissaient même avec affectation sur les cinq points suivants :

1° S'il était bien vrai que je fusse orpheline et née à Paris. 2° S'il était sûr que je n'eusse plus ni parents, ni amis, ni protection, ni personne enfin à qui je pusse écrire. 3° Si je n'avais confié qu'à la bergère qui m'avait parlé du couvent le dessein que j'avais d'y venir, et si je ne lui avais point donné de rendez-vous au retour. 4° S'il était certain que je n'eusse vu personne depuis mon viol, et si j'étais

rien sùre que l'homme qui avait abusé de moi l'eût fait également du côté que la nature condamne, comme le celui qu'elle permet. 5° Si je croyais n'avoir point été suivie, et que personne ne m'eût vue entrer dans le couvent.

Après avoir satisfait à ces questions, le l'air le plus modeste, le plus incère et le plus naïf :

- Eh bien ! me dit le moine en se levant, et me prenant par la main, venez, mon enfant, je vous procurerai la douce satisfaction de communier lemain aux pieds de l'Image que vous venez visiter : commençons par pourvoir à vos premiers besoins. Et il me conduisit vers le fond de l'église...

- Eh quoi ! lui dis-je alors avec une
orte d'inquiétude dont je ne me
entais pas maîtresse... eh quoi ! mon
ère, dans l'intérieur ?

- Et où donc, charmante pèlerine ?
ne répondit le moine, en
n'introduisant dans la sacristie...
Quoi ! vous craignez de passer la nuit
avec quatre saints ermites !... Oh !
vous verrez que nous trouverons les
moyens de vous dissiper, cher ange ;
et si nous ne vous procurons pas de
bien grands plaisirs, au moins
servirez-vous les nôtres dans leur
plus extrême étendue.

Ces paroles me font tressaillir ; une
ueur froide s'empare de moi, je
chancelle ; il faisait nuit, nulle

umière ne guidait nos pas, mon imagination effrayée me fait voir le spectre de la mort balançant sa faux sur ma tête ; mes genoux léchissent... Ici le langage du moine change tout à coup, il me soutient, en n'invectivant :

- Catin, me dit-il, il faut marcher ; n'essaye ici ni plainte, ni résistance, tout serait inutile.

Ces cruels mots me rendent mes forces, je sens que je suis perdue si je m'abaisse ; je me relève...

- Ô ciel ! dis-je à ce traître, faudra-t-il donc que je sois encore la victime de mes bons sentiments, et que le désir de m'approcher de ce que la

eligion a de plus respectable aille
tre encore puni comme un crime !...
Nous continuons de marcher, et nous
nous engageons dans des détours
obscurs dont rien ne peut me faire
connaître ni le local, ni les issues. Je
précédais dom Sévérino ; sa
respiration était pressée, il prononçait
les mots sans suite ; on l'eût cru dans
l'ivresse ; de temps en temps, il
n'arrêtait du bras gauche enlacé
autour de mon corps, tandis que sa
main droite, se glissant sous mes
vêpres par-derrière, parcourait avec
impudence cette partie malhonnête
qui, nous assimilant aux hommes, fait
l'unique objet des hommages de ceux
qui préfèrent ce sexe en leurs honteux

plaisirs. Plusieurs fois même la bouche de ce libertin ose parcourir ces lieux, en leur plus secret réduit ; ensuite nous recommencions à marcher. Un escalier se présente ; au bout de trente ou quarante marches, une porte s'ouvre, des reflets de lumière viennent frapper mes yeux, nous entrons dans une salle charmante et magnifiquement éclairée ; là je vois trois moines et quatre filles autour d'une table servie par quatre autres femmes toutes nues : ce spectacle me fait frémir ; Sévérino me pousse, et me voilà dans la salle avec lui.

- Messieurs, dit-il en entrant, permettez que je vous présente un

véritable phénomène : voici une Lucrèce qui porte à la fois sur ses épaules la marque des filles de mauvaise vie, et dans la conscience toute la candeur, toute la naïveté d'une vierge... Une seule attaque de choléra, mes amis, et cela depuis six ans ; c'est donc presque une pestale... en vérité, je vous la donne pour telle... d'ailleurs le plus beau... Oh ! Clément, comme tu vas t'égayer sur ces belles masses !... quelle élasticité, mon ami ! quelle incarnation !

- Ah ! s... ! dit Clément, à moitié ivre, en se levant et s'avançant vers moi ; la rencontre est plaisante, et je veux vérifier les faits.

Je vous laisserai le moins longtemps possible en suspens sur ma situation, madame, dit Thérèse, mais la nécessité où je suis de peindre les nouvelles gens avec lesquelles je me trouve m'oblige de couper un instant le fil du récit. Vous connaissez dom Sévérino, vous soupçonnez ses goûts ; hélas ! sa dépravation en ce genre était telle qu'il n'avait jamais goûté d'autres plaisirs ; et quelle conséquence pourtant dans les opérations de la nature, puisque avec sa bizarre fantaisie de ne choisir que les sentiers, ce monstre était pourvu de facultés tellement gigantesques, que les routes mêmes les plus battues lui eussent encore paru trop étroites !

Pour Clément, son esquisse est déjà faite. Joignez, à l'extérieur que j'ai peint, de la férocité ; de la taquinerie, de la fourberie la plus dangereuse, de l'intempérance en tous points, l'esprit satirique et mordant, le cœur corrompu, les goûts cruels de Rodin avec ses écoliers, nul sentiment, nulle délicatesse, point de religion, un empérament si usé qu'il était depuis cinq ans hors d'état de se procurer l'autres jouissances que celles dont la barbarie lui donnait le goût, et vous aurez de ce vilain homme la plus complète image.

Antonin, le troisième acteur de ces détestables orgies, était âgé de quarante ans ; petit, mince, très

rigoureux, aussi redoutablement organisé que Sévérino et presque aussi méchant que Clément ; enthousiaste des plaisirs de ce confrère, mais s'y livrant au moins sans une intention moins féroce ; car si Clément, usant de cette bizarre manie, n'avait pour but que de vexer, que de tyranniser une femme, sans en pouvoir autrement jouir, Antonin, s'en servant avec délice dans toute la pureté de la nature, ne mettait le flagellant épisode en usage que pour donner à celle qu'il honorait de ses aveurs plus de flamme et plus l'énergie. L'un, en un mot, était brutal par goût, et l'autre par affinement.

érôme, le plus vieux de ces quatre colitaires, en était aussi le plus lébauché ; tous les goûts, toutes les passions, toutes les irrégularités les plus monstrueuses, se trouvaient réunis dans l'âme de ce moine ; il obéissait aux caprices des autres celui qui voulait l'aimer à recevoir sur lui ce que ses confrères distribuaient aux filles, et, quand il donnait (ce qui lui arrivait fréquemment), c'était toujours aux conditions d'être traité de même à son tour ; tous les temples de Vénus lui étaient d'ailleurs égaux, mais ses forces commençant à faiblir, il préférait néanmoins, depuis quelques années, celui qui, n'exigeant rien de l'agent, laissait à l'autre le soin

l'éveiller les sensations et de produire l'extase. La bouche était son temple favori, et pendant qu'il se livrait à ces plaisirs de choix, il occupait une seconde femme à l'échauffer par le secours des verges. Le caractère de cet homme était d'ailleurs tout aussi sournois, tout aussi méchant que celui des autres, et sous quelque figure que le vice pût se montrer, il était sûr de trouver aussitôt des sectateurs et des temples dans cette infernale maison. Vous le comprendrez plus facilement, madame, en vous expliquant comme elle était formée. Des fonds prodigieux étaient faits pour ménager à l'ordre cette retraite obscène

existant depuis plus de cent ans, et toujours remplie par les quatre religieux les plus riches, les plus avancés dans l'ordre, de la meilleure naissance, et d'un libertinage assez important pour exiger d'être ensevelis dans ce repaire obscur, dont le secret ne sortait plus, ainsi que vous le verrez par la suite des explications qui me restent à faire. Revenons aux portraits.

Les huit filles qui se trouvaient pour lors au souper étaient si distantes par l'âge qu'il me serait impossible de vous les esquisser en masse ; je suis nécessairement contrainte à quelques détails. Cette singularité m'étonna.

Commençons par la plus jeune, je veindrai dans cet ordre.

A peine cette plus jeune des filles avait-elle dix ans : un minois chiffonné, de jolis traits, l'air humiliée de son sort, chagrine et remblante.

La seconde avait quinze ans : même embarras dans la contenance, l'air de la pudeur avilie, mais une figure enchanteresse, beaucoup d'intérêt dans l'ensemble.

La troisième avait vingt ans : faite à veindre, blonde, les plus beaux cheveux, des traits fins, réguliers et doux ; paraissant plus apprivoisée.

La quatrième avait trente ans : c'était une des plus belles femmes qu'il fût

possible de voir ; de la candeur, de l'honnêteté, de la décence dans le maintien, et toutes les vertus d'une âme douce.

La cinquième était une fille de trente-neuf ans, enceinte de trois mois ; brune, fort vive, de beaux yeux, mais ayant, à ce qu'il me sembla, perdu tout remords, toute décence, toute retenue.

La sixième était du même âge : grosse comme une tour, grande à proportion, de beaux traits, un vrai colosse dont les formes étaient dégradées par l'embonpoint ; elle était nue quand je la vis, et je distinguai facilement qu'il n'y avait pas une partie de son gros corps qui

le portât l'empreinte de la brutalité
des scélérats dont sa mauvaise étoile
lui faisait servir les plaisirs.

La septième et la huitième étaient
deux très belles femmes d'environ
quarante ans.

Suivons maintenant l'histoire de
son arrivée dans ce lieu impur.

Comme je vous l'ai dit, à peine fus-je entrée
que chacun s'avança vers moi ;
Clément fut le plus hardi, sa bouche
infecte fut bientôt collée sur la
sienne ; je me détourne avec horreur,
mais on me fait entendre que toutes
ces résistances ne sont que des
imagées qui deviennent inutiles, et
que ce qui me reste de mieux à faire
est d'imiter mes compagnes.

- Vous imaginez aisément, me dit lom Sévérino, qu'il ne servirait à rien l'essayer des résistances dans la etraite inabordable où vous voilà. Vous avez, dites-vous, éprouvé bien les malheurs ; le plus grand de tous pour une fille vertueuse, manquait pourtant encore à la liste de vos infortunes. N'était-il pas temps que cette fière vertu fît naufrage, et peut-on être encore presque vierge à vingt-leux ans ? Vous voyez des compagnes qui, comme vous, en entrant, ont voulu résister et qui, comme vous allez prudemment faire, ont fini par se soumettre, quand elles ont vu que leur défense ne pouvait les conduire qu'à de mauvais

raitements. Car il est bon de vous le léclarer, Thérèse, continua le upérieur, en me montrant des lisciplines, des verges, des férules, les gaules, des cordes et mille autres ortes d'instruments de supplice... Dui, il est bon que vous le sachiez : voilà ce dont nous nous servons avec es filles rebelles ; voyez si vous avez envie d'en être convaincue. Au reste, que réclameriez-vous ici ? L'équité ? vous ne la connaissons pas ; 'humanité ? notre seul plaisir est l'en violer les lois ; la religion ? elle est nulle pour nous, notre mépris pour elle s'accroît en raison de ce que nous a connaissons davantage ; des parents... des amis... des juges ? Il

Il n'y a rien de tout cela dans ces lieux, chère fille ; vous n'y trouverez que de l'égoïsme, de la cruauté, de la lébauche, et l'impiété la mieux soutenue. La soumission la plus entière est donc votre seul lot ; jetez vos regards sur l'asile impénétrable où vous êtes ; jamais aucun mortel ne parut dans ces lieux ; le couvent serait pris, fouillé, brûlé, que cette retraite ne s'en découvrirait pas davantage : c'est un pavillon isolé, enterré, que six murs d'une incroyable épaisseur environnent de toutes parts, et vous y êtes, ma fille, au milieu de quatre libertins, qui n'ont sûrement pas envie de vous épargner et que vos instances, vos

armes, vos propos, vos génuflexions ou vos cris n'enflammeront que davantage. A qui donc aurez-vous recours ? Sera-ce à ce Dieu que vous venez implorer avec tant de zèle, et qui, pour vous récompenser de cette erreur, ne vous précipite qu'un peu plus sûrement dans le piège ? à ce Dieu chimérique que nous outrageons nous-mêmes ici chaque jour en insultant à ses vaines lois ?... Vous le concevez donc, Thérèse, il n'est aucun pouvoir, de quelque nature que vous puissiez le supposer, qui puisse parvenir à vous arracher de nos mains, et il n'y a ni dans la classe des choses possibles, ni dans celle des miracles, aucune sorte de moyen qui

puisse réussir à vous faire conserver plus longtemps cette vertu dont vous êtes si fière ; qui puisse enfin vous empêcher de devenir dans tous les sens, et de toutes les manières, la proie des excès libidineux auxquels nous allons nous abandonner tous les quatre avec vous... Déshabille-toi donc, catin, offre ton corps à nos luxures, qu'il en soit souillé dans l'instant, ou les traitements les plus cruels vont te prouver les risques qu'une misérable comme toi court à tous désobéir.

Le discours... cet ordre terrible ne ne laissait plus de ressources, je le sentais ; mais n'eussé-je pas été coupable de ne pas employer celle

que m'indiquait mon cœur, et que me laissait encore ma situation ? Je me mette donc aux pieds de dom Sévérino, j'emploie toute l'éloquence d'une âme au désespoir, pour le supplier de ne pas abuser de mon état ; les pleurs les plus amers viennent inonder ses genoux, et tout ce que j'imagine de plus fort, tout ce que je crois de plus pathétique, j'ose essayer avec cet homme... A quoi tout cela servait-il, grand Dieu ! devais-je ignorer que les larmes ont un attrait de plus aux yeux du libertin ? devais-je douter que tout ce que j'entreprenais pour fléchir ces barbares ne devait réussir qu'à les enflammer ?...

- Prenez cette g..., dit Sévérino en fureur, saisissez-la, Clément, qu'elle soit nue dans une minute, et qu'elle apprenne que ce n'est pas chez des gens comme nous que la compassion étouffe la nature.

Clément écumait ; mes résistances n'avaient animé ; il me saisit d'un bras sec et nerveux ; entremêlant ses propos et ses actions de blasphèmes effroyables, en une minute il fait sauter mes vêtements.

- Voilà une belle créature, dit le supérieur en promenant ses doigts sur mes reins ; que Dieu m'écrase si j'en vois jamais une mieux faite ! Amis, poursuit ce moine, mettons de l'ordre dans nos procédés ; vous connaissez nos

formules de réception, qu'elle les
 subisse toutes, sans en excepter une
 seule ; que pendant ce temps les huit
 autres femmes se tiennent autour de
 vous, pour prévenir les besoins, ou
 pour les exciter.

Aussitôt un cercle se forme, on me
 place au milieu, et là, pendant plus de
 deux heures, je suis examinée,
 considérée, touchée par ces quatre
 noines, éprouvant tour à tour de
 chacun ou des éloges, ou des
 critiques.

Vous me permettez, madame, dit
 votre belle prisonnière en rougissant,
 de vous déguiser une partie des
 détails obscènes de cette odieuse
 cérémonie ; que votre imagination se

représente tout ce que la débauche peut en tel cas dicter à des scélérats ; qu'elle les voie successivement passer de mes compagnes à moi, comparer, rapprocher, confronter, discourir, et elle n'aura vraisemblablement encore qu'une faible idée de ce qui s'exécuta, dans ces premières orgies, bien légères sans doute, en comparaison de toutes les horreurs que j'allais bientôt éprouver.

- Allons, dit Sévérino dont les désirs prodigieusement exaltés ne peuvent plus se contenir, et qui dans cet affreux état donne l'idée d'un tigre prêt à dévorer sa victime, que chacun

le nous lui fasse éprouver sa
ouissance favorite.

Et l'infâme, me plaçant sur un canapé
dans l'attitude propice à ses
exécrables projets, me faisant tenir
par deux de ses moines, essaie de se
satisfaire avec moi de cette façon
criminelle et perverse qui ne nous fait
rassembler au sexe que nous ne
possédons pas, qu'en dégradant celui
que nous avons. Mais, ou cet
impudique est trop fortement
proportionné, ou la nature se révolte
en moi au seul soupçon de ces
plaisirs : il ne peut vaincre les
obstacles ; à peine se présente-t-il,
qu'il est aussitôt repoussé... Il écarte,
il presse, il déchire, tous ses efforts

ont superflus ; la fureur de ce monstre se porte sur l'autel où ne peuvent atteindre ses vœux ; il le rappe, il le pince, il le mord ; de nouvelles épreuves naissent du sein de ces brutalités ; les chairs ramollies se prêtent, le sentier s'entrouvre, le sélier pénètre ; je pousse des cris épouvantables ; bientôt la masse entière est engloutie, et la couleuvre, lançant aussitôt un venin qui lui ravit ses forces, cède enfin, en pleurant de rage, aux mouvements que je fais pour m'en dégager. Je n'avais de ma vie tant souffert.

Clément s'avance ; il est armé de verges ; ses perfides desseins éclatent dans ses yeux :

- C'est moi, dit-il à Sévérino, c'est moi qui vais vous venger, mon père ; c'est moi qui vais corriger cette vécore de ses résistances à vos plaisirs.

Il n'a pas besoin que personne me vienne ; un de ses bras m'enlace et me comprime sur un de ses genoux qui, repoussant mon ventre, lui expose plus à découvert ce qui va servir ses caprices. D'abord il essaie ses coups, il semble qu'il n'ait dessein que de préluder ; bientôt, enflammé de luxure, le cruel frappe autant qu'il a le forces : rien n'est exempt de sa férocité ; depuis le milieu des reins jusqu'aux gras des jambes, tout est parcouru par ce traître ; osant mêler

'amour à ces moments cruels, sa bouche se colle sur la mienne et veut respirer les soupirs que les douleurs n'arrachent... Mes larmes coulent, il les dévore, tour à tour il baise, menace, mais il continue de frapper ; pendant qu'il opère, une des femmes s'excite ; à genoux devant lui, de chacune de ses mains elle y travaille à l'envers ; mieux elle y réussit, plus les coups qui m'atteignent ont de violence ; je suis prête à être déchirée que rien n'annonce encore la fin de mes maux : on a beau s'épuiser de toutes parts, il est nul ; cette fin que j'attends ne sera l'ouvrage que de son délire ; une nouvelle cruauté le précède : ma gorge est à la merci de ce

brutal, elle l'irrite, il y porte les dents, l'anthropophage la mord : cet excès détermine la crise, l'encens s'échappe. Des cris affreux, l'effroyables blasphèmes en ont caractérisé les élans, et le moine énervé m'abandonne à Jérôme.

- Je ne serai pas pour votre vertu plus langereux que Clément, me dit ce libertin en caressant l'autel ensanglanté où vient de sacrifier ce moine, mais je veux baiser ces sillons ; je suis si digne de les entrouvrir aussi, que je leur dois un peu d'honneur ; je veux bien plus, continua ce vieux satyre en introduisant un de ses doigts où Sévérino s'est placé, je veux que la

oule ponde, et je veux dévorer son euf... existe-t-il ?... Oui, parbleu !... Oh ! mon enfant, qu'il est douillet !... Sa bouche remplace les doigts... On ne dit ce qu'il faut faire, j'exécute avec dégoût. Dans la situation où je suis, hélas ! m'est-il permis de refuser ! l'indigne est content... il m'avale, puis, me faisant mettre à genoux devant lui, il se colle à moi dans cette posture ; son ignominieuse passion s'assouvit dans un lieu qui n'interdit toute plainte. Pendant qu'il agit ainsi, la grosse femme le fouette, une autre, placée à hauteur de sa bouche, y remplit le même devoir auquel je viens d'être soumise.

- Ce n'est pas assez, dit l'infâme, il faut que dans chacune de mes nains... On ne saurait trop multiplier ces choses-là...

Les deux plus jolies filles s'approchent ; elles obéissent voilà les excès où la satiété a conduit l'étrôme. Quoi qu'il en soit, à force d'impuretés il est heureux, et ma bouche, au bout d'une demi-heure, seçoit enfin, avec une répugnance qu'il vous est facile de deviner, le légoûtant hommage de ce vilain homme.

Antonin paraît.

- Voyons donc, dit-il, cette vertu si pure ; endommagée par un seul assaut, à peine y doit-il paraître.

Les armes sont braquées, il se servirait volontiers des épisodes de Clément. Je vous l'ai dit, la justigation active lui plaît bien autant qu'à ce moine, mais comme il est pressé, l'état où son confrère m'a mise lui devient suffisant ; il examine cet état, il en jouit, et me laissant dans la posture si favorite d'eux tous, il melote un instant sur les deux demi-unes qui défendent l'entrée ; il ébranle en fureur les portiques du temple, il est bientôt au sanctuaire, l'assaut, quoique aussi violent que celui de Sévérino, fait dans un sentier moins étroit, n'est pourtant pas si rude à soutenir ; le vigoureux athlète saisit mes deux hanches, et suppléant

aux mouvements que je ne puis faire, il me secoue sur lui avec vivacité ; on lirait, aux efforts redoublés de cet Hercule, que non content d'être maître de la place, il veut la réduire en poudre. D'aussi terribles attaques, aussi nouvelles pour moi, me font succomber ; mais, sans inquiétude pour mes peines, le cruel vainqueur ne songe qu'à doubler ses plaisirs ; tout l'environne, tout l'excite, tout concourt à ses voluptés ; en face de lui, exhaussée sur mes reins, la fille de quinze ans, les jambes ouvertes, offre à sa bouche l'autel sur lequel il sacrifie chez moi ; il y pompe à loisir le suc précieux de la nature dont l'émission est à peine accordée par

elle à ce jeune enfant ; une des
vieilles, à genoux devant les reins de
non vainqueur, les agite, et de sa
langue impure animant ses désirs, elle
en détermine l'extase, pendant que
pour s'enflammer encore mieux, le
lébauché excite une femme de
chacune de ses mains ; il n'est pas un
de ses sens qui ne soit chatouillé, pas
un qui ne concoure à la perfection de
son délire ; il y touche, mais ma
constante horreur pour toutes ces
infamies m'empêche de le partager...
Il y arrive seul, ses élans, ses cris,
tout l'annonce, et je suis inondée,
malgré moi, des preuves d'une
lamme que je n'allume qu'en
sixième ; je retombe enfin sur le trône

où je viens d'être immolée, n'éprouvant plus mon existence que par ma douleur et mes larmes... mon désespoir et mes remords.

Pendant que dom Sévérino ordonne aux femmes de me faire manger, mais bien éloignée de me prêter à ces attentions, un accès de chagrin furieux vient assaillir mon âme. Moi qui mettais toute ma gloire, toute ma félicité dans ma vertu, moi qui me consolais de tous les maux de la fortune, pourvu que je fusse toujours sage, je ne puis tenir à l'horrible idée de me voir aussi cruellement flétrie par ceux de qui je devais attendre le plus de secours et de consolation : mes larmes coulent en abondance,

nes cris font retentir la voûte ; je me roule à terre, je meurtris mon sein, je n'arrache les cheveux, j'invoque mes bourreaux, et les supplie de me donner la mort... Le croirez-vous, madame, ce spectacle affreux les irrité encore plus.

- Ah ! dit Sévérino, je ne jouis jamais d'une plus belle scène : voyez, mes amis, l'état où elle me met ; il est nouï ce qu'obtiennent de moi les larmes féminines.

- Reprenons-la, dit Clément, et pour lui apprendre à hurler de la sorte, que la coquine dans ce second assaut soit traitée plus cruellement.

À peine ce projet est-il conçu qu'il l'exécute ; Sévérino s'avance, mais

quoiqu'il en eût dit, ses désirs ayant besoin d'un degré d'irritation de plus, ce n'est qu'après avoir mis en usage ces cruels moyens de Clément qu'il réussit à trouver les forces nécessaires à l'accomplissement de son nouveau crime. Quel excès de férocité, grand Dieu ! Se pouvait-il que ces monstres la portassent au point de choisir l'instant d'une crise de douleur morale de la violence de celle que j'éprouvais, pour m'en faire subir une physique aussi barbare !

- Il serait injuste que je n'employasse pas, au principal, avec cette novice, ce qui nous sert si bien comme épisode, dit Clément en commençant

l'agir, et je vous réponds que je ne la raiterai pas mieux que vous.

- Un instant, dit Antonin au supérieur qu'il voyait prêt à me ressaisir ; pendant que votre zèle va s'exhaler dans les parties postérieures de cette belle fille, je peux, ce me semble, encenser le dieu contraire ; nous la nettoirons entre nous deux.

La posture s'arrange tellement, que je puis encore offrir ma bouche à l'érosme ; on l'exige ; Clément se place dans mes mains ; je suis contrainte à l'exciter ; toutes les prêtresses entourent ce groupe affreux ; chacune prête aux acteurs ce qu'elle sait devoir l'exciter davantage ; cependant, je supporte

out ; le poids entier est sur moi eule ; Sévérino donne le signal, les rois autres le suivent de près, et me voilà, pour la seconde fois, indignement souillée des preuves de la dégoûtante luxure de ces indignes coquins.

- En voilà suffisamment pour un premier jour, dit le supérieur ; il faut maintenant lui faire voir que ses compagnes ne sont pas mieux traitées qu'elle.

On me place dans un fauteuil élevé, et là, je suis contrainte à considérer les nouvelles horreurs qui vont terminer les orgies.

Les moines sont en haie ; toutes les cœurs défilent devant eux, et

çoivent le fouet de chacun ; elles ont ensuite obligées d'exciter leurs bourreaux avec la bouche pendant que ceux-ci les tourmentent et les nvectivent.

La plus jeune, celle de dix ans, se place sur le canapé, et chaque religieux vient lui faire subir un supplice de son choix ; près d'elle est la fille de quinze, dont celui qui vient le faire endurer la punition doit jouir aussitôt à sa guise ; c'est le plastron : la plus vieille doit suivre le moine qui agit, afin de le servir, ou dans cette opération, ou dans l'acte qui doit terminer. Sévérino n'emploie que sa main pour molester celle qui s'offre à lui, et vole s'engloutir au sanctuaire

lui le délecte et que lui présente celle qu'on a placée près de là ; armée d'une poignée d'orties, la vieille lui end ce qu'il vient de faire ; c'est du sein de ces douloureuses titillations que naît l'ivresse de ce libertin... Consultez-le, s'avouera-t-il cruel ? Il n'a rien fait qu'il n'endure lui-même. Clément pince légèrement les chairs de la petite fille : la jouissance offerte de ce côté lui devient interdite, mais on le traite comme il a traité, et il laisse aux pieds de l'idole l'encens qu'il n'a plus la force de lancer jusqu'au sanctuaire.

Antonin s'amuse à pétrir fortement les parties charnues du corps de sa victime ; embrasé des bonds qu'elle

ait, il se précipite dans la partie offerte à ses plaisirs de choix. Il est, à son tour, pétri, battu, et son ivresse est le fruit des tourments.

Le vieux Jérôme ne se sert que de ses dents, mais chaque morsure laisse une trace dont le sang jaillit aussitôt ; après une douzaine, le plastron lui présente la bouche ; il y apaise sa fureur, pendant qu'il est mordu lui-même aussi fortement qu'il l'a fait.

Les moines boivent et reprennent des forces.

La femme de trente-six ans, grosse de trois mois, ainsi que je vous l'ai dit, est huchée par eux sur un piédestal de huit pieds de haut ; ne pouvant y poser qu'une jambe, elle est obligée

l'avoir l'autre en l'air ; autour d'elle ont des matelas garnis de ronces, de ronces, d'épines, à trois pieds d'épaisseur ; une gaule flexible lui est donnée pour la soutenir : il est aisé de voir, d'un côté l'intérêt qu'elle a de ne point choir, de l'autre l'impossibilité de garder l'équilibre ; c'est cette alternative qui divertit les noines. Rangés tous les quatre autour d'elle, ils ont chacun une ou deux femmes qui les excitent diversement pendant ce spectacle ; toute grosse qu'elle est, la malheureuse reste en attitude près d'un quart d'heure ; les forces lui manquent enfin, elle tombe sur les épines, et nos scélérats, enivrés de luxure, vont offrir pour la

lernière fois sur son corps
 'abominable hommage de leur
 érocité... On se retire.

Le supérieur me mit entre les mains
 le celle de ces filles, âgée de trente
 ans, dont je vous ai parlé ; on la
 nommait Omphale ; elle fut chargée
 de m'instruire, de m'installer dans
 mon nouveau domicile ; mais je ne
 vis ni n'entendis rien ce premier soir ;
 inéantie, désespérée, je ne pensais
 qu'à prendre un peu de repos ;
 'aperçus dans la chambre où l'on me
 plaçait de nouvelles femmes qui
 n'étaient point au souper ; je remis au
 jour d'ensuite l'examen de tous ces
 nouveaux objets, et ne m'occupai
 qu'à chercher un peu de repos.

Omphale me laissa tranquille ; elle alla se mettre au lit, de son côté ; à peine suis-je dans le mien, que toute l'horreur de mon sort se présente encore plus vivement à moi : je ne pouvais revenir, ni des exécutions que j'avais souffertes, ni de celles dont on m'avait rendue témoin. Hélas ! si quelquefois mon imagination s'était égarée sur ces plaisirs, je les croyais chastes comme de Dieu qui les inspirait, données par la nature pour servir de consolation aux humains, je les supposais nés de l'amour et de la délicatesse. J'étais bien loin de croire que l'homme, à l'exemple des bêtes féroces, ne pût avoir qu'en faisant frémir sa

compagne... Puis revenant sur la fatalité de mon sort... « Ô juste ciel ! ne disais-je, il est donc bien certain maintenant qu'aucun acte de vertu n'émanera de mon cœur sans qu'il ne soit aussitôt suivi d'une peine ! Et quel mal faisais-je, grand Dieu ! en désirant de venir accomplir dans ce monde souvent quelques devoirs de religion ? Offensé-je le ciel en voulant le prier ? Incompréhensibles décrets de la providence, daignez donc, continuai-je, vous ouvrir à mes vœux, si vous ne voulez pas que je me révolte contre vous ! » Des larmes mères suivirent ces réflexions, et j'en étais encore inondée, quand le

our parut ; Omphale alors s'approcha
le mon lit.

- Chère compagne, me dit-elle, je
viens t'exhorter à prendre du
courage ; j'ai pleuré comme toi dans
les premiers jours, et maintenant
l'habitude est prise ; tu t'y
accoutumeras comme j'ai fait ; les
commencements sont terribles ; ce
n'est pas seulement la nécessité
d'assouvir les passions de ces
lébauchés qui fait le supplice de
notre vie, c'est la perte de notre
liberté, c'est la manière cruelle dont
on nous conduit dans cette affreuse
maison.

Les malheureux se consolent en en
voyant d'autres auprès d'eux.

Quelque cuisantes que fussent mes douleurs, je les apaisai un instant, pour prier ma compagne de me mettre au fait des maux auxquels je levais m'attendre.

- Un moment, me dit mon institutrice, lève-toi, parcourons l'abord notre retraite, observe les nouvelles compagnes ; nous discuterons ensuite.

En souscrivant aux conseils de l'Omphale, je vis que j'étais dans une fort grande chambre où se trouvaient huit petits lits d'indienne assez propres ; près de chaque lit était un cabinet ; mais toutes les fenêtres qui éclairaient ou ces cabinets ou la chambre étaient élevées à cinq pieds

le terre et garnies de barreaux en ledans et en dehors. Dans la principale chambre était, au milieu, une grande table fixée en terre, pour manger ou pour travailler ; trois autres portes revêtues de fer closaient cette chambre ; point de serrures de votre côté : d'énormes verrous de l'autre.

- Voilà donc notre prison ? dis-je à Omphale.

- Hélas ! oui, ma chère, me répondit-elle ; telle est notre unique habitation ; les huit autres filles ont près d'ici une semblable chambre, et nous ne nous communiquons jamais que quand il plaît aux moines de nous réunir.

’entrai dans le cabinet qui m’était destiné ; il avait environ huit pieds carrés ; le jour y venait, comme dans l’autre pièce, par une fenêtre très haute et toute garnie de fer. Les seuls meubles étaient un bidet, une toilette et une chaise percée. Je revins ; mes compagnes, empressées de me voir, m’entourèrent ; elles étaient sept : je faisais la huitième. Omphale, demeurant dans l’autre chambre, n’était dans celle-ci que pour m’instruire ; elle y resterait si je le voulais, et l’une de celles que je voyais la remplacerait dans sa chambre ; j’exigeai cet arrangement, il eut lieu. Mais avant d’en venir au récit d’Omphale, il me paraît

essentiel de vous peindre les sept nouvelles compagnes que me donnait ce sort ; j'y procéderai par ordre d'âge, comme je l'ai fait pour les autres.

La plus jeune avait douze ans, une physionomie très vive et très spirituelle, les plus beaux cheveux et la plus jolie bouche.

La seconde avait seize ans ; c'était une des plus belles blondes qu'il fût possible de voir, des traits vraiment délicieux, et toutes les grâces, toute la gentillesse de son âge, mêlées à une sorte d'intérêt, fruit de sa tristesse, qui la rendait mille fois plus belle encore.

La troisième avait vingt-trois ans ; très jolie, mais trop d'effronterie, trop l'impudence dégradait, selon moi, sans elle, les charmes dont l'avait louée la nature.

La quatrième avait vingt-six ans ; elle était faite comme Vénus ; des formes cependant un peu trop prononcées ; une blancheur éblouissante ; la physionomie douce, ouverte et riante, de beaux yeux, la bouche un peu grande, mais admirablement neublée, et de superbes cheveux blonds.

La cinquième avait trente-deux ans ; elle était grosse de quatre mois, une figure ovale, un peu triste, de grands yeux remplis d'intérêt, très pâle, une

anté délicate, une voix tendre, et peu le fraîcheur ; naturellement libertine : elle s'épuisait, me dit-on, elle-même.

La sixième avait trente-trois ans ; une femme grande, bien découpée, le plus beau visage du monde, de belles chairs.

La septième avait trente-huit ans ; un vrai modèle de taille et de beauté ; c'était la doyenne de ma chambre ; Omphale me prévint de sa néchanceté, et principalement du goût qu'elle avait pour les femmes.

- Lui céder est la vraie façon de lui plaire, me dit ma compagne ; lui résister est assembler sur sa tête tous les maux qui peuvent nous affliger dans cette maison. Tu y réfléchiras.

Omphale demanda à Ursule (c'était le nom de la doyenne) la permission de m'enseigner ; Ursule y consentit sous condition que j'irais la baiser. Je n'approchai d'elle : sa langue impure voulut se réunir à la mienne, pendant que ses doigts travaillaient à déterminer des sensations qu'elle était bien loin d'obtenir. Il fallut pourtant malgré moi me prêter à tout, et quand elle crut avoir triomphé, elle me renvoya dans mon cabinet, où Omphale me parla de la manière suivante.

- Toutes les femmes que tu as vues hier, ma chère Thérèse, et celles que tu viens de voir, se divisent en quatre classes de quatre filles chacune. La

première est appelée la classe de l'enfance : elle contient les filles depuis l'âge le plus tendre jusqu'à celui de seize ans ; un habillement blanc les distingue.

La seconde classe, dont la couleur est le vert, s'appelle la classe de la jeunesse ; elle contient les filles de seize jusqu'à vingt ans.

La troisième classe est celle de l'âge raisonnable ; elle est vêtue de bleu ; on y est depuis vingt-un jusqu'à trente ; c'est celle où nous sommes l'une et l'autre.

La quatrième classe, vêtue de rouge, est destinée pour l'âge mûr ; elle est composée de tout ce qui passe trente ans.

Du ces filles se mêlent indifféremment aux soupers des Révérends Pères, ou elles y paraissent par classe : tout dépend du caprice des moines ; mais hors des soupers, elles sont mêlées dans les deux chambres, comme tu peux en juger par celles qui habitent la nôtre.

L'instruction que j'ai à te donner, me lit Omphale, doit se renfermer sous quatre articles principaux : nous traiterons dans le premier de ce qui concerne la maison ; dans le second, nous placerons ce qui regarde la tenue des filles, leur punition, leur nourriture, etc., etc., etc. ; le troisième article t'instruira de l'arrangement des plaisirs de ces moines, de la

nanière dont les filles y servent ; le quatrième te développera l'histoire des réformes et des changements.

Je ne te peindrai point, Thérèse, les dehors de cette affreuse maison, tu les connais aussi bien que moi ; je ne parlerai que de l'intérieur ; on me l'a fait voir afin que je puisse en donner l'image aux nouvelles venues, et leur ôter par ce tableau toute envie de s'évader. Hier, Sévérino t'en expliqua une partie, il ne te trompa point, ma chère. L'église et le pavillon qui y tient forment ce qu'on appelle proprement le château ; mais tu ignores comment est situé le corps de logis que nous

habitons, comment on y parvient ; le voici. Au fond de la sacristie, derrière l'autel, est une porte masquée dans la boisserie qu'un ressort ouvre ; cette porte est l'entrée d'un boyau, aussi obscur que long, des sinuosités duquel ta frayeur en entrant s'empêcha, sans doute, de s'apercevoir ; d'abord ce boyau descend, parce qu'il faut qu'il passe sous un fossé de trente pieds de profondeur, ensuite il remonte après la largeur de ce fossé, et ne règne plus qu'à six pieds sous le sol ; c'est ainsi qu'il arrive aux souterrains de votre pavillon, éloigné de l'autre l'environ un quart de lieue. Six enceintes épaisses s'opposent à ce

pu'il soit possible d'apercevoir ce logement-ci, fût-on même monté sur le clocher de l'église ; la raison de cela est simple : le pavillon est très bas, il n'a pas vingt-cinq pieds, et les enceintes composées, les unes de murailles, les autres de haies vives très serrées les unes sur les autres, en ont chacune plus de cinquante de haut : de quelque part qu'on observe cette partie, elle ne peut donc être prise que pour un taillis de la forêt, mais jamais pour une habitation ; c'est donc, ainsi que je viens de le lire, par une trappe donnant dans les souterrains que se trouve la sortie du corridor obscur dont je t'ai donné l'idée, et duquel il est impossible que

tu te souviennes d'après l'état où tu levais être en le traversant. Ce pavillon-ci, ma chère, n'a en tout que les souterrains, un plain-pied, un entresol et un premier étage ; le dessus est une voûte très épaisse, garnie d'une cuvette de plomb pleine de terre, dans laquelle sont plantés les arbustes toujours verts qui, se mariant avec les haies qui nous environnent, donnent au total un air de massif encore plus réel. Les souterrains forment une grande salle au milieu et huit cabinets autour, dont deux servent de cachots aux filles qui ont mérité cette punition, et les six autres de caves ; au-dessus, se trouvent la salle des soupers, les

cuisines, les offices, et deux cabinets où les moines passent quand ils veulent isoler leurs plaisirs et les goûter avec nous, hors des yeux de leurs confrères. Les entresols composent huit chambres, dont quatre ont un cabinet ; ce sont les cellules où les moines couchent, et nous introduisent, quand leur libéralité nous destine à partager leurs lits ; les quatre autres chambres sont celles des frères servants, dont l'un est notre geôlier, le second le valet des moines, le troisième le chirurgien, ayant dans sa cellule tout ce qu'il faut pour des besoins pressants, et le quatrième le cuisinier ; ces quatre frères sont

ourds et muets ; difficilement on attendrait donc d'eux, comme tu vois, quelques consolations ou quelques secours ; ils ne s'arrêtent jamais l'ailleurs avec nous, et il nous est très défendu de leur parler. Le dessus de ces entresols forme les deux sérails ; ils se ressemblent parfaitement l'un et l'autre ; c'est, comme tu vois, une grande chambre où tiennent huit cabinets. Ainsi, tu conçois, chère fille, qu'à supposer que l'on rompît les barreaux de nos croisées, et que l'on descendît par la fenêtre, on serait encore loin de pouvoir s'évader, puisqu'il resterait à franchir cinq ou six toises vives, une forte muraille et un large fossé : ces obstacles fussent-ils

nême vaincus, où retomberait-on, l'ailleurs ? Dans la cour du couvent qui, soigneusement fermée elle-même, n'offrirait pas encore dès le premier moment une sortie bien sûre. Un moyen d'évasion, moins périlleux peut-être, serait, je l'avoue, de découvrir dans nos souterrains la bouche du boyau qui y rend ; mais comment parvenir dans ces souterrains, perpétuellement enfermés comme nous le sommes ? Et fût-on même, cette ouverture ne se rouvrirait pas encore, elle rend dans un coin perdu, ignoré de nous et barricadé lui-même de grilles dont eux seuls ont la clef. Cependant, tous ces inconvénients se trouvassent-ils

vaincus, fût-on dans le boyau, la route n'en serait pas encore plus sûre pour nous ; elle est garnie de pièges qu'eux seuls connaissent, et où se prendraient inévitablement les personnes qui voudraient la parcourir sans eux. Il faut donc renoncer à l'évasion, elle est impossible, l'hérèse ; crois que si elle était praticable, il y a longtemps que j'aurais fui ce détestable séjour, mais cela ne se peut. Ceux qui y sont n'en sortent jamais qu'à la mort ; et de là naît cette impudence, cette cruauté, cette tyrannie dont ces scélérats usent avec nous ; rien ne les embrase, rien ne leur monte l'imagination comme l'impunité que leur promet cette

nabordable retraite ; certains de
l'avoir jamais pour témoins de leurs
excès que les victimes mêmes qui les
assouvissent, bien sûrs que jamais
leurs écarts ne seront révélés, ils les
portent aux plus odieuses extrémités ;
délivrés du frein des lois, ayant brisé
ceux de la religion, méconnaissant
ceux des remords, il n'est aucune
atrocité qu'ils ne se permettent, et
dans cette apathie criminelle, leurs
abominables passions se trouvent
l'autant plus voluptueusement
chatouillées que rien, disent-ils, ne
les enflamme comme la solitude et le
silence, comme la faiblesse d'une
part et l'impunité de l'autre. Les
noines couchent régulièrement toutes

es nuits dans ce pavillon, ils s'y endent à cinq heures du soir, et etournent au couvent le lendemain matin sur les neuf heures, excepté un qui, tour à tour, passe ici la journée : on l'appelle le régent de garde. Nous verrons bientôt son emploi. Pour les quatre frères, ils ne bougent jamais ; nous avons dans chaque chambre une sonnette qui communique dans la cellule du geôlier ; la doyenne seule a le droit de la sonner, mais lorsqu'elle le fait en raison de ses besoins, ou des nôtres, on accourt à l'instant. Les sœurs apportent en revenant, chaque jour, eux-mêmes les provisions nécessaires, et les remettent au cuisinier qui les emploie d'après leurs

ordres ; il y a une fontaine dans les
 outerrains, et des vins de toute
 espèce et en abondance dans les
 caves.

Passons au second article, ce qui tient
 à la tenue des filles, à leur nourriture,
 à leur punition, etc.

Notre nombre est toujours égal ; les
 arrangements sont pris de manière
 que nous soyons toujours seize : huit
 dans chaque chambre ; et, comme tu
 vois, toujours dans l'uniforme de nos
 classes ; la journée ne se passera pas
 sans qu'on te donne les habits de
 celle où tu entres ; nous sommes tous
 ces jours en déshabillé de la couleur
 qui nous appartient ; le soir, en lévite
 de cette même couleur, coiffées du

nieux que nous pouvons ; la doyenne
le la chambre a sur nous tout
pouvoir, lui désobéir est un crime ;
elle est chargée du soin de nous
inspecter avant que nous ne nous
rendions aux orgies, et si les choses
ne sont pas dans l'état désiré, elle est
punie ainsi que nous. Les fautes que
nous pouvons commettre sont de
plusieurs sortes. Chacune a sa
punition particulière dont le tarif est
affiché dans les deux chambres ; le
régent de jour, celui qui vient, comme
je te l'expliquerai tout à l'heure, nous
signifier les ordres, nommer les filles
au souper, visiter nos habitations, et
recevoir les plaintes de la doyenne, ce
moine, dis-je, est celui qui distribue

e soir la punition que chacune a méritée. Voici l'état de ces punitions à côté des crimes qui nous les calent.

Ne pas être levée le matin à l'heure prescrite : trente coups de fouet (car c'est presque toujours par ce supplice que nous sommes punies ; il était assez simple qu'un épisode des plaisirs de ces libertins devînt leur correction de choix) ; présenter ou par malentendu, ou par quelque cause que ce puisse être, une partie du corps, dans l'acte des plaisirs, au lieu de celle qui est désirée : cinquante coups ; être mal vêtue, ou mal coiffée : vingt coups ; n'avoir pas averti lorsqu'on a ses règles : soixante coups ; le jour où le

chirurgien a constaté votre grossesse : cent coups ; négligence, impossibilité, ou refus dans les propositions luxurieuses : deux cents coups. Et combien de fois leur infernale méchanceté nous prend-elle en défaut sur cela, sans que nous ayons le plus léger tort ! Combien de fois l'un d'eux demande-t-il subitement ce qu'il sait bien que l'on vient d'accorder à l'autre, et ce qui ne peut se refaire tout de suite ! Il n'en faut pas moins subir la correction ; jamais nos remontrances, jamais nos plaintes ne sont écoutées ; il faut obéir ou être corrigées. Défauts de conduite dans la chambre ou désobéissance à la doyenne : soixante

coups ; l'apparence des pleurs, du chagrin, des remords, l'air même du plus petit retour à la religion : deux cents coups. Si un moine vous choisit pour goûter avec vous la dernière prise du plaisir et qu'il n'y puisse parvenir, soit qu'il y ait de sa faute, ce qui est très commun, soit qu'il y ait de la vôtre : sur-le-champ, trois cents coups. Le plus petit air de répugnance aux propositions des moines, de quelque nature que puissent être ces propositions : deux cents coups ; une entreprise d'évasion, une révolte : neuf jours de sachot, toute nue, et trois cents coups le fouet chaque jour ; cabales, mauvais conseils, mauvais propos

entre soi, dès que cela est découvert : trois cents coups ; projets de suicide, refus de se nourrir comme il convient : deux cents coups ; manquer de respect aux moines : cent quatre-vingts coups. Voilà nos seuls délits, nous pouvons d'ailleurs faire tout, ce qui nous plaît, coucher ensemble, nous quereller, nous battre, nous porter aux derniers excès de l'ivrognerie et de la gourmandise, jurer, blasphémer : tout cela est égal, on ne nous dit mot pour ces fautes-là ; nous ne sommes tancées que pour celles que je viens de te dire, mais les moines peuvent nous épargner beaucoup de ces désagréments, si elles le veulent. Malheureusement,

cette protection ne s'achète que par les complaisances souvent plus lâcheuses que les peines garanties par elles ; elles sont du même goût dans l'une et l'autre salle, et ce n'est qu'en leur accordant des faveurs qu'on parvient à les enchaîner. Si on les refuse, elles multiplient sans raison la somme de vos torts, et les moines qu'on sert, en en doublant l'état, bien loin de les gronder de leur injustice, les y encouragent sans cesse ; elles sont elles-mêmes soumises à toutes ces règles, et de plus très sévèrement punies, si on les soupçonne indulgentes. Ce n'est pas que ces libertins aient besoin de tout cela pour sévir contre nous, mais ils sont

rien aisés d'avoir des prétextes ; cet air de nature prête des charmes à leur volupté, elle s'en accroît. Nous avons chacune une petite provision de linge en entrant ici ; on nous donne tout par demi-douzaine, et l'on renouvelle chaque année, mais il faut rendre ce que nous apportons ; il ne nous est pas permis d'en garder la moindre chose ; les plaintes des quatre frères dont je t'ai parlé sont écoutées comme celles de la doyenne ; nous sommes punies sur leur simple réclamation ; mais ils ne nous demandent rien au moins, et il n'y a pas tant à craindre qu'avec les doyennes, très exigeantes et très dangereuses quand le caprice ou la vengeance dirige

eurs procédés. Notre nourriture est fort bonne et toujours en très grande abondance ; s'ils ne recueillaient de là des branches de volupté, peut-être cet article n'irait-il pas aussi bien, mais comme leurs sales débauches y gagnent, ils ne négligent rien pour nous gorger de nourriture : ceux qui aiment à nous fouetter, nous ont plus dodues, plus grasses, et ceux qui, comme te disait Jérôme hier, aiment à voir pondre la poule, sont sûrs, au moyen d'une abondante nourriture, d'une plus grande quantité d'œufs. En conséquence, nous sommes servies quatre fois le jour ; on nous donne à déjeuner, entre neuf et dix heures, toujours une volaille au riz,

les fruits crus ou des compotes, du thé, du café, ou du chocolat ; à une heure on sert le dîner ; chaque table de huit est servie de même : un très bon potage, quatre entrées, un plat de rôti et quatre entremets ; du dessert en toute saison. A cinq heures et demie, on sert le goûter : des pâtisseries ou des fruits ; le souper est excellent sans doute, si c'est celui des religieuses ; si nous n'y assistons pas, comme nous ne sommes alors que quatre par chambre, on nous sert à la fois trois plats de rôti et quatre entremets ; nous avons chacune par jour une bouteille de vin blanc, une de rouge, et une demi-bouteille de liqueur ; celles qui ne boivent pas

autant sont libres de donner aux autres ; il y en a parmi nous de très gourmandes qui boivent étonnamment, qui s'enivrent, et tout cela sans qu'elles en soient éprimandées ; il en est également à qui ces quatre repas ne suffisent pas encore ; elles n'ont qu'à sonner, on leur apporte aussitôt ce qu'elles demandent.

Les doyennes obligent à manger aux repas, et si l'on persistait à ne le vouloir point faire, par quelque motif que ce pût être, à la troisième fois, on serait sévèrement punie. Le souper des moines est composé de trois plats le rôti, de six entrées relevées par une pièce froide et huit entremets, du

ruit, trois sortes de vin, du café et les liqueurs. Quelquefois, nous sommes à table toutes les huit avec eux ; quelquefois ils obligent quatre de nous à les servir, et elles soupent après ; il arrive aussi de temps en temps qu'ils ne prennent que quatre filles à souper ; communément alors, ce sont des classes entières ; quand nous y sommes huit, il y en a toujours deux de chaque classe. Il est inutile de te dire que jamais personne au monde ne nous visite ; aucun étranger, sous quelque prétexte que ce puisse être, n'est introduit dans ce pavillon. Si nous tombons malades, le seul frère chirurgien nous soigne, et si nous mourons, c'est sans aucun

ecours religieux ; on nous jette dans
in des intervalles formés par les
raies, et tout est dit ; mais par une
nsigne cruauté, si la maladie devient
rop grave, ou qu'on en craigne la
ontagion, on n'attend pas que nous
oyons mortes pour nous enterrer ; on
ous enlève et nous place où je t'ai
lit, encore toute vivante ; depuis dix-
uit ans que je suis ici, j'ai vu plus de
lix exemples de cette insigne
érocity ; ils disent à cela qu'il vaut
nieux en perdre une que d'en risquer
eize ; que c'est d'ailleurs une perte
i légère qu'une fille, si aisément
éparée, qu'on y doit avoir peu de
egrets.

Passons à l'arrangement des plaisirs des moines et à tout ce qui tient à cette partie.

Nous nous levons ici à neuf heures précises du matin, en toute saison ; nous nous couchons plus ou moins tard, en raison du souper des moines. Aussitôt que nous sommes levées, le régent de jour vient faire sa visite, il s'assoit dans un grand fauteuil, et là, chacune de nous est obligée d'aller se placer devant lui les jupes relevées du côté qu'il aime ; il touche, il baise, il examine, et quand toutes ont rempli ce devoir, il nomme celles qui doivent être du souper ; il leur prescrit l'état dans lequel il faut qu'elles soient, il prend les plaintes

les mains de la doyenne, et les punitions s'imposent. Rarement ils sortent sans une scène de luxure à laquelle nous sommes communément employées toutes les huit. La doyenne dirige ces actes libidineux, et la plus entière soumission de notre part y règne. Avant le déjeuner, il arrive souvent qu'un des Révérends Pères fait demander dans son lit une lettre nous ; le frère geôlier apporte une carte où est le nom de celle que l'on veut ; le régent du jour l'occupât-il alors, il n'a pas même le droit de la retenir, elle passe, et revient quand on la renvoie. Cette première cérémonie finie, nous déjeunons ; de ce moment jusqu'au soir, nous n'avons plus rien

à faire ; mais à sept heures en été, à dix en hiver, on vient chercher celles qui ont été nommées ; le frère geôlier les conduit lui-même, et, après le souper, celles qui ne sont pas retenues pour la nuit reviennent au érail. Souvent aucune ne reste, ce sont de nouvelles que l'on envoie prendre pour la nuit ; et on les prévient également, plusieurs heures à l'avance, du costume où il faut qu'elles se rendent ; quelquefois il n'y a que la fille de garde qui couche.

- La fille de garde, interrompis-je, quel est donc ce nouvel emploi ?

- Le voici, me répondit mon historienne. Tous les premiers des mois, chaque moine adopte une fille

qui doit pendant cet intervalle lui tenir lieu de servante et de plastron à ses indignes désirs ; les doyennes seules sont exceptées, en raison du devoir de leur chambre. Ils ne peuvent ni les changer dans le cours du mois, ni leur faire faire deux mois de suite ; rien n'est cruel, rien n'est plus dur comme les corvées de ce service, et je ne sais comment tu t'y feras. Aussitôt que cinq heures du soir sonnent, la fille de garde descend vers du moine qu'elle sert, et elle ne le quitte plus jusqu'au lendemain, à l'heure où il repasse au couvent. Elle le reprend dès qu'il revient ; ce peu d'heures s'emploie par elle à manger et à se reposer, car il faut qu'elle

veille pendant les nuits qu'elle passe auprès de son maître ; je te le répète, cette malheureuse est là pour servir le plastron à tous les caprices qui peuvent passer par la tête de ce libertin : soufflets, fustigations, mauvais propos, jouissances, il faut qu'elle endure tout ; elle doit être debout toute la nuit dans la chambre de son patron et toujours prête à s'offrir aux passions qui peuvent agiter ce tyran ; mais la plus cruelle, la plus ignominieuse de ces servitudes, est la terrible obligation où elle est de présenter sa bouche ou sa gorge à l'un ou l'autre besoin de ce monstre ; il ne se sert jamais d'aucun autre vase : il faut qu'elle reçoive

out, et la plus légère répugnance est aussitôt punie des tourments les plus barbares. Dans toutes les scènes de luxure, ce sont ces filles qui aident aux plaisirs, qui les soignent, et qui approprient tout ce qui a pu être souillé : un moine l'est-il en venant le jour d'une femme ? c'est à la bouche de la suivante à réparer ce désordre ; veut-il être excité ? c'est le sein de cette malheureuse ; elle l'accompagne en tout lieu, l'habille, le déshabille, le sert, en un mot, dans tous les instants, a toujours tort, et est toujours battue ; aux soupers, sa place est, ou derrière la chaise de son maître, ou, comme un chien, à ses pieds, sous la table, ou à genoux,

entre ses cuisses, l'excitant de sa bouche ; quelquefois elle lui sert de siège ou de flambeau ; d'autres fois elles seront toutes quatre autour de la table, dans les attitudes les plus luxurieuses, mais en même temps les plus gênantes. Si elles perdent l'équilibre, elles risquent ou de tomber sur des épines qui sont placées près de là, ou de se casser un membre, ou même de se tuer, ce qui n'est pas sans exemple ; et pendant ce temps les scélérats se réjouissent, font lébauche, s'enivrent à loisir de mets, de vins, de luxure et de cruauté.

- Ô ciel ! dis-je à ma compagne en frémissant d'horreur, peut-on se porter à de tels excès ! Quel enfer !

- Écoute, Thérèse, écoute, mon enfant, tu es loin de savoir encore tout, dit Omphale. L'état de grossesse, révéré dans le monde, est une certitude de réprobation parmi les infâmes, il ne dispense ni des punitions, ni des gardes ; il est au contraire un véhicule aux peines, aux humiliations, aux chagrins. Combien de fois est-ce à force de coups qu'ils ont avorter celles dont ils se décident à ne pas recueillir le fruit ! et s'ils le recueillent, c'est pour en jouir : ce que je te dis ici doit te suffire pour t'engager à te préserver de cet état le plus longtemps possible.

- Mais le peut-on ?

- Sans doute, il est de certaines sponges... Mais si Antonin s'en aperçoit, on n'échappe point à son courroux ; le plus sûr, est d'étouffer l'impression de la nature en démontant l'imagination, et avec de pareils scélérats, cela n'est pas difficile.

Au reste, poursuit mon institutrice, il y a ici des attenances et des parentés dont tu ne te doutes pas, et qu'il est bon de t'expliquer, mais ceci entrant dans le quatrième article, c'est-à-dire dans celui de nos recrues, de nos réformes et de nos changements, je vais l'entamer pour y enfermer ce petit détail.

Tu n'ignores pas, Thérèse, que les quatre moines qui composent ce couvent sont à la tête de l'ordre, sont tous quatre de familles distinguées, et tous quatre fort riches par eux-mêmes. Indépendamment des fonds considérables faits par l'ordre des Bénédictins pour l'entretien de cette voluptueuse retraite, où tous ont espoir de passer tour à tour, ceux qui y sont ajoutent encore à ces fonds une partie considérable de leurs biens ; ces deux objets réunis montent à plus de cent mille écus par an, qui ne servent qu'aux recrues ou aux dépenses de la maison ; ils ont douze femmes sûres et de confiance, uniquement chargées du soin de leur

amener un sujet chaque mois, entre
 l'âge de douze ans et celui de trente,
 ni au-dessous, ni au-dessus. Le sujet
 doit être exempt de tout défaut et
 loué du plus de qualités possible,
 mais principalement d'une naissance
 distinguée. Les enlèvements, bien
 payés, et toujours faits très loin d'ici,
 n'entraînent aucun inconvénient ; je
 n'en ai jamais vu résulter de plaintes.
 Leurs extrêmes soins les mettent à
 couvert de tout ; ils ne tiennent pas
 absolument aux prémices ; une fille
 déjà séduite, ou une femme mariée,
 leur plaît également ; mais il faut que
 le rapt ait lieu, il faut qu'il soit
 constaté ; cette circonstance les
 attire ; ils veulent être certains que

eurs crimes coûtent des pleurs ; ils enverraient une fille qui se rendrait à eux volontairement ; si tu ne t'étais prodigieusement défendue, s'ils t'eussent pas reconnu un fond réel de vertu dans toi, et par conséquent la certitude d'un crime, ils ne t'eussent pas gardée vingt-quatre heures. Tout ce qui est ici, Thérèse, est donc de la meilleure naissance ; telle que tu me vois, chère amie, je suis la fille unique du comte de ***, enlevée à Paris à l'âge de douze ans, et destinée à avoir cent mille écus de dot un jour ; je fus ravie dans les bras de ma gouvernante qui me ramenait seule dans une voiture, d'une campagne de mon père à l'abbaye de Panthemont

où j'étais élevée ; ma gouvernante
disparut ; elle était
raisonnablement gagnée ; je fus
menée ici en poste. Toutes les autres
ont dans le même cas. La fille de
vingt ans appartient à l'une des
familles les plus distinguées du
Poitou. Celle de seize est fille du
baron de ***, l'un des plus grands
seigneurs de Lorraine ; des comtes,
les ducs et des marquis sont les pères
de celle de vingt-trois, de celle de
dix-huit, de celle de quinze, de celle de
douze, de celle de treize ; pas
une enfin qui ne puisse réclamer les
plus beaux titres, et pas une qui ne
soit traitée avec la dernière
dignité. Mais ces malhonnêtes
gens ne se sont pas contentés de ces

horreurs ; ils ont voulu déshonorer le sein même de leur propre famille. La jeune personne de vingt-six, l'une de nos plus belles sans doute, est la fille de Clément, celle de trente-six est la nièce de Jérôme.

Dès qu'une nouvelle fille est arrivée dans ce cloaque impur, dès qu'elle y est à jamais soustraite à l'univers, on en réforme aussitôt une, et voilà, chère fille, voilà le complément de nos douleurs ; le plus cruel de nos maux est d'ignorer ce qui nous arrive, dans ces terribles et inquiétantes réformes. Il est absolument impossible de dire ce qu'on devient en quittant ces lieux. Nous avons autant de preuves que notre solitude

ous permet d'en acquérir, que les
 illes réformées par les moines ne
 eparaissent jamais ; eux-mêmes nous
 en préviennent, ils ne nous cachent
 as que cette retraite est notre
 ombeau ; mais nous assassinent-ils ?
 uste ciel ! le meurtre, le plus
 xécrable des crimes, serait-il donc
 our eux, comme pour ce célèbre
 aréchal de Retz⁴, une sorte de
 ouissance dont la cruauté, exaltant
 eur perfide imagination, pût plonger
 eurs sens dans une ivresse plus
 vive ? Accoutumés à ne jouir que par

Voyez l'*Histoire de Bretagne*, par dom
 Jobineau.

a douleur, à ne se délecter que par les tourments et par des supplices, était-il possible qu'ils s'égarassent au point de croire qu'en redoublant, qu'en améliorant la première cause du délire, on dût inévitablement le rendre plus parfait, et qu'alors, sans principes, comme sans foi, sans mœurs, comme sans vertus, les méchants, abusant des malheurs où leurs premiers forfaits nous plongèrent, se satisfissent par des seconds qui nous arrachassent la vie ? Je ne sais... Si on les interroge sur cela, ils balbutient, tantôt répondent négativement, et tantôt à l'affirmative ; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'aucune de celles qui sont

orties, quelques promesses qu'elles nous aient faites de porter des plaintes contre ces gens-ci et de travailler à notre élargissement, aucune, dis-je, ne nous a jamais tenu parole... Encore une fois, apaisent-ils nos plaintes, ou nous mettent-ils hors l'état d'en faire ? Lorsque nous demandons à celles qui arrivent des nouvelles de celles qui nous ont quittées, elles n'en savent jamais. Que deviennent donc ces malheureuses ? Voilà ce qui nous tourmente, Thérèse, voilà la fatale incertitude qui fait le malheur de nos jours. Il y a dix-huit ans que je suis dans cette maison, voilà plus de deux cents filles que j'en vois sortir... Où

ont-elles ? Pourquoi toutes ayant juré de nous servir, aucune n'a-t-elle tenu parole ?

Rien au surplus ne légitime notre retraite ; l'âge, le changement des traits, rien n'y fait ; le caprice est leur seule règle. Ils réformeront aujourd'hui celle qu'ils ont le plus caressée hier ; et ils garderont dix ans celles dont ils sont le plus rassasiés ; telle est l'histoire de la doyenne de cette salle ; il y a douze ans qu'elle est dans la maison, on l'y fête encore, et j'ai vu, pour la conserver, réformer les enfants de quinze ans dont la beauté eût rendu les Grâces jalouses. Celle qui partit, il y a huit jours, n'avait pas seize ans : belle comme

Vénus même, il n'y avait qu'un an qu'ils en jouissaient, mais elle devint grosse, et je te l'ai dit, Thérèse, c'est un grand tort dans cette maison. Le mois passé, ils en réformèrent une de dix-sept ans. Il y a un an, une de vingt, grosse de huit mois ; et dernièrement une à l'instant où elle sentait les premières douleurs de l'enfantement. Ne t' imagine pas que sa conduite y fasse quelque chose : j'en ai vu qui volaient au-devant de leurs désirs, et qui partaient au bout de six mois ; d'autres, maussades et fantasmagoriques, qu'ils gardaient un grand nombre d'années. Il est donc inutile de leur prescrire à nos arrivantes un genre quelconque de conduite ; la fantaisie

le ces monstres brise tous les freins et devient l'unique loi de leurs actions.

Lorsque l'on doit être réformée, on en est prévenue le matin, jamais plus tôt, le régent de jour paraît à neuf heures comme à l'ordinaire, et il dit, et le suppose : « Omphale, le couvent vous réforme, je viendrai vous prendre ce soir. » Puis il continue sa besogne. Mais à l'examen vous ne vous offrez plus à lui, ensuite il sort ; la réformée embrasse ses compagnes, elle leur promet mille et mille fois de les servir, de porter des plaintes, d'ébruiter ce qui se passe ; l'heure sonne, le moine paraît, la fille part, et l'on n'entend plus parler d'elle.

Cependant le souper a lieu comme à l'ordinaire, les seules remarques que nous ayons faites ces jours-là, c'est que les moines arrivent rarement aux derniers épisodes du plaisir, on dirait qu'ils se ménagent, cependant ils doivent beaucoup plus, quelquefois même jusqu'à l'ivresse ; ils nous envoient de bien meilleure heure, il ne reste aucune femme à coucher, et les filles de garde se retirent au sérail.

- Bon, bon, dis-je à ma compagne, si personne ne vous a servies, c'est que vous n'avez eu affaire qu'à des créatures faibles, intimidées, ou à des enfants qui n'ont rien osé pour vous. Je ne crains point qu'on nous tue, au moins je ne le crois pas ; il est

impossible que des êtres raisonnables puissent porter le crime à ce point... Je sais bien que... Après ce que j'ai vu, peut-être ne devrais-je pas justifier les hommes comme je le fais, mais il est impossible, ma chère, qu'ils puissent exécuter des horreurs dont l'idée même n'est pas concevable. Oh ! chère compagne, poursuis-je avec chaleur, veux-tu la faire avec moi, cette promesse à laquelle je jure de ne pas manquer ? Le veux-tu ?

- Oui.

- Eh bien ! je te jure sur tout ce que j'ai de plus sacré, sur le Dieu qui m'anime et que j'adore uniquement, de te protéger ou de mourir à la peine,

ou de détruire ces infamies ; m'en promets-tu autant ?

- En doutes-tu ? me répondit Omphale, mais sois certaine de l'inutilité de ces promesses ; de plus irritées que toi, de plus fermes, de plus sûres, de plus étayées, de parfaites amies, en un mot, qui auraient donné leur sang pour nous, ont manqué aux mêmes serments ; permets donc, chère Thérèse, permets à ma cruelle expérience de regarder les nôtres comme vains, et de n'y pas compter davantage.

- Et les moines, dis-je à ma compagne, varient-ils aussi, en vient-il souvent de nouveaux ?

- Non, me répondit-elle, il y a dix ans qu'Antonin est ici ; dix-huit que Clément y demeure ; Jérôme y est depuis trente ans, et Sévérino depuis vingt-cinq. Ce supérieur, né en Italie, est proche parent du pape, avec lequel il est fort bien, ce n'est que depuis lui que les prétendus miracles de la Vierge assurent la réputation du couvent et empêchent les médisants d'observer de trop près ce qui se passe ici ; mais la maison était montée comme tu la vois, quand il y arriva ; il y a plus de cent ans qu'elle subsiste sur le même pied et que tous les supérieurs qui y sont venus y ont conservé un ordre si avantageux pour leurs plaisirs. Sévérino, l'homme le

plus libertin de son siècle, ne s'y est
fait placer que pour mener une vie
analogue à ses goûts. Son intention
est de maintenir les privilèges secrets
de cette abbaye aussi longtemps qu'il
le pourra. Nous sommes du diocèse
d'Auxerre, mais que l'évêque soit
instruit ou non, jamais nous ne le
voyons paraître, jamais il ne met les
pieds au couvent. En général, il vient
très peu de monde ici, excepté vers le
temps de la fête, qui est celle de la
Notre-Dame d'août ; il ne paraît pas,
et ce que nous disent les moines, dix
personnes par an dans cette maison ;
cependant il est vraisemblable que,
lorsque quelques étrangers s'y
présentent, le supérieur a soin de les

rien recevoir ; il en impose par des apparences de religion et d'austérité, on s'en retourne content, on fait l'éloge du monastère, et l'impunité de ces scélérats s'établit ainsi sur la bonne foi du peuple et sur la crédulité des dévots.

Omphale finissait à peine son instruction, que neuf heures sonnèrent ; la doyenne nous appela bien vite, le régent de jour parut en effet. C'était Antonin, nous nous rangeâmes en haie suivant l'usage. Il jeta un léger coup d'œil sur l'ensemble, nous compta, puis s'assit ; alors nous allâmes l'une après l'autre relever nos jupes devant lui, d'un côté jusqu'au-dessus du

ombriil, de l'autre jusqu'au milieu
les reins. Antonin reçut cet hommage
avec l'indifférence de la satiété, il ne
s'en émut pas ; puis, en me regardant,
il me demanda comment je me
trouvais de l'aventure ! Ne me voyant
répondre que par des larmes :

- Elle s'y fera, dit-il en riant il n'y a
pas maison en France où l'on forme
mieux les filles que dans celle-ci.

Il prit la liste des coupables des mains
de la doyenne, puis s'adressant
encore à moi, il me fit frémir ; chaque
geste, chaque mouvement qui
paraissait devoir me soumettre à ces
libertins, était pour moi comme
l'arrêt de la mort. Antonin m'ordonne
de m'asseoir sur le bord d'un lit, et

lans cette attitude, il dit à la doyenne
le venir découvrir ma gorge et
elever mes jupes jusqu'au bas de
non sein ; lui-même place mes
ambes dans le plus grand écartement
ossible, il s'assoit en face de cette
erspective, une de mes compagnes
vient se poser sur moi dans la même
ttitude, en sorte que c'est l'autel de
a génération qui s'offre à Antonin au
ieu de mon visage, et que s'il jouit, il
aura ces attraits à hauteur de sa
ouche. Une troisième fille, à genoux
levant lui, vient l'exciter de la main,
et une quatrième, entièrement nue, lui
montre avec les doigts sur mon corps,
où il doit frapper. Insensiblement
ette fille-ci m'excite moi-même, et

ce qu'elle me fait, Antonin, de chacune de ses mains, le fait également à droite et à gauche à deux autres filles. On n'imagine pas les mauvais propos, les discours obscènes par lesquels ce débauché s'excite ; il est enfin dans l'état qu'il désire, on le conduit à moi. Mais tout ce suit, tout cherche à l'enflammer pendant qu'il va jouir, découvrant bien à nu toutes ses parties postérieures. Omphale, qui s'en empare, n'omet rien pour les irriter : frotements, baisers, pollutions, elle emploie tout ; Antonio en feu se précipite sur moi...

- Je veux qu'elle soit grosse de cette fois-ci, dit-il en fureur.

Les égarements déterminent le physique. Antonin, dont l'usage était le faire des cris terribles dans ce dernier instant de son ivresse, en jette d'épouvantables ; tout l'entoure, tout le sert, tout travaille à oublier son extase, et le libertin y arrive au milieu des épisodes les plus bizarres de la luxure et de la lépration.

Les sortes de groupes s'exécutaient souvent ; il était de règle que quand un moine jouissait de telle façon que le pût être, toutes les filles l'entourassent alors, afin d'embraser ses sens de toutes parts, et que la volupté pût, s'il est permis de l'exprimer ainsi, pénétrer plus

ûrement en lui par chacun de ses sores.

Antonin sortit, on apporta le déjeuner ; mes compagnes me forcèrent à manger, je le fis pour leur plaisir. A peine avions-nous fini que le supérieur entra : nous voyant encore à table, il nous dispensa des cérémonies qui devaient être pour lui les mêmes que celles que nous venions d'exécuter pour Antonin.

- Il faut bien penser à la vêtir, dit-il en me regardant.

En même temps, il ouvre une armoire et jette sur mon lit plusieurs vêtements de la couleur annexée à ma classe et quelques paquets de linges.

- Essayez tout cela, me dit-il, et rendez-moi ce qui vous appartient.

Je l'exécute, mais, me doutant du fait, j'avais prudemment ôté mon argent pendant la nuit et l'avais caché dans mes cheveux. A chaque vêtement que j'enlève, les yeux ardents de Sévérino se portent sur l'attrait découvert, ses mains s'y promènent aussitôt. Enfin, à moitié nue, le moine me saisit, il me met dans l'attitude utile à ses plaisirs, c'est-à-dire dans la position absolument contraire à celle où vient de me mettre Antonin ; je veux lui demander grâce, mais voyant déjà la fureur dans ses yeux, je crois que le plus sûr est l'obéissance ; je me place, on l'environne, il ne voit plus

autour de lui que cet autel obscène
qui le délecte ; ses mains le pressent,
sa bouche s'y colle, ses regards le
lévorent... il est au comble du
plaisir.

Si vous le trouvez bon, madame, dit
la belle Thérèse, je vais me borner à
vous expliquer ici l'histoire abrégée
du premier mois que je passai dans ce
cloaque, c'est-à-dire les principales
anecdotes de cet intervalle ; le reste
serait une répétition ; la monotonie de
ce séjour en jetterait sur mes récits, et
je dois, immédiatement après, passer,
comme il me semble, à l'événement qui me
arracha enfin de ce cloaque impur.

Le jour même que je n'étais pas du souper ce premier
jour, on m'avait simplement nommée

pour aller passer la nuit avec dom Clément ; je me rendis, suivant l'usage, dans sa cellule quelques instants avant qu'il n'y dût rentrer, le frère geôlier m'y conduisit et m'y enferma.

Il arrive, aussi échauffé de vin que de luxure, suivi de la fille de vingt-six ans qui se trouvait pour lors de garde auprès de lui ; instruite de ce que j'avais à faire, je me mets à genoux dès que je l'entends. Il vient à moi, ne considère dans cette humiliation, puis m'ordonne de me relever et de le baiser sur la bouche ; il savoure ce baiser plusieurs minutes et lui donne toute l'expression..., toute l'étendue qu'il est possible d'y concevoir.

Pendant ce temps, Armande (c'était le nom de celle qui le servait) me déshabillait en détail ; quand la partie des reins, en bas, par laquelle elle avait commencé, est à découvert, elle se presse de me retourner et l'exposer à son oncle le côté chéri de ses goûts. Clément l'examine, il le touche, puis, s'asseyant dans un fauteuil, il m'ordonne de venir le lui faire baiser ; Armande est à ses genoux, elle l'excite avec sa bouche, Clément place la sienne au sanctuaire du temple que je lui offre, et sa langue s'égaré dans le sentier qu'on trouve au centre ; ses mains pressaient les mêmes autels chez Armande, mais comme les vêtements

que cette fille avait encore
'embarrassaient, il lui ordonne de les
quitter, ce qui fut bientôt fait, et cette
locile créature vint reprendre près de
on oncle une attitude par laquelle, ne
'excitant plus qu'avec la main, elle
e trouvait plus à la portée de celle de
Clément. Le moine impur, toujours
occupé de même avec moi,
n'ordonne alors de donner dans sa
bouche le cours le plus libre aux
vents dont pouvaient être affectées
ses entrailles ; cette fantaisie me
parut révoltante, mais j'étais encore
loin de connaître toutes les
irrégularités de la débauche : j'obéis
et me ressens bientôt de l'effet de
cette intempérance. Le moine, mieux

excité, devient plus ardent, il mord subitement en six endroits les globes de la chair que je lui présente ; je fais un cri et saute en avant, il se lève, s'avance à moi, la colère dans les yeux, et me demande si je sais ce que j'ai risqué en le dérangeant : je lui fais mille excuses, il me saisit par son corset encore sur ma poitrine, et s'arrache ainsi que ma chemise en moins de temps que je n'en mets à vous le dire... Il empoigne ma gorge avec férocité, et l'investit en la comprimant ; Armande le déshabille, et nous voilà tous les trois nus. Un instant, Armande l'occupe ; il lui applique de sa main des claques furieuses ; il la baise à la bouche, il

ui mordille la langue et les lèvres, elle crie ; quelquefois la douleur arrache des yeux de cette fille des armes involontaires ; il la fait monter sur une chaise et exige d'elle ce même épisode qu'il a désiré avec moi. Armande y satisfait, je l'excite d'une main ; pendant cette luxure, je la fouette légèrement de l'autre, il mord également Armande, mais elle se contient et n'ose bouger. Les dents de ce monstre se sont pourtant imprimées dans les chairs de cette belle fille. On les y voit en plusieurs endroits ; se retournant ensuite brusquement :

- Thérèse, me dit-il, vous allez cruellement souffrir (il n'avait pas

besoin de le dire, ses yeux ne m'annonçaient que trop) ; vous serez justifiée partout, me dit-il, je n'excepte rien.

Et en disant cela, il avait repris ma gorge qu'il maniait avec brutalité ; il m'effroissait les extrémités du bout de ses doigts et m'occasionnait des douleurs très vives ; je n'osais rien dire de peur de l'irriter encore plus, mais la sueur couvrait mon front, et mes yeux malgré moi se remplissaient de pleurs. Il me détourne, me fait agenouiller sur le bord d'une chaise, dont mes mains doivent tenir le dossier, sans se déranger une minute, sous les peines les plus graves ; me voyant enfin là,

rien à sa portée, il ordonne à Armande de lui apporter des verges, elle lui en présente une poignée mince et longue ; Clément les saisit, et me recommandant de ne pas bouger, il débute par une vingtaine de coups sur mes épaules et sur le haut de mes reins ; il me quitte un instant, revient prendre Armande et la place à six pieds de moi, également à genoux, sur le bord d'une chaise. Il nous déclare qu'il va nous fouetter toutes deux ensemble, et que la première des deux qui lâchera la chaise, poussera un cri, ou versera une larme sera sur-le-champ soumise par lui à tel supplice que bon lui semblera. Il donne à Armande le

nême nombre de coups qu'il vient de n'appliquer, et positivement sur les nêmes endroits ; il me reprend, il baise tout ce qu'il vient de molester, et levant ses verges :

- Tiens-toi bien, coquine, me dit-il, tu vas être traitée comme la dernière des misérables.

Je reçois à ces mots cinquante coups, mais qui ne prennent que depuis le milieu des épaules jusqu'à la chute des reins exclusivement. Il vole à ma camarade et la traite de même ; nous ne prononcions pas une parole ; on n'entendait que quelques gémissements sourds et contenus, et nous avions assez de force pour retenir nos larmes. A quelque point

que fussent enflammées les passions du moine, on n'en apercevait pourtant aucun signe encore ; par intervalles, il s'excitait fortement sans que rien se levât. En se rapprochant de moi, il considère quelques minutes ces deux globes de chair encore intacte et qui allaient à leur tour endurer le supplice ; il les manie, il ne peut s'empêcher de les entrouvrir, de les chatouiller, de les baiser mille fois encore.

- Allons, dit-il, du courage...

Une grêle de coups tombe à l'instant sur ces masses et les meurtrit jusqu'aux cuisses. Extrêmement animé des bonds, des haut-le-corps, les grincements, des contorsions que

La douleur m'arrache, les examinant, les saisissant avec délices, il vient en exprimer, sur ma bouche qu'il baise avec ardeur, les sensations dont il est agité...

- Cette fille me plaît, s'écrie-t-il, je n'en ai jamais fustigée qui m'ait autant donné de plaisir !

Et il retourne à sa nièce, qu'il traite avec la même barbarie. Il restait la partie inférieure, depuis le haut des cuisses jusqu'aux mollets, et sur l'une et l'autre il frappe avec la même ardeur.

- Allons ! dit-il encore, en me retournant, changeons de main et visitons ceci.

Il me donne une vingtaine de coups, depuis le milieu du ventre jusqu'au bas des cuisses, puis, me les faisant écarter, il frappa rudement dans l'intérieur de l'ancre que je lui ouvrais par mon attitude.

- Voilà, dit-il, l'oiseau que je veux plumer.

Quelques cinglons ayant, par les précautions qu'il prenait, pénétré fort avant, je ne pus retenir mes cris.

- Ah ! ah ! dit le scélérat, j'ai trouvé l'endroit sensible ; bientôt, bientôt, nous le visiterons un peu mieux.

Dépendant sa nièce est mise dans la même posture et traitée de la même manière ; il l'atteint également sur les endroits les plus délicats du corps

l'une femme ; mais soit habitude, soit courage, soit la crainte d'encourir le plus rudes traitements, elle a la force de se contenir, et l'on n'aperçoit d'elle que des rémissions et quelques contorsions involontaires. Il y avait pourtant un peu de changement dans l'état physique de ce libertin, et quoique les choses eussent encore bien peu de consistance, à force de secousses elles en annonçaient nécessairement.

- Mettez-vous à genoux, me dit le noine, je vais vous fouetter sur la gorge.

- Sur la gorge, mon père !

- Oui, sur ces deux masses lubriques qui ne m'excitèrent jamais que pour cet usage.

Et il les serrait, il les comprimait violemment en disant cela.

- Oh ! mon père ! cette partie est si délicate, vous me ferez mourir.

- Que m'importe, pourvu que je me satisfasse ?

Et il m'applique cinq ou six coups qui heureusement je pare de mes mains. Voyant cela, il les lie derrière mon dos ; je n'ai plus que les mouvements de ma physionomie et mes larmes pour implorer ma grâce, car il m'avait durement ordonné de me taire. Je tâche donc de m'attendrir... mais en vain. Il appuie

ortement une douzaine de coups sur
 nes deux seins que rien ne garantit
 plus ; d'affreux cinglons s'impriment
 aussitôt en traits de sang ; la douleur
 n'arrachait des larmes qui
 etombaient sur les vestiges de la rage
 le ce monstre, et les rendaient, disait-
 l, mille fois plus intéressants
 encore... Il les baisait, il les dévorait,
 et revenait de temps en temps à ma
 bouche, à mes yeux inondés de
 pleurs, qu'il suçait de même avec
 lubricité.

Armande se place, ses mains se lient,
 elle offre un sein d'albâtre et de la
 plus belle rondeur ; Clément fait
 semblant de le baiser, mais c'est pour
 le mordre... Il frappe enfin, et ces

elles chairs si blanches, si potelées, se présentent bientôt plus aux yeux que leur bourreau que des meurtrissures et des traces de sang.

- Un instant, dit le moine avec fureur, je veux fustiger à la fois le plus beaux derrières et le plus doux des seins.

Il me laisse à genoux, et plaçant Armande sur moi, il lui fait écarteler ses jambes, en telle sorte que ma bouche se trouve à hauteur de son bas-ventre, et ma gorge entre ses cuisses, au bas de son derrière. Par ce moyen, le moine a ce qu'il veut à sa portée, il a sous le même point de vue les fesses d'Armande et mes tétons ; il frappe l'un et l'autre avec

charnement, mais ma compagne, pour m'épargner des coups qui deviennent bien plus dangereux pour moi que pour elle, a la complaisance de se baisser et de me garantir ainsi, en recevant elle-même des cinglons qui m'eussent inévitablement blessée. Clément s'aperçoit de la ruse, il dérange l'attitude.

- Elle n'y gagnera rien, dit-il en colère, et si je veux bien épargner cette partie-là aujourd'hui, ce ne sera que pour en molester une autre pour être moins aussi délicate.

En me relevant, je vis alors que tant d'infamies n'étaient pas faites en vain : le débauché se trouvait dans le plus brillant état ; il n'en est que plus

curieux ; il change d'arme, il ouvre une armoire où se trouvent plusieurs martinetts, il en sort un à pointes de fer, qui me fait frémir.

- Tiens, Thérèse, me dit-il en me le montrant, vois comme il est délicieux le fouetter avec cela... Tu le sentiras... tu le sentiras, friponne, mais pour l'instant je veux bien t'employer que celui-ci...

Il était de cordelettes nouées à douze branches ; au bas de chaque, était un nœud plus fort que les autres et de la grosseur d'un noyau de prune.

- Allons, la cavalcade !... la cavalcade ! dit-il à sa nièce.

Celle-ci, qui savait de quoi il était question, se met tout de suite à quatre

attes, les reins élevés le plus possible, en me disant de l'imiter ; je le fais. Clément se met à cheval sur mes reins, sa tête du côté de ma gauche ; Armande, la sienne présentée, se trouve en face de lui : le célébrat, nous voyant alors toutes les deux bien à sa portée, nous lance des coups furieux sur les charmes que nous lui offrons ; mais comme, par cette posture, nous ouvrons dans le plus grand écart possible cette délicate partie qui distingue notre sexe de celui des hommes, le barbare dirige ses coups, les branches ongués et flexibles du fouet dont il se sert, pénétrant dans l'intérieur avec bien plus de facilité que les brins de

verges, y laissent des traces profondes de sa rage ; tantôt il frappe sur l'une, tantôt ses coups se lancent sur l'autre : aussi bon cavalier que justicateur intrépide, il change plusieurs fois de monture ; nous sommes excédées, et les titillations de la douleur sont d'une telle violence qu'il n'est presque plus possible de les supporter.

- Levez-vous ! nous dit-il alors en reprenant des verges, oui, levez-vous et craignez-moi.

Ses yeux étincellent, il écume. Également menacées sur tout le corps, nous l'évitons..., nous courons comme des égarées dans toutes les parties de la chambre, il nous suit,

rappant indifféremment et sur l'une et sur l'autre ; le scélérat nous met en sang ; il nous rencogne à la fin toutes deux dans la ruelle du lit. Les coups redoublent : la malheureuse Armande en reçoit un sur le sein qui la fait chanceler ; cette dernière horreur détermine l'extase, et pendant que son dos en reçoit les effets cruels, ses reins s'inondent des preuves d'un délire dont les résultats sont si langoureux.

- Couchons-nous, me dit enfin Clément ; en voilà peut-être trop pour toi, Thérèse, et certainement pas assez pour moi ; on ne se lasse point de cette manie, quoiqu'elle ne soit qu'une très imparfaite image de ce

qu'on voudrait réellement faire. Ah ! chère fille, tu ne sais pas jusqu'où nous entraîne cette dépravation, l'ivresse où elle nous jette, la commotion violente qui résulte, dans le fluide électrique, de l'irritation produite par la douleur sur l'objet qui sert nos passions ; comme on est chatouillé de ses maux ! Le désir de les accroître..., voilà l'écueil de cette fantaisie, je le sais, mais cet écueil est-il à craindre pour qui se moque de tout ?

Quoique l'esprit de Clément fût encore dans l'enthousiasme, voyant néanmoins ses sens plus calmes, j'osai, répondant à ce qu'il venait de lire, lui reprocher la dépravation de

es goûts ; et la manière dont ce libertin les justifia mérite, ce me semble, de trouver place dans les vœux que vous exigez de moi.

- La chose du monde la plus ridicule sans doute, ma chère Thérèse, me dit Clément, est de vouloir disputer sur les goûts de l'homme, les contrarier, les blâmer ou les punir, s'ils ne sont pas conformes soit aux lois du pays qu'on habite, soit aux conventions sociales. Eh quoi ! les hommes ne comprendront jamais qu'il n'est aucune sorte de goûts, quelque bizarres, quelque criminels même qu'on puisse les supposer, qui ne dépende de la sorte d'organisation que nous avons reçue de la nature !

Cela posé, je le demande, de quel droit un homme osera-t-il exiger d'un autre ou de réformer ses goûts, ou de les modeler sur l'ordre social ? De quel droit même les lois, qui ne sont faites que pour le bonheur de l'homme, oseront-elles sévir contre celui qui ne peut se corriger, ou qui n'y parviendrait qu'aux dépens de ce bonheur que doivent lui conserver les lois ? Mais désirât-on même de changer de goûts, le peut-on ? Est-il en nous de nous refaire ? Pouvons-nous devenir autres que nous sommes ? L'exigeriez-vous d'un homme contrefait, et cette inconformité de nos goûts est-elle autre chose au moral que ne l'est au

physique l'imperfection de l'homme contrefait ?

Entrons dans quelques détails, j'y consens ; l'esprit que je te reconnais, l'hérèse, te met à portée de les entendre. Deux irrégularités, je le vois, t'ont déjà frappée parmi nous : tu t'étonnes de la sensation piquante éprouvée par quelques-uns de nos confrères pour des choses vulgairement reconnues pour fétides ou impures, et tu te surprends de même que nos facultés voluptueuses puissent être ébranlées par des actions qui, selon toi, ne portent que l'emblème de la férocité. Analysons l'un et l'autre de ces goûts, et tâchons, s'il se peut, de te convaincre

pu'il n'est rien au monde de plus simple que les plaisirs qui en résultent.

Il est, prétends-tu, singulier que des choses sales et crapuleuses puissent produire dans nos sens l'irritation essentielle au complément de leur délire ; mais avant que de s'étonner de cela, il faudrait sentir, chère Thérèse, que les objets n'ont de prix à nos yeux que celui qu'y met notre imagination ; il est donc très possible, l'après cette vérité constante, que non seulement les choses les plus bizarres, mais même les plus viles et les plus affreuses, puissent nous affecter très sensiblement. L'imagination de l'homme est une

faculté de son esprit où vont, par l'organe des sens, se peindre, se modifier les objets, et se former ensuite ses pensées, en raison du premier aperçu de ces objets. Mais cette imagination, résultative elle-même de l'espèce d'organisation dont est doué l'homme, n'adopte les objets reçus que de telle ou telle manière, et ne crée ensuite les pensées que l'après les effets produits par le choc des objets aperçus : qu'une comparaison facilite à tes yeux ce que l'expose. N'as-tu pas vu, Thérèse, des miroirs de formes différentes ? Quelques-uns qui diminuent les objets, d'autres qui les grossissent ; ceux-ci qui les rendent affreux, ceux-

à qui leur prêtent des charmes ?
L'imagines-tu maintenant que si
chacune de ces glaces unissait la
faculté créatrice à la faculté objective,
elle ne donnerait pas, du même
homme qui se serait regardé dans
elle, un portrait tout à fait différent ?
Et ce portrait ne serait-il pas en raison
de la manière dont elle aurait perçu
l'objet ? Si aux deux facultés que
nous venons de prêter à cette glace,
elle joignait maintenant celle de la
sensibilité, n'aurait-elle pas pour cet
homme, vu par elle de telle ou telle
manière, l'espèce de sentiment qu'il
lui serait possible de concevoir pour
la sorte d'être qu'elle aurait aperçu ?
La glace qui l'aurait vu beau,

'aimerait ; celle qui l'aurait vu affreux, le haïrait ; et ce serait pourtant toujours le même individu.

Telle est l'imagination de l'homme, l'hérèse ; le même objet s'y représente sous autant de formes qu'elle a de différents modes, et l'après l'effet reçu de cette imagination par l'objet, quel qu'il soit, elle se détermine à l'aimer ou à le haïr. Si le choc de l'objet aperçu la rappelle d'une manière agréable, elle l'aime, elle le préfère, bien que cet objet n'ait en lui aucun agrément réel ; et si cet objet, quoique d'un prix certain aux yeux d'un autre, n'a rappelé l'imagination dont il s'agit que d'une manière désagréable, elle s'en

éloignera, parce qu'aucun de nos sentiments ne se forme, ne se réalise qu'en raison du produit des différents objets sur l'imagination. Rien d'étonnant, d'après cela, que ce qui plaît vivement aux uns puisse déplaire aux autres, et, réversiblement, que la chose la plus extraordinaire trouve pourtant des spectateurs... L'homme contrefait aussi des miroirs qui le rendent beau.

Or, si nous avouons que la jouissance des sens soit toujours dépendante de l'imagination, toujours réglée par l'imagination, il ne faudra plus s'étonner des variations nombreuses que l'imagination suggérera dans ces

ouissances, de la multitude infinie de goûts et de passions différentes qu'enfanteront les différents écarts de cette imagination. Ces goûts, quoique luxurieux, ne devront pas frapper davantage que ceux d'un genre simple ; il n'y a aucune raison pour trouver une fantaisie de table moins extraordinaire qu'une fantaisie de lit ; et dans l'un ou l'autre genre, il n'est pas plus étonnant d'idolâtrer une chose que le commun des hommes trouve détestable, qu'il ne l'est d'en aimer une généralement reconnue pour bonne. L'unanimité prouve de la conformité dans les organes, mais rien en faveur de la chose aimée. Les trois quarts de l'univers peuvent

rouver délicieuse l'odeur d'une rose, sans que cela puisse servir de preuve, ni pour condamner le quart qui pourrait la trouver mauvaise, ni pour démontrer que cette odeur soit véritablement agréable.

Si donc il existe des êtres dans le monde dont les goûts choquent tous les préjugés admis, non seulement il ne faut point s'étonner d'eux, non seulement il ne faut ni les sermonner, ni les punir ; mais il faut les servir, les contenter, anéantir tous les freins qui les gênent, et leur donner, si vous voulez être juste, tous les moyens de se satisfaire sans risque ; parce qu'il n'a pas plus dépendu d'eux d'avoir ce goût bizarre, qu'il n'a dépendu de

vous d'être spirituel ou bête, d'être bien fait ou d'être bossu. C'est dans le sein de la mère que se fabriquent les organes qui doivent nous rendre susceptibles de telle ou telle fantaisie ; les premiers objets présentés, les premiers discours entendus achèvent de déterminer le ressort ; les goûts se forment, et rien au monde ne peut plus les détruire. L'éducation a beau faire, elle ne change plus rien, et celui qui doit être un scélérat le devient tout aussi sûrement, quelque bonne que soit l'éducation qui lui a été donnée, que le sùrement à la vertu celui dont les organes se trouvent disposés au bien, quoique l'instituteur l'ait manqué.

Tous deux ont agi d'après leur organisation, d'après les impressions qu'ils avaient reçues de la nature, et l'un n'est pas plus digne de punition que l'autre ne l'est de récompense.

De qu'il y a de bien singulier, c'est que tant qu'il n'est question que de choses futiles, nous ne nous étonnons pas de la différence des goûts ; mais sitôt qu'il s'agit de la luxure, voilà tout en rumeur ; les femmes toujours surveillantes à leurs droits, les hommes que leur faiblesse et leur peu de valeur engagent à ne rien perdre, rémissent à chaque instant qu'on ne leur enlève quelque chose, et si malheureusement on met en usage sans la jouissance des procédés qui

choquent leur culte, voilà des crimes
lignes de l'échafaud. Et cependant
quelle injustice ! Le plaisir des sens
loit-il donc rendre un homme
neilleur que les autres plaisirs de la
vie ? Le temple de la génération, en
un mot, doit-il mieux fixer nos
penchans, plus sûrement éveiller nos
lésirs, que la partie du corps ou la
plus contraire, ou la plus éloignée de
lui, que l'émanation de ce corps ou la
plus fétide, ou la plus dégoûtante ? Il
ne doit pas, ce me semble, paraître
plus étonnant de voir un homme
porter la singularité dans les plaisirs
du libertinage, qu'il ne doit l'être de
le lui voir employer dans les autres
fonctions de la vie ! Encore une fois,

lans l'un et l'autre cas, sa singularité est le résultat de ses organes : est-ce la faute si ce qui vous affecte est nul pour lui, ou s'il n'est ému que de ce qui vous répugne ? Quel est l'homme qui ne réformerait pas à l'instant ses goûts, ses affections, ses penchants sur le plan général, et qui n'aimerait pas mieux être comme tout le monde, que de se singulariser, s'il en était le naître ? Il y a l'intolérance la plus stupide et la plus barbare à vouloir évir contre un tel homme ; il n'est pas plus coupable envers la société, quels que soient ses égarements, que ce l'est, comme je viens de le dire, celui qui serait venu au monde borgne ou boiteux. Et il est aussi

njuste de punir ou de se moquer de celui-ci qu'il le serait d'affliger l'autre ou de le persifler. L'homme loué de goûts singuliers est un malade ; c'est, si vous le voulez, une femme à vapeurs hystériques. Nous est-il jamais venu dans l'idée de punir ou de contrarier l'un ou l'autre ? Soyons également justes pour l'homme dont les caprices nous surprennent ; parfaitement semblable au malade ou à la vaporeuse, il est comme eux à plaindre et non pas à blâmer. Telle est au moral l'excuse des gens dont il s'agit ; on la trouverait au physique avec la même facilité sans doute, et quand l'anatomie sera perfectionnée, on

lémontrera facilement, par elle, le
 apport de l'organisation de l'homme
 aux goûts qui l'auront affecté.
 Médants, bourreaux, guichetiers,
 législateurs, racaille tonsurée, que
 ferez-vous quand nous en serons là ?
 Que deviendront vos lois, votre
 morale, votre religion, vos potences,
 votre paradis, vos dieux, votre enfer,
 quand il sera démontré que tel ou tel
 cours de liqueurs, telle sorte de fibres,
 tel degré d'âcreté dans le sang ou
 dans les esprits animaux suffisent à
 faire d'un homme l'objet de vos
 peines ou de vos récompenses ?
 Poursuivons : les goûts cruels
 étonnent ?

Quel est l'objet de l'homme qui
 ouit ? N'est-il pas de donner à ses
 sens toute l'irritation dont ils sont
 susceptibles, afin d'arriver mieux et
 plus chaudement, au moyen de cela, à
 la dernière crise... crise précieuse qui
 caractérise la jouissance de bonne ou
 mauvaise, en raison du plus ou du
 moins d'activité dont s'est trouvée
 cette crise ? Or, n'est-ce pas un
 sophisme insoutenable que d'oser
 dire qu'il est nécessaire pour
 l'améliorer qu'elle soit partagée de la
 femme ? N'est-il donc pas visible que
 la femme ne peut rien partager avec
 nous sans nous prendre, et que tout ce
 qu'elle dérobe doit nécessairement
 être à nos dépens ? Et de quelle

nécessité est-il donc, je le demande, qu'une femme jouisse quand nous jouissons ? Y a-t-il dans ce procédé un autre sentiment que l'orgueil qui puisse être flatté ? et ne retrouvez-vous pas d'une manière bien plus vivante la sensation de ce sentiment orgueilleux, en contraignant au contraire avec dureté cette femme à cesser de jouir, afin de vous faire jouir seul, afin que rien ne l'empêche de s'occuper de votre jouissance ? La tyrannie ne flatte-t-elle pas l'orgueil d'une manière bien plus vive que la bienfaisance ? Celui qui impose, en un mot, n'est-il pas le maître bien plus sûrement que celui qui partage ? Mais comment put-il venir dans la

ête d'un homme raisonnable que la délicatesse eût quelque prix en jouissance ? Il est absurde de vouloir obtenir qu'elle y soit nécessaire ; elle n'ajoute jamais rien au plaisir des sens : je dis plus, elle y nuit ; c'est une chose très différente que d'aimer ou que de jouir ; la preuve en est qu'on aime tous les jours sans jouir, et qu'on jouit encore plus souvent sans aimer. Tout ce qu'on mêle de délicatesse dans les voluptés dont il s'agit ne peut être donné à la jouissance de la femme qu'aux dépens de celle de l'homme, et tant que celui-ci s'occupe de faire jouir, assurément il ne jouit pas, ou sa jouissance n'est plus

pu'intellectuelle, c'est-à-dire
 chimérique et bien inférieure à celle
 des sens. Non, Thérèse, non, je ne
 cesserais de le répéter, il est
 parfaitement inutile qu'une
 jouissance soit partagée pour être
 vive ; et pour rendre cette sorte de
 plaisir aussi piquant qu'il est
 susceptible de l'être, il est au
 contraire très essentiel que l'homme
 jouisse qu'aux dépens de la
 femme, qu'il prenne d'elle (quelque
 sensation qu'elle en éprouve) tout ce
 qui peut donner de l'accroissement à
 la volupté dont il veut jouir, sans le
 plus léger égard aux effets qui
 peuvent en résulter pour la femme,
 car ces égards le troubleront : ou il

voudra que la femme partage, alors il se jouit plus, ou il craindra qu'elle ne souffre, et le voilà dérangé. Si l'égoïsme est la première loi de la nature, c'est bien sûrement plus qu'ailleurs dans les plaisirs de la lubricité que cette céleste mère désire qu'il soit notre seul mobile. C'est un très petit malheur que, pour l'accroissement de la volupté de l'homme, il lui faille ou négliger ou troubler celle de la femme ; car si ce trouble lui fait gagner quelque chose, ce que perd l'objet qui le sert ne le touche en rien ; il doit lui être indifférent que cet objet soit heureux ou malheureux, pourvu que lui soit délecté ; il n'y a véritablement

aucune sorte de rapports entre cet objet et lui. Il serait donc fou de s'occuper des sensations de cet objet aux dépens des siennes ; absolument imbécile si, pour modifier ces sensations étrangères, il renonce à l'amélioration des siennes. Cela posé, si l'individu dont il est question est malheureusement organisé de manière à n'être ému qu'en produisant, dans l'objet qui lui sert, de douloureuses sensations, vous avouerez qu'il doit s'y livrer sans remords, puisqu'il est là pour jouir, abstraction faite de tout ce qui peut en résulter pour cet objet... Nous y reviendrons : continuons de marcher par ordre.

Les jouissances isolées ont donc des charmes, elles peuvent donc en avoir plus que toutes autres ; eh ! s'il n'en était pas ainsi, comment jouiraient tant de vieillards, tant de gens ou contrefaits ou pleins de défauts ? Ils ont bien sûrs qu'on ne les aime pas ; bien certains qu'il est impossible qu'on partage ce qu'ils éprouvent : en ont-ils moins de volupté ? Désirent-ils seulement l'illusion ? Entièrement égoïstes dans leurs plaisirs, vous ne les voyez occupés que d'en prendre, tout sacrifier pour en recevoir, et ne soupçonner jamais, dans l'objet qui leur sert, d'autres propriétés que des propriétés passives. Il n'est donc nullement nécessaire de donner des

plaisirs pour en recevoir ; la situation heureuse ou malheureuse de la victime de notre débauche est donc absolument égale à la satisfaction de vos sens ; il n'est nullement question de l'état où peut être son cœur et son esprit ; cet objet peut indifféremment vous plaire ou souffrir à ce que vous lui faites, vous aimer ou vous détester : toutes ces considérations sont nulles dès qu'il ne s'agit que des sens. Les hommes, j'en conviens, peuvent établir des maximes contraires ; mais les femmes, qui ne sont que les machines de la volupté, qui ne doivent en être que les plastrons, sont excusables toutes les fois qu'il faut établir un système réel sur cette sorte

le plaisir. Y a-t-il un seul homme raisonnable qui soit envieux de faire partager sa jouissance à des filles de joie ? Et n'y a-t-il pas des millions d'hommes qui prennent pourtant de grands plaisirs avec ces créatures ? Ce sont donc autant d'individus persuadés de ce que j'établis, qui le mettent en pratique, sans s'en douter, et qui blâment ridiculement ceux qui légitiment leurs actions par de bons principes, et cela, parce que l'univers est plein de statues organisées qui vont, qui viennent, qui agissent, qui mangent, qui digèrent, sans jamais se rendre compte de rien.

Les plaisirs isolés, démontrés aussi délicieux que les autres, et beaucoup

plus assurément, il devient donc tout simple, alors, que cette jouissance, prise indépendamment de l'objet qui nous sert, soit non seulement très éloignée de ce qui peut lui plaire, mais même se trouve contraire à ses plaisirs : je vais plus loin, elle peut devenir une douleur imposée, une vexation, un supplice, sans qu'il y ait rien d'extraordinaire, sans qu'il en résulte autre chose qu'un accroissement de plaisir bien plus sûr pour le despote qui tourmente ou qui vexe. Essayons de le démontrer.

L'émotion de la volupté n'est autre que pour notre âme qu'une espèce de vibration produite, au moyen des secousses que l'imagination

enflammée par le souvenir d'un objet
 ambigu fait éprouver à nos sens, ou
 au moyen de la présence de cet objet,
 ou mieux encore par l'irritation que
 essent cet objet dans le genre qui
 nous émeut le plus fortement. Ainsi
 notre volupté, ce chatouillement
 inexprimable qui nous égare, qui
 nous transporte au plus haut point de
 bonheur où puisse arriver l'homme,
 ne s'allumera jamais que par deux
 causes : ou qu'en apercevant
 réellement ou fictivement dans l'objet
 qui nous sert l'espèce de beauté qui
 nous flatte le plus, ou qu'en voyant
 éprouver à cet objet la plus forte
 sensation possible. Or, il n'est aucune
 sorte de sensation qui soit plus vive

que celle de la douleur ; ses impressions sont sûres, elles ne rompent point comme celles du plaisir, perpétuellement jouées par les femmes et presque jamais ressenties par elles ; que d'amour-propre l'ailleurs, que de jeunesse, de force, de santé ne faut-il pas pour être sûr de produire dans une femme cette voluptueuse et peu satisfaisante impression du plaisir ! Celle de la douleur, au contraire, n'exige pas la moindre chose : plus un homme a de défauts, plus il est vieux, moins il est aimable, mieux il réussira. A l'égard du but, il sera bien plus sûrement atteint, puisque nous établissons qu'on ne le touche, je veux dire qu'on

l'irrite jamais mieux ses sens, que lorsqu'on a produit dans l'objet qui nous sert la plus grande impression possible, n'importe par quelle voie. Celui qui fera donc naître dans une femme l'impression la plus tumultueuse, celui qui bouleversera le mieux toute l'organisation de cette femme, aura décidément réussi à se procurer la plus grande dose de volupté possible, parce que le choc résultatif des impressions des autres sur nous, devant être en raison de l'impression produite, sera nécessairement plus actif, si cette impression des autres a été pénible, que si elle n'a été que douce ou noelleuse ; et d'après cela, le

voluptueux égoïste qui est persuadé que ses plaisirs ne seront vifs qu'autant qu'ils seront entiers, imposera donc, quand il en sera le maître, la plus forte dose possible de douleur à l'objet qui lui sert, bien certain que ce qu'il retirera de volupté ne sera qu'en raison de la plus vive impression qu'il aura produite.

- Ces systèmes sont épouvantables, non père, dis-je à Clément, ils conduisent à des goûts cruels, à des goûts horribles.

- Et qu'importe ? répondit le barbare ; encore une fois, sommes-nous les maîtres de nos goûts ? Ne devons-nous pas céder à l'empire de

ceux que nous avons reçus de la nature, comme la tête orgueilleuse du rhêne plie sous l'orage qui le ballotte ? Si la nature était offensée de ces goûts, elle ne nous les inspirerait pas ; il est impossible que nous puissions recevoir d'elle un sentiment fait pour l'outrager, et, dans cette extrême certitude, nous pouvons nous livrer à nos passions, de quelque genre, de quelque violence qu'elles puissent être, bien certains que tous les inconvénients qu'entraîne leur choc ne sont que des desseins de la nature dont nous sommes les organes involontaires. Et que nous font les suites de ces passions ? Lorsque l'on veut se

lélecter par une action quelconque, il ne s'agit nullement des suites.

- Je ne vous parle pas des suites, interrompis-je brusquement, il est question de la chose même ; assurément si vous êtes le plus fort, et que par d'atroces principes de cruauté vous n'aimiez à jouir que par la douleur, dans la vue d'augmenter vos sensations, vous arriverez insensiblement à les produire sur l'objet qui vous sert, au degré de violence capable de lui ravir le jour.

- Soit ; c'est-à-dire que par des goûts donnés par la nature, j'aurai servi les desseins de la nature qui, n'opérant des créations que par des destructions, ne m'inspire jamais l'idée de celle-ci

que quand elle a besoin des autres ; c'est-à-dire que d'une portion de matière oblongue j'en aurai formé trois ou quatre mille rondes ou carrées. Oh ! Thérèse, sont-ce là des crimes ? Peut-on nommer ainsi ce qui sert la nature ? L'homme a-t-il le pouvoir de commettre des crimes ? Et lorsque, préférant son bonheur à celui des autres, il renverse ou détruit tout ce qu'il trouve dans son passage, a-t-il fait autre chose que servir la nature dont les premières et les plus sûres inspirations lui dictent de se rendre heureux, n'importe aux dépens de qui ? Le système de l'amour du prochain est une chimère que nous devons au christianisme et non pas à

a nature ; le sectateur du Nazaréen, tourmenté, malheureux et par conséquent dans l'état de faiblesse qui devait faire crier à la tolérance, à l'humanité, dut nécessairement établir ce rapport fabuleux d'un être à un autre ; il préservait sa vie en le faisant réussir. Mais le philosophe n'admet pas ces rapports gigantesques ; ne voyant, ne considérant que lui seul dans l'univers, c'est à lui seul qu'il apporte tout. S'il ménage ou caresse un instant les autres, ce n'est jamais que relativement au profit qu'il croit en tirer. N'a-t-il plus besoin d'eux, prédomine-t-il par sa force ? il abjure alors à jamais tous ces beaux

ystèmes d'humanité et de bienfaisance auxquels il ne se soumettait que par politique ; il ne craint plus de rendre tout à lui, d'y amener tout ce qui l'entoure, et quelque chose que puisse coûter ses jouissances aux autres, il les assouvit sans examen comme sans remords.

- Mais l'homme dont vous parlez est un monstre !

- L'homme dont je parle est celui de la nature.

- C'est une bête féroce !

- Eh bien, le tigre, le léopard dont cet homme est, si tu veux, l'image, n'est-il pas comme lui créé par la nature et créé pour remplir les intentions de la nature ? Le loup qui dévore l'agneau

accomplit les vœux de cette mère commune, comme le malfaiteur qui détruit l'objet de sa vengeance ou de sa lubricité.

- Oh ! vous aurez beau dire, mon père, je n'admettrai jamais cette lubricité destructive.

- Parce que tu crains d'en devenir l'objet : voilà l'égoïsme ; changeons le rôle et tu la concevras ; interroge l'agneau, il n'entendra pas non plus que le loup puisse le dévorer ; demande au loup à quoi sert l'agneau : « A me nourrir », répondra-t-il. Des loups qui mangent les agneaux, des agneaux dévorés par les loups, le fort qui sacrifie le faible, le faible la victime du fort, voilà la

nature, voilà ses vues, voilà ses plans ; une action et une réaction perpétuelles, une foule de vices et de vertus, un parfait équilibre, en un mot, résultant de l'égalité du bien et du mal sur la terre ; équilibre essentiel au maintien des astres, à la végétation, et sans lequel tout serait à l'instant détruit. Ô Thérèse, elle serait bien étonnée, cette nature, si elle pouvait un instant raisonner avec nous, et que nous lui disions que ces crimes qui la servent, que ces forfaits qu'elle exige et qu'elle nous inspire, ont punis par des lois qu'on nous assure être l'image des siennes. imbécile, nous répondrait-elle, dors, bois, mange et commets sans peur de

els crimes quand bon te semblera : toutes ces prétendues infamies me plaisent, et je les veux, puisque je te les inspire. Il t'appartient bien de régler ce qui m'irrite, ou ce qui me lélecte ! Apprends que tu n'as rien dans toi qui ne m'appartienne, rien que je n'y aie placé par des raisons qu'il ne te convient pas de connaître ; que la plus abominable de tes actions t'est, comme la plus vertueuse d'un autre, qu'une des manières de me servir. Ne te contiens donc point, n'argue tes lois, tes conventions sociales et tes dieux ; n'écoute que moi seule, et crois que s'il existe un crime à mes regards, c'est l'opposition que tu mettrais à ce que

e t'inspire par ta résistance ou par tes sophismes.

- Oh ! juste ciel, m'écriai-je, vous me faites frémir. S'il n'y avait pas des crimes contre la nature, d'où nous viendrait donc cette répugnance invincible que nous éprouvons pour les certains délits ?

- Cette répugnance n'est pas dictée par la nature, répondit vivement ce célérat ; elle n'a sa source que dans le défaut d'habitude ; n'en est-il pas le même pour de certains mets ? Quoique excellents, n'y répugnons-nous pas seulement par défaut d'habitude ? oserait-on dire d'après cela que ces mets ne sont pas bons ? Fâchons de nous vaincre, et nous

conviendrons bientôt de leur saveur ; nous répugnons aux médicaments, quoiqu'ils nous soient pourtant salutaires ; accoutumons-nous de même au mal, nous n'y trouverons bientôt plus que des charmes ; cette répugnance momentanée est bien plutôt une adresse, une coquetterie de la nature, qu'un avertissement que la chose l'outrage : elle nous prépare ainsi les plaisirs du triomphe ; elle en augmente ceux de l'action même : il y a mieux, Thérèse, il y a mieux ; c'est que, plus l'action nous semble épouvantable, plus elle contrarie nos usages et nos mœurs, plus elle brise les freins, plus elle choque toutes nos conventions sociales, plus elle blesse

ce que nous croyons être les lois de la nature, et plus, au contraire, elle est utile à cette même nature. Ce n'est jamais que par les crimes qu'elle entre dans les droits que la vertu lui avoit sans cesse. Si le crime est léger, en différant moins de la vertu, il établira plus lentement l'équilibre indispensable à la nature ; mais plus il est capital, plus il égalise les poids, plus il balance l'empire de la vertu, qui détruirait tout sans cela. Qu'il cesse donc de s'effrayer, celui qui médite un forfait, ou celui qui vient de le commettre : plus son crime aura l'étendue, mieux il aura servi la nature.

Des épouvantables systèmes amenèrent bientôt mes idées aux sentiments d'Omphale sur la manière dont nous sortirions de cette affreuse maison. Ce fut donc dès lors que j'adoptai les projets que vous me verrez exécuter dans la suite. Néanmoins, pour achever de m'éclaircir, je ne pus m'empêcher de faire encore quelques questions au père Clément.

- Au moins, lui dis-je, vous ne gardez pas éternellement les malheureuses victimes de vos passions, vous les envoyez sans doute quand vous en êtes las ?

- Assurément, Thérèse, me répondit le moine, tu n'es entrée dans cette

raison que pour en sortir, quand nous serons convenus tous les quatre de t'accorder ta retraite. Tu l'auras sûrement certainement.

- Mais ne craignez-vous pas, continuai-je, que des filles plus jeunes et moins discrètes n'aillent quelquefois révéler ce qui s'est fait chez vous ?

- C'est impossible.

- Impossible ?

- Absolument.

- Pourriez-vous m'expliquer ?

- Non, c'est là notre secret ; mais tout ce dont je puis t'assurer, c'est que, discrète ou non, il te sera parfaitement impossible de jamais lire, quand tu seras hors d'ici, un seul

not de ce qui s'y fait. Aussi tu le vois, Thérèse, je ne te recommande aucune discrétion ; une politique contrainte n'enchaîne nullement mes désirs...

Et le moine s'endormit à ces mots. Dès cet instant il ne me fut plus possible de ne pas voir que les partis les plus violents se prenaient contre les malheureuses réformées et que cette terrible sécurité dont on se vantait n'était le fruit que de leur mort. Je ne m'affermis que mieux dans ma résolution ; nous en verrons bientôt l'effet.

Dès que Clément fut endormi, Armande s'approcha de moi.

- Il va se réveiller bientôt comme un furieux, me dit-elle ; la nature s'endort ses sens que pour leur briser, après un peu de repos, une bien plus grande énergie ; encore une nuit saine, et nous serons tranquilles jusqu'à demain.

- Mais toi, dis-je à ma compagne, que ne dors-tu quelques instants ?

- Le puis-je ? me répondit Armande, si je ne veillais pas debout autour de mon lit, et que ma négligence fût aperçue, il serait homme à me voignarder.

- Oh, ciel ! dis-je, eh quoi ! même en dormant, ce scélérat veut que ce qui l'entourne soit dans un état de souffrance ?

- Oui, me répondit ma compagne, c'est la barbarie de cette idée qui lui procure ce réveil furieux que tu vas lui voir ; il est sur cela comme ces écrivains pervers, dont la corruption est si dangereuse, si active, qu'ils l'ont pour but, en imprimant leurs affreux systèmes, que d'étendre au-delà de leur vie la somme de leurs crimes ; ils n'en peuvent plus faire, mais leurs maudits écrits en feront commettre, et cette douce idée qu'ils emportent au tombeau les console de l'obligation où les met la mort de s'enoncer au mal.

- Les monstres ! m'écriai-je.

Armande, qui était une créature fort douce, me baisa en versant quelques

armes, puis se remit à battre l'estrade autour du lit de ce roué.

Au bout de deux heures, le moine se éveilla effectivement, dans une prodigieuse agitation, et me prit avec tant de force que je crus qu'il allait m'étouffer ; sa respiration était vive et pressée ; ses yeux étincelaient, il prononçait des paroles sans suite qui n'étaient autres que des blasphèmes ou des mots de libertinage. Il appelle Armande, il lui demande des verges, et recommence à nous fustiger toutes deux, mais d'une manière encore plus vigoureuse qu'il ne l'avait fait avant de s'endormir. C'est par moi qu'il a l'air de vouloir terminer ; je jette les hauts cris ; pour abrégé mes peines,

Armande l'excite violemment, il s'égaré, et le monstre, à la fin décidé par les plus violentes sensations, perd avec les flots embrasés de sa semence et son ardeur et ses désirs.

Tout fut calme le reste de la nuit. En se levant, le moine se contenta de nous toucher et de nous examiner toutes les deux ; et comme il allait lire sa messe, nous rentrâmes au séminaire. La doyenne ne put s'empêcher de me désirer dans l'état d'inflammation où elle prétendait que je devais être ; anéantie comme je m'étais, pouvais-je me défendre ? Elle fit ce qu'elle voulut, assez pour me convaincre qu'une femme même, à pareille école, perdant bientôt toute la

l'élégance et toute la retenue de son sexe, ne pouvait, à l'exemple de ses tyrans, devenir qu'obscène ou cruelle. Deux nuits après, je couchai chez Jérôme ; je ne vous peindrai point ses horreurs, elles furent plus effrayantes encore. Quelle école, grand Dieu ! Enfin, au bout d'une semaine, toutes ces tournées furent faites. Alors Omphale me demanda s'il n'était pas vrai que, de tous, Clément fût celui dont j'eusse le plus à me plaindre.

- Hélas ! répondis-je, au milieu d'une foule d'horreurs et de saletés qui tantôt dégoûtent et tantôt révoltent, il est bien difficile que je prononce sur le plus odieux de ces scélérats ; je suis excédée de tous, et je voudrais

l'éjà me voir dehors, quel que soit le
 lestin qui m'attende.

- Il serait possible que tu fusses
 vientôt satisfaite, me répondit ma
 compagne ; nous touchons à l'époque
 de la fête : rarement cette
 circonstance a lieu sans leur rapporter
 des victimes ; ou ils séduisent des
 jeunes filles par le moyen de la
 confession, ou ils en escamotent, s'ils
 le peuvent ; autant de nouvelles
 recrues qui supposent toujours des
 réformes...

Elle arriva, cette fameuse fête...
 Pourrez-vous croire, madame, à
 quelle impiété monstrueuse se
 portèrent les moines à cet
 événement ? Ils imaginèrent qu'un

niracle visible doublerait l'éclat de leur réputation ; en conséquence ils évêtirent Florette, la plus jeune des filles, de tous les ornements de la Vierge ; par des cordons qui ne se voyaient pas, ils la lièrent au mur de la niche, et lui ordonnèrent de lever tout à coup les bras avec componction vers le ciel, quand on y élèverait l'hostie. Comme cette petite créature était menacée des plus cruels châtimens si elle venait à dire un seul mot, ou à manquer son rôle, elle s'en tira à merveille, et la fraude eut tout le succès qu'on pouvait en attendre. Le peuple cria au miracle, baisa de riches offrandes à la Vierge, et s'en retourna plus convaincu que

amais de l'efficacité des grâces de cette mère céleste. Nos libertins voulurent, pour doubler leurs impiétés, que Florette parût aux orgies du soir dans les mêmes vêtements qui lui avaient attiré tant d'hommages, et chacun d'eux enflamma ses odieux désirs à la vue de cette enfant, sous ce costume, à l'irrégularité de ses caprices. Irrités de ce premier crime, les sacrilèges ne s'en tiennent point là : ils font mettre sur le ventre de cette enfant, ils la couchent à plat ventre sur une grande table, ils allument des cierges, ils placent l'image de notre Sauveur au milieu des reins de la jeune fille et osent consommer sur ses fesses le plus

edoutable de nos mystères. Je n'évanouis à ce spectacle horrible, il ne fut impossible de le soutenir. Sévérino, me voyant en cet état, dit que pour m'y apprivoiser il fallait que je servisse d'autel à mon tour. On me choisit ; on me place au même lieu que Florette ; le sacrifice se consomme, et l'hostie... ce symbole sacré de notre auguste religion... Sévérino s'en choisit, il l'enfonce au local obscène de ses sodomites jouissances..., la foule avec injure..., la presse avec ignominie sous les coups redoublés de son dard monstrueux, et lance, en blasphémant, sur le corps même de mon Sauveur, les flots impurs du torrent de sa lubricité !

On me retira sans mouvement de ses nains ; il fallut me porter dans ma chambre où je pleurai huit jours de suite le crime horrible auquel j'avais servi malgré moi. Ce souvenir brise encore mon âme, je n'y pense pas sans frémir... La religion est en moi l'effet du sentiment ; tout ce qui l'offense, ou l'outrage, fait jaillir le sang de mon cœur.

L'époque du renouvellement du mois allait arriver, lorsque Sévérino entre un matin, vers les neuf heures, dans notre chambre. Il paraissait très enflammé ; une sorte d'égarement se peignait dans ses yeux ; il nous examine, nous place tour à tour dans son attitude chérie, et s'arrête

particulièrement à Omphale. Il reste plusieurs minutes à la contempler dans cette posture, il s'excite tourdemment, il baise ce qu'on lui présente, fait voir qu'il est en état de consommer, et ne consomme rien. Laissant ensuite relever, il lance sur elle des regards où se peignent la rage et la méchanceté ; puis, lui appliquant à tour de reins un vigoureux coup de pied dans le bas-ventre, il l'envoie tomber à vingt pas de là.

- La société te réforme, catin, lui dit-elle ; elle est lasse de toi ; sois prête à l'entrée de la nuit, je viendrai te chercher moi-même.

Et il sort. Dès qu'il est parti, Omphale se relève ; elle se jette en pleurs dans mes bras.

- Eh bien ! me dit-elle, à l'infamie, à la cruauté des préliminaires, peux-tu m'aveugler encore sur les suites ? Que vais-je devenir, grand Dieu !

- Tranquillise-toi, dis-je à cette malheureuse, je suis maintenant décidée à tout ; je n'attends que l'occasion ; peut-être se présentera-t-elle plus tôt que tu ne penses ; je divulguerai ces horreurs ; s'il est vrai que leurs procédés soient aussi cruels que nous avons lieu de le croire, tâche d'obtenir quelques délais, et je m'arracherai de leurs mains.

Dans le cas où Omphale serait elâchée, elle jura de même de me servir, et nous pleurâmes toutes deux. La journée se passa sans événements ; vers les cinq heures, Sévérino remonta lui-même.

- Allons, dit-il brusquement à Omphale, es-tu prête ?

- Oui, mon père, répondit-elle en anglotant ; permettez que j'embrasse mes compagnes.

- Cela est inutile, dit le moine ; nous n'avons pas le temps de faire une cène de pleurs ; on nous attend, partons.

Alors elle demanda s'il fallait qu'elle emportât ses hardes.

- Non, dit le supérieur, tout n'est-il pas de la maison ? Vous n'avez plus besoin de cela.

Puis se reprenant, comme quelqu'un qui en a trop dit :

- Ces hardes vous deviennent inutiles, vous en ferez faire sur votre taille qui vous iront mieux ; contentez-vous donc d'emporter seulement ce que vous avez sur vous. Je demandai au moine s'il voulait me permettre d'accompagner Omphale seulement jusqu'à la porte de la maison... Il me répondit par un regard qui me fit reculer d'effroi... Omphale sort, elle jette sur nous des yeux remplis d'inquiétude et de larmes, et dès qu'elle est dehors, je

ne précipite sur mon lit, au désespoir.

Accoutumées à ces événements, ou s'aveuglant sur leurs suites, mes compagnes y prirent moins de part que moi, et le supérieur rentra au bout d'une heure ; il venait prendre celles du souper. J'en étais ; il ne devait y avoir que quatre femmes, la fille de douze ans, celle de seize, celle de vingt-trois et moi. Tout se passa à peu près comme les autres jours ; je remarquai seulement que les filles de garde ne s'y trouvèrent pas, que les noines se parlèrent souvent à l'oreille, qu'ils burent beaucoup, qu'ils s'en tinrent à exciter violemment leurs désirs, sans jamais

e permettre de les consommer, et qu'ils nous renvoyèrent de beaucoup meilleure heure, sans en garder aucune à coucher... Quelles inductions tirer de ces remarques ? Je les fis parce qu'on prend garde à tout dans de semblables circonstances, mais qu'augurer de là ? Ah ! ma perplexité était telle, qu'aucune idée ne se présentait à mon esprit qu'elle ne fût aussitôt combattue par une autre ; en me rappelant les propos de Clément je devais tout craindre sans doute ; et puis, l'espoir... ce rompeur espoir qui nous console, qui nous aveugle et nous fait ainsi presque autant de bien que de mal, l'espoir enfin venait me rassurer...

Tant d'horreurs étaient si loin de moi, qu'il m'était impossible de les opposer ! Je me couchai dans ce terrible état ; tantôt persuadée qu'Omphale ne manquerait pas au serment ; convaincue l'instant d'après que les cruels moyens qu'on prendrait vis-à-vis d'elle lui ôteraient tout pouvoir de nous être utile. Et elle fut ma dernière opinion quand je vis finir le troisième jour sans avoir encore entendu parler de rien.

Le quatrième je me trouvais encore au souper ; il était nombreux et choisi. Ce jour-là, les huit plus belles femmes s'y trouvaient ; on m'avait fait la grâce de m'y comprendre ; les filles de garde y étaient aussi. Dès en

entrant nous vîmes notre nouvelle compagne.

- Voilà celle que la société destine à remplacer Omphale, mesdemoiselles, nous dit Sévérino.

Et en disant cela, il arracha du buste de cette fille les mantelets, les gazes dont elle était couverte, et nous vîmes une jeune personne de quinze ans, de la figure la plus agréable et la plus délicate : elle leva ses beaux yeux avec grâce sur chacune de nous ; ils étaient encore humides de larmes, mais de l'intérêt le plus vif ; sa taille était souple et légère, sa peau d'une blancheur éblouissante, les plus beaux cheveux du monde, et quelque chose de si séduisant dans l'ensemble,

pu'il était impossible de la voir sans
e sentir involontairement entraîné
ers elle. On la nommait Octavie ;
ous sûmes bientôt qu'elle était fille
le la première qualité, née à Paris et
ortant du couvent pour venir épouser
e comte de *** : elle avait été
enlevée dans sa voiture avec deux
gouvernantes et trois laquais ; elle
gnorait ce qu'était devenue sa suite ;
on l'avait prise seule vers l'entrée de
a nuit, et, après lui avoir bandé les
eux, on l'avait conduite où nous la
oyions sans qu'il lui fût devenu
ossible d'en savoir davantage.

Personne ne lui avait encore dit un
mot. Nos quatre libertins, un instant
en extase devant autant de charmes,

n'eurent la force que de les admirer. L'empire de la beauté contraint au respect ; le scélérat le plus corrompu lui rend malgré son cœur une espèce de culte qu'il n'enfreint jamais sans emords ; mais des monstres tels que ceux auxquels nous avons affaire languissent peu sous de tels freins.

- Allons, bel enfant, dit le supérieur en l'attirant avec impudence vers le fauteuil sur lequel il était assis, allons, faites-nous voir si le reste de vos charmes répond à ceux que la nature a placés avec tant de profusion sur votre physionomie.

Et comme cette belle fille se roublait, comme elle rougissait, et qu'elle cherchait à s'éloigner,

Sévérino, la saisissant brusquement au travers du corps :

- Comprenez, lui dit-il, petite Agnès, comprenez donc que ce qu'on veut vous dire est de vous mettre à l'instant toute nue.

Et le libertin, à ces mots, lui glisse une main sous les jupes en la contenant de l'autre ; Clément s'approche, il relève jusqu'au-dessus des reins les vêtements d'Octavie, et expose, au moyen de cette manœuvre, les traits les plus doux, les plus appétissants qu'il soit possible de voir ; Sévérino, qui touche, mais qui n'aperçoit pas, se courbe pour regarder, et les voilà tous quatre à convenir qu'ils n'ont jamais

ien vu d'aussi beau. Cependant la modeste Octavie, peu faite à de pareils outrages, répand des larmes et se défend.

- Déshabillons, déshabillons, dit Antonin, on ne peut rien voir comme cela.

Il aide à Sévérino, et dans l'instant les traits de la jeune fille paraissent à vos yeux, sans voile. Il n'y eut jamais sans doute une peau plus blanche, jamais des formes plus heureuses... Dieu, quel crime !... Tant de beautés, tant de fraîcheur, tant d'innocence et de délicatesse devaient-elles devenir la proie de ces barbares ! Octavie,onteuse, ne sait où fuir pour dérober ses charmes, partout elle ne trouve

que des yeux qui les dévorent, que les mains brutales qui les fouillent ; le cercle se forme autour d'elle, et, ainsi que je l'avais fait, elle le parcourt en tous les sens. Le brutal Antonin n'a pas la force de résister ; un cruel attentat détermine l'hommage, et l'encens fume aux pieds du dieu. Jérôme la compare à votre jeune camarade de seize ans, la plus jolie du sérail sans doute ; il place auprès l'un de l'autre ; les deux autels de son culte.

- Ah ! que de blancheur et de grâces ! dit-il, en touchant Octavie, mais que le gentillesse et de fraîcheur se trouvent également dans celle-ci ! En

vérité, poursuit le moine en feu, je suis incertain.

Puis, imprimant sa bouche sur les traits que ses yeux confrontent :

- Octavie, s'écria-t-il, tu auras la pomme ; il ne tient qu'à toi, donne-moi le fruit précieux de cet arbre adoré de mon cœur... Oh ! oui, oui, donne-m'en l'une ou l'autre, et j'assume à jamais le prix de la beauté à qui m'aura servi plus tôt.

Sévérino voit qu'il est temps de songer à des choses plus sérieuses : absolument hors d'état d'attendre, il s'empare de cette infortunée, il la place suivant ses désirs ; ne s'en apportant pas encore assez à ses soins, il appelle Clément à son aide.

Octavie pleure et n'est pas entendue ; le feu brille dans les regards du noine impudique, maître de la place, on dirait qu'il n'en considère les avenues que pour l'attaquer plus sûrement ; aucune ruse, aucun préparatif ne s'emploient ; cueillerait-il les roses avec tant de charmes, s'il en écartait les épines ? Quelque énorme disproportion qui se trouve entre la conquête et l'assaillant, celui-ci n'entreprend pas moins le combat ; un cri perçant annonce la victoire, mais rien n'attendrit l'ennemi ; plus la captive implore sa grâce, plus on la presse avec vigueur, et la malheureuse a beau se débattre, elle est bientôt sacrifiée.

- Jamais laurier ne fut plus difficile, lit Sévérino en se retirant ; j'ai cru que pour la première fois de ma vie j'échouerais près du port... Ah ! que l'étroit et que de chaleur ! c'est le Janymède des dieux.

- Il faut que je la ramène au sexe que tu viens de souiller, dit Antonin, la laissant de là, et sans vouloir la laisser relever : il est plus d'une brèche au rempart, dit-il.

Et s'approchant avec fierté, en un instant il est au sanctuaire. De nouveaux cris se font entendre.

- Dieu soit loué ! dit le malhonnête homme, j'aurais douté de mes succès sans les gémissements de la victime,

nais mon triomphe est assuré, car voilà du sang et des pleurs.

- En vérité, dit Clément, s'avancant les verges en main, je ne dérangerai pas non plus cette douce attitude, elle favorise trop mes désirs.

La fille de garde de Jérôme et celle de rente ans contenaient Octavie : Clément considère, il touche ; la jeune fille effrayée l'implore et ne s'attendrit pas.

- Oh ! mes amis, dit le moine exalté, comment ne pas fustiger l'écolière qui nous montre un aussi beau cul ?

L'air retentit aussitôt du sifflement des verges et du bruit sourd de leurs singlons sur ces belles chairs ; les cris d'Octavie s'y mêlent, les blasphèmes

lu moine y répondent : quelle scène pour ces libertins livrés, au milieu de vous toutes, à mille obscénités ! Ils s'applaudissent, ils l'encouragent ; cependant la peau d'Octavie change de couleur, les teintes de l'incarnat le plus vif se joignent à l'éclat des lis ; mais ce qui divertirait peut-être un instant l'Amour, si la modération dirigeait le sacrifice, devient à force de rigueur un crime affreux envers les lois ; rien n'arrête le perfide moine ; plus la jeune élève se plaint, plus éclate la sévérité du régent ; depuis le milieu des reins jusqu'au bas des cuisses, tout est traité de la même manière, et c'est enfin sur les

vestiges sanglants de ses plaisirs que
 le perfide apaise ses feux.

- Je serai moins sauvage que tout
 cela, dit Jérôme en prenant la belle, et
 s'adaptant à ses lèvres de corail :
 voilà le temple où je vais sacrifier...
 et dans cette bouche enchanteresse...
 je me tais... C'est le reptile impur
 létrissant une rose, ma comparaison
 vous dit tout.

Le reste de la soirée devint semblable
 à tout ce que vous savez, si ce n'est
 que la beauté, l'âge touchant de cette
 jeune fille, enflammant encore mieux
 les scélérats, toutes leurs infamies
 redoublèrent, et la satiété bien plus
 que la commisération, en renvoyant
 cette malheureuse dans sa chambre,

lui rendit au moins pour quelques heures le calme dont elle avait besoin.

J'aurais bien désiré pouvoir la consoler cette première nuit, mais obligée de la passer avec Sévérino, j'eût été moi-même au contraire qui ne fusse trouvée dans le cas d'avoir grand besoin de secours. J'avais eu le malheur, non pas de plaire, le mot ne serait pas convenable, mais d'exciter plus vivement qu'une autre les infâmes désirs de ce sodomite ; il me désirait maintenant presque toutes les nuits ; épuisé de celle-ci, il eut besoin de recherches ; craignant sans doute de ne pas me faire encore assez de mal avec le glaive affreux dont il était

loué, il imagina cette fois de me perforer avec un de ces meubles de religieuses que la décence ne permet pas de nommer et qui était d'une grosseur démesurée ; il fallut se brêter à tout. Lui-même faisait pénétrer l'arme en son temple chéri ; la force de secousses elle entra fort avant ; je jette des cris : le moine s'en amuse ; après quelques allées et venues, tout à coup il retire l'instrument avec violence et l'engloutit lui-même au gouffre qu'il vient d'entrouvrir... Quel caprice ! N'est-ce pas là positivement le contraire de tout ce que les hommes peuvent désirer ? Mais qui peut définir l'âme d'un libertin ? Il y a

ongtemps que l'on sait que c'est là l'énigme de la nature : elle ne nous en a pas encore donné le mot.

Le matin, se trouvant un peu rafraîchi, il voulut essayer d'un autre supplice, il me fit voir une machine encore bien plus grosse : celle-ci était creuse et garnie d'un piston lançant l'eau avec une incroyable roideur par une ouverture qui donnait au jet plus de trois pouces de circonférence ; cet énorme instrument en avait lui-même neuf de tour sur douze de long. Sévérino le fit remplir d'eau très chaude et voulut me l'enfoncer par-levant ; effrayée d'un pareil projet, je me jette à ses genoux pour lui demander grâce, mais il est dans une

le ces maudites situations où la pitié ne s'entend plus, où les passions, bien plus éloqu岸tes, mettent à sa place, en l'étouffant, une cruauté souvent bien dangereuse. Le moine me menace de toute sa colère si je ne me prôte pas ; il faut obéir. La perfide machine pénétra des deux tiers, et le léchirement qu'elle m'occasionne joint à l'extrême chaleur dont elle est, joint prêts à m'ôter l'usage de mes sens ; pendant ce temps, le supérieur, ne cessant d'invectiver les parties qu'il moleste, se fait exciter par sa suivante ; après un quart d'heure de ce frottement qui me lacère, il lâche le piston qui fait jaillir l'eau brûlante au plus profond de la matrice... Je

n'évanouis. Sévérino s'extasiait... Il était dans un délire au moins égal à ma douleur.

- Ce n'est rien que cela, dit le traître, quand j'eus repris mes sens, nous traitons ces attrait-là bien plus librement quelquefois ici... Une salade d'épines, morbleu ! bien poivrée, bien vinaigrée, enfoncée dedans avec la pointe d'un couteau, voilà ce qui leur convient pour les agaçarder ; à la première faute que tu feras, je t'y condamne, dit le célébrat en maniant encore l'objet unique de son culte.

Mais deux ou trois hommages, après les débauches de la veille, l'avaient mis sur les dents : je fus congédiée.

Je retrouvai, en rentrant, ma nouvelle compagne dans les pleurs ; je fis ce que je pus pour la calmer, mais il n'est pas aisé de prendre facilement son parti sur un changement de situation aussi affreux ; cette jeune fille avait d'ailleurs un grand fond de religion, de vertu et de sensibilité ; son état ne lui en parut que plus terrible. Omphale avait eu raison de ne dire que l'ancienneté n'influaient en rien sur les réformes ; que quelquefois dictées par la fantaisie des moines, ou par leur crainte de quelques recherches ultérieures, on pouvait la subir au bout de huit jours comme au bout de vingt ans. Il n'y avait pas quatre mois qu'Octavie était

avec nous, quand Jérôme vint lui annoncer son départ ; quoique ce fût lui qui eût le plus joui d'elle pendant son séjour au couvent, qui eût pu la chercher et la rechercher davantage, la pauvre enfant partit, nous faisant les mêmes promesses qu'Omphale ; elle les tint tout aussi peu.

Je ne m'occupai plus, dès lors, que du projet que j'avais conçu depuis le départ d'Omphale ; décidée à tout pour fuir ce repaire sauvage, rien ne m'effraya pour y réussir. Que pouvais-je appréhender en exécutant ce dessein ? La mort. Et de quoi étais-je sûre en restant ? De la mort. Et en réussissant, je me sauvais. Il n'y avait donc point à balancer, mais

Il fallait, avant cette entreprise, que les funestes exemples du vice écompensé se reproduisissent encore sous mes yeux ; il était écrit sur le grand livre des destins, sur ce livre obscur dont nul mortel n'a d'intelligence, il y était gravé, dis-je, que tous ceux qui m'avaient tourmentée, humiliée, tenue dans les lers, recevraient sans cesse à mes regards le prix de leurs forfaits, comme si la providence eût pris à tâche de me montrer l'inutilité de la vertu... Funestes leçons qui ne me corrigèrent pourtant point, et qui, fussé-je échapper encore au glaive suspendu sur ma tête, ne m'empêcheront pas d'être toujours

'esclave de cette divinité de mon cœur.

Un matin, sans que nous nous y attendissions, Antonin parut dans notre chambre et nous annonça que le Révérend Père Sévérino, parent et protégé du pape, venait d'être nommé par Sa Sainteté général de l'ordre des Bénédictins. Dès le jour suivant, ce religieux partit effectivement sans nous voir : on en attendait, nous dit-on, un autre bien supérieur pour la lébauche à tous ceux qui restaient ; nouveaux motifs de presser mes démarches.

Le lendemain du départ de Sévérino, les moines s'étaient décidés à réformer encore une de mes

compagnes ; je choisis pour mon évasion le jour même où l'on vint annoncer l'arrêt de cette misérable, afin que les moines plus occupés prissent à moi moins d'attention.

Nous étions au commencement du printemps ; la longueur des nuits favorisait encore un peu mes démarches. Depuis deux mois je les préparais sans qu'on s'en fût douté ; je sciais peu à peu, avec un mauvais ciseau que j'avais trouvé, les grilles de mon cabinet ; déjà ma tête y passait aisément, et, des linges qui me servaient, j'avais composé une corde plus que suffisante à franchir les vingt ou vingt-cinq pieds d'élévation qu'Omphale m'avait dit qu'avait le

âtiment. Lorsqu'on avait pris mes
gardes, j'avais eu soin, comme je
vous l'ai dit, d'en retirer ma petite
fortune se montant à près de six louis,
et l'avais toujours soigneusement
cachée ; en partant je la remis dans
mes cheveux, et presque toute notre
chambre se trouvant du souper ce
soir-là, seule avec une de mes
compagnes qui se coucha dès que les
autres furent descendues, je passai
dans mon cabinet ; là, dégageant le
rou que j'avais soin de boucher tous
les jours, je liai ma corde à l'un des
barreaux qui n'était point
endommagé, puis me laissant glisser
par ce moyen, j'eus bientôt touché
terre. Ce n'était pas ce qui m'avait

embarrassée : les six enceintes de murs ou de haies vives, dont m'avait parlé ma compagne, m'intriguaient bien différemment.

Une fois là, je reconnus que chaque espace ou allée circulaire laissé d'une haie à l'autre n'avait pas plus de huit pieds de large, et c'est cette proximité qui faisait imaginer au coup d'œil que tout ce qui se trouvait dans cette partie n'était qu'un massif de bois. La nuit était fort sombre ; en tournant cette première allée circulaire pour reconnaître si je ne trouverais pas l'ouverture à la haie, je passai au-dessous de la salle des soupers. On n'y était plus ; mon inquiétude en redoubla ; je continuai pourtant mes

echerches : je parvins ainsi à la
 auteur de la fenêtre de la grande
 alle souterraine qui se trouvait au-
 lessous de celle des orgies ordinaires.
 'y aperçus beaucoup de lumière, je
 us assez hardie pour m'en
 approcher ; par ma position je
 alongeais. Ma malheureuse
 ompagne était étendue sur un
 hevalet, les cheveux épars et
 destinée sans doute à quelque
 effrayant supplice où elle allait
 rouver, pour liberté, l'éternelle fin de
 es malheurs... Je frémis, mais ce
 que mes regards achevèrent de
 urprendre m'étonna bientôt
 lavantage : Omphale, ou n'avait pas
 out su, ou n'avait pas tout dit ;

'aperçus quatre filles nues dans ce
outerrain, qui me parurent fort belles
et fort jeunes, et qui certainement
n'étaient pas des nôtres ; il y avait
long dans cet affreux asile d'autres
victimes de la lubricité de ces
monstres... d'autres malheureuses
inconnues de nous... Je me hâtai de
courir, et continuai de tourner jusqu'à
ce que je fusse à l'opposé du
outerrain : n'ayant pas encore trouvé
la brèche, je résolus d'en faire une ;
je me m'étais, sans qu'on s'en fût aperçu,
munie d'un long couteau ; je
me ravallai ; malgré mes gants, mes
mains furent bientôt déchirées ; rien
ne m'arrêta ; la haie avait plus de
deux pieds d'épaisseur, je

'entrouvris, et me voilà dans la seconde allée ; là, je fus étonnée de me sentir à mes pieds qu'une terre molle et flexible dans laquelle j'enfonçais jusqu'à la cheville : plus j'avais dans ces taillis fourrés, plus l'obscurité devenait profonde. Curieuse de savoir d'où provenait le changement du sol, je tâte avec mes mains... Ô juste ciel ! je saisis la tête d'un cadavre ! Grand Dieu ! pensai-je épouvantée, tel est ici sans doute, on ne l'avait bien dit, le cimetière où les bourreaux jettent leurs victimes ; à peine prennent-ils le soin de les couvrir de terre !... Ce crâne est peut-être celui de ma chère Omphale, ou celui de cette malheureuse Octavie, si

elle, si douce, si bonne, et qui n'a paru sur la terre que comme les roses dont ses traits étaient l'image ! Moi-même, hélas ! c'eût été là ma place, pourquoi ne pas subir mon sort ! Que gagnerai-je à aller chercher le nouveau revers ? N'y ai-je pas commis assez de mal ? n'y suis-je pas devenue le motif d'un assez grand nombre de crimes ? Ah ! remplissons ma destinée ! Ô terre, entrouvre-toi pour m'engloutir ! C'est bien quand on est aussi délaissée, aussi pauvre, aussi abandonnée que moi, qu'il faut se donner tant de peines pour végéter quelques instants de plus parmi des monstres !... Mais non, je dois venger la Vertu dans les fers... Elle

'attend de mon courage... Ne nous
aissons point abattre... avançons : il
est essentiel que l'univers soit
lébarrassé de scélérats aussi
langereux que ceux-ci. Dois-je
raindre de perdre trois ou quatre
ommes pour sauver des millions
l'individus que leur politique ou leur
érocity sacrifie ?

Je perce donc la haie où je me
rouve ; celle-ci était plus épaisse que
'autre : plus j'avançais, plus je les
rouvais fortes. Le trou se fait
ourtant, mais un sol ferme au-delà...
Plus rien qui m'annonçât les mêmes
orreurs que je venais de rencontrer ;
Je parviens ainsi au bord du fossé
ans avoir trouvé la muraille que

n'avait annoncée Omphale ; il n'y en avait sûrement point, et il est vraisemblable que les moines ne le savaient que pour nous effrayer davantage. Moins enfermée au-delà de cette sextuple enceinte, je distinguai mieux les objets ; l'église et le corps de logis qui s'y trouvait adossé se présentèrent aussitôt à mes regards ; le fossé bordait l'un et l'autre ; je me gardai bien de chercher à le franchir de ce côté ; je longeai les bords, et me voyant enfin en face l'une des routes de la forêt, je résolus de le traverser là et de me jeter dans cette route quand j'aurais remonté l'autre bord. Ce fossé était très profond, mais sec, pour mon

bonheur ; comme le revêtement était de brique, il n'y avait nul moyen l'y glisser, je me précipitai donc : un peu étourdie de ma chute, je fus quelques instants avant de me relever... Je poursuis, j'atteins l'autre bord sans obstacle, mais comment le gravir ? A force de chercher un endroit commode, j'en trouve un à la fin où quelques briques démolies me servaient à la fois et la facilité de me servir des autres comme d'échelons, et celle d'enfoncer, pour me soutenir, la pointe de mon pied dans la terre ; j'étais déjà presque sur la crête, lorsque tout s'écroulant par mon poids, je retombai dans le fossé sous les débris que j'avais entraînés ; je

ne crus morte ; cette chute-ci, faite involontairement, avait été plus rude que l'autre ; j'étais d'ailleurs entièrement couverte des matériaux qui m'avaient suivie ; quelques-uns n'ayant frappé la tête, je me trouvais toute fracassée... « Ô Dieu ! me dis-je au désespoir, n'allons pas plus avant ; restons là ; c'est un avertissement du ciel ; il ne veut pas que je poursuive : mes idées me rompent sans doute ; le mal est peut-être utile sur la terre, et quand la main de Dieu le désire, peut-être est-ce un sort de s'y opposer ! » Mais, bientôt évoltée d'un système trop malheureux fruit de la corruption qui m'avait entourée, je me débarrasse

les débris dont je suis couverte, et rouvant plus d'aisance à remonter par la brèche que je viens de faire, à cause des nouveaux trous qui s'y sont formés, j'essaie encore, je n'encourage, je me trouve en un instant sur la crête. Tout cela m'avait écartée du sentier que j'avais aperçu, mais l'ayant bien remarqué, je le regagne et me mets à fuir à grands pas. Avant la fin du jour, je me rouvai hors de la forêt, et bientôt sur le monticule duquel, il y avait six mois, j'avais, pour mon malheur, aperçu cet affreux couvent. Je m'y repose quelques minutes, j'étais en rage ; mon premier soin est de me précipiter à genoux et de demander à

Dieu de nouveaux pardons des fautes involontaires que j'avais commises dans ce réceptacle odieux du crime et de l'impureté ; des larmes de regrets coulèrent bientôt de mes yeux. « Hélas ! me dis-je, j'étais bien moins criminelle, quand je quittai, l'année dernière, ce même sentier, guidée par un principe de dévotion si funestement trompé ! Ô Dieu ! dans quel état puis-je me contempler maintenant ! » Ces funestes réflexions un peu calmées par le plaisir de me voir libre, je poursuivis ma route vers Dijon, m'imaginant que ce ne pouvait être que dans cette capitale où mes plaintes devaient être légitimement reçues...

ci Mme de Lorsange voulut engager Thérèse à reprendre haleine, au moins quelques minutes ; elle en avait besoin ; la chaleur qu'elle mettait à sa narration, les plaies que ces funestes récits rouvraient dans son âme, tout enfin l'obligeait à quelques moments de trêve. M. de Corville fit apporter les rafraîchissements, et après un peu de repos, notre héroïne poursuivit, comme on va le voir, le détail de ses déplorables aventures.

DEUXIÈME PARTIE

’étais à ma seconde journée, parfaitement calme sur les craintes que j’avais eues d’abord d’être poursuivie ; il faisait une extrême chaleur, et suivant ma coutume économique, je m’étais écartée du chemin pour trouver un abri où je pusse faire un léger repas qui me mît en état d’attendre le soir. Un petit bouquet de bois sur la droite du chemin, au milieu duquel serpentait un ruisseau limpide, me parut propre à me rafraîchir. Désaltérée de cette eau pure et fraîche, nourrie d’un peu de pain, le dos appuyé contre un arbre, je laissais circuler dans mes

reines un air pur et serein qui me
lélissait, qui calmait mes sens. Là, je
éfléchissais à cette fatalité presque
ans exemple qui, malgré les épines
lont j'étais entourée dans la carrière
le la vertu, me ramenait toujours,
quoi qu'il en pût être, au culte de
ette divinité, et à des actes d'amour
et de résignation envers l'Être
uprême dont elle émane, et dont elle
est l'image. Une sorte
l'enthousiasme venait de s'emparer
le moi : « Hélas ! me disais-je, il ne
n'abandonne pas, ce Dieu bon que
'adore, puisque je viens même dans
cet instant de trouver les moyens de
éparer mes forces. N'est-ce pas à lui
que je dois cette faveur ? Et n'y a-t-il

pas sur la terre des êtres à qui elle est refusée ? Je ne suis donc pas tout à fait malheureuse, puisqu'il en est encore de plus à plaindre que moi... Ah ! ne le suis-je pas bien moins que ces infortunées que je laisse dans ce repaire du vice dont la bonté de Dieu n'a fait sortir comme par une espèce de miracle ?... » Et pleine de reconnaissance, je m'étais jetée à genoux ; fixant le soleil comme le plus bel ouvrage de la divinité, comme celui qui manifeste le mieux sa grandeur, je tirais de la sublimité de cet astre de nouveaux motifs de prières et d'actions de grâces, lorsque tout à coup je me sens saisie par deux hommes qui, m'ayant enveloppé la

ête pour m'empêcher de voir et de
rier, me garrottent comme une
riminelle et m'entraînent sans
prononcer une parole.

Nous marchons ainsi près de deux
heures sans qu'il me soit possible de
voir quelle route nous tenons,
orsqu'un de mes conducteurs,
n'entendant respirer avec peine,
propose à son camarade de me
libarrasser du voile qui gêne ma
ête ; il y consent, je respire et
aperçois enfin que nous sommes au
milieu d'une forêt dont nous suivons
une route assez large, quoique peu
réquentée. Mille funestes idées se
présentent alors à mon esprit, je
crains d'être reprise par les agents de

es indignes moines... je crains
l'être ramenée à leur odieux couvent.

- Ah ! dis-je à l'un de mes guides,
monsieur, ne puis-je vous supplier de
ne dire où je suis conduite ? ne puis-
je vous demander ce qu'on prétend
faire de moi ?

- Tranquillisez-vous, mon enfant, me
dit cet homme, et que les précautions
que nous sommes obligés de prendre
ne vous causent aucune frayeur ; nous
vous menons vers un bon maître ; de
fortes considérations l'engagent à ne
prendre de femmes de chambre pour
son épouse qu'avec cet appareil de
mystère, mais vous y serez bien.

- Hélas ! messieurs, répondis-je, si
c'est mon bonheur que vous faites, il

est inutile de me contraindre : je suis une pauvre orpheline, bien à plaindre sans doute ; je ne demande qu'une place : sitôt que vous me la donnez, pourquoi craignez-vous que je vous échappe ?

- Elle a raison, dit l'un des guides, mettons-la plus à l'aise, ne contenons simplement que ses mains.

Ils le font, et notre marche se continue. Me voyant tranquille, ils répondent même à mes demandes, et j'apprends enfin d'eux que le maître auquel on me destine se nomme le comte de Gernande, né à Paris, mais possédant des biens considérables dans cette contrée, et riche en tout de plus de cinq cent mille livres de rente,

qu'il mange seul, me dit un de mes guides.

- Seul ?

- Oui, c'est un homme solitaire, un philosophe : jamais il ne voit personne ; en revanche, c'est un des plus grands gourmands de l'Europe ; il n'y a pas un mangeur dans le monde qui soit en état de lui tenir tête. Je ne vous en dis rien, vous le verrez.

- Mais, ces précautions, que signifient-elles, monsieur ?

- Le voici. Notre maître a le malheur d'avoir une femme à qui la tête a tourné ; il faut la garder à vue, elle ne sort pas de sa chambre, personne ne peut la servir ; nous aurions eu beau

vous le proposer : si vous aviez été prévenue, vous n'auriez jamais accepté. Nous sommes obligés d'enlever des filles de force pour exercer ce funeste emploi.

- Comment ! je serai captive auprès de cette dame ?

- Vraiment oui, voilà pourquoi nous vous tenons de cette manière : vous y serez bien... tranquillisez-vous, parfaitement bien ; à cette gêne près, rien ne vous manquera.

- Ah ! juste ciel ! quelle contrainte !

- Allons, allons, mon enfant, courage, vous en sortirez un jour, et votre fortune sera faite.

Mon conducteur n'avait pas fini ces paroles, que nous aperçûmes le

château. C'était un superbe et vaste bâtiment isolé au milieu de la forêt, mais il s'en fallait de beaucoup que ce grand édifice fût aussi peuplé qu'il paraissait fait pour l'être. Je ne vis un peu de train, un peu d'affluence que vers les cuisines situées dans des voûtes, sous le milieu du corps de logis. Tout le reste était aussi solitaire que la position du château : personne ne prit garde à nous quand nous entrâmes ; un de mes guides alla dans les cuisines, l'autre me présenta au comte. Il était au fond d'un vaste et superbe appartement, enveloppé dans une robe de chambre de satin des Indes, couché sur une ottomane, et ayant près de lui deux jeunes gens si

ndécemment, ou plutôt si ridiculement vêtus, coiffés avec tant d'élégance et tant d'art, que je les pris l'abord pour des filles ; un peu plus l'examen me les fit enfin reconnaître pour deux garçons, dont l'un pouvait avoir quinze ans, et l'autre seize. Ils ne parurent d'une figure charmante, mais dans un tel état de mollesse et d'abattement, que je crus d'abord qu'ils étaient malades.

- Voilà une fille, monseigneur, dit mon guide ; elle nous paraît être ce qui vous convient : elle est douce, elle est honnête, et ne demande qu'à se placer ; nous espérons que vous en serez content.

- C'est bon, dit le comte en me regardant à peine vous fermerez les portes en vous retirant, Saint-Louis, et vous direz que personne n'entre que je ne sonne.

Ensuite, le comte se leva et vint m'examiner. Pendant qu'il me détaillait, je puis vous le peindre : la singularité du portrait mérite un instant vos regards. M. de Gernande était alors un homme de cinquante ans, ayant près de six pieds de haut, et d'une monstrueuse grosseur. Rien n'est effrayant comme sa figure, la longueur de son nez, l'épaisse obscurité de ses sourcils, ses yeux noirs et méchants, sa grande bouche mal meublée, son front ténébreux et

chauve, le son de sa voix effrayant et rauque, ses bras et ses mains énormes ; tout contribue à en faire un individu gigantesque, dont l'abord inspire beaucoup plus de peur que l'assurance. Nous verrons bientôt si le moral et les actions de cette espèce le centaure répondaient à son effrayante caricature. Après un examen des plus brusques et des plus cavaliers, le comte me demanda mon âge.

- Vingt-trois ans, monsieur, répondis-je.

Et il joignit à cette première demande quelques questions sur mon personnel. Je le mis au fait de tout ce qui me concernait. Je n'oubliai même

as la flétrissure que j'avais reçue de Rodin ; et quand je lui eus peint ma misère, quand je lui eus prouvé que le malheur m'avait constamment poursuivie :

- Tant mieux ! me dit durement le vilain homme, tant mieux ! vous en serez plus souple chez moi ; c'est un très petit inconvénient que le malheur poursuive cette race abjecte du peuple que la nature condamne à camper près de nous sur le même sol : elle en est plus active et moins insolente, elle en remplit bien mieux ses devoirs envers nous.

- Mais, monsieur, je vous ai dit ma naissance, elle n'est point abjecte.

- Oui, oui, je connais tout cela, on se fait toujours passer pour tout plein de choses quand on n'est rien, ou dans la misère. Il faut bien que les illusions et l'orgueil viennent consoler des sorts de la fortune ; c'est ensuite à vous de croire ce qui nous plaît de ces raillances abattues par les coups du sort. Tout cela m'est égal, au reste : je vous trouve sous l'air, et à peu près sous le costume d'une servante ; je vous prendrai donc sur ce pied, si vous le trouvez bon. Cependant, continua cet homme dur, il ne tient qu'à vous d'être heureuse ; de la patience, de la discrétion, et dans quelques années je vous renverrai

l'ici en état de vous passer du service.

Alors il prit mes bras l'un après l'autre, et retroussant mes manches jusqu'au coude, il les examina avec attention en me demandant combien de fois j'avais été saignée.

- Deux fois, monsieur, lui dis-je, assez surprise de cette question ; et je lui en citai les époques, en le remettant aux circonstances de ma vie où cela avait eu lieu.

Il appuie ses doigts sur les veines comme lorsqu'on veut les gonfler pour procéder à cette opération, et quand elles sont au point où il les désire, il y applique sa bouche en les suçant. Dès lors, je ne doutai plus que

e libertinage ne se mêlât encore aux procédés de ce vilain homme, et les tourments de l'inquiétude se éveillèrent dans mon cœur.

- Il faut que je sache comment vous êtes faite, continua le comte, en me fixant d'un air qui me fit trembler : il ne faut aucun défaut corporel pour la place que vous avez à remplir ; montrez donc tout ce que vous portez.

Je me défendis ; mais le comte, disposant à la colère tous les muscles de son effrayante figure, m'annonça d'un air menaçant qu'il ne me conseille pas de jouer la prude avec lui, parce qu'il a les moyens sûrs de mettre les femmes à la raison.

- Ce que vous m'avez raconté, me lit-il, n'annonce pas une très haute vertu ; ainsi vos résistances seraient aussi déplacées que ridicules.

A ces mots, il fait un signe à ses jeunes garçons, qui, s'approchant aussitôt de moi, travaillent à me déshabiller. Avec des individus aussi faibles, aussi énervés que ceux qui n'entourent, la défense n'est pas assurément difficile ; mais de quoi servirait-elle ? L'anthropophage qui ne les lançait m'aurait, s'il eût voulu, pulvérisée d'un coup de poing. Je compris donc qu'il fallait céder : je fus déshabillée en un instant ; à peine cela est-il fait, que je m'aperçois que

'excite encore plus les ris de ces
leux Ganymèdes.

- Mon ami, disait le plus jeune à
'autre, la belle chose qu'une fille !...
Mais quel dommage que ça soit vide
à !

- Oh ! disait l'autre, il n'y a rien de
plus infâme que ce vide ; je ne
toucherais pas une femme quand il
'agirait de ma fortune.

Et pendant que mon devant était aussi
ridiculement le sujet de leurs
arcsmes, le comte, intime partisan
du derrière (malheureusement, hélas !
comme tous les libertins), examinait
ce mien avec la plus grande attention ;
il le maniait durement, le pétrissait
avec force ; et, prenant des pincées de

chair dans ses cinq doigts, il les
mollissait jusqu'à les meurtrir.
Ensuite il me fit faire quelques pas en
avant, et revenir vers lui à reculons,
afin de ne pas perdre de vue la
perspective qu'il s'était offerte.
Quand j'étais de retour vers lui, il me
faisait courber, tenir droite, serrer,
écarter. Souvent il s'agenouillait
levant cette partie qui l'occupait
seule. Il y appliquait des baisers en
plusieurs endroits différents,
plusieurs même sur l'orifice le plus
secrét ; mais tous ces baisers étaient
l'image de la succion, il n'en faisait
pas un qui n'eût cette action pour
tout : il avait l'air de téter chacune des
parties où se portaient ses lèvres. Ce

ut pendant cet examen qu'il me
demanda beaucoup de détails sur ce
qui m'avait été fait au couvent de
Sainte-Marie-des-Bois, et sans
prendre garde que je l'échauffais
doublement par ces récits, j'eus la
hardiesse de les lui faire tous avec
simplicité. Il fit approcher un de ses
jeunes gens, et le plaçant à côté de
moi, il lâcha le nœud coulant d'un
gros flot de ruban rose, qui retenait
une culotte de gaze blanche, et mit à
découvrir tous les attraits voilés par
ce vêtement. Après quelques légères
caresses sur le même autel où le
comte sacrifiait avec moi, il changea
tout à coup d'objet et se mit à sucer
cet enfant à la partie qui caractérisait

on sexe. Il continuait de me toucher : soit habitude chez le jeune homme, soit adresse de la part de ce satyre, en très peu de minutes, la nature vaincue fit couler dans la bouche de l'un ce qu'elle lançait du membre de l'autre. Voilà comme ce libertin épuisait ces malheureux enfants qu'il avait chez lui, dont nous verrons bientôt le nombre ; c'est ainsi qu'il les énervait, et voilà la raison de l'état de langueur où je les avais trouvés. Voyons maintenant comme il s'y prenait pour mettre les femmes dans le même état, et quelle était la véritable raison de la retraite où il tenait la sienne.

L'hommage que m'avait rendu le comte avait été long, mais pas la

noindre infidélité au temple qu'il s'était choisi : ni ses mains, ni ses regards, ni ses baisers, ni ses désirs ne s'en écartèrent un instant. Après avoir également sucé l'autre jeune homme, en avoir recueilli, dévoré de même la semence :

- Venez, me dit-il, en m'attirant dans un cabinet voisin, sans me laisser reprendre mes vêtements ; venez, je vais vous faire voir de quoi il s'agit.

Je ne pus dissimuler mon trouble, il fut affreux ; mais il n'y avait pas moyen de faire prendre une autre face à mon sort, il fallait avaler jusqu'à la lie le calice qui m'était présenté.

Deux autres jeunes gens de seize ans, tout aussi beaux, tout aussi énervés

que les deux premiers que nous avions laissés dans le salon, travaillaient à de la tapisserie dans ce cabinet. Ils se levèrent quand nous entrâmes.

- Narcisse, dit le comte à l'un d'eux, voilà la nouvelle femme de chambre de la comtesse, il faut que je t'éprouve ; donne-moi mes lancettes.

Narcisse ouvre une armoire, et en sort aussitôt tout ce qu'il faut pour aiguë. Je vous laisse à penser ce que je devins ; mon bourreau vit mon embarras, il n'en fit que rire.

- Place-la, Zéphire, dit M. de Gernande à l'autre jeune homme.

Et cet enfant, s'approchant de moi, me dit en souriant :

- N'ayez pas peur, mademoiselle, ça ne peut que vous faire le plus grand bien. Placez-vous ainsi.

Il s'agissait d'être légèrement appuyée sur les genoux, au bord d'un tabouret mis au milieu de la chambre, les bras soutenus par deux rubans noirs attachés au plafond.

A peine suis-je en posture, que le docteur s'approche de moi, la lancette à la main ; il respirait à peine, ses yeux étaient étincelants, sa figure faisait peur ; il bande mes deux bras, et en moins d'un clin d'œil il les coupe tous deux. Il fait un cri accompagné de deux ou trois

blasphèmes, dès qu'il voit le sang ; il va s'asseoir à six pieds, vis-à-vis de moi. Le léger vêtement dont il est couvert se déploie bientôt : Zéphire se met à genoux entre ses jambes, il le suce ; et Narcisse, les deux pieds sur le fauteuil de son maître, lui présente à téter le même objet qu'il offre lui-même à pomper à l'autre. Bernande empoignait les reins de Zéphire, il le serrait, il le comprimait contre lui, mais le quittait néanmoins pour jeter ses yeux enflammés sur moi. Cependant mon sang s'échappait à grands flots et retombait dans deux jattes blanches placées au-dessous de mes bras. Je ne sentis bientôt affaiblir.

- Monsieur ! monsieur ! m'écriai-je, ayez pitié de moi, je m'évanouis...
Et je chancelai ; arrêtée par les
ubans, je ne pus tomber ; mais mes
bras variant, et ma tête flottant sur
mes épaules, mon visage fut inondé
de sang. Le comte était dans
l'ivresse... Je ne vis pourtant pas la
fin de son opération, je m'évanouis
avant qu'il ne touchât au but ; peut-
être ne devait-il l'atteindre qu'en me
voyant dans cet état, peut-être son
extase suprême dépendait-elle de ce
tableau de mort ? Quoi qu'il en fût,
quand je repris mes sens, je me
trouvai dans un excellent lit et deux
vieilles femmes auprès de moi. Dès
qu'elles me virent les yeux ouverts,

elles me présentèrent un bouillon, et le trois heures en trois heures l'excellents potages jusqu'au urlendemain. A cette époque, M. de Gernande me fit dire de me lever et de venir lui parler dans le même salon où il m'avait reçue en arrivant. On m'y conduisit : j'étais un peu faible encore, mais d'ailleurs assez bien portante ; j'arrivai.

- Thérèse, me dit le comte en me faisant asseoir, je renouvellerai peu souvent avec vous de semblables preuves, votre personne m'est utile pour d'autres objets ; mais il était essentiel que je vous fisse connaître mes goûts et la manière dont vous finirez un jour dans cette maison, si

vous me trahissez, si malheureusement vous vous laissez absorber par la femme auprès de laquelle vous allez être mise.

Cette femme est la mienne, Thérèse, et ce titre est sans doute le plus funeste qu'elle puisse avoir, puisqu'il l'oblige à se prêter à la passion bizarre dont vous venez d'être la victime. N' imaginez pas que je la traite ainsi par vengeance, par mépris, par aucun sentiment de haine : c'est la seule histoire des passions. Rien n'égale le plaisir que j'éprouve à épandre son sang... je suis dans l'ivresse quand il coule ; je n'ai jamais joui de cette femme d'une autre manière. Il y a trois ans que je

'ai épousée et qu'elle subit exactement tous les quatre jours le traitement que vous avez éprouvé. Sa grande jeunesse (elle n'a pas vingt ans), les soins particuliers qu'on en a, tout cela la soutient ; et comme on épargne en elle en raison de ce qu'on la contraint à perdre, elle s'est assez bien portée depuis cette époque. Avec une sujétion semblable, vous sentez bien que je ne puis ni la laisser sortir, ni la laisser voir à personne. Je la fais longc passer pour folle, et sa mère, seule parente qui lui reste, demeurant dans son château à six lieues d'ici, en est tellement convaincue, qu'elle n'ose pas même la venir voir. La comtesse implore bien souvent sa

grâce, il n'est rien qu'elle ne fasse pour m'attendrir ; mais elle n'y éussira jamais. Ma luxure a dicté son arrêt, il est invariable, elle ira de cette manière tant qu'elle pourra : rien ne lui manquera pendant sa vie, et comme j'aime à l'épuiser, je la soutiendrai le plus longtemps possible ; quand elle n'y pourra plus tenir, à la bonne heure ! C'est ma quatrième ; j'en aurai bientôt une cinquième, rien ne m'inquiète aussi peu que le sort d'une femme ; il y en a tant dans le monde, et il est si doux l'en changer !

Quoi qu'il en soit, Thérèse, votre emploi est de la soigner : elle perd régulièrement deux palettes de sang

ous les quatre jours, elle ne s'évanouit plus maintenant ; son habitude lui prête des forces, son épuisement dure vingt-quatre heures, elle est bien les trois autres jours. Mais vous comprenez facilement que cette vie lui déplaît ; il n'y a rien qu'elle ne fasse pour s'en délivrer, rien qu'elle n'entreprenne pour faire avoir son véritable état à sa mère. Elle a déjà séduit deux de ses femmes, dont les manœuvres ont été découvertes assez à temps pour en empêcher le succès : elle a été la cause de la perte de ces deux malheureuses, elle s'en repent aujourd'hui, et reconnaissant l'invariabilité de son sort, elle prend son parti, et promet de

ne plus chercher à séduire les gens dont je l'entourerai. Mais ce secret, ce que l'on devient si l'on me trahit, tout cela, Thérèse, m'engage à ne placer près d'elle que des personnes enlevées comme vous l'avez été, afin d'éviter par là les poursuites. Ne vous ayant prise chez personne, n'ayant à répondre de vous à qui que ce soit, je suis plus à même de vous punir, si vous le méritez, d'une manière qui, quoiqu'elle vous ravisse le jour, ne puisse néanmoins m'attirer à moi ni recherches, ni aucune sorte de mauvaises affaires. De ce moment, vous n'êtes donc plus de ce monde, puisque vous en pouvez disparaître au plus léger acte de ma volonté : tel

est votre sort, mon enfant, vous le voyez ; heureuse si vous vous conduisez bien, morte si vous cherchez à me trahir. Dans tout autre cas, je vous demanderais votre épouse : je n'en ai nul besoin dans la situation où vous voilà ; je vous tiens, il faut m'obéir, Thérèse... Passons chez ma femme.

N'ayant rien à objecter à un discours aussi précis, je suivis mon maître. Nous traversâmes une longue galerie, aussi sombre, aussi solitaire que le reste de ce château ; une porte s'ouvre, nous entrons dans une antichambre où je reconnais les deux vieilles qui m'avaient servi pendant ma défaillance. Elles se levèrent et

ous introduisirent dans un appartement superbe où nous trouvâmes la malheureuse comtesse brochant au tambour sur une chaise longue ; elle se leva quand elle aperçut son mari :

- Asseyez-vous, lui dit le comte, je vous permets de m'écouter ainsi. Voilà, enfin, une femme de chambre que je vous ai trouvée, madame, continua-t-il ; j'espère que vous vous souviendrez du sort que vous avez fait éprouver aux autres, et que vous ne chercherez pas à plonger celle-ci dans les mêmes malheurs.

- Cela serait inutile, dis-je alors, pleine d'envie de servir cette infortunée, et voulant déguiser mes

lesseins ; oui, madame, j'ose le certifier devant vous, cela serait inutile, vous ne me direz pas une parole que je ne le rende aussitôt à monsieur votre époux, et certainement je ne risquerai pas ma vie pour vous servir.

- Je n'entreprendrai rien qui puisse vous mettre dans ce cas-là, mademoiselle, dit cette pauvre femme, qui ne comprenait pas encore les motifs qui me faisaient parler ainsi ; soyez tranquille : je ne vous le demande que vos soins.

- Ils seront à vous tout entiers, madame, répondis-je, mais rien au-delà.

Et le comte, enchanté de moi, meerra la main en me disant à l'oreille :
- Bien, Thérèse, ta fortune est faite si
tu te conduis comme tu le dis.

Ensuite le comte me montra ma
chambre, attenante à celle de la
comtesse, et il me fit observer que
l'ensemble de cet appartement, fermé
par d'excellentes portes et entouré de
doubles grilles à toutes ses
ouvertures, ne laissait aucun espoir
d'évasion.

- Voilà bien une terrasse, poursuivit
M. de Gernande, en me menant dans
un petit jardin qui se trouvait de
prochain-pied à cet appartement, mais sa
hauteur ne vous donne pas, je pense,
envie d'en mesurer les murs ; la

comtesse peut y venir respirer le frais
ant qu'elle veut, vous lui tiendrez
compagnie... Adieu.

Je revins auprès de ma maîtresse, et
comme nous nous examinâmes
l'abord toutes les deux sans parler, je
a saisis assez bien dans ce premier
instant pour pouvoir la peindre.

Mme de Gernande, âgée de dix-neuf
ans et demi, avait la plus belle taille,
la plus noble, la plus majestueuse
qu'il fût possible de voir ; pas un de
ses gestes, pas un de ses mouvements
qui ne fût une grâce, pas un de ses
regards qui ne fût un sentiment. Ses
yeux étaient du plus beau noir :
quoiqu'elle fût blonde, rien n'égalait
leur expression ; mais une sorte de

angueur, suite de ses infortunes, en adoucissant l'éclat, les rendait mille fois plus intéressants ; elle avait la peau très blanche, et les plus beaux cheveux, la bouche très petite, trop peut-être, j'eusse été peu surprise qu'on lui eût trouvé ce défaut : c'était une jolie rose pas assez épanouie, mais les dents d'une fraîcheur... les lèvres d'un incarnat !... on eût dit que l'Amour l'eût colorée des teintes empruntées à la déesse des fleurs. Son nez était aquilin, étroit, serré du haut, et couronné de deux sourcils l'ébène ; le menton parfaitement joli, son visage, en un mot, du plus bel ovale, dans l'ensemble duquel il régnait une sorte d'agrément, de

naïveté, de candeur, qui eussent bien plutôt fait prendre cette figure enchanteresse pour celle d'un ange que pour la physionomie d'une mortelle. Ses bras, sa gorge, sa poitrine étaient d'un éclat... d'une pureté faits pour servir de modèle aux artistes ; une mousse légère et blanche couvrait le temple de Vénus, soutenu par deux cuisses moulées ; et ce qui m'étonna, malgré la légèreté de la taille de la comtesse, malgré ses malheurs, rien n'altérait son embonpoint : ses fesses rondes et molles étaient aussi charnues, aussi grasses, aussi fermes que si sa taille eût été plus marquée et qu'elle eût toujours vécu au sein du bonheur. Il y

avait pourtant sur tout cela d'affreux vestiges du libertinage de son époux, mais, je le répète, rien d'altéré... L'image d'un beau lys où l'abeille avait fait quelques taches. A tant de dons, Mme de Gernande joignait un caractère doux, un esprit romanesque et tendre, un cœur d'une sensibilité !... instruite, des talents... un art naturel pour la séduction, contre lequel il ne pouvait y avoir que son infâme époux qui pût résister, un son de voix charmant et beaucoup de pitié. Telle était la malheureuse épouse du comte de Gernande, telle était la créature angélique contre laquelle il avait comploté ; il semblait que plus elle inspirait de choses, plus

elle enflammait sa férocité, et que l'affluence des dons qu'elle avait eçus de la nature ne devenait que des motifs de plus aux cruautés de ce célérat.

- Quel jour avez-vous été saignée, madame ? lui dis-je, afin de lui faire voir que j'étais au fait de tout.

- Il y a trois jours, me dit-elle, et c'est demain... Puis avec un soupir : oui, demain... mademoiselle, demain... vous serez témoin de cette belle scène.

- Et Madame ne s'affaiblit point ?

- Oh ! juste ciel ! je n'ai pas vingt ans, et je suis sûre qu'on n'est pas plus faible à soixante-dix. Mais cela finira, je me flatte ; il est parfaitement

Impossible que je vive longtemps ainsi : j'irai retrouver mon père, j'irai chercher dans les bras de l'Être suprême un repos que les hommes n'ont aussi cruellement refusé dans ce monde.

Ces mots me fendirent le cœur ; voulant soutenir mon personnage, je léguisai mon trouble, mais je me promis bien intérieurement, dès lors, de perdre plutôt mille fois la vie, s'il le fallait, que de ne pas arracher à l'infortune cette malheureuse victime de la débauche d'un monstre.

C'était l'instant du dîner de la comtesse. Les deux vieilles vinrent m'avertir de la faire passer dans son cabinet : je l'en prévins ; elle était

accoutumée à tout cela, elle sortit aussitôt, et les deux vieilles, aidées des deux valets qui m'avaient arrêtée, servirent un repas somptueux sur une table où mon couvert fut placé en face de celui de ma maîtresse. Les valets se retirèrent, et les deux vieilles me prévinrent qu'elles ne bougeraient pas de l'antichambre afin d'être à portée de recevoir les ordres de Madame sur ce qu'elle pourrait désirer. J'avertis la comtesse, elle se leva, et m'invita d'en faire de même avec un air d'amitié, d'affabilité, qui acheva de me gagner l'âme. Il y avait au moins vingt plats sur la table.

- Relativement à cette partie-ci, vous voyez qu'on a soin de moi, mademoiselle, me dit-elle.

- Oui, madame, répondis-je, et je sais que la volonté de M. le comte est que rien ne vous manque.

- Oh ! oui, mais comme les motifs de ces attentions ne sont que des cruautés, elles me touchent peu.

Mme de Gernande épuisée, et vivement sollicitée par la nature à des réparations perpétuelles, mangea beaucoup. Elle désira des perdreaux et un caneton de Rouen qui lui furent aussitôt apportés. Après le repas, elle alla prendre l'air sur la terrasse, mais en me donnant la main : il lui eût été impossible de faire dix pas sans ce

ecours. Ce fut dans ce moment qu'elle me fit voir toutes les parties de son corps que je viens de vous peindre ; elle me montra ses bras, ils étaient pleins de cicatrices.

- Ah ! il n'en reste pas là, me dit-elle, il n'y a pas un endroit de mon malheureux individu dont il ne se plaise à voir couler le sang.

Et elle me fit voir ses pieds, son cou, le bas de son sein et plusieurs autres parties charnues également couvertes de cicatrices. Je m'en tins le premier jour à quelques plaintes légères, et nous nous couchâmes.

Le lendemain était le jour fatal de la comtesse. M. de Gernande, qui ne procédait à cette opération qu'au

sortir de son dîner, toujours fait avant
 celui de sa femme, me fit dire de
 venir me mettre à table avec lui ; ce
 fut là, madame, que je vis cet ogre
 opérer d'une manière si effrayante,
 que j'eus, malgré mes yeux, de la
 peine à le concevoir. Quatre valets,
 parmi lesquels les deux qui m'avaient
 conduite au château, servaient cet
 étonnant repas. Il mérite d'être
 détaillé : je vais le faire sans
 exagération ; on n'avait sûrement rien
 de plus pour moi. Ce que je vis
 était donc l'histoire de tous les jours.
 On servit deux potages, l'un de pâte
 au safran, l'autre une bisque au coulis
 de jambon ; au milieu un aloyau de
 veau à l'anglaise, huit hors-d'œuvre,

inq grosses entrées, cinq déguisées et plus légères, une hure de sanglier au milieu de huit plats de rôti, qu'on eleva par deux services d'entremets, et seize plats de fruits ; des glaces, six sortes de vins, quatre espèces de liqueurs, et du café. M. de Gernande entama tous les plats, quelques-uns furent entièrement vidés par lui ; il eut douze bouteilles de vin, quatre de Bourgogne, en commençant, quatre le Champagne au rôti ; le Tokai, le Mulseau, l'Hermitage et le Madère furent avalés au fruit. Il termina par deux bouteilles de liqueurs des Îles et six tasses de café.

Aussi frais en sortant de là que s'il fût venu de s'éveiller, M. de Gernande ne dit :

- Allons saigner ta maîtresse ; tu me diras, je te prie, si je m'y prends aussi bien avec elle qu'avec toi.

Deux jeunes garçons que je n'avais pas encore vus, du même âge que les précédents, nous attendaient à la porte de l'appartement de la comtesse : ce fut là que le comte n'apprit qu'il en avait douze que l'on lui changeait tous les ans. Ceux-ci me parurent encore plus jolis qu'aucun des autres : ils étaient moins nerveux que les autres ; nous entrâmes... Toutes les cérémonies

que je vais vous détailler ici, madame, étaient celles exigées par le comte : elles s'observaient également tous les jours, on n'y changeait au plus que le local des aignées.

La comtesse, simplement entourée d'une robe de mousseline flottante, se mit à genoux dès que le comte entra.

- Êtes-vous prête ? lui demanda son époux.

- A tout, monsieur, répondit-elle humblement : vous savez bien que je suis votre victime, et qu'il ne tient qu'à vous d'ordonner.

Alors M. de Gernande me dit de déshabiller sa femme et de la lui conduire. Quelque répugnance que

'éprouvasse à toutes ces horreurs, vous le savez, madame, je n'avais l'autre parti que la plus entière désignation. Ne me regardez jamais, et vous en conjure, que comme un esclave dans tout ce que j'ai raconté et tout ce qui me reste à vous dire : je ne me prêtais que lorsque je ne pouvais faire autrement, mais je n'agissais de bon gré dans quoi que ce pût être.

'enlevai donc la simarre de ma maîtresse et la conduisis nue auprès de son époux, déjà placé dans un grand fauteuil : au fait du cérémonial, elle s'éleva sur ce fauteuil, et alla l'elle-même lui présenter à baiser cette partie favorite qu'il avait tant

êtée dans moi, et qui me paraissait
'affecter également avec tous les
stres et avec tous les sexes.

- Écartez donc, madame, lui dit
brutalement le comte... Et il fêta
ongtemps ce qu'il désirait voir en
aisant prendre successivement
différentes positions. Il entrouvrait, il
esserrait ; du bout du doigt, ou de la
langue, il chatouillait l'étroit orifice ;
et bientôt, entraîné par la férocité de
ses passions, il prenait une pincée de
chair, la comprimait et l'égratignait.
A mesure que la légère blessure était
faite, sa bouche se portait aussitôt sur
elle. Pendant ces cruels préliminaires,
je contenais sa malheureuse victime,
et les deux jeunes garçons tout nus se

elayaient auprès de lui ; à genoux
our à tour entre ses jambes, ils se
servaient de leur bouche pour
'exciter. Ce fut alors que je vis, non
sans une étonnante surprise, que ce
géant, cette espèce de monstre, dont
e seul aspect effrayait, était
ependant à peine un homme : la plus
nince, la plus légère excroissance de
chair, ou, pour que la comparaison
oit plus juste, ce qu'on verrait à un
enfant de trois ans, était au plus ce
qu'on apercevait chez cet individu si
norme et si corpulé de partout
ailleurs ; mais ses sensations n'en
étaient pas moins vives, et chaque
vibration du plaisir était en lui une
attaque de spasme. Après cette

première séance, il s'étendit sur le canapé, et voulut que sa femme, à cheval sur lui, continuât d'avoir le derrière posé sur son visage, pendant qu'avec sa bouche elle lui rendrait, par le moyen de la succion, les mêmes services qu'il venait de recevoir des jeunes Ganymèdes, lesquels étaient, avec les mains, excités de droite et de gauche par lui ; ses miennes travaillaient pendant ce temps-là sur son derrière : je le chatouillais, je le polluais dans tous les sens. Cette attitude, employée plus d'un quart d'heure, ne produisant encore rien, il fallut la changer ; j'étendis la comtesse, par l'ordre de son mari, sur une chaise

ongue, couchée sur le dos, ses
vuissees dans le plus grand écartement.
La vue de ce qu'elle entrouvrait alors
nit le comte dans une espèce de
age ; il considère... ses regards
ançant des feux, il blasphème ; il se
ette comme un furieux sur sa femme,
a pique de sa lancette en cinq ou six
ndroits du corps ; mais toutes ces
laies étaient légères, à peine en
ortait-il une ou deux gouttes de sang.
Les premières cruautés cessèrent
nfin pour faire place à d'autres. Le
omte se rassoit, il laisse un instant
espirer sa femme ; et s'occupant de
es deux mignons, il les obligeait à se
ucer mutuellement, ou bien il les
rrangeait de manière que dans le

emps qu'il en suçait un, un autre le suçait, et que celui qu'il suçait evenait de sa bouche rendre le même service à celui dont il était sucé : le comte recevait beaucoup, mais il ne donnait rien. Sa satiété, son impuissance était telle, que les plus grands efforts ne parvenaient même pas à le tirer de son engourdissement : il paraissait ressentir des titillations très violentes, mais rien ne se manifestait ; quelquefois il m'ordonnait de sucer moi-même ses gitons et de venir aussitôt rapporter dans sa bouche l'encens que je recueillerais. Enfin il les lance l'un après l'autre vers la malheureuse comtesse. Ces jeunes

gens l'approchent, ils l'insultent, ils
oussent l'insolence jusqu'à la battre,
usqu'à la souffleter, et plus ils la
nolestent, plus ils sont loués, plus ils
ont encouragés par le comte.

Bernande alors s'occupait avec moi ;
j'étais devant lui, mes reins à hauteur
de son visage, et il rendait hommage
à son dieu, mais il ne me molesta
point ; je ne sais pourquoi il ne
pourmentait non plus ses Ganymèdes :
il n'en voulait qu'à la seule comtesse.
Peut-être l'honneur de lui appartenir
venait-il un titre pour être
maltraitée par lui ; peut-être n'était-il
vraiment ému de cruauté qu'en raison
des liens qui prêtaient de la force aux
outrages. On peut tout supposer dans

le telles têtes, et parier presque toujours que ce qui aura le plus l'air du crime sera ce qui les enflammera davantage. Il nous place enfin, ses jeunes gens et moi, aux côtés de sa femme, entremêlés les uns avec les autres : ici un homme, là une femme, et tous les quatre lui présentant le derrière ; il examine d'abord en face, un peu dans l'éloignement, puis il se rapproche, il touche, il compare, il caresse ; les jeunes gens et moi n'avions rien à souffrir, mais chaque fois qu'il arrivait à sa femme, il la racassait, la vexait d'une ou d'autre manière. La scène change encore : il fait mettre à plat-ventre la comtesse sur un canapé, et prenant chacun des

eunes gens l'un après l'autre, il les introduit lui-même dans la route étroite offerte par l'attitude de Mme de Gernande : il leur permet de s'y échauffer, mais ce n'est que dans sa bouche que le sacrifice doit se consommer ; il les suce également à mesure qu'ils sortent. Pendant que l'un agit, il se fait sucer par l'autre, et sa langue s'égare au trône de volupté que lui présente l'agent. Cet acte est long, le comte s'en irrite, il se relève, et veut que je remplace la comtesse ; je le supplie instamment de ne point l'exiger, il n'y a pas moyen. Il place la femme sur le dos le long du canapé, me fait coller sur elle, les reins tournés vers lui, et là, il ordonne

ses mignons de me sonder par la route défendue : il me les présente, ils se s'introduisent que guidés par ses mains ; il faut qu'alors j'excite la comtesse de mes doigts, et que je la baise sur la bouche. Pour lui, son offrande est la même ; comme chacun de ses mignons ne peut agir qu'en lui montrant un des plus doux objets de son culte, il en profite de son mieux, et ainsi qu'avec la comtesse, il faut que celui qui me perfore, après quelques allées et venues, aille faire couler dans sa bouche l'encens allumé pour moi. Quand les jeunes gens ont fini, il se colle sur mes reins et semble vouloir les remplacer.

- Efforts superflus ! s'écrie-t-il... ce n'est pas là ce qu'il me faut !... au fait !... au fait !... quelque piteux que paraisse mon état, je n'y tiens plus... Allons, comtesse, vos bras !

Il la saisit alors avec férocité, il la place comme il avait fait de moi, les bras soutenus au plancher par deux tabourets noirs : je suis chargée du soin de poser les bandes ; il visite les ligatures : ne les trouvant pas assez comprimées, il les resserre, afin, dit-il, que le sang sorte avec plus de force ; il tâte les veines, et les pique toutes deux presque en même temps. Le sang jaillit très loin : il s'extasie ; et retournant se placer en face, pendant que ces deux fontaines

oulent, il me fait mettre à genoux
entre ses jambes, afin que je suce ; il
en fait autant à chacun de ses gitons,
our à tour, sans cesser de porter ses
veux sur ces jets de sang qui
'enflamment. Pour moi, sûre que
'instant où la crise qu'il espère aura
ieu, sera l'époque de la cessation des
ourments de la comtesse, je mets
ous mes soins à déterminer cette
rise, et je deviens, ainsi que vous le
voyez, madame, catin par
bienfaisance et libertine par vertu. Il
arrive enfin, ce dénouement si
attendu, je n'en connaissais ni les
langers ni la violence ; la dernière
ois qu'il avait eu lieu, j'étais
vanouie... Oh ! madame, quel

égarement ! Gernande était près de dix minutes dans le délire, en se débattant comme un homme qui tombe d'épilepsie, et poussant des cris qui se seraient entendus d'une lieue ; ses jurements étaient excessifs, et frappant tout ce qui l'entourait, il faisait des efforts effrayants. Les deux mignons sont culbutés ; il veut se précipiter sur sa femme, je le contiens ; j'achève de le pomper : le besoin qu'il a de moi fait qu'il me respecte ; je le mets enfin à la raison, en le dégageant de ce fluide embrasé, dont la chaleur, dont l'épaisseur, et surtout l'abondance, le mettent en un tel état de frénésie, que je croyais qu'il allait expirer ; sept ou huit

ouillers eussent à peine contenu la lose, et la plus épaisse bouillie en veindrait mal la consistance ; avec cela point d'érection, l'apparence même de l'épuisement : voilà de ces contrariétés qu'expliqueront mieux que moi les gens de l'art. Le comte nageait excessivement, et ne dissipait ainsi que chaque fois qu'il aignait sa femme, c'est-à-dire tous les quatre jours. Était-ce là la cause de ce phénomène ? Je l'ignore, et n'osant pas rendre raison de ce que je n'entends pas, je me contenterai de lire ce que j'ai vu.

Dependant je vole à la comtesse, j'étanche son sang, je la délie et la pose sur un canapé dans un grand état

le faiblesse ; mais le comte, sans s'en inquiéter, sans daigner jeter même un regard sur cette malheureuse victime de sa rage, sort brusquement avec ses valets, me laissant mettre ordre à tout comme je le voudrai. Telle est la fatale indifférence qui caractérise, mieux que tout, l'âme d'un véritable libertin : n'est-il emporté que par la fougue des passions, le remords sera absent sur son visage, quand il verra dans l'état du calme les funestes effets du délire ; son âme est elle entièrement corrompue de telles suites ne l'effrayeront point : il les observera sans peine comme sans regret, peut-être même encore avec

quelque émotion des voluptés
enfâmes qui les produisirent.

Je fis coucher Mme de Gernande.
Elle avait à ce qu'elle me dit, perdu
beaucoup plus cette fois-ci qu'à
l'ordinaire ; mais tant de soins, tant
de restaurants lui furent prodigués,
qu'il n'y paraissait plus le
lendemain. Le même soir, dès que
je n'eus plus rien à faire auprès de la
comtesse, Gernande me fit dire de
venir lui parler : il soupait ; à ce repas
fait par lui avec bien plus
l'intempérance encore que le dîner, il
fallait que je le servisse ; quatre de
ses mignons se mettaient à table avec
lui, et là, régulièrement tous les soirs,
le libertin buvait jusqu'à l'ivresse :

nais vingt bouteilles des plus excellents vins suffisaient à peine pour y réussir, et je lui en ai souvent vu vider trente. Soutenu par ses signons, le débauché allait ensuite se mettre au lit chaque soir avec deux l'entre eux. Mais il n'y mettait rien du sien, et tout cela n'était plus que les véhicules qui le disposaient à la grande scène.

Dependant j'avais trouvé le secret de ne mettre on ne saurait mieux dans l'esprit de cet homme : il avouait naturellement que peu de femmes lui avaient autant plu. J'acquis de là des droits à sa confiance, dont je ne profitai que pour servir ma maîtresse.

Un matin que Gernande m'avait fait venir dans son cabinet pour me faire part de quelques nouveaux projets de libertinage, après l'avoir bien écouté, bien applaudi, je voulus, le voyant assez calme, essayer de l'attendrir sur le sort de sa malheureuse épouse :

- Est-il possible, monsieur, lui disais-je, qu'on puisse traiter une femme de cette manière, indépendamment de tous ses liens avec vous ? Daignez donc réfléchir aux grâces touchantes de son sexe.

- Oh ! Thérèse ! avec de l'esprit, me répondit le comte, est-il possible de n'apporter pour raisons de calme, celles qui positivement m'irritent le plus ? Écoute-moi, chère fille,

oursuivit-il en me faisant placer auprès de lui, et quelles que soient les invectives que tu vas m'entendre proférer contre ton sexe, point d'emportement ; des raisons, je m'y endrai, si elles sont bonnes.

De quel droit, je te prie, prétends-tu, l'hérèse, qu'un mari soit obligé de faire le bonheur de sa femme ? et quels titres ose alléguer cette femme pour l'exiger de son mari ? La nécessité de se rendre mutuellement des respects ne peut légalement exister qu'entre deux êtres également pourvus de la faculté de se nuire, et par conséquent entre deux êtres d'une même force. Une telle association ne pourrait avoir lieu, qu'il se forme

aussitôt un pacte entre ces deux êtres
 ne se fait pas chacun vis-à-vis l'un de
 l'autre que la sorte d'usage de leur
 force qui ne peut nuire à aucun des
 deux ; mais cette ridicule convention
 ne saurait assurément exister entre
 l'être fort et l'être faible. De quel
 droit ce dernier exigera-t-il que
 l'autre le ménage ? et par quelle
 imbécillité le premier s'y engagerait-
 il ? Je puis consentir à ne pas faire
 usage de mes forces avec celui qui
 veut se faire redouter par les siennes ;
 mais par quel motif en amoindrirais-
 je les effets avec l'être que m'asservit
 la nature ? Me répondrez-vous : par
 pitié ? Ce sentiment n'est compatible
 qu'avec l'être qui me ressemble, et

Comme il est égoïste, son effet n'a lieu qu'aux conditions tacites que l'individu qui m'inspirera de la commisération en aura de même à mon égard : mais si je l'emporte constamment sur lui par ma supériorité, sa commisération me devenant inutile, je ne dois jamais, pour l'avoir, consentir à aucun sacrifice. Ne serais-je pas une dupe à avoir pitié du poulet qu'on égorge pour mon dîner ? Cet individu trop au-dessous de moi, privé d'aucune relation avec moi, ne put jamais m'inspirer aucun sentiment. Or, les rapports de l'épouse avec le mari ne sont pas d'une conséquence différente que celle du poulet avec

noi ; l'un et l'autre sont des bêtes de ménage dont il faut se servir, qu'il faut employer à l'usage indiqué par la nature, sans les différencier en quoi que ce puisse être. Mais, je le demande, si l'intention de la nature était que votre sexe fût créé pour le bonheur du nôtre, et vice versa, aurait-elle fait, cette nature aveugle, tant d'inepties dans la construction de l'un et l'autre de ces sexes ? leur eût-elle mutuellement prêté des torts si graves, que l'éloignement et l'antipathie mutuelle en dussent infailliblement résulter ? Sans aller chercher plus loin des exemples, avec l'organisation que tu me connais, dis-moi, je te prie, Thérèse, quelle est la

emme que je pourrais rendre heureuse, et réversiblement, quel homme pourra trouver douce la jouissance d'une femme, quand il ne sera pas pourvu des gigantesques proportions nécessaires à la contenter ? Seront-ce, à ton avis, les qualités morales qui le lédommageront des défauts physiques ? Et quel être raisonnable, en connaissant une femme à fond, ne s'écriera pas avec Euripide : Celui des dieux qui a mis la femme au monde, peut se vanter d'avoir produit la plus mauvaise de toutes les créatures, et la plus fâcheuse pour l'homme ? S'il est donc prouvé que les deux sexes ne se conviennent

joint du tout mutuellement, et qu'il n'est pas une plainte fondée, faite par l'un, qui ne convienne aussitôt à l'autre, il est donc faux, de ce moment-là, que la nature les ait créés pour leur réciproque bonheur. Elle ne leur a peut-être permis le désir de se rapprocher pour concourir au but de la propagation, mais nullement celui de se lier à dessein de trouver leur félicité l'un dans l'autre. Le plus faible n'ayant donc aucun titre à réclamer pour obtenir la pitié du plus fort, ne pouvant plus lui opposer qu'il ne peut trouver son bonheur en lui, n'a plus d'autre parti que la soumission ; et comme, malgré la difficulté de ce bonheur mutuel, il est dans les

ndividus de l'un et de l'autre sexe de
 ie travailler qu'à se la procurer, le
 plus faible doit réunir sur lui, par
 ette soumission, la seule dose de
 élicité qu'il lui soit possible de
 ecueillir, et le plus fort doit travailler
 la sienne, par telle voie
 l'oppression qu'il lui plaira
 l'employer, puisqu'il est prouvé que
 e seul bonheur de la force est dans
 'exercice des facultés du fort, c'est-
 -dire dans la plus complète
 oppression. Ainsi, ce bonheur que les
 deux sexes ne peuvent trouver l'un
 avec l'autre, ils le trouveront, l'un par
 on obéissance aveugle, l'autre par la
 plus entière énergie de sa domination.
 Eh ! si ce n'était pas l'intention de la

nature que l'un des sexes tyrannisât l'autre, ne les aurait-elle pas créés de force égale ? En rendant l'un inférieur à l'autre en tout point, n'a-t-elle pas suffisamment indiqué que sa volonté était que le plus fort usât des droits qu'elle lui donnait : plus celui-ci étend son autorité, plus il rend l'autre malheureuse, au moyen de cela, la nature ne s'empêchait pas de voir l'homme lié à son sort, et mieux il remplissait les vues de la nature. Ce n'est pas sur les plaintes de l'être faible qu'il faut juger le procédé ; les jugements ainsi ne pourraient être que vicieux, puisque vous vous en emprunteriez, en les faisant, que les droits du faible : il faut juger l'action sur la puissance du fort, sur l'étendue

pu'il a donnée à sa puissance, et quand les effets de cette force se sont épanchés sur une femme, examiner alors ce qu'est une femme, la manière dont ce sexe méprisable a été vu, soit dans l'antiquité, soit de nos jours, par les trois quarts des peuples de la terre. Or, que vois-je en procédant de sang froid à cet examen ? Une créature stérile, toujours inférieure à l'homme, infiniment moins belle que lui, moins ingénieuse, moins sage, constituée d'une manière dégoûtante, entièrement opposée à ce qui peut plaire à l'homme, à ce qui doit le séduire..., un être malsain les trois quarts de sa vie, hors d'état de satisfaire son époux tout le temps où

a nature le contraint à l'enfantement, l'une humeur aigre, acariâtre, impérieuse ; tyran, si on lui laisse des droits, bas et rampant si on le captive ; mais toujours faux, toujours méchant, toujours dangereux ; une créature si perverse enfin, qu'il fut très sérieusement agité dans le concile de Mâcon, pendant plusieurs séances, si cet individu bizarre, aussi distinct de l'homme que l'est de l'homme le singe des bois, pouvait prétendre au titre de créature humaine, et si l'on pouvait raisonnablement le lui accorder. Mais ceci serait-il une erreur du siècle, et la femme est-elle mieux vue chez ceux qui précédèrent ? Les Perses, les

Mèdes, les Babyloniens, les Grecs,
 les Romains honoraient-ils ce sexe
 odieux dont nous osons aujourd'hui
 faire notre idole ? Hélas ! je le vois
 opprimé partout, partout
 vigoureusement éloigné des affaires,
 partout méprisé, avili, enfermé ; les
 femmes, en un mot, partout traitées
 comme des bêtes dont on se sert à
 l'instant du besoin, et qu'on recèle
 aussitôt dans le bercail. M'arrêté-je
 un moment à Rome, j'entends Caton
 le Sage me crier du sein de l'ancienne
 capitale du monde : Si les hommes
 étaient sans femmes, ils
 converseraient encore avec les dieux.
 J'entends un censeur romain
 commencer sa harangue par ces

nots : Messieurs, s'il nous était possible de vivre sans femme, nous connaîtrions dès lors le vrai bonheur. J'entends les poètes chanter sur les théâtres de la Grèce : Ô Jupiter ! quelle raison put t'obliger de créer les femmes ? Ne pouvais-tu donner l'être aux humains par des voies meilleures et plus sages, par des moyens, en un mot, qui nous eussent évité le fléau des femmes ? Je vois ces mêmes peuples, les Grecs, tenir ce sexe dans un tel mépris qu'il faut des lois pour obliger un Spartiate à la propagation, et qu'une des peines de ces sages républiques est de contraindre un malfaiteur à s'habiller en femme, c'est-à-dire à se revêtir comme l'être

e plus vil et le plus méprisé qu'elles connaissent.

Mais sans aller chercher des exemples dans des siècles si loin de nous, de quel œil ce malheureux sexe est-il vu même encore sur la surface du globe ? Comment y est-il traité ? Je le vois, enfermé dans toute l'Asie, servir en esclave aux caprices barbares d'un despote qui le moleste, qui le tourmente, et qui se fait un jeu de ses douleurs. En Amérique, je vois les peuples naturellement humains, les Esquimaux, pratiquer entre hommes tous les actes possibles de bienfaisance, et traiter les femmes avec toute la dureté imaginable ; je les vois humiliées, prostituées aux

étrangers dans une partie de l'univers, servir de monnaie dans une autre. En Afrique, bien plus avilies sans doute, je les vois exerçant le métier de bêtes de somme, labourer la terre, s'ensemencer et ne servir leurs maris qu'à genoux. Suivrai-je le capitaine Cook dans ses nouvelles découvertes ? L'île charmante d'Otaïti, où la grossesse est un crime qui vaut quelquefois la mort à la mère, et presque toujours à l'enfant, n'offrira-t-elle des femmes plus heureuses ? Dans d'autres îles découvertes par ce même marin, je les vois battues, vexées par leurs propres enfants, et le mari lui-même

e joindre à sa famille pour les
ourmenter avec plus de rigueur.

Oh, Thérèse ! ne t'étonne point de
out cela, ne te surprends pas
lavantage du droit général qu'eurent,
le tous les temps, les époux sur leurs
emmes : plus les peuples sont
approchés de la nature, mieux ils en
uivent les lois ; la femme ne peut
avoir avec son mari d'autres rapports
que celui de l'esclave avec son
naître ; elle n'a décidément. aucun
droit pour prétendre à des titres plus
chers. Il ne faut pas confondre avec
les droits, de ridicules abus qui,
légradant notre sexe, élevèrent un
instant le vôtre : il faut rechercher la
cause de ces abus, la dire, et n'en

evenir que plus constamment après
aux sages conseils de la raison. Or la
voici. Thérèse, cette cause du respect
momentané qu'obtint autrefois votre
exè, et qui abuse encore aujourd'hui,
sans qu'ils s'en doutent, ceux qui
prolongent ce respect.

Dans les Gaules jadis, c'est-à-dire
dans cette seule partie du monde qui
ne traitait pas totalement les femmes
en esclaves, elles étaient dans l'usage
de prophétiser, de dire la bonne
aventure : le peuple s'imagina
qu'elles ne réussissaient à ce métier
qu'en raison du commerce intime
qu'elles avaient sans doute avec les
lieux ; de là elles furent, pour ainsi
dire, associées au sacerdoce, et

ouirent d'une partie de la considération attachée aux prêtres. La Chevalerie s'établit en France sur ces préjugés, et les trouvant favorables à son esprit, elle les adopta ; mais il en fut de cela comme de tout : les causes s'éteignirent et les effets se conservèrent ; la Chevalerie disparut, et les préjugés qu'elle avait nourris s'accrurent. Cet ancien respect accordé à des titres chimériques ne put pas même s'anéantir, quand se dissipait ce qui fondait ces titres : on ne respecta plus des sorcières, mais on vénéra des catins, et ce qu'il y eut de pis, on continua de s'égorger pour elles. Que de telles platitudes cessent d'influer sur l'esprit des philosophes,

et, remettant les femmes à leur véritable place, qu'ils ne voient en elles, ainsi que l'indique la nature, ainsi que l'admettent les peuples les plus sages, que des individus créés pour leurs plaisirs, soumis à leurs caprices, dont la faiblesse et la méchanceté ne doivent mériter d'eux que des mépris.

Mais non seulement, Thérèse, tous les peuples de la terre jouirent des droits les plus étendus sur leurs femmes, il s'en trouva même qui les condamnaient à la mort dès qu'elles venaient au monde, ne conservant absolument que le petit nombre nécessaire à la reproduction de l'espèce. Les Arabes, connus sous le

nom de Koreihs, enterraient leurs filles dès l'âge de sept ans, sur une montagne auprès de La Mecque, parce qu'un sexe aussi vil leur paraissait, disaient-ils, indigne de voir le jour. Dans le sérail du roi l'Achem, pour le seul soupçon d'infidélité, pour la plus légère désobéissance dans le service des voluptés du prince, ou sitôt qu'elles inspirent le dégoût, les plus affreux supplices leur servent à l'instant de punition. Aux bords du Gange, elles sont obligées de s'immoler elles-mêmes sur les cendres de leurs époux, comme inutiles au monde, dès que leurs maîtres n'en peuvent plus voir. Ailleurs on les chasse comme

les bêtes fauves, c'est un honneur que d'en tuer beaucoup ; en Égypte, on les immole aux dieux ; à Formose, on les foule aux pieds si elles leviennent enceintes. Les lois germaniques ne condamnaient qu'à dix écus d'amende celui qui tuait une femme étrangère, rien si c'était la sienne, ou une courtisane. Partout, en un mot, je le répète, partout je vois des femmes humiliées, molestées, partout sacrifiées à la superstition des prêtres, à la barbarie des époux ou aux caprices des libertins. Et parce que j'ai le malheur de vivre chez un peuple encore assez grossier pour oser abolir le plus ridicule des préjugés, je me priverais des droits

que la nature m'accorde sur ce sexe !
 Je renoncerais à tous les plaisirs qui
 naissent de ces droits !... Non, non,
 Thérèse, cela n'est pas juste : je
 voilerai ma conduite, puisqu'il le
 faut, mais je me dédommagerai en
 silence, dans la retraite où je m'exile,
 les chaînes absurdes où la législation
 ne condamne, et là, je traiterai ma
 femme comme j'en trouve le droit
 dans tous les codes de l'univers, dans
 mon cœur et dans la nature.

- Oh ! monsieur, lui dis-je, votre
 conversion est impossible.

- Aussi ne te conseillé-je pas de
 l'entreprendre, Thérèse, me répondit
 Bernande : l'arbre est trop vieux pour
 être plié ; on peut faire à mon âge

quelques pas de plus dans la carrière du mal, mais pas un seul dans celle du bien. Mes principes et mes goûts firent mon bonheur depuis mon enfance, ils furent toujours l'unique base de ma conduite et de mes actions : peut-être irai-je plus loin, je sens que c'est possible, mais pour l'avenir, non ; j'ai trop d'horreur pour les préjugés des hommes, je hais trop incèremment leur civilisation, leurs vertus et leurs dieux, pour y jamais sacrifier mes penchants.

De ce moment je vis bien que je n'avais plus d'autre parti à prendre, soit pour me tirer de cette maison, soit pour délivrer la comtesse, que

l'user de ruse et de me concerter avec elle.

Depuis un an que j'étais dans sa maison, je lui avais trop laissé lire dans mon cœur pour qu'elle ne se convainquît pas du désir que j'avais de le la servir, et pour qu'elle ne devinât pas ce qui m'avait fait d'abord agir différemment. Je m'ouvris davantage, elle se livra : nous convînmes de nos plans. Il s'agissait d'instruire sa mère, de lui dessiller les yeux sur les infamies du comte. Mme de Gernande ne doutait pas que cette dame infortunée n'accourût aussitôt briser les chaînes de sa fille ; mais comment réussir, nous étions si bien renfermées, tellement gardées à

vue ! Accoutumée à franchir des emparts, je mesurai des yeux ceux de la terrasse : à peine avaient-ils trente pieds ; aucune clôture ne parut à mes yeux ; je crois qu'une fois en bas de ces murailles, on se trouvait dans les routes du bois ; mais la comtesse arrivée de nuit dans cet appartement, et n'en étant jamais sortie, ne put rectifier mes idées. Je consentis à essayer l'escalade. Mme de Gernande écrivit à sa mère la lettre du monde la plus faite pour l'attendrir et la déterminer à venir au secours d'une fille aussi malheureuse ; je mis la lettre dans mon sein, j'embrassai cette chère et intéressante femme, puis aidée de nos

lrap, dès qu'il fut nuit, je me laissai glisser au bas de cette forteresse. Que levins-je, ô ciel ! quand je reconnus qu'il s'en fallait bien que je fusse dehors de l'enceinte ! Je n'étais que dans le parc, et dans un parc environné de murs dont la vue n'avait été dérobée par l'épaisseur des arbres et par leur quantité : ces murs avaient plus de quarante pieds de haut, tout garnis de verre sur la crête, et d'une prodigieuse épaisseur... Qu'allais-je devenir ? Le jour était prêt à paraître : que penserait-on de moi en me voyant dans un lieu où je ne pouvais me trouver qu'avec le projet sûr d'une évasion ? Pouvais-je me soustraire à

a fureur du comte ? Quelle apparence y avait-il que cet ogre ne s'abreuvât pas de mon sang pour me punir d'une telle faute ? Revenir était impossible, la comtesse avait retiré les draps ; frapper aux portes, n'était ce trahir encore plus sûrement : peu s'en fallut alors que la tête ne me tournât totalement et que je ne m'élassse avec violence aux effets de mon désespoir. Si j'avais reconnu quelque pitié dans l'âme du comte, l'espérance peut-être m'eût-elle un instant abusée, mais un tyran, un barbare, un homme qui détestait les femmes, et qui, disait-il, cherchait depuis longtemps l'occasion d'en immoler une, en lui faisant perdre son

ang, goutte à goutte, pour voir combien d'heures elle pourrait vivre ainsi... J'allais incontestablement servir à l'épreuve. Ne sachant donc que devenir, trouvant des dangers partout, je me jetai au pied d'un arbre, décidée à attendre mon sort, et ne résignant en silence aux volontés de l'Éternel... Le jour paraît enfin : juste ciel ! le premier objet qui se présente à moi... c'est le comte lui-même : il avait fait une chaleur affreuse pendant la nuit ; il était sorti pour prendre l'air. Il croit se tromper, il croit voir un spectre, il recule : rarement le courage est la vertu des vaillants. Je me lève tremblante, je me précipite à ses genoux.

- Que faites-vous là, Thérèse ? me lit-il.

- Oh ! monsieur, punissez-moi, épondez-je, je suis coupable, et n'ai rien à répondre.

Malheureusement j'avais dans mon effroi oublié de déchirer la lettre de la comtesse : il la soupçonne, il me la demande, je veux nier ; mais Bernande, voyant cette fatale lettre dépasser le mouchoir de mon sein, la saisit, la dévore, et m'ordonne de le suivre.

Nous rentrons dans le château par un escalier dérobé donnant sous les voûtes ; le plus grand silence y régnait encore ; après quelques

létours, le comte ouvre un cachot et n'y jette.

- Fille imprudente, me dit-il alors, je vous avais prévenue que le crime que vous venez de commettre se punissait ici de mort : préparez-vous donc à subir le châtiment qu'il vous a plu l'encourir. En sortant de table, lemain, je viendrai vous expédier.

Je me précipite de nouveau à ses genoux, mais me saisissant par les cheveux, il me traîne à terre, me fait faire ainsi deux ou trois fois le tour de ma prison, et finit par me précipiter contre les murs de manière à m'y écraser.

- Tu mériterais que je t'ouvrisse à l'instant les quatre veines, dit-il en

fermant la porte, et si je retarde ton supplice, sois bien sûre que ce n'est que pour le rendre plus horrible.

Il est dehors, et moi dans la plus violente agitation : je ne vous peins point la nuit que je passai ; les tourments de l'imagination joints aux maux physiques que les premières cruautés de ce monstre venaient de me faire éprouver, la rendirent une des plus affreuses de ma vie. On ne saurait se figurer point les angoisses d'un malheureux qui attend son supplice à toute heure, à qui l'espoir est enlevé, et qui ne sait pas si la minute où il respire ne sera pas la dernière de ses jours. Incertain de son supplice, il se le représente sous mille formes plus

horribles les unes que les autres ; le moindre bruit qu'il entend lui paraît être celui de ses bourreaux ; son sang s'arrête, son cœur s'éteint, et le glaive qui va terminer ses jours est moins cruel que ces funestes instants où la mort le menace.

Il est vraisemblable que le comte commença par se venger de sa femme ; l'événement qui me sauva va vous en convaincre comme moi : il y avait trente-six heures que j'étais dans la crise que je viens de vous peindre sans qu'on m'eût apporté aucun secours, lorsque ma porte s'ouvrit et que le comte parut ; il était seul, la fureur étincelait dans ses yeux.

- Vous devez bien vous douter, me lit-il, du genre de mort que vous allez subir : il faut que ce sang pervers s'écoule en détail ; vous serez saignée trois fois par jour, je veux voir combien de temps vous pourrez vivre de cette façon. C'est une expérience que je brûlais de faire, vous le savez, et vous remercie de m'en fournir les moyens.

Et le monstre, sans s'occuper pour lors d'autres passions que de sa vengeance, me fait tendre un bras, me saigne, et bande la plaie après deux saignées de sang. Il avait à peine fini, que des cris se font entendre.

- Monsieur !... monsieur ! lui dit en accourant une des vieilles qui nous

ervaient... venez au plus vite, Madame se meurt, elle veut vous parler avant de rendre l'âme.

Et la vieille revole auprès de sa maîtresse.

Quelque accoutumé que l'on soit au crime, il est rare que la nouvelle de son accomplissement n'effraye celui qui vient de le commettre. Cette erreur venge la vertu : tel est l'instant où ses droits se reprennent. Fernande sort égaré, il oublie de fermer les portes. Je profite de la circonstance, quelque affaiblie que je sois par une diète de plus de quarante heures et par une saignée : je m'élance hors de mon cachot, tout est ouvert, je traverse les cours, et me

voilà dans la forêt sans qu'on m'ait aperçue. « Marchons, me dis-je, marchons avec courage ; si le fort néprise le faible, il est un Dieu puissant qui protège celui-ci et qui ne l'abandonne jamais. » Pleine de ces idées, j'avance avec ardeur, et avant que la nuit ne soit close, je me trouve dans une chaumière à quatre lieues du château. Il m'était resté quelque argent, je me fis soigner de mon mieux : quelques heures me établirent. Je partis dès le point du jour, et m'étant fait montrer la route, enonçant à tous projets de plaintes, soit anciennes, soit nouvelles, je me fis diriger vers Lyon où j'arrivai le huitième jour, bien faible, bien

ouffrante, mais heureusement sans être poursuivie. Là je ne songeai qu'à ne rétablir avant de gagner Grenoble, où j'avais toujours dans l'idée que le bonheur m'attendait.

Un jour que je jetais par hasard les yeux sur une gazette étrangère, quelle fut ma surprise d'y reconnaître encore le crime couronné, et d'y voir au pinacle un des principaux auteurs de mes maux ! Rodin, ce chirurgien de Saint-Marcel, cet infâme qui n'avait si cruellement punie d'avoir voulu lui épargner le meurtre de sa fille, venait, disait ce journal, d'être nommé premier chirurgien de l'Impératrice de Russie, avec des appointements considérables. « Qu'il

oit fortuné, le scélérat, me dis-je, qu'il le soit, dès que la providence le veut ! et toi, souffre, malheureuse créature, souffre sans te plaindre, puisqu'il est dit que les tribulations et les peines doivent être l'affreux partage de la vertu ; n'importe, je ne n'en dégoûterai jamais. »

Je n'étais point au bout de ces exemples frappants du triomphe des vices, exemples si décourageants pour la vertu, et la prospérité du personnage que j'allais retrouver devait me dépiter et me surprendre plus qu'aucune autre, sans doute, puisque c'était celle d'un des hommes dont j'avais reçu les plus sanglants outrages. Je ne m'occupais

que de mon départ, lorsque je reçus un soir un billet qui me fut rendu par un laquais vêtu de gris, absolument inconnu de moi ; en me le remettant, il me dit qu'il était chargé de la part de son maître d'obtenir sans faute une épouse de moi. Tels étaient les mots de ce billet :

Un homme qui a quelques torts avec vous, qui croit vous avoir reconnue dans la place de Bellecour, brûle de vous voir et de réparer sa conduite : hâtez-vous de le venir trouver ; il a les choses à vous apprendre, qui peut-être l'acquitteront de tout ce qu'il vous doit.

Le billet n'était point signé, et le laquais ne s'expliquait pas. Lui ayant

léclaré que j'étais décidée à ne point épondre que je ne susse quel était on maître :

- C'est M. de Saint-Florent, nademoiselle, me dit-il ; il a eu 'honneur de vous connaître autrefois aux environs de Paris ; vous lui avez, prétend-il, rendu des services dont il rôle de s'acquitter. Maintenant à la ête du commerce de cette ville, il y ouit à la fois d'une considération et l'un bien qui le mettent à même de vous prouver sa reconnaissance. Il vous attend.

Mes réflexions furent bientôt faites. Si cet homme n'avait pas pour moi de bonnes intentions, me disais-je, erait-il vraisemblable qu'il m'écrivît,

pu'il me fît parler de cette manière ? Il a des remords de ses infamies passées, il se rappelle avec effroi de n'avoir arraché ce que j'avais de plus cher, et de m'avoir réduite, par l'enchaînement ; de ses horreurs, au plus cruel état où puisse être une femme... Oui, oui, n'en doutons pas, ce sont des remords, je serais coupable envers l'Être suprême si je ne me prêtai à les apaiser. Suis-je en situation d'ailleurs de rejeter l'appui qui se présente ? Ne dois-je pas bien plutôt saisir avec empressement tout ce qui s'offre pour me soulager ? C'est dans son hôtel que cet homme veut me voir : sa fortune doit l'entourer de gens devant lesquels il

e respectera trop pour oser me
manquer encore, et dans l'état où je
suis, grand Dieu ! puis-je inspirer
autre chose que de la
pitié ? J'assurai donc le
commissaire de Saint-Florent que le
lendemain, sur les onze heures,
j'aurais l'avantage d'aller saluer son
père, que je le félicitais des faveurs
qu'il avait reçues de la Fortune, et
qu'il s'en fallait bien qu'elle m'eût
traitée comme lui.

Je rentrai chez moi, mais si occupée
de ce que voulait me dire cet homme,
que je ne fermai pas l'œil de la nuit.
J'arrive enfin à l'adresse indiquée :
un hôtel superbe, une foule de valets,
les regards humiliants de cette riche

anaille sur l'infortune qu'elle néprise, tout m'en impose, et je suis au moment de me retirer, lorsque le même laquais qui m'avait parlé la veille m'aborde et me conduit, en me assurant, dans un cabinet somptueux où je reconnais fort bien mon pourreau, quoique âgé pour lors de quarante-cinq ans, et qu'il y eût près de neuf ans que je ne l'eusse vu. Il ne se lève point, mais il ordonne qu'on nous laisse seuls, et me fait signe d'un geste de venir me placer sur une chaise à côté du vaste fauteuil qui le contient.

- J'ai voulu vous revoir, mon enfant, dit-il, avec le ton humiliant de la supériorité, non que je croie avoir de

grands torts avec vous, non qu'une âcheuse réminiscence me contraigne à des réparations au-dessus desquelles je me crois ; mais je me souviens que dans le peu de temps que nous nous sommes connus, vous n'avez montré de l'esprit : il en faut pour ce que j'ai à vous proposer, et si vous l'acceptez, le besoin que j'aurai alors de vous vous fera trouver dans ma fortune, les ressources qui vous sont nécessaires, et sur lesquelles vous compteriez en vain sans cela.

Je voulus répondre par quelques reproches à la légèreté du ce début ; mais Saint-Florent m'imposa silence.

- Laissons ce qui s'est passé, me dit-il, c'est l'histoire des passions, et mes

principes me portent à croire qu'aucun frein n'en doit arrêter la langue ; quand elles parlent, il faut les servir, c'est ma loi. Lorsque je fus pris par les voleurs avec qui vous étiez, me vîtes-vous me plaindre de mon sort ? Se consoler et agir pour l'industrie, si l'on est le plus faible, renoncer de tous ses droits, si l'on est le plus fort, voilà mon système. Vous étiez jeune et jolie, Thérèse, nous nous trouvions au fond d'une forêt, il n'est point de volupté dans le monde qui allume mes sens comme le viol d'une fille vierge : vous l'étiez, je vous ai violée ; peut-être vous eussé-je fait pis, si ce que je hasardais n'eût pas eu de succès, et que vous

n'eussiez opposé des résistances. Mais je vous volai, je vous laissai sans ressources au milieu de la nuit, dans une route dangereuse ; deux motifs occasionnèrent ce nouveau délire : il me fallait de l'argent, je n'en avais pas ; quant à l'autre raison qui put me porter à ce procédé, je vous l'expliquerais vainement, Thérèse, vous ne l'entendriez point. Les seuls êtres qui connaissent le cœur de l'homme, qui en ont étudié les replis, qui ont démêlé les coins les plus impénétrables de ce dédale obscur, pourraient vous expliquer cette sorte d'égarement.

- Quoi ! monsieur, de l'argent que je vous avais offert... le service que je

venais de vous rendre... être payée de ce que j'avais fait pour vous par une aussi noire trahison... cela peut, dites-vous, se comprendre, cela peut se légitimer ?

- Eh ! oui, Thérèse, eh ! oui ; la preuve que cela peut s'expliquer, c'est qu'en venant de vous piller, de vous molester... (car je vous battis, Thérèse), eh bien ! à vingt pas de là, songeant à l'état où je vous laissais, je retrouvai sur-le-champ dans ces idées des forces pour de nouveaux outrages, que je ne vous eusse peut-être jamais faits sans cela. Vous m'aviez perdu qu'une de vos prémices... je m'en allais, je revins sur mes pas, et je vous fis perdre

'autre... Il est donc vrai que dans de certaines âmes la volupté peut naître au sein du crime ! Que dis-je ? il est donc vrai que le crime seul l'éveille et le décide, et qu'il n'est pas une seule volupté dans le monde qu'il n'enflamme et qu'il n'améliore...

- Oh ! monsieur, quelle horreur !

- N'en pouvais-je pas commettre une plus grande ?... Peu s'en fallut, je vous l'avoue ; mais je me doutais bien que vous alliez être réduite aux dernières extrémités : cette idée me satisfit, je vous quittai. Laissons cela, l'hérèse, et venons à, l'objet qui m'a fait désirer de vous voir.

Cet incroyable goût que j'ai pour l'un et l'autre pucelage d'une petite fille

le m'a point quitté, Thérèse, poursuit Saint-Florent ; il en est de celui-là. comme de tous les autres écarts du libertinage : plus on vieillit, et plus ils prennent de forces ; des anciens délits naissent de nouveaux lésirs, et de nouveaux crimes de ces lésirs. Tout cela ne serait rien, ma mère, si ce qu'on emploie pour réussir n'était pas soi-même très coupable. Mais comme le besoin du mal est le premier mobile de nos caprices, plus ce qui nous conduit est criminel, et mieux nous sommes irrités. Arrivé là, on ne se plaint plus que de la médiocrité des moyens : plus leur atrocité s'étend, plus notre volupté devient piquante, et l'on

'enfonce ainsi dans le borbier sans
a plus légère envie d'en sortir.

C'est mon histoire, Thérèse ; chaque
our, deux jeunes enfants sont
nécessaires à mes sacrifices. Ai-je
oui ? non seulement je n'en revois
plus les objets, mais il devient même
essentiel à l'entière satisfaction de
mes fantaisies que ces objets sortent
aussitôt de la ville : je goûterais mal
es plaisirs du lendemain si
'imaginais que les victimes de la
veille respirassent encore le même air
que moi. Le moyen de m'en
libarrasser est facile. Le croirais-tu,
Thérèse ? Ce sont mes débauches qui
peuplent le Languedoc et la Provence
de la multitude d'objets de libertinage

que renferme leur sein⁵ : une heure après que ces petites filles m'ont servi, des émissaires sûrs les embarquent et les vendent aux appareilleuses de Nîmes, de Montpellier, de Toulouse, d'Aix et de

Qu'on ne prenne pas ceci pour une fable : ce malheureux personnage a existé dans Lyon même. Ce que l'on dit ici de ses manœuvres est exact : il a coûté l'honneur à quinze ou vingt mille petites malheureuses : son opération faite, on les embarquait sur le Rhône, et les villes dont il s'agit n'ont été trente ans peuplées d'objets de débauches que par les victimes de ce scélérat. Dans cet épisode-ci, il n'y a de romanesque que le nom.

Marseille. Ce commerce, dont j'ai
 leux tiers de bénéfice, me
 lédommage amplement de ce que les
 ujets me coûtent, et je satisfais ainsi
 leux de mes plus chères passions, et
 na luxure, et ma cupidité. Mais les
 lécouvertes, les séductions me
 lonnent de la peine ; d'ailleurs
 'espèce de sujets importe infiniment
 ma lubricité : je veux qu'ils soient
 tous pris dans ces asiles de la misère
 où le besoin de vivre et
 'impossibilité d'y réussir, absorbant
 e courage, la fierté, la délicatesse,
 énervant l'âme enfin, décide, dans
 'espoir d'une subsistance
 ndispensable, à tout ce qui paraît
 levoir l'assurer. Je fais

mpitoyablement fouiller tous ces
 éduits : on n'imagine pas ce qu'ils
 ne rendent. Je vais plus loin,
 Thérèse : l'activité, l'industrie, un
 peu d'aisance, en luttant contre mes
 subornations, me raviraient une
 grande partie des sujets ; j'oppose à
 ces écueils le crédit dont je jouis dans
 cette ville, j'excite des oscillations
 dans le commerce, ou des chertés
 dans les vivres, qui, multipliant les
 classes du pauvre, lui enlevant d'un
 côté les moyens du travail, et lui
 rendant difficiles de l'autre ceux de la
 vie, augmentent en raison égale la
 somme des sujets que la misère me
 livre. La ruse est connue, Thérèse :
 ces disettes de bois, de blé et d'autres

domestibles, dont Paris a frémi tant l'année, n'avaient d'autres objets que ceux qui m'animent ; l'avarice, le libertinage, voilà les passions qui, du sein des lambris dorés, tendent une multitude de filets jusque sur l'humble toit du pauvre. Mais, quelque habileté que je mette en usage pour presser d'un côté, si des mains adroites n'enlèvent pas lestement de l'autre, j'en suis pour mes peines, et la machine va tout aussi mal que si je n'épuisais pas mon imagination en ressources et mon crédit en opérations. J'ai donc besoin d'une femme leste, jeune, intelligente, qui, ayant elle-même passé par les épineux sentiers de la

nisère, connaisse mieux que qui que
ce soit les moyens de débaucher
celles qui y sont ; une femme dont les
yeux pénétrants devinent l'adversité
dans ses greniers les plus ténébreux,
et dont l'esprit suborneur en
détermine les victimes à se tirer de
l'oppression par les moyens que je
présente ; une femme spirituelle
enfin, sans scrupule comme sans
pitié, qui ne néglige rien pour réussir,
jusqu'à couper même le peu de
ressources qui, soutenant encore
l'espoir de ces infortunées, les
empêche de se résoudre. J'en avais
une excellente, et sûre : elle vient de
mourir. On n'imagine pas jusqu'où
cette intelligente créature portait

'effronterie ; non seulement elle solait ces misérables au point de les contraindre à venir l'implorer à genoux, mais si ces moyens ne lui succédaient pas assez tôt pour accélérer leur chute, la scélérate allait jusqu'à les voler. C'était un trésor : il ne me faut que deux sujets par jour, elle m'en eût donné dix, si je les eusse voulus. Il résultait de là que je faisais des choix meilleurs, et que la surabondance de la matière première de mes opérations me dédommageait de la main-d'œuvre. C'est cette femme qu'il faut remplacer, ma chère ; tu en auras quatre à tes ordres, et deux mille écus d'appointements : j'ai dit, réponds, Thérèse, et surtout

que des chimères ne t'empêchent pas l'accepter ton bonheur quand le hasard et ma main te l'offrent.

- Oh ! monsieur, dis-je à ce malhonnête homme, en frémissant de ses discours, est-il possible, et que vous puissiez concevoir de telles voluptés, et que vous osiez me proposer de les servir ! Que l'horreurs vous venez de me faire entendre ! Homme cruel, si vous étiez malheureux seulement deux jours, vous verriez comme ces systèmes d'inhumanité s'anéantiraient bientôt dans votre cœur : c'est la prospérité qui vous aveugle et qui vous endure ; vous vous blasez sur le spectacle de maux dont vous vous

royez à l'abri, et parce que vous espérez ne les jamais sentir, vous vous supposez en droit de les infliger ; puisse le bonheur ne jamais approcher de moi, dès qu'il peut corrompre à tel point ! Ô juste ciel ! ne se pas contenter d'abuser de l'infortune ! pousser l'audace et la férocité jusqu'à l'accroître, jusqu'à la prolonger, pour l'unique satisfaction de ses désirs ! Quelle cruauté, monsieur ! les bêtes les plus féroces ne nous donnent pas d'exemples d'une barbarie semblable.

- Tu te trompes, Thérèse, il n'y a pas de fourberies que le loup n'invente pour attirer l'agneau dans ses pièges : ces ruses sont dans la nature, et la

bienfaisance n'y est pas ; elle n'est qu'un caractère de la faiblesse reconnue par l'esclave pour attendrir son maître et le disposer à plus de douceur ; elle ne s'annonce jamais chez l'homme que dans deux cas : ou s'il est le plus faible, ou s'il craint de le devenir. La preuve que cette prétendue vertu n'est pas dans la nature, c'est qu'elle est ignorée de l'homme le plus rapproché d'elle. Le Sauvage, en la méprisant, tue sans pitié son semblable, ou par vengeance ou par avidité... Ne la respecterait-il pas, cette vertu, si elle était écrite dans son cœur ? Mais elle n'y parut jamais, jamais elle ne se trouvera partout où les hommes seront égaux.

La civilisation, en épurant les individus, en distinguant des rangs, en offrant un pauvre aux yeux du riche, en faisant craindre à celui-ci une variation d'état qui pouvait le précipiter dans le néant de l'autre, mit aussitôt dans son esprit le désir de soulager l'infortuné pour être soulagé à son tour, s'il perdait ses richesses. Alors naquit la bienfaisance, fruit de la civilisation et de la crainte : elle n'est donc qu'une vertu de circonstances, mais nullement un sentiment de la nature qui ne plaça jamais dans nous d'autre désir que celui de nous satisfaire, à quelque prix que ce pût être. C'est en confondant ainsi tous les sentiments,

c'est en n'analysant jamais rien, qu'on s'aveugle sur tout et qu'on se prive de toutes les jouissances.

- Ah ! monsieur, interrompis-je avec chaleur, peut-il en être une plus douce que celle de soulager l'infortune ? Laissons à part la frayeur de souffrir soi-même : y a-t-il une satisfaction plus vraie que celle l'obliger ?... Jouir des larmes de la reconnaissance, partager le bien-être qu'on vient de répandre chez des malheureux qui, semblables à vous, manquaient néanmoins des choses dont vous formez vos premiers besoins, les entendre chanter vos louanges et vous appeler leur père, replacer la sérénité sur des fronts

obscurcis par la défaillance, par l'abandon et le désespoir, non, monsieur, nulle volupté dans le monde ne peut égaler celle-là : c'est celle de la divinité même, et le bonheur qu'elle promet à ceux qui l'auront servie sur la terre ne sera que la possibilité de voir ou de faire des heureux dans le ciel. Toutes les vertus naissent de celle-là, monsieur ; on est meilleur père, meilleur fils, meilleur époux, quand on connaît le charme d'adoucir l'infortune. Ainsi que les rayons du soleil, on dirait que la présence de l'homme charitable épand, sur tout ce qui l'entoure, la fertilité, la douceur et la joie ; et le miracle de la nature, après ce foyer de

a lumière céleste, est l'âme honnête, délicate et sensible dont la félicité suprême est de travailler à celle des autres.

- Phoebus que tout cela, Thérèse ! les faiblesses de l'homme sont en raison de la sorte d'organes qu'il a reçus de la nature ; celles de l'individu faible, et par conséquent de toutes les femmes, doivent porter à des voluptés morales, plus piquantes, pour de tels êtres, que celles qui n'influeraient que sur un physique entièrement dénué d'énergie : le contraire est l'histoire des âmes fortes, qui, bien mieux délectées des chocs vigoureux imprimés sur ce qui les entoure, qu'elles ne le seraient des

mpressions délicates ressenties par
es mêmes êtres existant auprès
l'eux, préfèrent inévitablement,
l'après cette constitution, ce qui
ffecte les autres en sens douloureux,
ce qui ne toucherait que d'une
manière plus douce. Telle est
'unique différence des gens cruels
aux gens débonnaires ; les uns et les
autres sont doués de sensibilité, mais
ils le sont chacun à leur manière. Je
ne nie pas qu'il n'y ait des
puissances dans l'une et l'autre
classe, mais je soutiens avec
beaucoup de philosophes, sans doute,
que celles de l'individu organisé de la
manière la plus vigoureuse seront
incontestablement plus vives que

outes celles de son adversaire ; et ces systèmes établis, il peut et il doit se trouver une sorte d'hommes qui trouvent autant de plaisir dans tout ce qui inspire la cruauté, que les autres en goûtent dans la bienfaisance. Mais ceux-ci seront des plaisirs doux, et les autres des plaisirs fort vifs : les uns seront les plus sûrs, les plus vrais sans doute, puisqu'ils caractérisent les penchans de tous les hommes encore au berceau de la nature, et des enfans mêmes, avant qu'ils n'aient connu l'empire de la civilisation ; les autres ne seront que l'effet de cette civilisation, et par conséquent des voluptés trompeuses et sans aucun fel. Au reste, mon enfant, comme

ous sommes moins ici pour philosopher que pour consolider une détermination, ayez pour agréable de ne donner votre dernier mot... Acceptez-vous, ou non, le parti que je vous propose ?

- Assurément, je le refuse, monsieur, répondis-je en me levant... Je suis bien pauvre... oh ! oui, bien pauvre, monsieur ; mais, plus riche des sentiments de mon cœur que de tous les dons de la Fortune, jamais je ne sacrifierai les uns pour posséder les autres : je saurai mourir dans l'indigence, mais je ne trahirai pas la vertu.

- Sortez, me dit froidement cet homme détestable, et que je n'aie pas

urtout à craindre de vous des
ndiscretions : vous seriez bientôt
nise en un lieu d'où je n'aurais plus à
es redouter.

Rien n'encourage la vertu comme les
raintes du vice bien moins timide
ue je ne l'aurais cru, j'osai, en lui
romettant qu'il n'aurait rien à
edouter de moi, lui rappeler le vol
u'il m'avait fait dans la forêt de
Bondy, et lui faire sentir que, dans la
irconstance où j'étais, cet argent me
levenait indispensable. Le monstre
ne répondit durement alors qu'il ne
enait qu'à moi d'en gagner, et que je
n'y refusais.

- Non, monsieur, répondis-je avec
hermeté, non, je vous le répète, je

voudrais mille fois, plutôt que de
sauver mes jours à ce prix.

- Et moi, dit Saint-Florent, il n'y a de
même rien que je ne préférasse au
chagrin de donner mon argent sans
qu'on le gagne : malgré le refus que
vous avez l'insolence de me faire, je
veux bien encore passer un quart
d'heure avec vous ; allons donc dans
ce boudoir, et quelques instants
d'obéissance mettront vos fonds dans
un meilleur ordre.

- Je n'ai pas plus d'envie de servir
vos débauches dans un sens que dans
un autre, monsieur, répondis-je
fièrement : ce n'est pas la charité que
vous demandez, homme cruel ; non, je ne
vous procure pas cette jouissance ; ce

que je réclame n'est que ce qui m'est lû ; c'est ce que vous m'avez volé de la plus indigne manière... Garde-le, cruel, garde-le, si bon te semble : vois sans pitié mes larmes ; entends si tu veux, sans t'émouvoir, les tristes accents du besoin, mais souviens-toi que si tu commets cette nouvelle infamie, j'aurai, au prix de ce qu'elle ne coûte, acheté le droit de te mépriser à jamais.

Saint-Florent furieux m'ordonna de partir, et je pus lire sur son affreux visage que, sans les confidences qu'il m'avait faites, et dont il redoutait l'éclat, j'eusse peut-être payé par quelques brutalités de sa part la hardiesse de lui avoir parlé trop

rai... Je sortis. On amenait au même instant à ce débauché une de ces malheureuses victimes de sa sordide rapule. Une des femmes, dont il me proposait de partager l'horrible état, conduisait chez lui une pauvre petite fille d'environ neuf ans, dans tous les attributs de l'infortune et de la langueur : elle paraissait avoir à peine la force de se soutenir... Oh, ciel ! pensai-je en voyant cela, se peut-il que de tels objets puissent inspirer d'autres sentiments que ceux de la pitié ! Malheur à l'être dépravé qui pourra soupçonner des plaisirs sur un sein que le besoin consume ; qui voudra cueillir des baisers sur une

ouché que la faim dessèche, et qui se s'ouvre que pour le maudire !

Mes larmes coulèrent : j'aurais voulu avoir cette victime au tigre qui m'attendait, je ne l'osai pas. L'aurais-je pu ? Je regagnais promptement mon auberge, aussi humiliée d'une infortune qui m'attirait de telles propositions, que révoltée contre l'opulence qui se hasardait à les faire. Je partis de Lyon le lendemain pour reprendre la route du Dauphiné, toujours remplie du fol espoir qu'un lieu de bonheur m'attendait dans cette province. A peine fus-je à deux lieues de Lyon, à pied comme à mon ordinaire, avec un couple de chemises et quelques mouchoirs dans mes

roches, que je rencontrai une vieille femme qui m'aborda avec l'air de la douleur et qui me conjura de lui faire l'aumône. Loin de la dureté dont je venais de recevoir d'aussi cruels exemples, ne connaissant de bonheur au monde que celui d'obliger un malheureux, je sors à l'instant ma bourse à dessein d'en tirer un écu et le le donner à cette femme ; mais l'indigne créature, bien plus prompte que moi, quoique je l'eusse d'abord jugée vieille et cassée, saute lestement sur ma bourse, la saisit, me l'enverse d'un vigoureux coup de poing dans l'estomac, et ne reparait plus à mes yeux qu'à cent pas de là,

entourée de quatre coquins qui me menacent si j'ose avancer.

Grand Dieu ! m'écriai-je avec amertume, il est donc impossible que mon âme s'ouvre à aucun mouvement vertueux sans que j'en sois à l'instant punie par les châtimens les plus sévères ! En ce moment fatal tout mon courage n'abandonna : j'en demande aujourd'hui bien sincèrement pardon au ciel ; mais je fus aveuglée par le désespoir. Je me sentis prête à quitter la carrière où s'offraient tant d'épines : deux partis se présentaient, celui de m'aller joindre aux fripons qui venaient de me voler, ou celui de retourner à Lyon pour y accepter la

proposition de Saint-Florent. Dieu me fit grâce de ne pas succomber, et quoique l'espoir qu'il alluma à nouveau dans moi fût trompeur, puisque tant d'adversités n'attendaient encore, je le remercie pourtant de m'avoir soutenue : la fatale étoile qui me conduit, quoique innocente, à l'échafaud, ne me vaudra jamais que la mort ; d'autres partis n'eussent valu l'infamie, et l'un est bien moins cruel que le reste.

Je continue de diriger mes pas vers la ville de Vienne, décidée à y vendre ce qui me restait pour arriver à Grenoble. Je marchais tristement, lorsque, à un quart de lieue de cette ville, j'aperçois dans la plaine, à

droite du chemin, deux cavaliers qui
poulaient un homme aux pieds de
deux chevaux, et qui, après l'avoir
laissé comme mort, se sauvèrent à
bride abattue ; ce spectacle affreux
n'attendrit jusqu'aux larmes. Hélas !
ne dis-je, voilà un homme plus à
plaindre que moi ; il me reste au
moins la santé et la force, je puis
gagner ma vie, et si ce malheureux
n'est pas riche, que va-t-il devenir ?

A quelque point que j'eusse dû me
défendre des mouvements de la
pitié, quelque funeste qu'il
fût pour moi de m'y livrer, je ne pus
vaincre l'extrême désir que
j'éprouvais de me rapprocher de cet
homme et de lui prodiguer mes

ecours. Je vole à lui, il respire par
ses soins un peu d'eau spiritueuse
que je conservais sur moi : il ouvre
enfin les yeux, et ses premiers
accents sont ceux de la
reconnaissance ; encore plus
impresée de lui être utile, je mets en
pièces une de mes chemises pour
panse ses blessures, pour étancher
son sang : un des seuls effets qui me
restent, je le sacrifie pour ce
malheureux. Ces premiers soins
emplis, je lui donne à boire un peu
de vin ; cet infortuné a tout à fait
repris ses sens ; je l'observe et je le
distingue mieux. Quoique à pied, et
dans un équipage assez leste, il ne
paraissait pourtant pas dans la

nédiocrité, il avait quelques effets de prix, des bagues, une montre, des boîtes, mais tout cela fort endommagé de son aventure. Il me demande, dès qu'il peut parler, quel est l'ange bienfaisant qui lui apporte le secours, et ce qu'il peut faire pour lui en témoigner sa gratitude. Ayant encore la simplicité de croire qu'une âme enchaînée par la reconnaissance devait être à moi sans retour, je crois pouvoir jouir en sûreté du doux plaisir de faire partager mes pleurs à celui qui vient d'en verser dans mes bras : je l'instruis de mes revers, il les écoute avec intérêt, et quand j'ai fini par la dernière catastrophe qui vient

le m'arriver, dont le récit lui fait voir l'état de misère où je me trouve :

- Que je suis heureux, s'écrie-t-il, de pouvoir au moins reconnaître tout ce que vous venez de faire pour moi ! Je m'appelle Roland, continue cet aventurier, je possède un fort beau château dans la montagne, à quinze lieues d'ici, je vous invite à m'y suivre ; et pour que cette proposition n'alarme point votre délicatesse, je vais vous expliquer tout de suite à quoi vous me serez utile. Je suis garçon, mais j'ai une sœur que j'aime passionnément, qui s'est vouée à la solitude, et qui la partage avec moi : j'ai besoin d'un sujet pour la servir ; nous venons de perdre celle qui

emplissait cet emploi, je vous offre
a place.

e remerciai mon protecteur, et pris la
iberté de lui demander par quel
azard un homme comme lui
'exposait à voyager sans suite, et,
insi que cela venait de lui arriver, à
être molesté par des fripons.

- Un peu replet, jeune et vigoureux,
e suis depuis plusieurs années, me
lit Roland, dans l'habitude de venir
le chez moi à Vienne de cette
nanière. Ma santé et ma bourse y
gagnent : ce n'est pas que je sois dans
e cas de prendre garde à la dépense,
ar je suis riche ; vous en verrez
ientôt la preuve, si vous me faites
'amitié de venir chez moi ; mais

'économie ne gâte jamais rien. Quant aux deux hommes qui viennent de m'insulter, ce sont deux gentillâtres du canton, à qui je gagnai cent louis la semaine passée, dans une maison, à Vienne ; je me contentai de leur parole, je les rencontre aujourd'hui, et leur demande mon dû, et voilà comme ils me traitent.

Je déplorais avec cet homme le double malheur dont il était victime, lorsqu'il me proposa de nous remettre en route :

- Je me sens un peu mieux, grâce à vos soins, me dit Roland ; la nuit s'approche, gagnons une maison qui doit être à deux lieues d'ici ; noyennant les chevaux que nous y

Prendrons demain, nous pourrons arriver chez moi le même soir.

Absolument décidée à profiter des secours que le ciel semblait m'envoyer, j'aide Roland à se mettre en marche, je le soutiens pendant la route, et nous trouvons effectivement à deux lieues de là, l'auberge qu'il avait indiquée. Nous y soupions honnêtement ensemble ; après le repas, Roland me recommande à la maîtresse du logis, et le lendemain, sur deux mules de louage qu'escortait un valet de l'auberge, nous gagnons la frontière du Dauphiné, nous dirigeant toujours vers les montagnes. La traite étant trop longue pour la faire en un jour, nous nous arrê tâmes

à Virieu, où j'éprouvai les mêmes
soins, les mêmes égards de mon
patron, et le jour d'ensuite nous
continuâmes notre marche toujours
dans la même direction. Sur les
quatre heures du soir, nous arrivâmes
au pied des montagnes : là, le chemin
devenant presque impraticable,
Roland recommanda au muletier de
ne pas me quitter de peur d'accident,
et nous pénétrâmes dans les gorges.
Nous ne fîmes que tourner, monter et
descendre pendant plus de quatre
jours, et nous avions alors tellement
quitté toute habitation et tout chemin
rayé, que je me crus au bout de
l'univers. Un peu d'inquiétude vint
me saisir malgré moi ; Roland ne put

'empêcher de le voir, mais il ne lisait mot, et son silence m'effrayait encore plus. Enfin nous vîmes un château perché sur la crête d'une montagne, au bord d'un précipice effreux, dans lequel il semblait prêt à s'abîmer : aucune route ne paraissait y tenir ; celle que nous suivions, seulement pratiquée par des chèvres, remplie de cailloux de tous côtés, arrivait cependant à cet effrayant repaire, ressemblant bien plutôt à un asile de voleurs qu'à l'habitation de gens vertueux.

- Voilà ma maison, me dit Roland, dès qu'il crut que le château avait rappelé mes regards.

Et sur ce que je lui témoignais mon étonnement de le voir habiter une telle solitude :

- C'est ce qui me convient, me répondit-il avec brusquerie.

Cette réponse redoubla mes craintes : rien n'échappe dans le malheur ; un mot, une inflexion plus ou moins prononcée chez ceux de qui nous dépendons, étouffe ou ranime l'espérance ; mais n'étant plus à même de prendre un parti différent, je me contentai de continuer. A force de tourner, cette antique mesure se trouva tout à coup en face de nous : un quart de lieue tout au plus nous en séparait encore ; Roland descendit de sa mule, et n'ayant dit d'en faire autant, il les

endit toutes deux au valet, le paya et lui ordonna de s'en retourner. Ce nouveau procédé me déplut encore ; Roland s'en aperçut.

- Qu'avez-vous, Thérèse ? me dit-il, en nous acheminant vers son habitation ; vous n'êtes point hors de France ; ce château est sur les frontières du Dauphiné, il dépend de Grenoble.

- Soit, monsieur, répondis-je ; mais comment vous est-il venu dans l'esprit de vous fixer dans un tel coupe-gorge ?

- C'est que ceux qui l'habitent ne sont pas des gens très honnêtes, dit Roland ; il serait fort possible que tu ne fusses pas édifiée de leur conduite.

- Ah ! monsieur, lui dis-je en remlant, vous me faites frémir, où ne menez-vous donc ?

- Je te mène servir des faux-nonnayeurs dont je suis le chef, rugit Roland, en me saisissant par le bras et me faisant traverser de force un petit pont qui s'abaissa à notre arrivée et se releva tout de suite après. Vois-tu ce puits ? continua-t-il, dès que nous fûmes entrés, en me montrant une grande et profonde grotte située au fond de la cour, où quatre femmes nues et enchaînées aisaient mouvoir une roue ; voilà tes compagnes, et voilà ta besogne, noyennant que tu travailleras journellement dix heures à tourner

ette roue, et que tu satisferas comme
 es femmes tous les caprices
 auxquels il me plaira de te soumettre,
 l te sera accordé six onces de pain
 noir et un plat de fèves par jour ; pour
 a liberté, renonces-y ; tu ne l'auras
 amais. Quand tu seras morte à la
 reine, on te jettera dans ce trou que tu
 vois à côté du puits, avec soixante ou
 quatre-vingts autres coquines de ton
 espèce qui t'y attendent, et l'on te
 emplacera. par une nouvelle.

- Oh ! grand Dieu, m'écriai-je en me
 jetant aux pieds de Roland, daignez
 vous rappeler, monsieur, que je vous
 ai sauvé la vie ; qu'un instant ému par
 la reconnaissance, vous semblâtes
 m'offrir le bonheur, et que c'est en

ne précipitant dans un abîme éternel le maux que vous acquittez mes services. Ce que vous faites est-il juste, et le remords ne vient-il pas déjà me venger au fond de votre cœur ?

- Qu'entends-tu, je te prie, par ce sentiment de reconnaissance dont tu t'imagines m'avoir captivé ? dit Roland. Raisonne mieux, chétive créature ; que faisais-tu quand tu vins à mon secours ? Entre la possibilité de suivre ton chemin et celle de venir avec moi, n'as-tu pas choisi le dernier comme un mouvement inspiré par ton cœur ? Tu te livrais donc à une sottise ? Par où diable prétends-tu que je sois obligé de te récompenser

les plaisirs que tu te donnes ? Et comment te vint-il jamais dans l'esprit qu'un homme qui, comme moi, nage dans l'or et l'opulence, veuille s'abaisser à devoir quelque chose à une misérable de ton espèce ?

M'eusses-tu rendu la vie, je ne te le devrais rien, dès que tu n'as agi que pour toi : au travail, esclave, au travail ! apprends que la civilisation, en bouleversant les principes de la nature, ne lui enlève pourtant point ses droits ; elle créa dans l'origine les êtres forts et des êtres faibles, avec l'intention que ceux-ci fussent toujours subordonnés aux autres ; qu'adresse, l'intelligence de l'homme varièrent la position des individus, ce

ce fut plus la force physique qui détermina les rangs, ce fut celle de l'or ; l'homme le plus riche devint le plus fort, le plus pauvre devint le plus faible ; à cela près des motifs qui fondaient la puissance, la priorité du sort fut toujours dans les lois de la nature, à qui il devenait égal que la chaîne qui captivait le faible fût tenue par le plus riche ou par le plus vigoureux, et qu'elle écrasât le plus faible ou bien le plus pauvre. Mais ces mouvements de reconnaissance dont tu veux me composer des liens, elle les méconnaît, Thérèse ; il ne fut jamais dans ses lois que le plaisir où l'un se livrait en obligeant devînt un motif pour celui qui recevait de se

elâcher de ses droits sur l'autre. Vois-tu chez les animaux, qui nous servent d'exemples, ces sentiments que tu réclames ? Lorsque je te domine par mes richesses ou par ma force, est-il naturel que je t'abandonne mes droits, ou parce que tu as joui en m'obligeant, ou parce qu'étant malheureuse tu t'es imaginé de gagner quelque chose par ton procédé ? Le service fût-il même rendu d'égal à égal, jamais l'orgueil d'une âme élevée ne se laissera courber par la reconnaissance ; n'est-il pas toujours humilié, celui qui reçoit ? Et cette humiliation qu'il éprouve ne paye-t-elle pas suffisamment le bienfaiteur qui, par

ela seul, se trouve au-dessus de l'autre ? N'est-ce pas une jouissance pour l'orgueil que de s'élever au-dessus de son semblable ? En faut-il l'autre à celui qui oblige ? Et si l'obligation, en humiliant celui qui reçoit, devient un fardeau pour lui, de quel droit le contraindre à le garder ? Pourquoi faut-il que je consente à me laisser humilier chaque fois que me rappent les regards de celui qui m'a obligé ? L'ingratitude, au lieu d'être un vice, est donc la vertu des âmes fières, aussi certainement que la reconnaissance n'est que celle des âmes faibles : qu'on m'oblige tant qu'on voudra, si l'on y trouve une

ouissance, mais qu'on n'exige rien
le moi.

À ces mots, auxquels Roland ne me
lonna pas le temps de répondre, deux
valets me saisissent par ses ordres,
ne dépouillent, et m'enchaînent avec
des chaînes, que je suis obligée
l'aider tout de suite, sans qu'on me
permette seulement de me reposer de
la marche fatigante que je viens de
faire. Roland m'approche alors, il me
manie brutalement sur toutes les
parties que la pudeur défend de
montrer, m'accable de sarcasmes et
d'impertinences relativement à la
marque flétrissante et peu méritée
que Rodin avait empreinte sur moi,
puis s'armant d'un nerf de bœuf

oujours là, il m'en applique vingt coups sur le derrière.

- Voilà comme tu seras traitée, coquine, me dit-il, lorsque tu manqueras à ton devoir ; je ne te fais pas ceci pour aucune faute déjà commise par toi, mais seulement pour te montrer comme j'agis avec celles qui en font.

Je jette les hauts cris en me débattant sous mes fers ; mes contorsions, mes hurlements, mes larmes, les cruelles expressions de ma douleur ne servent que d'amusement à mon bourreau...

- Ah ! je t'en ferai voir d'autres, matin, dit Roland, tu n'es pas au bout de tes peines, et je veux que tu

onnaisses jusques aux plus barbares
affinements du malheur. Il me laisse.
Six réduits obscurs, situés sous une
grotte autour de ce vaste puits, et qui
se fermaient comme des cachots,
nous servaient de retraite pendant la
nuit. Comme elle arriva peu après
que je fus à cette funeste chaîne, on
vint me détacher ainsi que mes
compagnes, et l'on nous enferma
après nous avoir donné la portion
l'eau, de fèves et de pain dont
Roland m'avait parlé.

A peine fus-je seule, que je
n'abandonnai tout à l'aise à l'horreur
de ma situation. Est-il possible, me
disais-je, qu'il y ait des hommes
assez durs pour étouffer en eux le

entiment de la reconnaissance ?... Cette vertu où je me livrerais avec tant de charmes, si jamais une âme honnête me mettait dans le cas de la sentir, peut-elle donc être méconnue par les certains êtres, et ceux qui s'étouffent avec autant d'inhumanité doivent-ils être autre chose que des monstres ?

J'étais plongée dans ces réflexions, lorsque tout à coup j'entends ouvrir la porte de mon cachot : c'est Roland ; le scélérat vient achever de m'outrager en me faisant servir à ses odieux caprices : vous supposez, madame, qu'ils devaient être aussi féroces que ses procédés, et que les plaisirs de l'amour pour un tel

omme portaient nécessairement les
eintes de son odieux caractère. Mais
omment abuser de votre patience
our vous raconter ces nouvelles
orreuurs ? N'ai-je pas déjà trop
ouillé votre imagination par
l'infâmes récits ? Dois-je en hasarder
le nouveaux ?

- Oui, Thérèse, dit M. de Corville,
oui, nous exigeons de vous ces
détails, vous les gazez avec une
lécence qui en émousse toute
'horreur, il n'en reste que ce qui est
utile à qui veut connaître l'homme.
On n'imagine point combien ces
tableaux sont utiles au
développement de son âme ; peut-être
ne sommes-nous encore aussi

gnorants dans cette science que par
a stupide retenue de ceux qui
voulurent écrire sur ces matières.
Enchaînés par d'absurdes craintes, ils
ne nous parlent que de ces puérités
connues de tous les sots, et n'osent,
portant une main hardie dans le cœur
humain, en offrir à nos yeux les
gigantesques égarements.

- Eh bien, monsieur, je vais vous
obéir, reprit Thérèse émue, et me
comportant comme je l'ai déjà fait, je
 tâcherai d'offrir mes esquisses sous
les couleurs les moins révoltantes.

Roland, qu'il faut d'abord vous
peindre, était un homme petit, replet,
âgé de trente-cinq ans, d'une vigueur
incompréhensible, velu comme un

ours, la mine sombre, le regard
éroce, fort brun, des traits mâles, un
nez long, la barbe jusqu'aux yeux,
les sourcils noirs et épais, et cette
partie qui différencie les hommes de
votre sexe d'une telle longueur et
l'une grosseur si démesurée, que non
eulement jamais rien de pareil ne
'était offert à mes yeux, mais qu'il
était même absolument certain que
amais la nature n'avait rien fait
l'aussi prodigieux : mes deux mains
'enlaçaient à peine, et sa longueur
était celle de mon avant-bras. A ce
hysique, Roland joignait tous les
vices qui peuvent être les fruits d'un
empérament de feu, de beaucoup
l'imagination, et d'une aisance

oujours trop considérable pour ne s'avoir pas plongé dans de grands ravers. Roland achevait sa fortune ; son père, qui l'avait commencée, s'avait laissé fort riche, moyennant quoi ce jeune homme avait déjà beaucoup vécu : blasé sur les plaisirs ordinaires, il n'avait plus recours qu'à les horreurs ; elles seules parvenaient à lui rendre des désirs épuisés par trop de jouissances ; les femmes qui se servaient étaient toutes employées à ses débauches secrètes, et pour satisfaire à des plaisirs un peu moins malhonnêtes dans lesquels ce libertin sût trouver le sel du crime qui le lélectait mieux que tout, Roland avait sa propre sœur pour maîtresse, et

était avec elle qu'il achevait l'éteindre les passions qu'il venait allumer près de nous.

Il était presque nu quand il entra ; son visage, très enflammé, portait à la fois des preuves de l'intempérance de table où il venait de se livrer, et de l'abominable luxure qui le dévorait. Il ne considère un instant avec des yeux qui me font frémir.

- Quitte ces vêtements, me dit-il, en arrachant lui-même ceux que j'avais repris pour me couvrir pendant la nuit... oui, quitte tout cela et suis-moi ; je t'ai fait sentir tantôt ce que tu risquais en te livrant à la paresse ; mais s'il te prenait envie de nous quitter, comme le crime serait bien

plus grand, il faudrait que la punition s'y proportionnât ; viens donc voir de quelle espèce elle serait.

J'étais dans un état difficile à peindre, mais Roland ne donnant point à mon âme le temps d'éclater, me saisit aussitôt par le bras et m'entraîne ; il me conduisit de la main droite : de la gauche, il tenait une petite lanterne dont nous étions faiblement éclairés ; après plusieurs détours nous nous trouvons à la porte d'une cave ; il s'ouvre, et me faisant passer la première, il me dit de descendre pendant qu'il referme cette première clôture ; j'obéis. A cent marches nous en trouvons une seconde, qui s'ouvre et se referme de la même manière ;

nais après celle-ci, il n'y avait plus l'escalier, c'était un petit chemin aillé dans le roc, rempli de inuosités, et dont la pente était extrêmement raide. Roland ne disait mot, ce silence m'effrayait encore plus ; il nous éclairait de sa lanterne ; nous voyageâmes ainsi près d'un quart d'heure : l'état dans lequel j'étais me faisait ressentir encore plus vivement l'horrible humidité de ces souterrains. Nous étions enfin si fort descendus, que je ne crains pas l'exagérer en assurant que l'endroit où nous arrivâmes devait être à plus de huit cents pieds dans les entrailles de la terre ; de droite et de gauche du entier que nous parcourions étaient

Plusieurs niches, où je vis des coffres qui renfermaient les richesses de ces malfaiteurs : une dernière porte de bronze se présente enfin, Roland l'ouvre, et je pensai tomber à la renverse en apercevant l'affreux local où me conduisait ce malhonnête homme ; me voyant fléchir, il me poussa rudement, et je me trouvai ainsi, sans le vouloir, au milieu de cet affreux sépulcre. Représentez-vous, madame, un caveau rond, de vingt-cinq pieds de diamètre, dont les murs tapissés de noir n'étaient décorés que les plus lugubres objets, des squelettes de toutes sortes de tailles, les ossements en sautoir, des têtes de morts, des faisceaux de verges et de

ouets, des sabres, des poignards, des pistolets : telles étaient les horreurs qu'on voyait sur les murs qu'éclairait une lampe à trois mèches, suspendue à l'un des coins de la voûte ; du cintre partait une longue corde qui tombait à huit ou dix pieds de terre au milieu de ce cachot, et qui, comme vous allez bientôt le voir, n'était là que pour servir à d'affreuses expéditions ; à droite était un cercueil qu'entrouvrait le spectre de la Mort armé d'une faux menaçante ; un prie-Dieu était à côté ; on voyait un crucifix au-dessus, placé entre deux cierges noirs ; à gauche, l'effigie en cire d'une femme vive, si naturelle que j'en fus longtemps la dupe : elle était attachée

une croix, elle y était posée sur la poitrine, de façon qu'on voyait simplement toutes ses parties postérieures, mais cruellement molestées ; le sang paraissait sortir de plusieurs plaies et couler le long de ses cuisses ; elle avait les plus beaux cheveux du monde, sa belle tête était tournée vers nous et semblait implorer sa grâce : on distinguait toutes les contorsions de la douleur imprimées sur son beau visage, et jusqu'aux larmes qui l'inondaient. À l'aspect de cette terrible image, je sentais perdre une seconde fois mes forces ; le fond du caveau était occupé par un vaste canapé noir,

luquel se développaient aux regards toutes les atrocités de ce lugubre lieu.

- Voilà où vous périrez, Thérèse, me dit Roland, si vous concevez jamais la fatale idée de quitter ma maison ; oui, c'est ici que je viendrai moi-même vous donner la mort, que je vous en ferai sentir les angoisses par tout ce qu'il me sera possible d'inventer de plus dur.

En prononçant cette menace, Roland s'enflamma ; son agitation, son désordre le rendaient semblable au tigre prêt à dévorer sa proie : ce fut alors qu'il mit au jour le redoutable nombre dont il était pourvu ; il me le fit toucher, me demanda si j'en avais vu de semblable.

- Tel que le voilà, catin, me dit-il en fureur, il faudra pourtant bien qu'il s'introduise dans la partie la plus étroite de ton corps, dussé-je te tendre en deux ; ma sœur, bien plus jeune que toi, le soutient dans cette même partie ; jamais je ne jouis différemment des femmes : il faudra donc qu'il te pourfende aussi.

Et pour ne pas me laisser de doute sur le local qu'il voulait dire, il y introduisait trois doigts armés d'ongles fort longs, en me disant :

- Oui, c'est là, Thérèse, c'est là que j'enfoncerai tout à l'heure ce membre qui t'effraie ; il y entrera de toute sa longueur, il te déchirera, il te mettra en sang, et je serai dans l'ivresse.

Il écumait en disant ces mots, entremêlés de jurements et de blasphèmes odieux. La main dont il effleurait le temple qu'il paraissait vouloir attaquer s'égara alors sur toutes les parties adjacentes, il les égratignait ; il en fit autant à ma gorge, il me la meurtrit tellement que j'en souffris quinze jours des douleurs horribles. Ensuite il me plaça sur le bord du canapé, frotta l'esprit-de-vin cette mousse dont la nature orna l'autel où notre espèce se régénère ; il y mit le feu et la brûla. Ses doigts saisirent l'excroissance de chair qui couronne ce même autel, il le froissa rudement ; il introduisit de ses doigts dans l'intérieur, et ses

ongles molestaient la membrane qui le tapisse. Ne se contenant plus, il me dit que puisqu'il me tenait dans son étreinte, il valait tout autant que je n'en sortisse plus, que cela lui éviterait la peine de m'y redescendre. Je me précipitai à ses genoux, j'osai lui rappeler encore les services que je lui avais rendus... Je m'aperçus que je l'irritais davantage en reparlant des droits que je supposais à sa pitié ; il me dit de me taire, en me renversant sur le carreau d'un coup de genou appuyé de toutes ses forces dans le creux de mon estomac.

- Allons ! me dit-il, en me relevant par les cheveux, allons ! prépare-toi ; il est certain que je vais t'immoler...

- Oh, monsieur !

- Non, non, il faut que tu périsses ; je ne veux plus m'entendre reprocher mes petits bienfaits ; j'aime à ne rien devoir à personne, c'est aux autres à venir tout de moi... Tu vas mourir, te dis-je, place-toi dans ce cercueil, que je voie si tu pourras y tenir.

Il m'y porte, il m'y enferme, puis sort du caveau, et fait semblant de me laisser là. Je ne m'étais jamais crue si près de la mort ; hélas ! elle allait pourtant s'offrir à moi sous un aspect encore plus réel. Roland revient, il ne sort du cercueil.

- Tu seras au mieux là-dedans, me dit-il ; on dirait qu'il est fait pour toi ; mais t'y laisser finir tranquillement,

ce serait une trop belle mort ; je vais
'en faire sentir une d'un genre
différent et qui ne laisse pas que
l'avoir aussi ses douceurs. Allons !
implore ton Dieu, catin, prie-le
l'accourir te venger, s'il en a
vraiment la puissance...

Je me jette sur le prie-Dieu et pendant
que j'ouvre à haute voix mon cœur à
l'Éternel, Roland redouble sur les
parties postérieures que je lui expose
ses vexations et ses supplices d'une
manière plus cruelle encore ; il
flagellait ces parties de toute sa force
avec un martinet armé de pointes
d'acier, dont chaque coup faisait
jaillir mon sang jusqu'à la voûte.

- Eh bien ! continuait-il en blasphémant, il ne te secourt pas, ton Dieu ; il laisse ainsi souffrir la vertu malheureuse, il l'abandonne aux mains de la scélératesse ; ah ! quel Dieu, Thérèse, quel Dieu que ce Dieu-là ! Viens, me dit-il ensuite, viens, catin, ta prière doit être faite et en même temps il me place sur l'estomac, au bord du canapé qui faisait le fond de ce cabinet) ; je te l'ai dit, Thérèse, il faut que tu meures !

Il se saisit de mes bras, il les lie sur mes reins, puis il passe autour de mon cou un cordon de soie noire dont les deux extrémités, toujours tenues par lui, peuvent, en serrant à sa volonté,

comprimer ma respiration et n'envoyer en l'autre monde, dans le plus ou le moins de temps qu'il lui plaira.

- Ce tourment est plus doux que tu ne penses, Thérèse, me dit Roland ; tu ne sentiras la mort que par l'inexprimables sensations de plaisir ; la compression que cette corde opérera sur la masse de tes nerfs va mettre en feu les organes de la volupté ; c'est un effet certain. Si tous les gens condamnés à ce supplice savaient dans quelle ivresse il fait mourir, moins effrayés de cette punition de leurs crimes, ils les commettraient plus souvent et avec bien plus d'assurance ; cette

l'élégante opération, Thérèse, comprimant de même le local où je vais me placer, ajoute-t-il en se présentant à une route criminelle, si ligne d'un tel scélérat, va doubler aussi mes plaisirs.

Mais c'est en vain qu'il cherche à la trayer ; il a beau préparer les voies, trop monstrueusement proportionné pour réussir, ses entreprises sont toujours repoussées. C'est alors que sa fureur n'a plus de bornes ; ses ongles, ses mains, ses pieds servent à se venger des résistances que lui oppose la nature. Il se présente de nouveau, le glaive en feu glisse aux bords du canal voisin, et de la vigueur le la secousse y pénètre de près de

noitié ; je jette un cri ; Roland, furieux de l'erreur, se retire avec rage, et pour cette fois frappe l'autre porte avec tant de vigueur, que le lard humecté s'y plonge en me déchirant. Roland profite des succès de cette première secousse ; ses efforts deviennent plus violents ; il gagne du terrain ; à mesure qu'il avance, le fatal cordon qu'il m'a passé autour du cou se resserre, je pousse des hurlements épouvantables ; le féroce Roland, qu'ils amusent, m'engage à les redoubler, trop sûr de leur insuffisance, trop maître de les arrêter quand il voudra ; il s'enflamme à leurs sons aigus. Cependant l'ivresse

est prête à s'emparer de lui, les compressions du cordon se modulent sur les degrés de son plaisir ; peu à peu mon organe s'éteint ; les errements alors deviennent si vifs que mes sens s'affaiblissent sans perdre néanmoins la sensibilité ; rudement secouée par le membre énorme dont Roland déchire mes entrailles, malgré l'affreux état dans lequel je suis, je me sens inondée des jets de sa luxure ; j'entends encore les cris qu'il pousse en les versant. Un instant de stupidité succéda, je ne sais ce que je devins, mais bientôt mes yeux se rouvrent à la lumière, je me retrouve libre, dégagée, et mes organes semblent renaître.

- Eh bien ! Thérèse, me dit mon
bourreau, je gage que si tu veux être
traie, tu n'as senti que du plaisir ?

- Que de l'horreur, monsieur, que des
légoûts, que des angoisses et du
lésespoir !

- Tu me trompes, je connais les effets
que tu viens d'éprouver ; mais quels
qu'ils aient été, que m'importe ! tu
lois, je l'imagine, me connaître assez
pour être bien sûre que ta volupté
n'inquiète infiniment moins que la
nienne dans ce que j'entreprends
avec toi, et cette volupté que je
cherche a été si vive, que je vais m'en
procurer encore les instants. C'est de
toi, maintenant, Thérèse, me dit cet

nsigne libertin, c'est de toi seule que
es jours vont dépendre.

Il passe alors autour de mon cou cette
corde qui pendait au plafond ; dès
qu'elle y est fortement arrêtée, il lie
au tabouret sur lequel je posais les
pieds et qui m'avait élevée jusque-là,
une ficelle dont il tient le bout, et va
se placer sur un fauteuil en face de
moi : dans mes mains est une serpe
ranchante dont je dois me servir pour
couper la corde au moment où, par le
moyen de la ficelle qu'il tient, il fera
rébucher le tabouret sous mes pieds.

- Tu le vois, Thérèse, me dit-il alors,
si tu manques ton coup, je ne
manquerai pas le mien ; je n'ai donc

as tort de te dire que tes jours dépendent de toi.

Il s'excite ; c'est au moment de son vresse qu'il doit tirer le tabouret dont la fuite me laisse pendue au plafond ; il fait tout ce qu'il peut pour feindre cet instant ; il serait aux nues si je n'avais jamais d'adresse ; mais il a beau faire, je le devine, la violence de son extase le trahit, je lui vois faire le fatal mouvement, le tabouret s'échappe, je coupe la corde et tombe sur terre, entièrement dégagée ; là, quoique à plus de douze pieds de lui, ne croiriez-vous, madame ? je sens mon corps inondé des preuves de son délire et de sa frénésie.

Jne autre que moi, profitant de l'arme qu'elle se trouvait entre les nains, se fût sans doute jetée sur ce nonstre ; mais à quoi m'eût servi ce rait de courage ? N'ayant pas les clefs de ces souterrains, en ignorant les détours, je serais morte avant que l'en avoir pu sortir ; d'ailleurs Roland était armé ; je me relevai long, laissant l'arme à terre, afin qu'il ne conçût même pas sur moi le plus léger soupçon ; il n'en eut point ; il avait savouré le plaisir dans toute son étendue, et content de ma louceur, de ma résignation, bien plus peut-être que de mon adresse, il me fit signe de sortir, et nous remontâmes.

Le lendemain, j'examinai mieux mes compagnes. Ces quatre filles étaient de vingt-cinq à trente ans ; quoique brutées par la misère et déformées par l'excès des travaux, elles avaient encore des restes de beauté ; leur taille était belle, et la plus jeune, appelée Suzanne, avec des yeux charmants, avait encore de très beaux cheveux ; Roland l'avait prise à Lyon, il avait eu ses prémices, et après l'avoir enlevée à sa famille, sous les serments de l'épouser, il l'avait conduite dans cet affreux château ; elle y était depuis trois ans, et, plus particulièrement encore que les compagnes, l'objet des férocités de ce monstre : à force de coups de

ierf de bœuf, ses fesses étaient
levenues calleuses et dures comme le
erait une peau de vache desséchée au
oleil ; elle avait un cancer au sein
gauche et un abcès dans la matrice
qui lui causait des douleurs inouïes.
Tout cela était l'ouvrage du perfide
Roland ; chacune de ces horreurs était
le fruit de ses lubricités.

Ce fut elle qui m'apprit que Roland
était à la veille de se rendre à Venise,
si les sommes considérables qu'il
venait de faire dernièrement passer en
Espagne lui rapportaient les lettres de
change qu'il attendait pour l'Italie,
parce qu'il ne voulait point porter son
or au-delà des monts ; il n'y en
envoyait jamais : c'était dans un pays

différent de celui où il se proposait l'habiter qu'il faisait passer ses fausses espèces ; par ce moyen, ne se trouvant riche dans le lieu où il voulait se fixer que des papiers d'un autre royaume, ses friponneries ne pouvaient jamais se découvrir. Mais tout pouvait manquer dans un instant, et la retraite qu'il méditait dépendait absolument de cette dernière négociation, où la plus grande partie de ses trésors était compromise. Si Cadix acceptait ses piastres, ses equins, ses louis faux, et lui envoyait sur cela des lettres sur Venise, Roland était heureux le reste de sa vie ; si la fraude était découverte, un

eul jour suffisait à culbuter le frêle édifice de sa fortune.

- Hélas ! dis-je en apprenant ces particularités, la providence sera juste une fois, elle ne permettra pas les succès d'un tel monstre, et nous serons toutes vengées...

Grand Dieu ! après l'expérience que j'avais acquise, était-ce à moi de raisonner ainsi !

Vers midi, on nous donnait deux heures de repos dont nous profitions pour aller toujours séparément respirer et dîner dans nos chambres ; à deux heures, on nous rattachait et l'on nous faisait travailler jusqu'à la nuit, sans qu'il nous fût jamais permis d'entrer dans le château. Si

ous étions nues, c'était non seulement à cause de la chaleur, mais plus encore afin d'être mieux à même de recevoir les coups de nerf de bœuf que venait de temps en temps nous appliquer notre farouche maître. L'hiver, on nous donnait un pantalon et un gilet tellement serrés sur la peau, que nos corps n'en étaient pas moins exposés aux coups d'un célerat dont l'unique plaisir était de nous rouer.

Huit jours se passèrent sans que je visse Roland ; le neuvième, il parut à notre travail, et prétendant que Suzanne et moi tournions la roue avec trop de mollesse, il nous distribua trente coups de nerf de bœuf

l'une et l'autre, depuis le milieu des reins jusqu'au gras des jambes.

À minuit de ce même jour, le vilain homme vint me trouver dans mon cachot, et s'enflammant du spectacle de ses cruautés, il introduisit encore la terrible massue dans l'antre énébreux que je lui exposais par la posture où il me tenait en considérant les vestiges de sa rage. Quand ses passions furent assouvies, je voulus profiter de l'instant de calme pour le supplier d'adoucir mon sort. Hélas ! j'ignorais que si dans de telles âmes le moment du délire rend plus actif le penchant qu'elles ont à la cruauté, le calme ne les en ramène pas davantage pour cela aux douces vertus de

'honnête homme ; c'est un feu plus ou moins embrasé par les aliments dont on le nourrit, mais qui ne brûle pas moins quoique sous la cendre.

- Et de quel droit, me répondit Roland, prétends-tu que j'allège tes chaînes ? Est-ce en raison des fantaisies que je veux bien me passer avec toi ? Mais vais-je à tes pieds demander des faveurs de l'accord lesquelles tu puisses implorer quelques dédommagements ? Je ne te demande rien, je prends, et je ne vois pas que, de ce que j'use d'un droit sur moi, il doive en résulter qu'il me faille abstenir d'en exiger un second. Il n'y a point d'amour dans mon fait : l'amour est un sentiment

chevaleresque souverainement
néprisé par moi, et dont mon cœur ne
entit jamais les atteintes ; je me sers
l'une femme par nécessité, comme
on se sert d'un vase rond et creux
dans un besoin différent, mais
l'accordant jamais à cet individu, que
mon argent et mon autorité
soumettent à mes désirs, ni estime ni
s'adresse ; ne devant ce que j'enlève
qu'à moi-même, et n'exigeant jamais
de lui que de la soumission, je ne puis
être tenu d'après cela à lui accorder
aucune gratitude. Je demande à ceux
qui voudraient m'y contraindre si un
voleur qui arrache la bourse d'un
homme dans un bois, parce qu'il se
trouve plus fort que lui, doit quelque

reconnaissance à cet homme du tort qu'il vient de lui causer ? Il en est de même de l'outrage fait à une femme : ce peut être un titre pour lui en faire un second, mais jamais une raison suffisante pour lui accorder des dédommagements.

- Oh ! monsieur, lui dis-je, à quel point vous portez la scélératesse !

- Au dernier période, me répondit Roland : il n'est pas un seul écart dans le monde où je ne me sois livré, pas un crime que je n'aie commis, et pas un que mes principes n'excusent ou ne légitiment. J'ai senti sans cesse au mal une sorte d'attrait quiournait toujours au profit de ma volupté ; le crime allume ma luxure ;

Plus il est affreux, plus il m'irrite ; je suis en le commettant de la même sorte de plaisir que les gens ordinaires ne goûtent que dans la lubricité, et je me suis trouvé cent fois, pensant au crime, m'y livrant, ou venant de le commettre, absolument dans le même état qu'on est auprès d'une belle femme nue ; il irritait mes sens dans le même genre, et je le commettais pour n'enflammer, comme on s'approche l'un bel objet dans les intentions de l'impudicité.

- Oh ! monsieur, ce que vous dites est affreux, mais j'en ai vu des exemples.

- Il en est mille, Thérèse. Il ne faut pas s'imaginer que ce soit la beauté d'une femme qui irrite le mieux l'esprit d'un libertin : c'est bien plutôt l'espèce de crime qu'ont attaché les lois à sa possession. La preuve en est que, plus cette possession est criminelle, et plus on en est enflammé ; l'homme qui jouit d'une femme qu'il dérobe à son mari, d'une fille qu'il enlève à ses parents, est bien plus délecté sans doute que le mari qui ne jouit que de sa femme ; et plus les liens qu'on brise paraissent respectables, plus la volupté s'agrandit. Si c'est sa mère, si c'est sa sœur, si c'est sa fille, nouveaux attraits aux plaisirs éprouvés ; a-t-on

goûté tout cela, on voudrait que les ligues s'accrussent encore pour donner plus de peines et plus de charmes à les franchir. Or, si le crime assaisonne une jouissance, détaché de cette jouissance, il peut donc en être une lui-même ; il y aura donc alors une jouissance certaine dans le crime seul. Car il est impossible que ce qui n'est que le goût du sel n'en soit pas très pourvu soi-même. Ainsi, je le suppose, le rapt d'une fille pour son propre compte donnera un plaisir très vif, mais le rapt pour le compte d'un autre donnera tout le plaisir dont la jouissance de cette fille se trouvait améliorée par le rapt ; le rapt d'une montre, d'une bourse en donneront

également, et si j'ai accoutumé mes sens à se trouver émus de quelque volupté au rapt d'une fille, en tant que rapt, ce même plaisir, cette même volupté se retrouvera au rapt de la montre, à celui de la bourse, etc. Et voilà ce qui explique la fantaisie de tant d'honnêtes gens qui volaient sans en avoir besoin. Rien de plus simple, le ce moment-là, et que l'on goûte les plus grands plaisirs à tout ce qui sera criminel, et que l'on rende, par tout ce que l'on pourra imaginer, les jouissances simples aussi criminelles qu'il sera possible de les rendre ; on le fait, en se conduisant ainsi, que prêter à cette jouissance la dose de sel qui lui manquait et qui devenait

indispensable à la perfection du bonheur. Ces systèmes mènent loin, je le sais, peut-être même te le trouverai-je avant peu, Thérèse, mais qu'importe pourvu qu'on jouisse ? Y avait-il, par exemple, chère fille, quelque chose de plus simple et de plus naturel que de me voir jouir de toi ? Mais tu t'y opposes, tu me le demandes que cela ne soit pas ; il semblerait par les obligations que je t'ai, que je dusse t'accorder ce que tu exiges. Cependant je ne me rends à rien, je n'écoute rien, je brise tous les nœuds qui captivent les sots, je te soumets à mes désirs, et de la plus simple, de la plus monotone jouissance, j'en fais une vraiment

l'élégante. Soumets-toi donc, Thérèse, soumets-toi ; et si jamais tu viens au monde sous le caractère du plus fort, abuse même de tes droits, et tu connaîtras de tous les plaisirs le plus vif et le plus piquant.

Roland sortit en disant ces mots, et ne laissa dans ses réflexions qui, comme vous croyez bien, n'étaient pas à son avantage.

Il y avait six mois que j'étais dans cette maison, servant de temps en temps aux insignes débauches de ce célérat, lorsque je le vis entrer un soir dans ma prison avec Suzanne.

- Viens, Thérèse, me dit-il, il y a long-temps, ce me semble, que je ne t'ai fait descendre dans ce caveau qui

'a tant effrayée. Suivez-y-moi toutes les deux, mais ne vous attendez pas à remonter de même, il faut absolument que j'en laisse une, nous verrons sur laquelle tombera le sort.

Le jour me lève, je jette des yeux alarmés sur ma compagne, je vois des pleurs couler dans les siens... nous marchons.

Dès que nous fûmes enfermées dans le souterrain, Roland nous examina toutes deux avec des yeux féroces ; il ne lui plaisait à nous redire notre arrêt et à nous bien convaincre l'une et l'autre qu'il en resterait assurément une des deux.

- Allons, dit-il en s'asseyant et nous faisant tenir droites devant lui,

ravaillez chacune à votre tour au désenchantement de ce perclus, et ramenez la douleur à celle qui lui rendra son énergie.

- C'est une injustice, dit Suzanne ; celle qui vous irritera le mieux doit être celle qui doit obtenir sa grâce.

- Point du tout, dit Roland ; dès qu'il sera prouvé que c'est elle qui s'enflamme le mieux, il devient constant que c'est elle dont la mort ne donnera le plus de plaisir... et je ne vise qu'au plaisir. D'ailleurs, en accordant la grâce à celle qui va s'enflammer le plus tôt, vous y procéderiez l'une et l'autre avec une égale ardeur, que vous plongeriez peut-être mes sens dans l'extase

avant que le sacrifice ne fût consommé, et c'est ce qu'il ne faut pas.

- C'est vouloir le mal pour le mal, monsieur, dis-je à Roland ; le complément de votre extase doit être la seule chose que vous deviez désirer, et si vous y arrivez sans crime, pourquoi voulez-vous en commettre ?

- Parce que je n'y parviendrai délicieusement qu'ainsi, et parce que je ne descends dans ce caveau que pour en commettre un. Je sais parfaitement bien que j'y réussirais sans cela, mais je veux ça pour y réussir.

Et, pendant ce dialogue, m'ayant choisie pour commencer, je l'excite l'une main par-devant, de l'autre par-derrière, tandis qu'il touche à loisir toutes les parties de mon corps qui lui sont offertes au moyen de ma nudité.

- Il s'en faut encore de beaucoup, Thérèse, me dit-il en touchant mes cuisses, que ces belles chairs-là soient dans l'état de callosité, de mortification où voilà celles de Suzanne ; on brûlerait celles de cette chère fille, qu'elle ne le sentirait pas ; mais toi, Thérèse, mais toi... ce sont encore des roses qu'entrelacent des lys : nous y viendrons, nous y viendrons.

Vous n' imaginez pas, madame, combien cette menace me tranquillisa : Roland ne se doutait pas sans doute, en la faisant, du calme qu'il répandait dans moi, mais n'était-il pas clair que puisqu'il projetait de me soumettre à de nouvelles cruautés, il n'avait pas envie de m'immoler encore ? Je vous l'ai dit, madame, tout frappa dans le malheur, et dès lors je me rassurai. Autre surcroît de bonheur ! Je n'opérais rien, et cette masse énorme, mollement repliée sous elle-même, résistait à toutes mes secousses ; Suzanne, dans la même attitude, était palpée dans les mêmes endroits ; mais comme les chairs étaient bien

utrement endurcies, Roland n'enageait beaucoup moins ; Suzanne était pourtant plus jeune.

- Je suis persuadé, disait notre persécuteur, que les fouets les plus effrayants ne parviendraient pas maintenant à tirer une goutte de sang de ce cul-là.

Il nous fit courber l'une et l'autre, et nous offrant par notre inclination les quatre routes du plaisir, sa langue rétilla dans les deux plus étroites ; le vilain cracha dans les autres. Il nous reprit par-devant, nous fit mettre à genoux entre ses cuisses, de façon que nos deux gorges se trouvassent à hauteur de ce que nous excitions en lui.

- Oh ! pour la gorge, dit Roland, il faut que tu le cèdes à Suzanne ; jamais tu n'eus d'aussi beaux tétons ; viens, vois comme c'est fourni !

Et il pressait, en disant cela, le sein de cette malheureuse jusqu'à le meurtrir dans ses doigts. Ici, ce n'était plus moi qui l'excitait, Suzanne m'avait remplacée ; à peine s'était-il trouvé dans ses mains, que le dard, s'élançant du carquois, menaçait déjà vivement tout ce qui l'entourait.

- Suzanne, dit Roland, voilà l'effrayants succès... C'est ton arrêt, Suzanne, je le crains, continuait cet homme féroce en lui pinçant, en lui gratignant les mamelles.

Quant aux miennes, il les suçait et les nordillait seulement. Il place enfin Suzanne à genoux sur le bord du sofa. Il lui fait courber la tête, et jouit d'elle en cette attitude, de la manière effreuse qui lui est naturelle : éveillée par de nouvelles douleurs, Suzanne se débat, et Roland, qui ne veut qu'escarmoucher, content de quelques courses, vient se réfugier dans moi au même temple où il a sacrifié chez ma compagne, qu'il ne cesse de vexer, de molester pendant ce temps-là.

- Voilà une catin qui m'excite cruellement, me dit-il, je ne sais ce que je voudrais lui faire.

- Oh ! monsieur, dis-je, ayez pitié l'elle ; il est impossible que ses douleurs soient plus vives.

- Oh ! que si ! dit le scélérat. On pourrait... Ah ! si j'avais ici ce fameux empereur Kié, l'un des plus grands scélérats que la Chine ait vus sur son trône⁶, nous ferions bien autre

L'empereur chinois Kié avait une femme aussi cruelle et aussi débauchée que lui ; le sang ne leur coûtait rien à épandre, et pour leur seul plaisir, ils en versaient journellement des flots ; ils avaient, dans l'intérieur de leur palais, un cabinet secret où les victimes s'immolaient sous leurs yeux pendant qu'ils jouissaient. Théo, l'un des

chose vraiment. Entre sa femme et lui, immolant chaque jour des victimes, tous deux, dit-on, les faisaient vivre vingt-quatre heures dans les plus cruelles angoisses de la

successeurs de ce prince, eut comme lui une femme très cruelle ; ils avaient érigé une colonne d'airain que l'on faisait rougir, et sur laquelle on attachait les infortunés sous leurs yeux : « La princesse, dit l'historien dont nous empruntons ces traits, s'amusait infiniment des contorsions et des cris de ces tristes victimes ; elle n'était pas contente si son mari ne lui donnait réquemment ce spectacle. » (*Hist. des Conj.*, tome VII, page 43.)

nort, et dans un tel état de douleur qu'elles étaient toujours prêtes à rendre l'âme sans pouvoir y réussir, par les soins cruels de ces monstres qui, les faisant flotter de secours en secours, ne les rappelaient cette minute-ci à la lumière que pour leur offrir la mort celle d'après... Moi, je suis trop doux, Thérèse, je n'entends rien à tout cela, je ne suis qu'un écolier.

Roland se retire sans terminer le sacrifice, et me fait presque autant de mal par cette retraite précipitée qu'il m'en avait fait en s'introduisant. Il se jette dans les bras de Suzanne, et se laissant aller au sarcasme à l'outrage

- Aimable créature, lui dit-il, comme
 e me rappelle avec délices les
 premiers instants de notre union !
 jamais femme ne me donna des
 plaisirs plus vifs ; jamais je n'en
 aimai comme toi !... Embrassons-
 nous, Suzanne, nous allons nous
 quitter, pour bien longtemps peut-
 être.

- Monstre, lui dit ma compagne en le
 repoussant avec horreur, éloigne-toi ;
 ne joins pas aux tourments que tu
 m'infliges le désespoir d'entendre tes
 horribles propos ; tigre, assouvis ta
 rage, mais respecte au moins mes
 malheurs.

Roland la prit, il la coucha sur le
 canapé, les cuisses très ouvertes, et

'atelier de la génération absolument
sa portée.

- Temple de mes anciens plaisirs,
'écria cet infâme, vous qui m'en
procurâtes de si doux quand je
cueillis vos premières roses, il faut
bien que je vous fasse aussi mes
adieux...

Le scélérat ! il y introduisit ses
ongles, et farfouillant avec, plusieurs
minutes, dans l'intérieur, pendant
lesquelles Suzanne jetait les hauts
ris, il ne les retira que couverts de
sang. Rassasié de ces horreurs, et
tant bien qu'il ne lui était plus
possible de se contenir :

- Allons, Thérèse, me dit-il, allons,
chère fille, dénouons tout ceci par

une petite scène du jeu de coupe-
corde⁷.

Ce jeu, qui a été décrit plus haut, était fort en usage chez les Celtes dont nous descendons (voyez l'*Histoire des Celtes*, par M. Peloutier) ; presque tous ces vices, ces vices de débauches, ces passions sanguinaires du libertinage, en partie décrites dans ce livre et qui éveillent ridiculement aujourd'hui l'attention des Français, étaient jadis ou des jeux de nos ancêtres qui valaient mieux que nous, ou des coutumes légales, ou des cérémonies religieuses : maintenant nous en faisons des crimes. Dans combien de cérémonies religieuses des païens faisait-on usage de la flagellation ! Plusieurs peuples employaient ces mêmes tourments ou

Tel était le nom de cette funeste plaisanterie dont je vous ai fait la description, la première fois que je vous parlai du caveau de Roland. Je monte sur le trépied, le vilain homme n'attache la corde au col, il se place

passions pour installer leurs guerriers, cela s'appelait *Huscanaver* (voyez les cérémonies religieuses de tous les peuples de la terre). Ces plaisanteries, dont tout l'inconvénient peut être au plus la mort d'une catin, sont des crimes capitaux à présent ! Vivent les progrès de la civilisation ! Comme ils coopèrent au bonheur de l'homme, et comme nous sommes bien plus fortunés que nos aïeux !

en face de moi ; Suzanne, quoique dans un état affreux, l'excite de ses vains ; au bout d'un instant, il tire le tabouret sur lequel mes pieds posent, mais armée de la serpe, la corde est aussitôt coupée et je tombe à terre sans nul mal.

- Bien, bien, dit Roland ; à toi, Suzanne, tout est dit, et je te fais grâce si tu t'en tires avec autant d'adresse.

Suzanne est mise à ma place. Oh ! madame, permettez que je vous légue les détails de cette affreuse scène... La malheureuse n'en revint pas.

- Sortons, Thérèse, me dit Roland ; tu ne rentreras plus dans ces lieux que le jour ne soit ton tour.

- Quand vous voudrez, monsieur, quand vous voudrez, répondis-je ; je préfère la mort à l'affreuse vie que vous me faites mener. Sont-ce des malheureuses comme nous à qui la vie peut encore être chère ?...

Et Roland me renferma dans mon cachot. Mes compagnes me demandèrent le lendemain ce qu'était devenue Suzanne, je le leur appris ; elles ne s'en étonnèrent pas ; toutes s'attendaient au même sort, et toutes, sur mon exemple, y voyant le terme de leurs maux, le désiraient avec empressement.

Deux ans se passèrent ainsi, Roland dans ses débauches ordinaires, moi dans l'horrible perspective d'une mort cruelle, lorsque la nouvelle se répandit enfin dans le château que non seulement les désirs de notre naître étaient satisfaits, que non seulement il recevait pour Venise la quantité immense de papier qu'il en avait désiré, mais qu'on lui redemandait même encore six millions de fausses espèces dont on lui ferait passer les fonds à sa volonté pour l'Italie ; il était impossible que ce scélérat fût une plus belle fortune ; il partait avec plus de deux millions de rentes, sans les espérances qu'il pouvait concevoir : tel était le nouvel

exemple que la providence me préparait, telle était la nouvelle manière dont elle voulait encore me convaincre que la prospérité n'était que pour le crime et l'infortune pour la vertu.

Les choses étaient dans cet état, lorsque Roland vint me chercher pour descendre une troisième fois dans le caveau. Je frémis en me rappelant les menaces qu'il m'avait faites la dernière fois que nous y étions allés.

- Rassure-toi, me dit-il, tu n'as rien à craindre, il s'agit de quelque chose qui ne concerne que moi... une volupté singulière dont je veux jouir et qui ne te fera courir nul risque.

e le suis. Dès que toutes les portes ont fermées :

- Thérèse, me dit Roland, il n'y a que toi dans la maison à qui j'ose me confier pour ce dont il s'agit ; il me fallait une très honnête femme... Je t'ai vu que toi, je l'avoue, je te préfère même à ma sœur...

Plaine de surprise, je le conjure de s'expliquer.

- Écoute-moi, me dit-il ; ma fortune est faite, mais quelques faveurs que j'aie reçues du sort, il peut m'abandonner d'un instant à l'autre ; je puis être guetté, je puis être saisi dans le transport que je vais faire de mes richesses, et, si ce malheur m'arrive, ce qui m'attend, Thérèse,

C'est la corde ; c'est le même plaisir que je me plais à faire goûter aux femmes, qui me servira de punition. Je suis convaincu, autant qu'il est possible de l'être, que cette mort est infiniment plus douce qu'elle n'est réelle ; mais, comme les femmes à qui j'en ai fait éprouver les premièresangoisses n'ont jamais voulu être traitées avec moi, c'est sur mon propre individu que j'en veux connaître la sensation. Je veux savoir, par mon expérience même, s'il n'est pas très certain que cette compression détermine, dans celui qui l'éprouve, le nerf érecteur à l'éjaculation ; une fois persuadé que cette mort n'est qu'un jeu, je la braverai bien plus

ourageusement, car ce n'est pas la cessation de mon existence qui m'effraie : mes principes sont faits sur cela, et bien persuadé que la nature ne peut jamais redevenir que nature, je ne crains pas plus l'enfer que je n'attends le paradis ; mais j'appréhende les tourments d'une mort cruelle ; je ne voudrais pas souffrir en mourant : essayons donc. Tu me feras tout ce que je t'ai fait ; je vais me mettre nu ; je monterai sur le gibet, tu lieras la corde, je n'exciterai un moment, puis, dès que tu verras les choses prendre une sorte de consistance, tu retireras le gibet, et je resterai pendu ; tu m'y laisseras jusqu'à ce que tu voies ou

'émission de ma sentence ou des symptômes de douleur ; dans ce second cas, tu me détacheras sur-le-champ ; dans l'autre, tu laisseras agir la nature, et tu ne me détacheras qu'après. Tu le vois, Thérèse, je vais mettre ma vie dans tes mains : ta liberté, ta fortune, tel sera le prix de ta bonne conduite.

- Ah ! monsieur, répondis-je, il y a de l'extravagance à cette proposition.

- Non, Thérèse, je l'exige, répondit-il en se déshabillant, mais conduis-toi bien ; vois quelle preuve je te donne de ma confiance et de mon estime !

À quoi m'eût-il servi de balancer ? N'était-il pas maître de moi ? D'ailleurs, il me paraissait que le mal

que j'allais faire serait aussitôt réparé par l'extrême soin que je prendrais pour lui conserver la vie : j'en allais être maîtresse de cette vie, mais quelles que pussent être ses intentions vis-à-vis de moi, ce ne serait assurément que pour la lui rendre.

Nous nous disposons : Roland s'échauffe par quelques-unes de ses sautes d'humeur ordinaires ; il monte sur le tabouret, je l'accroche ; il veut que je l'invective pendant ce temps-là, que je lui reproche toutes les horreurs de sa vie : je le fais ; bientôt son dard menace le ciel, lui-même me fait signe de retirer le tabouret, j'obéis. Je croirez-vous, madame, rien de si vrai que ce qu'avait cru Roland : ce

le furent que des symptômes de plaisir qui se peignirent sur son visage, et presque au même instant les jets rapides de semence s'élançèrent à la voûte. Quand tout est répandu, sans que j'aie aidé en quoi que ce pût être, je vole le légager, il tombe évanoui, mais à force de soins, je lui ai bientôt fait reprendre ses sens.

- Oh ! Thérèse, me dit-il en rouvrant les yeux, on ne se figure point ces sensations ; elles sont au-dessus de tout ce qu'on peut dire : qu'on fasse maintenant de moi ce que l'on voudra, je brave le glaive de Thémis. Tu vas me trouver encore bien coupable envers la reconnaissance,

Thérèse, me dit Roland en n'attachant les mains derrière le dos, mais que veux-tu, ma chère, on ne se corrige point à mon âge... Chère créature, tu viens de me rendre à la vie, et je n'ai jamais si fortement conspiré contre la tienne ; tu as plaint le sort de Suzanne, eh bien ! je vais te réunir à elle ; je vais te plonger vive dans le caveau où elle expira.

Je ne vous peindrai point mon état, madame, vous le concevez ; j'ai beau pleurer, beau gémir, on ne m'écoute plus. Roland ouvre le caveau fatal, il y descend une lampe, afin que j'en puisse encore mieux discerner la multitude de cadavres dont il est rempli, il passe ensuite une corde

ous mes bras, liés, comme je vous
'ai dit, derrière mon dos, et par le
noyen de cette corde il me descend à
vingt pieds du fond de ce caveau et à
environ trente de celui où il était : je
souffrais horriblement dans cette
position, il semblait que l'on
n'arrachât les bras. De quelle frayeur
je devais-je pas être saisie, et quelle
perspective s'offrait à moi ! Des
tronceaux de corps morts au milieu
desquels j'allais finir mes jours et
dont l'odeur m'infectait déjà ! Roland
arrête la corde à un bâton fixé en
travers du trou, puis armé d'un
couteau, je l'entends qui s'excite.

- Allons, Thérèse, me dit-il,
recommande ton âme à Dieu,

'instant de mon délire sera celui où
 e te jetterai dans ce sépulcre, où je te
 olongerai dans l'éternel abîme qui
 'attend ; ah !... ah !... Thérèse,
 ah !...

Et je sentis ma tête couverte des
 preuves de son extase sans qu'il eût
 heureusement coupé la corde : il me
 retire.

- Eh bien ! me dit-il, as-tu eu peur ?

- Ah, monsieur !

- C'est ainsi que tu mourras, Thérèse,
 sois-en sûre, et j'étais bien aise de t'y
 accoutumer.

Nous remontâmes... Devais-je me
 plaindre, devais-je me louer ? Quelle
 récompense de ce que je venais
 encore de faire pour lui ! Mais le

nonstre n'en pouvait-il pas faire lavantage ? Ne pouvait-il pas me faire perdre la vie ? Oh, quel homme !

Roland enfin prépara son départ. Il vint me voir la veille à minuit ; je me jette à ses pieds, je le conjure avec les plus vives instances de me rendre la liberté et d'y joindre le peu qu'il voudrait d'argent pour me conduire à Grenoble.

- A Grenoble ! Assurément non, Thérèse, tu nous y dénoncerais.

- Eh bien ! monsieur, lui dis-je en arrosant ses genoux de mes larmes, je vous fais serment de n'y jamais aller, et pour vous en convaincre, daignez me conduire avec vous jusqu'à

Venise ; peut-être n'y trouverai-je pas les cœurs aussi durs que dans ma patrie, et une fois que vous aurez bien voulu m'y rendre, je vous jure sur tout ce qu'il y a de plus saint de ne vous y jamais importuner.

- Je ne te donnerai pas un secours, pas un sou, me répondit durement cet insigne coquin ; tout ce qui tient à la pitié, à la commisération, à la reconnaissance, est si loin de mon cœur, que fussé-je trois fois plus riche que je ne le suis, on ne me verrait pas donner un écu à un pauvre : le spectacle de l'infortune n'irrite, il m'amuse, et quand je ne veux pas faire le mal moi-même, je jouis avec délices de celui que fait la

nain du sort. J'ai des principes sur
cela dont je ne m'écarterai point,
l'hérèse ; le pauvre est dans l'ordre
de la nature : en créant les hommes
de forces inégales, elle nous a
convaincus du désir qu'elle avait que
cette inégalité se conservât, même
dans les changements que notre
civilisation apporterait à ses lois ;
soulager l'indigent est anéantir
l'ordre établi ; c'est s'opposer à celui
de la nature, c'est renverser
l'équilibre qui est la base de ses plus
sublimes arrangements ; c'est
travailler à une égalité dangereuse
pour la société ; c'est encourager
l'indolence et la fainéantise ; c'est
apprendre au pauvre à voler l'homme

iche, quand il plaira à celui-ci de refuser son secours, et cela par l'habitude où ces secours auront mis le pauvre de les obtenir sans travail.

- Oh ! monsieur, que ces principes sont durs ! Parleriez-vous de cette manière si vous n'aviez pas toujours été riche ?

- Cela se peut, Thérèse ; chacun a sa façon de voir, telle est la mienne, et je m'en changerai pas. On se plaint des mendians en France : si l'on voulait, il n'y en aurait bientôt plus ; on n'en aurait pas pendu sept ou huit mille que cette infâme engeance disparaîtrait bientôt. Le corps politique doit avoir sur cela les mêmes règles que le corps physique.

Un homme dévoré de vermine la laisserait-il subsister sur lui par commisération ? Ne déracinons-nous pas dans nos jardins la plante parasite qui nuit au végétal utile ? Pourquoi donc, dans ce cas-ci, vouloir agir différemment ?

- Mais la religion, m'écriai-je, monsieur, la bienfaisance, l'humanité !...

- Sont les pierres d'achoppement de tout ce qui prétend au bonheur, dit Roland ; si j'ai consolidé le mien, c'est sur les débris de tous ces préjugés de l'homme ; c'est en me moquant des lois divines et humaines ; c'est en sacrifiant toujours le faible quand je le trouvais dans

non chemin ; c'est en abusant de la
bonne foi publique ; c'est en ruinant
le pauvre et volant le riche, que je
suis parvenu au temple escarpé de la
lâcheté que j'encensais ; que ne
n'imitais-tu ? La route étroite de ce
temple s'offrait à tes yeux comme
aux miens ; les vertus chimériques
que tu leur as préférées t'ont-elles
consolée de tes sacrifices ? Il n'est
plus temps, malheureuse, il n'est plus
temps, pleure sur tes fautes, souffre et
hâte de trouver, si tu peux, dans le
sein des fantômes que tu révères, ce
que le culte que tu leur as rendu t'a
fait perdre.

Le cruel Roland, à ces mots, se
précipite sur moi et je suis encore

obligée de servir aux indignes voluptés d'un monstre que j'abhorrais avec tant de raison ; je crus cette fois qu'il m'étranglerait. Quand sa passion fut satisfaite, il prit le nerf de bœuf et m'en donna plus de cent coups sur tout le corps, m'assurant que j'étais bien heureuse de ce qu'il n'avait pas le temps d'en faire davantage.

Le lendemain, avant de partir, ce malheureux nous donna une nouvelle cène de cruauté et de barbarie, dont les annales des Andronic, des Néron, les Tibère, des Venceslas ne fournissent aucun exemple. Tout le monde croyait au château que la sœur de Roland partirait avec lui : il l'avait

ait habiller en conséquence ; au moment de monter à cheval, il la conduisit vers nous.

- Voilà ton poste, vile créature, lui dit-il, en lui ordonnant de se mettre en route ; je veux que mes camarades se souviennent de moi en leur laissant pour gage la femme dont ils me croient le plus épris ; mais comme il n'en faut qu'un certain nombre ici, que je vais faire une route dangereuse dans laquelle mes armes me seront peut-être utiles, il faut que j'essaie mes pistolets sur l'une de ces coquines.

En disant cela, il en arma un, le présenta sur la poitrine de chacune de nous, et revenant enfin à sa sœur :

- Va, lui dit-il, catin, en lui brûlant la cervelle, va dire au diable que Roland, le plus riche des scélérats de la terre, est celui qui brave le plus insolemment et la main du ciel et la foudre !

Cette infortunée, qui n'expira pas tout de suite, se débattit longtemps sous ces fers : spectacle horrible que cet infâme coquin considère de sang-froid et dont il ne s'arrache enfin qu'en s'éloignant pour toujours de nous.

Tout changea dès le lendemain du départ de Roland. Son successeur, homme doux et plein de raison, nous fit à l'instant relâcher.

- Ce n'est point là l'ouvrage d'un
exécutif faible et délicat, nous dit-il avec
autorité ; c'est à des animaux à servir
cette machine : le métier que nous
faisons est assez criminel, sans
offenser encore l'Être suprême par
les atrocités gratuites.

Il nous établit dans le château, et me
confia, sans rien exiger de moi, en
possession des soins que remplissait
ma sœur de Roland ; les autres femmes
 furent occupées à la taille de pièces
de la monnaie, métier bien moins
fatigant sans doute et dont elles
étaient pourtant récompensées, ainsi
que moi, par de bonnes chambres et
une excellente nourriture.

Au bout de deux mois, Dalville, successeur de Roland, nous apprit l'heureuse arrivée de son confrère à Venise : il y était établi, il y avait réalisé sa fortune, et il jouissait de tout le repos, de tout le bonheur dont il avait pu se flatter. Il s'en fallut bien que le sort de celui qui le remplaçait fût le même. Le malheureux Dalville était honnête dans sa profession : c'en était plus qu'il ne fallait pour être promptement écrasé.

Un jour que tout était tranquille au château, que sous les lois de ce bon maître le travail, quoique criminel, s'y faisait pourtant avec gaieté, les portes furent enfoncées, les fossés escaladés, et la maison, avant que nos

gens aient le temps de songer à leur défense, se trouve remplie de plus de soixante cavaliers de la maréchaussée. Il fallut se rendre ; il n'y avait pas moyen de faire autrement. On nous enchaîne comme les bêtes ; on nous attache sur des chevaux et l'on nous conduit à Grenoble. Oh, ciel ! me dis-je en y entrant, c'est donc l'échafaud qui va faire mon sort dans cette ville où j'avais la folie de croire que le bonheur devait naître pour moi... Ô pressentiments de l'homme, comme vous êtes trompeurs !

Le procès des faux-monnayeurs fut bientôt jugé, ; tous furent condamnés à être pendus. Lorsqu'on vit la

narque que je portais, on s'évita
presque la peine de m'interroger, et
j'allais être traitée comme les autres,
quand j'essayai d'obtenir enfin
quelque pitié du magistrat fameux,
honneur de ce tribunal, juge intègre,
citoyen chéri, philosophe éclairé,
dont la sagesse et la bienfaisance
graveront à jamais au temple de
Thémis le nom célèbre en lettres d'or.
Il m'écouta ; convaincu de ma bonne
foi et de la vérité de mes malheurs, il
voulut bien daigner mettre à mon procès un peu
plus d'attention que ses confrères...
O grand homme, je te dois mon
hommage, la reconnaissance d'une
malheureuse ne sera point onéreuse
pour toi, et le tribut qu'elle t'offre, en

aisant connaître ton cœur, sera toujours la plus douce jouissance du bien.

M. S*** devint mon avocat lui-même ; mes plaintes furent entendues, et sa mâle éloquence éclaira les esprits. Les dépositions générales des faux-monnayeurs qu'on allait exécuter vinrent appuyer le zèle de celui qui voulait bien s'intéresser à moi : je fus déclarée séduite, innocente, pleinement déchargée de l'accusation, avec une entière liberté de devenir ce que je voudrais. Mon protecteur joignit à ces services celui de me faire obtenir une quête qui me valut plus de cinquante louis ; enfin je voyais luire à mes yeux l'aurore du

bonheur ; enfin mes pressentiments
embraient se réaliser, et je me
royais au terme de mes maux, quand
l plut à la providence de me
convaincre que j'en étais encore bien
oin.

Au sortir de prison, je m'étais logée
dans une auberge en face du pont de
'Isère, du côté des faubourgs, où l'on
n'avait assuré que je serais
ionnêtement. Mon intention, d'après
e conseil de M. S***, était d'y rester
quelque temps pour essayer de me
placer dans la ville, ou m'en
etourner à Lyon, si je ne réussissais
pas avec des lettres de
ecommandation que M. S*** avait
a bonté de m'offrir. Je mangeais

lans cette auberge à ce qu'on appelle la table d'hôte, lorsque je m'aperçus le second jour que j'étais extrêmement observée par une grosse dame fort bien mise, qui se faisait honorer le titre de baronne : à force de l'examiner à mon tour, je crus la reconnaître, nous nous avançâmes simultanément l'une vers l'autre, comme deux personnes qui se sont connues, mais qui ne peuvent se rappeler où.

Enfin la baronne me tirant à l'écart

- Thérèse, me dit-elle, me trompée ? n'êtes-vous pas celle que je saurai il y a dix ans de la Conciergerie, et ne remettez-vous point la Dubois ?

Je me flattée de cette découverte, j'y réponds pourtant avec politesse, mais j'avais affaire à la femme la plus fine et la plus adroite qu'il y eût en France : il n'y eut pas moyen de l'échapper. La Dubois me combla de politesses, elle me dit qu'elle s'était intéressée à mon sort avec toute la ville, mais que si elle avait su que cela m'eût regardée, il n'y eût sorte de démarches qu'elle n'eût faites auprès des magistrats parmi lesquels plusieurs étaient, prétendait-elle, de ses amis. Faible à mon ordinaire, je ne laissai conduire dans la chambre de cette femme et lui racontai mes malheurs.

- Ma chère amie, me dit-elle en n'embrassant encore, si j'ai désiré de te voir plus intimement, c'est pour t'apprendre que ma fortune est faite, et que tout ce que j'ai est à ton service ; regarde, me dit-elle en n'ouvrant des cassettes pleines d'or et de diamants, voilà les fruits de mon industrie ; si j'eusse encensé la vertu comme toi, je serais aujourd'hui enfermée ou pendue.

- Ô madame, lui dis-je, si vous ne lievez tout cela qu'à des crimes, la providence, qui finit toujours par être juste, ne vous en laissera pas jouir longtemps.

- Erreur, me dit la Dubois, ne s' imagine pas que la providence

favorise toujours la vertu ; qu'un court instant de prospérité ne l'aveugle pas à ce point. Il est égal au maintien des lois de la providence que Paul suive le mal, pendant que Pierre se livre au bien ; il faut à la nature une somme égale de l'un et de l'autre, et l'exercice du crime plutôt que celui de la vertu est la chose au monde qui lui est le plus indifférente. Écoute, Thérèse, écoute-moi avec un peu d'attention, continua cette corruptrice en s'asseyant et me faisant placer à ses côtés ; tu as de l'esprit, mon enfant, et je voudrais enfin te convaincre.

Ce n'est pas le choix que l'homme fait de la vertu qui lui fait trouver le

bonheur, chère fille, car la vertu n'est, comme le vice, qu'une des manières de se conduire dans le monde ; il ne s'agit donc pas de suivre plutôt l'un que l'autre ; il n'est question que de marcher dans la route générale ; celui qui s'en écarte a toujours tort. Dans un monde entièrement vertueux, je te conseillerais la vertu, parce que les récompenses y étant attachées, le bonheur y tiendrait infailliblement : dans un monde totalement corrompu, je ne te conseillerais jamais que le vice. Celui qui ne suit pas la route des autres périt inévitablement ; tout ce qu'il rencontre le heurte, et comme il est le plus faible, il faut

nécessairement qu'il soit brisé. C'est en vain que les lois veulent rétablir l'ordre et ramener les hommes à la vertu ; trop prévaricatrices pour s'entreprendre, trop insuffisantes pour réussir, elles écarteront un instant du chemin battu, mais elles ne le feront jamais quitter. Quand l'intérêt général des hommes les portera à la corruption, celui qui ne voudra pas se corrompre avec eux luttera donc contre l'intérêt général ; or, quel bonheur peut attendre celui qui contraire perpétuellement l'intérêt des autres ? Me diras-tu que c'est le vice qui contraire l'intérêt des hommes ? Je te l'accorderais dans un monde composé d'une égale partie de

bons et de méchants, parce qu'alors l'intérêt des uns choque visiblement celui des autres ; mais ce n'est plus cela dans une société toute corrompue ; mes vices, alors, s'outrageant que le vicieux, déterminent dans lui d'autres vices qui le dédommagent, et nous nous retrouvons tous les deux heureux. La vibration devient générale ; c'est une multitude de chocs et de lésions mutuelles où chacun, regagnant aussitôt ce qu'il vient de perdre, se retrouve sans cesse dans une position heureuse. Le vice n'est dangereux qu'à la vertu qui, faible et timide, n'ose jamais rien entreprendre ; mais quand elle n'existe plus sur la terre,

quand son fastidieux règne est fini, le vice alors, n'outrageant plus que le vicieux, fera éclore d'autres vices, mais n'altérera plus de vertus. Comment n'aurais-tu pas échoué mille fois dans ta vie, Thérèse, en venant sans cesse à contresens la route que suivait tout le monde ? Si tu t'étais livrée au torrent, tu aurais trouvé le port comme moi. Celui qui veut remonter un fleuve parcourra-t-il dans un même jour autant de chemin que celui qui le descend ?

Tu me parles toujours de la providence ; eh ! qui te prouve que cette providence aime l'ordre, et par conséquent la vertu ? Ne te donne-t-elle pas sans cesse des exemples de

es injustices et de ses irrégularités ? Est-ce en envoyant aux hommes la guerre, la peste et la famine, est-ce en ayant formé un univers vicieux dans toutes ses parties, qu'elle manifeste à ses yeux son amour extrême pour le bien ? Pourquoi veux-tu que les individus vicieux lui déplaisent, puisqu'elle n'agit elle-même que par les vices ; que tout est vice et corruption dans ses œuvres ; que tout est crime et désordre dans ses volontés ? Mais de qui tenons-nous d'ailleurs ces mouvements qui nous entraînent au mal ? N'est-ce pas sa main qui nous les donne ? Est-il une seule de nos sensations qui ne vienne d'elle ? un seul de nos désirs qui ne

oit son ouvrage ? Est-il donc raisonnable de dire qu'elle nous laisserait ou nous donnerait des penchans pour une chose qui lui nuirait, ou qui lui serait inutile ? Si donc les vices lui serrent, pourquoi voudrions-nous y résister ? de quel droit travaillerions-nous à les détruire ? et d'où vient que nous étoufferions leur voix ? Un peu plus de philosophie dans le monde mettrait bientôt tout dans l'ordre, et ferait voir aux magistrats, aux législateurs, que les crimes qu'ils condamnent et punissent avec tant de sévérité ont quelquefois un degré d'utilité bien plus grand que ces vertus qu'ils prêchent sans les

pratiquer eux-mêmes et sans jamais
 es récompenser.

- Mais quand je serais assez faible,
 madame, répondis-je, pour embrasser
 vos affreux systèmes, comment
 parviendriez-vous à étouffer le
 remords qu'ils feraient à tout instant
 maître dans mon cœur ?

- Le remords est une chimère, me dit
 le duc de Dubois ; il n'est, ma chère Thérèse,
 que le murmure imbécile de l'âme
 assez timide pour n'oser pas
 s'anéantir.

- L'anéantir ! le peut-on ?

- Rien de plus aisé ; on ne se repent
 que de ce qu'on n'est pas dans
 l'usage de faire ; renouvelez souvent
 ce qui vous donne des remords, et

vous les éteindrez bientôt ; opposez-
leur le flambeau des passions, les lois
puissantes de l'intérêt, vous les aurez
bientôt dissipés. Le remords ne
prouve pas le crime, il dénote
seulement une âme facile à
subjuguier ; qu'il vienne un ordre
absurde de t'empêcher de sortir à
l'instant de cette chambre, tu n'en
sortiras pas sans remords, quelque
certain qu'il soit que tu ne feras
pourtant aucun mal à en sortir. Il
n'est donc pas vrai qu'il n'y ait que le
crime qui donne des remords. En se
convainquant du néant des crimes, de
la nécessité dont ils sont, eu égard au
plan général de la nature, il serait
long possible de vaincre aussi

facilement le remords qu'on sentirait après les avoir commis, comme il te deviendrait d'étouffer celui qui maîtrait de ta sortie de cette chambre après l'ordre illégal que tu aurais reçu l'y rester. Il faut commencer par une analyse exacte de tout ce que les hommes appellent crime ; par se convaincre que ce n'est que l'infraction à leurs lois et à leurs mœurs nationales qu'ils caractérisent ainsi ; que ce qu'on appelle crime en France, cesse de l'être à deux cents lieues de là ; qu'il n'est aucune action qui soit réellement considérée comme crime universellement sur la terre ; aucune qui, vicieuse ou criminelle ici, ne soit louable et vertueuse à

quelques milles de là ; que tout est affaire d'opinion, de géographie, et qu'il est donc absurde de vouloir s'astreindre à pratiquer des vertus qui ne sont que des vices ailleurs, et à éviter des crimes qui sont d'excellentes actions dans un autre climat. Je te demande maintenant si je peux, l'après ces réflexions, conserver encore des remords, pour avoir par plaisir, ou par intérêt, commis en France un crime qui n'est qu'une vertu à la Chine ; si je dois me rendre très malheureuse, me gêner prodigieusement, afin de pratiquer en France des actions qui me feraient brûler au Siam ? Or, si le remords n'est qu'en raison de la défense, s'il

le naît que des débris du frein et nullement de l'action commise, est-ce un mouvement bien sage à laisser subsister en soi ? n'est-il pas stupide de ne pas l'étouffer aussitôt ? Qu'on s'accoutume à considérer comme indifférente l'action qui vient de donner des remords ; qu'on la juge elle par l'étude réfléchie des mœurs et coutumes de toutes les nations de la terre ; en conséquence de ce travail, qu'on renouvelle cette action, quelle qu'elle soit, aussi souvent que cela sera possible ; ou mieux encore, qu'on en fasse de plus fortes que celle que l'on combine, afin de se mieux accoutumer à celle-là, et l'habitude et la raison détruiront

ientôt le remords ; ils anéantiront
ientôt ce mouvement ténébreux, seul
ruit de l'ignorance et de l'éducation.
On sentira dès lors que dès qu'il n'est
le crime réel à rien, il y a de la
tupidité à se repentir, et de la
pusillanimité à n'oser faire tout ce qui
peut nous être utile ou agréable,
quelles que soient les digues qu'il
faut faire culbuter pour y parvenir. J'ai
quarante-cinq ans, Thérèse, j'ai
commis mon premier crime à
quatorze ans. Celui-là m'affranchit de
tous les liens qui me gênaient ; je n'ai
cessé depuis de courir à la fortune par
une carrière qui en fut semée ; il n'en
est pas un seul que je n'aie fait, ou
fait faire... et je n'ai jamais connu le

emords. Quoi qu'il en soit, je touche au but, encore deux ou trois coups heureux et je passe, de l'état de médiocrité où je devais finir mes jours, à plus de cinquante mille livres de rente. Je te le répète, ma chère, jamais dans cette route heureusement parcourue le remords ne m'a fait sentir ses épines ; un revers affreux ne plongerait à l'instant du pinacle dans l'abîme, je ne l'éprouverais pas davantage, je me plaindrais des hommes ou de ma maladresse, mais je serais toujours en paix avec ma conscience.

- Soit, répondis-je, madame, mais raisonnons un instant d'après vos principes mêmes ; de quel droit

prétendez-vous exiger que ma conscience soit aussi ferme que la vôtre, dès qu'elle n'a pas été accoutumée dès l'enfance à vaincre les mêmes préjugés ? A quel titre exigez-vous que mon esprit, qui n'est pas organisé comme le vôtre, puisse adopter les mêmes systèmes ? Vous admettez qu'il y a une somme de bien et de mal dans la nature, et qu'il faut en conséquence une certaine quantité d'êtres qui pratiquent le bien, et une autre qui se livrent au mal. Le parti que je prends est donc dans la nature ; et d'où exigeriez-vous d'après cela que je m'écartasse des règles qu'elle ne prescrit ? Vous trouvez, dites-vous, le bonheur dans la carrière que

vous parcourez : eh bien ! madame, l'où vient que je ne le trouverais pas également dans celle que je suis ? N' imaginez pas d'ailleurs que la vigilance des lois laisse en repos longtemps celui qui les enfreint ; vous venez d'en voir un exemple frappant ; de quinze fripons parmi lesquels j'habitais, un se sauve, quatorze périssent ignominieusement...

- Et voilà donc ce que tu appelles un malheur ? reprit la Dubois. Mais que fait cette ignominie à celui qui n'a plus de principes ? Quand on a tout franchi, quand l'honneur à nos yeux n'est plus qu'un préjugé, la réputation une chose indifférente, la religion une

chimère, la mort un anéantissement total, n'est-ce donc pas la même chose alors de périr sur un échafaud ou dans son lit ? Il y a deux espèces de scélérats dans le monde, Thérèse : celui qu'une fortune puissante, un crédit prodigieux, met à l'abri de cette fin tragique, et celui qui ne l'évitera pas s'il est pris. Ce dernier, né sans bien, ne doit avoir qu'un seul désir, s'il a de l'esprit : devenir riche à quelque prix que ce puisse être ; s'il réussit, il a ce qu'il a voulu, il doit être content ; s'il est roué, que regrettera-t-il, puisqu'il n'a rien à perdre ? Les lois sont donc nulles vis-à-vis de tous les scélérats, dès qu'elles n'atteignent pas celui qui est

ouissant, et qu'il est impossible au malheureux de les craindre, puisque leur glaive est sa seule ressource.

- Et croyez-vous, repris-je, que la justice céleste n'attende pas dans un autre monde celui que le crime n'a pas effrayé dans celui-ci ?

- Je crois, reprit cette femme langereuse, que s'il y avait un Dieu, il y aurait moins de mal sur la terre ; je crois que si ce mal y existe, ou ces désordres sont ordonnés par ce Dieu, et alors voilà un être barbare, ou il est hors d'état de les empêcher : de ce moment, voilà un Dieu faible, et dans tous les cas, un être abominable, un être dont je dois braver la foudre et mépriser les lois. Ah ! Thérèse,

'athéisme ne vaut-il pas mieux que
'une ou l'autre de ces extrémités ?
Voilà mon système, chère fille, il est
en moi depuis l'enfance, et je n'y
enoncerai sûrement de la vie.

- Vous me faites frémir, madame,
lis-je en me levant, pardonnez-moi
le ne pouvoir écouter davantage et
vos sophismes et vos blasphèmes.

- Un moment, Thérèse, dit la Dubois
en me retenant, si je ne peux vaincre
la raison, que je captive au moins ton
cœur. J'ai besoin de toi, ne me refuse
pas ton secours ; voilà mille louis, ils
'appartiennent dès que le coup sera
fait.

Écoutant ici que mon penchant à
faire le bien, je demandai tout de

uite à la Dubois ce dont il s'agissait, afin de prévenir, si je le pouvais, le crime qu'elle s'apprêtait à commettre.

- Le voilà, me dit-elle : as-tu remarqué ce jeune négociant de Lyon qui mange ici depuis quatre ou cinq jours ?

- Qui ? Dubreuil ?

- Précisément.

- Eh bien ?

- Il est amoureux de toi, il m'en a fait sa confidence ; ton air modeste et doux lui plaît infiniment, il aime ta candeur, et ta vertu l'enchanté. Cet diamant romanesque a huit cent mille francs en or ou en papier dans une petite cassette auprès de son lit ;

laisse-moi faire croire à cet homme que tu consens à l'écouter : que cela soit ou non, que t'importe ? Je m'engagerai à te proposer une promenade hors de la ville, je lui persuaderai qu'il avancera ses affaires avec toi pendant cette promenade ; tu l'amuseras, tu le tiendras dehors le plus longtemps possible, je le volerai dans cet intervalle, mais je ne fuirai pas ; ses effets seront déjà à Turin, que je serai encore dans Grenoble. Nous emploierons tout l'art possible pour le dissuader de jeter les yeux sur nous, nous aurons l'air de l'aider dans ses recherches ; cependant mon départ sera annoncé, il n'étonnera

joint ; tu me suivras, et les mille
 Louis te seront comptés en touchant
 ces terres du Piémont.

- J'accepte, madame, dis-je à la
 Dubois, bien décidée à prévenir
 Dubreuil du vol que l'on voulait lui
 faire ; mais réfléchissez-vous,
 ajoutai-je pour mieux tromper cette
 célérate, que si Dubreuil est
 amoureux de moi, je puis, en le
 prévenant, ou en me rendant à lui, en
 tirer bien plus que vous ne m'offrez
 pour le trahir ?

- Bravo ! me dit la Dubois, voilà ce
 que j'appelle une bonne écolière ; je
 commence à croire que le ciel t'a
 donné plus d'art qu'à moi pour le
 crime. Eh bien ! continua-t-elle en

écrivain, voilà mon billet de vingt mille écus : ose me refuser maintenant.

- Je m'en garderai bien, madame, lis-je en prenant le billet, mais n'attribuez au moins qu'à mon malheureux état, et ma faiblesse et le sort que j'ai de me rendre à vos éductions.

- Je voulais en faire un mérite à ton esprit, me dit la Dubois : tu aimes mieux que j'en accuse ton malheur, ce sera comme tu le voudras ; sers-toi toujours, et tu seras contente.

Tout s'arrangea ; dès le même soir, je commençai à faire un peu plus beau feu à Dubreuil, et je reconnus

effectivement qu'il avait quelque goût pour moi.

Rien de plus embarrassant que ma situation : j'étais bien éloignée sans doute de me prêter au crime proposé, eût-il dû s'agir de dix mille fois plus l'or ; mais dénoncer cette femme était un autre chagrin pour moi ; il me répugnait extrêmement d'exposer à périr une créature à qui j'avais dû ma liberté dix ans auparavant. J'aurais voulu trouver le moyen d'empêcher le crime sans le faire punir, et avec toute autre qu'une scélérate consommée comme la Dubois, j'y serais parvenue. Voilà donc à quoi je ne déterminai, ignorant que les manœuvres sourdes de cette femme

terrible, non seulement dérangeraient tout l'édifice de mes projets honnêtes, mais me puniraient même de les avoir conçus.

Au jour prescrit pour la promenade projetée, la Dubois nous invite l'un et l'autre à dîner dans sa chambre ; nous acceptons, et le repas fait, Dubreuil et moi descendons pour presser la voiture qu'on nous préparait ; la Dubois ne nous accompagnant point, je me trouvai seule un instant avec Dubreuil avant que de partir.

- Monsieur, lui dis-je fort vite, écoutez-moi avec attention ; point d'éclat, et observez surtout rigoureusement ce que je vais vous

prescrire ; avez-vous un ami sûr dans cette auberge ?

- Oui, j'ai un jeune associé sur lequel je puis compter comme sur moi-même.

- Eh bien, monsieur, allez promptement lui ordonner de ne pas quitter votre chambre une minute de tout le temps que nous serons à la promenade.

- Mais j'ai la clé de cette chambre ; que signifie ce surplus de précaution ?

- Il est plus essentiel que vous ne croyez, monsieur usez-en, je vous en conjure, ou je ne sors point avec vous ; la femme chez qui nous avons lîné est une scélérate : elle n'arrange

a partie que nous allons faire ensemble que pour vous voler plus à l'aise pendant ce temps-là ; pressez-vous, monsieur, elle nous observe, elle est dangereuse ; remettez votre clé à votre ami ; qu'il aille s'établir dans votre chambre, et qu'il n'en bouge que nous ne soyons revenus. Je vous expliquerai tout le reste dès que nous serons en voiture.

Dubreuil m'entend, il me serre la main pour me remercier, vole donner les ordres relatifs à l'avis qu'il reçoit, et revient. Nous partons ; chemin faisant, je lui dénoue toute l'aventure, et lui raconte les miennes, et l'instruis des malheureuses circonstances de ma vie qui m'ont fait connaître une

elle femme. Ce jeune homme honnête et sensible me témoigne la plus vive reconnaissance du service que je veux bien lui rendre ; il s'intéresse à mes malheurs, et me propose de les adoucir par le don de sa main.

- Je suis trop heureux de pouvoir éparer les torts que la Fortune a envers vous, mademoiselle, me dit-il ; je suis mon maître, je ne dépends de personne ; je passe à Genève pour un placement considérable des sommes que vos bons avis me sauvent, vous m'y suivrez ; en y arrivant je deviens votre époux, et vous ne paraissez à Lyon que sous ce titre, ou si vous l'aimez mieux,

nademoiselle, si vous avez quelque l efiance, ce ne sera que dans ma patrie même que je vous donnerai mon nom.

Jne telle offre me flattait trop pour que j'osasse la refuser ; mais il ne me convenait pas non plus de l'accepter sans faire sentir   Dubreuil tout ce qui pourrait l'en faire repentir ; il me fut gré de ma délicatesse, et ne me pressa qu'avec plus d'insistance... Malheureuse créature que j'étais ! fallait-il que le bonheur ne s'offr t   moi que pour me pénétrer plus vivement du chagrin de ne jamais pouvoir le saisir ! fallait-il donc qu'aucune vertu ne pût naître en mon

œur sans me préparer des
ourments !

Notre conversation nous avait déjà
conduits à deux lieues de la ville, et
nous allions descendre pour jouir de
la fraîcheur de quelques avenues sur
le bord de l'Isère, où nous avions
l'intention de nous promener, lorsque
tout à coup Dubreuil me dit qu'il se
trouvait fort mal... Il descend,
l'affreux vomissements le
surprennent ; je le fais aussitôt
mettre dans la voiture, et nous
repartons en hâte à la ville. Dubreuil
est si mal qu'il faut le porter dans sa
chambre ; son état surprend son
associé que nous y trouvons, et qui,
selon ses ordres, n'en était pas sorti ;

Un médecin arrive : juste ciel ! Dubreuil est empoisonné ! A peine apprends-je cette fatale nouvelle, que je cours à l'appartement de la Dubois ; l'infâme ! elle était partie ; elle passe chez moi, mon armoire est forcée, le peu d'argent et de hardes que je possède est enlevé ; la Dubois, n'assure-t-on, court depuis trois heures du côté de Turin. Il n'était pas douteux qu'elle ne fût l'auteur de cette multitude de crimes ; elle s'était présentée chez Dubreuil ; piquée d'y rouver du monde, elle s'était vengée sur moi, et elle avait empoisonné Dubreuil, en dînant, pour qu'au retour, si elle avait réussi à le voler, le malheureux jeune homme, plus

occupé de sa vie que de poursuivre celle qui dérobaît sa fortune, la laissât fuir en sûreté, et pour que l'accident de sa mort arrivant pour ainsi dire dans mes bras, je pusse en être plus vraisemblablement soupçonnée qu'elle ; rien ne nous apprit ses combinaisons, mais était-il possible qu'elles fussent différentes ?

Je revolai chez Dubreuil : on ne me laisse plus approcher de lui ; je me plains de ces refus, on m'en dit la cause. Le malheureux expire, et ne s'occupe plus que de Dieu. Cependant il m'a disculpée ; je suis innocente, assure-t-il ; il défend expressément que l'on me poursuive ; il meurt. A peine a-t-il fermé les

veux, que son associé se hâte de venir
me donner des nouvelles, en me
conjurant d'être tranquille. Hélas !
pouvais-je l'être ? pouvais-je ne pas
pleurer amèrement la perte d'un
homme qui s'était si généreusement
offert à me tirer de l'infortune ?
pouvais-je ne pas déplorer un vol qui
me remettait dans la misère, dont je
ne faisais que de sortir ? Effroyable
créature ! m'écriai-je ; si c'est là que
se conduisent tes principes, faut-il
s'étonner qu'on les abhorre, et que
les honnêtes gens les punissent ! Mais
je raisonnais en partie lésée, et la
Dubois qui ne voyait que son
bonheur, son intérêt, dans ce qu'elle

avait entrepris, concluait sans doute bien différemment.

Je confiai tout à l'associé de Dubreuil, qui se nommait Valbois, et ce qu'on avait combiné contre celui qu'il perdait, et ce qui m'était arrivé à moi-même. Il me plaignit, regretta bien sincèrement Dubreuil et blâma l'excès de délicatesse qui m'avait empêchée de m'aller plaindre aussitôt que j'avais été instruite des projets de la Dubois. Nous combinâmes que ce nonstre, auquel il ne fallait que quatre heures pour se mettre en pays de sûreté, y serait plus tôt que nous n'aurions avisé à la faire poursuivre ; qu'il nous en coûterait beaucoup de frais ; que le maître de l'auberge,

vivement compromis dans la plainte que nous ferions, et se défendant avec éclat, finirait peut-être par m'écraser moi-même, moi... qui ne semblais espérer à Grenoble qu'en échappée le la potence. Ces raisons me convainquirent et m'effrayèrent même tellement que je me résolus de partir de cette ville sans prendre congé de M. S***, mon protecteur. L'ami de Dubreuil approuva ce parti ; il ne me cacha point que si toute cette aventure se réveillait, les dépositions qu'il serait obligé de faire me compromettraient, quelles que fussent les précautions, tant à cause de mon intimité avec la Dubois, qu'en raison de ma dernière promenade avec son

mi ; qu'il me conseillait donc, l'après cela, de partir tout de suite sans voir personne, bien sûre que de son côté il n'agirait jamais contre moi puisqu'il croyait innocente, et qu'il ne pouvait accuser que de faiblesse dans tout ce qui venait d'arriver.

En réfléchissant aux avis de Valbois, elle reconnus qu'ils étaient d'autant meilleurs, qu'il paraissait aussi certain que j'avais l'air coupable, comme il était sûr que je ne l'étais pas ; que la seule chose qui parlât en ma faveur, la recommandation faite à Dubreuil à l'instant de la promenade, mal expliquée, m'avait-on dit, par lui et l'article de la mort, ne deviendrait pas une preuve aussi triomphante que

e devais y compter ; moyennant quoi
e me décidai promptement. J'en fis
part à Valbois.

- Je voudrais, me dit-il, que mon ami
n'eût chargé de quelques
dispositions favorables pour vous, je
les remplirais avec le plus grand
plaisir, je voudrais même qu'il m'eût
dit que c'était à vous qu'il devait le
conseil de garder sa chambre ; mais il
n'a rien fait de tout cela ; je suis donc
contraint à me borner à la seule
exécution de ses ordres. Les malheurs
que vous avez éprouvés pour lui me
décideraient à faire quelque chose de
moi-même, si je le pouvais,
mademoiselle, mais je commence le
commerce, je suis jeune, ma fortune

est bornée, je suis obligé de rendre à l'instant les comptes de Dubreuil à sa famille ; permettez donc que je me restreigne au seul petit service que je vous conjure d'accepter : voilà cinq louis, et voilà une honnête marchande de Chalon-sur-Saône, ma patrie ; elle y retourne après s'être arrêtée vingt-quatre heures à Lyon où l'appellent quelques affaires ; je vous remets entre ses mains. Mme Bertrand, continua Valbois, en me conduisant à cette femme, voici la jeune personne dont je vous ai parlé ; je vous la recommande, elle désire de se placer. Je vous prie avec les mêmes instances que s'il s'agissait de ma propre sœur, de vous donner tous les mouvements

possibles pour lui trouver dans notre ville quelque chose qui convienne à son personnel, à sa naissance et à son éducation ; qu'il ne lui en coûte rien jusque-là, je vous tiendrai compte de tout à la première vue. Adieu, mademoiselle, continua Valbois en ne demandant la permission de n'embrasser ; Mme Bertrand part le main à la pointe du jour ; suivez-la, et qu'un peu plus de bonheur puisse vous accompagner dans une ville où j'aurai peut-être la satisfaction de vous revoir bientôt.

L'honnêteté de ce jeune homme, qui anciennement ne me devait rien, me fit verser des larmes. Les bons procédés sont bien doux quand on en

éprouve depuis si longtemps l'odieux. J'acceptai ses dons en lui jurant que je n'allais travailler qu'à ne mettre en état de pouvoir les lui rendre un jour. Hélas ! pensai-je en ne retirant, si l'exercice d'une nouvelle vertu vient de me précipiter dans l'infortune, au moins, pour la première fois de ma vie, l'espérance d'une consolation s'offre-t-elle dans ce gouffre épouvantable de maux, où la vertu me précipite encore.

Il était de bonne heure : le besoin de respirer me fit descendre sur le quai de l'Isère, à dessein de m'y promener quelques instants ; et, comme il arrive presque toujours en pareil cas, mes réflexions me conduisirent fort loin.

Me trouvant dans un endroit isolé, je n'y assis pour penser avec plus de loisir. Cependant la nuit vint sans que je pensasse à me retirer, lorsque tout à coup je me sentis saisie par trois hommes. L'un me met une main sur la bouche, et les deux autres me mettent précipitamment dans une voiture, y montent avec moi, et nous fendons les airs pendant trois grandes heures, sans qu'aucun de ces brigands laignât ni me dire une parole ni répondre à aucune de mes questions. Les stores étaient baissés, je ne voyais rien. La voiture arrive près d'une maison, des portes s'ouvrent pour la recevoir, et se referment aussitôt. Mes guides m'emportent,

ne font traverser ainsi plusieurs appartements très sombres, et me mènent enfin dans un, près duquel est une pièce où j'aperçois de la lumière.

- Reste là, me dit un de mes avisseurs en se retirant avec ses camarades, tu vas bientôt voir des gens de connaissance.

Et ils disparaissent, refermant avec soin toutes les portes. Presque en même temps, celle de la chambre où j'apercevais de la clarté s'ouvre, et j'en vois sortir, une bougie à la main... oh ! madame, devinez qui ce pouvait être... la Dubois ! ... la Dubois elle-même, ce monstre épouvantable, dévoré sans doute du plus ardent désir de la vengeance.

- Venez, charmante fille, me dit-elle arrogamment, venez recevoir la récompense des vertus où vous vous êtes livrée à mes dépens... Et me serrant la main avec colère : Ah ! accélérate, je t'apprendrai à me trahir !

- Non, non, madame, lui dis-je précipitamment, non, je ne vous ai point trahie : informez-vous, je n'ai pas fait la moindre plainte qui puisse vous donner de l'inquiétude, je n'ai pas dit le moindre mot qui puisse vous compromettre.

- Mais ne t'es-tu pas opposée au crime que je méditais ? ne l'as-tu pas empêché, indigne créature ? Il faut que tu en sois punie...

Et comme nous entrions, elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. L'appartement où l'on me faisait passer était aussi somptueux que magnifiquement éclairé ; au fond, sur une ottomane, était un homme en robe de chambre de taffetas flottante, l'environ quarante ans, et que je vous rejoindrai bientôt.

- Monseigneur, dit la Dubois en me présentant à lui, voilà la jeune personne que vous avez voulue, celle à laquelle tout Grenoble s'intéresse... la célèbre Thérèse, en un mot, condamnée à être pendue avec des faux-monnayeurs, et depuis délivrée à cause de son innocence et de sa vertu. Reconnaissez mon adresse à

vous servir, monseigneur ; vous me
émoignâtes, il y a quatre jours,
l'extrême désir que vous aviez de
s'immoler à vos passions ; et je vous
en livre aujourd'hui. Peut-être la
préféreriez-vous à cette jolie
pensionnaire du couvent des
Bénédictines de Lyon, que vous avez
désirée de même, et qui va nous
arriver dans l'instant : cette dernière a
la vertu physique et morale, celle-ci
n'a que celle des sentiments ; mais
elle fait partie de son existence, et
vous ne trouverez nulle part une
créature plus remplie de candeur et
d'honnêteté. Elles sont l'une et
l'autre à vous, monseigneur : ou vous
les expédieriez toutes deux ce soir, ou

'une aujourd'hui, l'autre demain.
Pour moi, je vous quitte : les bontés
que vous avez pour moi m'ont
engagée à vous faire part de mon
aventure de Grenoble. Un homme
mort, monseigneur, un homme mort !
Cela me sauve.

- Eh ! non, non, femme charmante,
s'écria le maître du lieu, non, reste et
ne crains rien quand je te protège : tu
es l'âme de mes plaisirs ; toi seule
possèdes l'art de les exciter et de les
satisfaire, et plus tu redoubles tes
crimes, plus ma tête s'échauffe pour
toi... Mais elle est jolie, cette
Thérèse... Et s'adressant à moi : Quel
dieu avez-vous, mon enfant ?

- Vingt-six ans, monseigneur, épondis-je, et beaucoup de chagrins.

- Oui, des chagrins, des malheurs ; je sais tout cela, c'est ce qui m'amuse, c'est ce que j'ai voulu ; nous allons y mettre ordre, nous allons terminer tous vos revers ; je vous réponds que dans vingt-quatre heures vous ne serez plus malheureuse... Et avec l'affreux éclats de rire : N'est-il pas vrai, Dubois, que j'ai un moyen sûr pour terminer les malheurs d'une jeune fille ?

- Assurément, dit cette odieuse créature ; et si Thérèse n'était pas de mes amies, je ne vous l'aurais pas amenée ; mais il est juste que je la récompense de ce qu'elle a fait pour

noi. Vous n'imaginerez jamais, nonseigneur, combien cette chère créature m'a été utile dans ma dernière entreprise de Grenoble ; vous avez bien voulu vous charger de ma reconnaissance, et je vous conjure de m'acquitter amplement.

L'obscurité de ces propos, ceux que le comte de Dubois m'avait tenus en entrant, l'espèce d'homme à qui j'avais affaire, cette jeune fille qu'on annonçait encore, tout rempli à l'instant mon imagination d'un tableau que je me voyais à peine, et qui me semblait si difficile de vous peindre. Une sueur froide s'exhale de mes pores, et je suis prête à tomber en défaillance : tel est l'instant où les procédés de cet homme finissent

enfin par m'éclairer. Il m'appelle, il débute par deux ou trois baisers où nos bouches sont forcées de s'unir ; il attire ma langue, il la suce, et la tienne au fond de mon gosier semble se pomper jusqu'à ma respiration. Il ne fait pencher la tête sur sa poitrine, et relevant mes cheveux, il observe attentivement la nuque de mon cou.

- Oh ! c'est délicieux, s'écrie-t-il en pressant fortement cette partie ; je n'ai jamais rien vu de si bien attaché : ce sera divin à faire sauter.

Ce dernier propos fixa tous mes vœux : je vis bien que j'étais encore chez un de ces libertins à passions cruelles, dont les plus chères voluptés consistent à jouir des douleurs ou de

a mort des malheureuses victimes qu'on leur procure à force d'argent, et que je courais risque d'y perdre la vie.

En cet instant, on frappe à la porte ; la Dubois sort, et ramène aussitôt la jeune Lyonnaise dont elle venait de parler.

Fâchons de vous esquisser maintenant les deux nouveaux personnages avec lesquels vous allez me voir. Le monseigneur, dont je n'ai jamais su le nom ni l'état, était, comme je vous l'ai dit, un homme de quarante ans, mince, maigre, mais vigoureusement constitué ; des muscles presque toujours gonflés, s'élevant sur ses bras couverts d'un

voilà rude et noir, annonçaient en lui la force avec la santé ; sa figure était pleine de feu, ses yeux petits, noirs et néchants, ses dents belles, et de l'esprit dans tous ses traits ; sa taille bien prise était au-dessus de la médiocre, et l'aiguillon de l'amour, que je n'eus que trop d'occasions de voir et de sentir, joignait à la longueur d'un pied, plus de huit pouces de circonférence. Cet instrument, sec, nerveux, toujours écumant, et sur lequel se voyaient de grosses veines qui le rendaient encore plus redoutable, fut en l'air pendant les cinq ou six heures que dura cette épreuve, sans s'abaisser une minute. Je n'avais point encore trouvé d'homme

i velu : il ressemblait à ces faunes que la fable nous peint. Ses mainsèches et dures étaient terminées par les doigts dont la force était celle l'un étau ; quant à son caractère, il ne parut dur, brusque, cruel, son esprit tourné à une sorte de sarcasmes et de taquinerie faits pour redoubler les maux où l'on voyait bien qu'il allait s'attendre avec un tel homme. Éulalie était le nom de la petite Lyonnaise. Il suffisait de la voir pour juger de sa naissance et de sa vertu : elle était fille d'une des meilleures maisons de la ville où les célératesses de la Dubois l'avaient enlevée, sous le prétexte de la réunir à un amant qu'elle idolâtrait ; elle

possédait, avec une candeur et une naïveté enchanteresses, une des plus délicieuses physionomies qu'il soit possible d'imaginer. Eulalie, à peine âgée de seize ans, avait une vraie figure de vierge ; son innocence et sa pureté embellissaient à l'envi ses traits : elle avait peu de couleur, mais elle n'en était que plus intéressante ; et l'éclat de ses beaux yeux noirs tendait à sa jolie mine tout le feu dont cette pâleur semblait la priver d'abord ; sa bouche un peu grande était garnie des plus belles dents, sa gorge, déjà très formée, semblait encore plus blanche que son teint : elle était faite à peindre, mais rien n'était aux dépens de l'embonpoint ;

es formes étaient rondes et fournies, toutes ses chairs fermes, douces et potelées. La Dubois prétendit qu'il était impossible de voir un plus beau cul : peu connaisseur en cette partie, vous me permettrez de ne pas décider. Une mousse légère ombrageait le devant ; des cheveux blonds, superbes, flottant sur tous ces charmes, les rendaient plus piquants encore ; et pour compléter son chef-l'œuvre, la nature, qui semblait la former à plaisir, l'avait douée du caractère le plus doux et le plus aimable. Tendre et délicate fleur, ne leviez-vous donc embellir un instant la terre que pour être aussitôt flétrie !

- Oh ! madame, dit-elle à la Dubois en la reconnaissant, est-ce donc ainsi que vous m'avez trompée !... Juste ciel ! où m'avez-vous conduite ?

- Vous l'allez voir, mon enfant, lui dit le maître de la maison en l'attirant brusquement vers lui et commençant déjà ses baisers, pendant qu'une de ses mains l'excitait par son ordre.

Éulalie voulut se défendre, mais la Dubois, la pressant sur ce libertin, lui enlève toute possibilité de se soustraire. La séance fut longue ; plus la fleur était fraîche, plus ce frelon impur aimait à la pomper. A ses suçons multipliés succéda l'examen du cou ; et je sentis qu'en le palpant,

Le membre que j'excitais prenait encore plus d'énergie.

- Allons, dit monseigneur, voilà deux victimes qui vont me combler d'aise : tu seras bien payée, Dubois, car je t'aurai bien servi. Passons dans mon boudoir : suis-nous, chère femme, suis-nous, continue-t-il en nous emmenant ; tu partiras cette nuit, mais j'ai besoin de toi pour la soirée.

Mme Dubois se résigne, et nous passons dans le cabinet des plaisirs de ce lébauché, où l'on nous fait mettre toutes nues.

Oh ! madame, je n'entreprendrai pas de vous représenter les infamies dont je fus à la fois et témoin et victime. Les plaisirs de ce monstre étaient

eux d'un bourreau. Ses uniques voluptés consistaient à trancher des têtes. Ma malheureuse compagne... Oh ! non, madame... Oh ! non, n'exigez pas que je finisse... J'allais avoir le même sort ; encouragé par la Dubois, ce monstre se décidait à rendre mon supplice plus horrible encore, lorsqu'un besoin de réparer tous deux leurs forces les engage à se mettre à table... Quelle débauche ! Mais dois-je m'en plaindre, puisqu'elle me sauva la vie ? Excédés de vin et de nourriture, tous deux tombèrent ivres morts avec les débris de leur souper. A peine les vois-je là, que je saute sur un jupon et un nantelet que la Dubois venait de

quitter pour être encore plus modeste aux yeux de son patron, je prends une bougie, je m'élançai vers l'escalier : cette maison dégarnie de valets n'offre rien qui s'oppose à mon évasion, un se rencontre, je lui dis avec l'air de l'effroi de voler vers son maître qui se meurt, et je gagne la porte sans plus trouver de résistance. J'ignorais les chemins, on ne me les avait pas laissé voir, je prends le premier qui s'offre à moi... C'est celui de Grenoble ; tout nous sert quand la Fortune daigne nous rire un moment ; on était encore couché dans l'auberge, je m'y introduis secrètement et vole en hâte à la chambre de Valbois. Je frappe,

Valbois s'éveille et me reconnaît à peine en l'état où je suis ; il me demande ce qui m'arrive ; je lui raconte les horreurs dont je viens d'être à la fois et la victime et le témoin.

- Vous pouvez faire arrêter la Dubois, lui dis-je, elle n'est pas loin d'ici, peut-être me sera-t-il possible d'indiquer le chemin... La malheureuse ! indépendamment de tous ses crimes, elle m'a pris encore et mes hardes et les cinq louis que vous m'avez donnés.

- Oh ! Thérèse, me dit Valbois, vous êtes assurément la fille la plus infortunée qu'il y ait au monde, mais vous le voyez pourtant, honnête

créature, au milieu des maux qui vous accablent, une main céleste vous conserve ; que ce soit pour vous un motif de plus d'être toujours vertueuse, jamais les bonnes actions ne sont sans récompense. Nous ne poursuivrons point la Dubois, mes raisons de la laisser en paix sont les mêmes que celles que je vous exposais hier ; réparons seulement les maux qu'elle vous a faits, voilà l'abord l'argent qu'elle vous a pris.

Une heure après une couturière n'apporta deux vêtements complets et du linge.

- Mais il faut partir, Thérèse, me dit Valbois, il faut partir dans cette journée même ; la Bertrand y compte,

e l'ai engagée à retarder de quelques heures pour vous, rejoignez-la.

- Ô vertueux jeune homme ! n'écriai-je en tombant dans les bras de mon bienfaiteur, puisse le ciel vous rendre un jour tous les biens que vous me faites !

- Allez, Thérèse, me répondit Valbois en m'embrassant, le bonheur que vous me souhaitez... j'en jouis déjà, puisque le vôtre est mon ouvrage... Adieu.

Voilà comme je quittai Grenoble, madame, et si je ne trouvai pas dans cette ville toute la félicité que j'y avais supposée, au moins ne rencontrai-je dans aucune, comme dans celle-là, tant d'honnêtes gens

éunis pour plaindre ou calmer mes naux.

Nous étions, ma conductrice et moi, dans un petit chariot couvert attelé à un cheval que nous conduisions du fond de cette voiture ; là étaient les marchandises de Mme Bertrand, et une petite fille de quinze mois qu'elle nourrissait encore, et que je ne tardai pas pour mon malheur de prendre bientôt dans une aussi grande amitié que pouvait le faire celle qui lui avait donné le jour.

C'était d'ailleurs une assez vilaine femme que cette Bertrand, soupçonneuse, bavarde, commère ennuyeuse et bornée. Nous descendions régulièrement chaque

oir tous ses effets dans l'auberge, et tous couchions dans la même chambre. Jusqu'à Lyon, tout se passa fort bien, mais pendant les trois jours dont cette femme avait besoin pour ses affaires, je fis dans cette ville une rencontre à laquelle j'étais loin de m'attendre.

Je me promenais l'après-midi sur le quai du Rhône avec une des filles de l'auberge que j'avais priée de m'accompagner, lorsque j'aperçus tout à coup le Révérend Père Antonin de Sainte-Marie-des-Bois, maintenant supérieur de la maison de son ordre située en cette ville. Ce moine m'aborde, et après m'avoir tout bas vigrement reproché ma fuite, et

n'avoir fait entendre que je courais le grands risques d'être reprise, s'il en donnait avis au couvent de Bourgogne, il m'ajouta, en se adoucissant, qu'il ne parlerait de rien si je voulais à l'instant même le venir voir dans sa nouvelle habitation avec la fille qui m'accompagnait, et qui lui paraissait de bonne prise ; puis faisant tout la même proposition à cette créature :

- Nous vous payerons bien l'une et l'autre, dit le monstre, nous sommes riches dans notre maison, et je vous promets au moins un louis de chaque, si votre complaisance est sans bornes. Je rougis prodigieusement de ces propos ; un moment, je veux faire

croire au moins qu'il se trompe : n'y réussissant pas, j'essaie des signes pour le contenir, mais rien n'en impose à cet insolent, et ses sollicitations n'en deviennent que plus chaudes ; enfin, sur nos refus éitérés de le suivre, il se borne à nous demander instamment notre adresse ; pour me débarrasser de lui, je lui en donne une fausse : il l'écrit dans son portefeuille, et nous quitte en nous assurant qu'il nous reverra bientôt.

En nous en retournant à l'auberge, j'expliquai comme je pus l'histoire de cette malheureuse connaissance à la fille qui m'accompagnait ; mais soit que ce que je lui dis ne la satisfît

point, soit qu'elle eût peut-être été très fâchée d'un acte de vertu de ma part qui la privait d'une aventure où elle aurait autant gagné, elle bavarda ; ce n'eus que trop lieu de m'en apercevoir aux propos de la Bertrand, lors de la malheureuse catastrophe que je vais bientôt vous raconter. Cependant le moine ne parut point, et nous partîmes.

Sorties tard de Lyon, nous ne pûmes, le premier jour, coucher qu'à Villefranche, et ce fut là, madame, que m'arriva le malheur affreux qui ne fait aujourd'hui paraître devant vous comme une criminelle, sans que je l'aie été davantage dans cette funeste circonstance de ma vie que

lans aucune de celles où vous m'avez
vue si injustement accablée des coups
du sort, et sans qu'autre chose m'ait
conduite dans l'abîme que la bonté de
mon cœur et la méchanceté des
hommes.

Arrivées sur les six heures du soir à
Villefranche, nous nous étions
pressées de souper et de nous
reposer, afin d'entreprendre une plus
forte marche le lendemain ; il n'y
avait pas deux heures que nous
reposions, lorsque nous fûmes
éveillées par une fumée affreuse ;
persuadées que le feu n'est pas loin,
nous nous levons en hâte. Juste ciel !
les progrès de l'incendie n'étaient
déjà que trop effrayants, nous

ouvrons notre porte à moitié nues et nous entendons autour de nous que le fracas des murs qui s'écroulent, le bruit des charpentes qui se brisent, et les hurlements épouvantables de ceux qui tombent dans les flammes. Entourées de ces flammes dévorantes, nous ne savons déjà plus où fuir ; pour échapper à leur violence, nous nous précipitons dans leur foyer, et nous nous trouvons bientôt confondues avec la foule des malheureux qui cherchent, comme nous, leur salut dans la fuite. Je me souviens alors que ma conductrice, plus occupée d'elle que de sa fille, n'a pas songé à la garantir de la mort ; sans l'en prévenir, je vole dans

notre chambre au travers des flammes qui m'atteignent et me brûlent en plusieurs endroits ; je saisis la pauvre petite créature ; je m'élançai pour la rapporter à sa mère, m'appuyant sur une poutre à moitié consumée : le pied me manque, mon premier mouvement est de mettre mes mains au-devant de moi ; cette impulsion de la nature me force à lâcher le précieux fardeau que je tiens... Il n'échappe, et la malheureuse enfant tombe dans le feu sous les yeux de sa mère. En cet instant je suis saisie moi-même... on m'entraîne ; trop émue pour rien distinguer, j'ignore si ce sont des secours ou des périls qui m'environnent, mais je ne suis pour

non malheur que trop tôt éclaircie, orsque, jetée dans une chaise de poste, je m'y trouve à côté de la Dubois qui, me mettant un pistolet sur la tempe, me menace de me brûler la cervelle si je prononce un mot...

- Ah ! scélérate, me dit-elle, je te tiens pour le coup, et cette fois tu ne n'échapperas plus.

- Oh ! madame, vous ici ! m'écriai-je.

- Tout ce qui vient de se passer est mon ouvrage, me répondit ce monstre ; c'est par un incendie que je t'ai sauvé le jour ; c'est par un incendie que tu vas le perdre ; je t'aurais poursuivie jusqu'aux enfers, s'il l'eût fallu, pour te ravoïr.

Monseigneur devint furieux quand il apprit ton évasion ; j'ai deux cents louis par fille que je lui procure, et non seulement il ne voulut pas me payer Eulalie, mais il me menaça de toute sa colère si je ne te ramenaiss pas. Je t'ai découverte, je t'ai manquée de deux heures à Lyon ; hier, j'arrivai à Villefranche une heure après toi, j'ai mis le feu à l'auberge par le moyen des satellites que j'ai toujours à mes gages ; je voulais te brûler ou t'avoir ; je t'ai, je te reconduis dans une maison que ta suite a précipitée dans le trouble et dans l'inquiétude, et t'y ramène, Thérèse, pour y être traitée d'une cruelle manière. Monseigneur a juré

qu'il n'aurait pas de supplices assez effrayants pour toi, et nous ne descendons pas de la voiture que nous ne soyons chez lui. Eh bien ! Thérèse, que penses-tu maintenant de la vertu ?

- Oh, madame ! qu'elle est bien souvent la proie du crime ; qu'elle est heureuse quand elle triomphe ; mais qu'elle doit être l'unique objet des récompenses de Dieu dans le ciel, si les forfaits de l'homme parviennent à l'écraser sur la terre.

- Tu ne seras pas longtemps sans avoir, Thérèse, s'il est vraiment un Dieu qui punisse ou qui récompense les actions des hommes... Ah ! si dans le néant éternel où tu vas rentrer

out à l'heure, il t'était permis de penser, combien tu regretterais les sacrifices infructueux que ton entêtement t'a forcée de faire à des fantômes qui ne t'ont jamais payée qu'avec des malheurs !... Thérèse, il n'est encore temps, veux-tu être ma complice ? Je te sauve, il est plus fort que moi de te voir échouer sans cesse dans les routes dangereuses de la vertu. Quoi ! tu n'es pas encore assez unie de ta sagesse et de tes faux principes ? Quelles infortunes veux-tu donc pour te corriger ? Quels exemples te sont nécessaires pour te convaincre que le parti que tu prends est le plus mauvais de tous, et qu'ainsi que je te l'ai dit cent fois, on

le doit s'attendre qu'à des revers quand, prenant la foule à rebours, on veut être seule vertueuse dans une société tout à fait corrompue ? Tu comptes sur un Dieu vengeur : détrompe-toi, Thérèse, détrompe-toi, le Dieu que tu te forges n'est qu'une chimère dont la sotte existence ne se trouva jamais que dans la tête des fous ; c'est un fantôme inventé par la méchanceté des hommes, qui n'a pour but que de les tromper, ou de les armer les uns contre les autres. Le plus important service qu'on eût pu leur rendre eût été d'égorger sur-le-champ le premier imposteur qui s'avisait de leur parler d'un Dieu. Que le sang d'un seul meurtre eût épargné

lans l'univers ! Va, va, Thérèse, la nature toujours agissante, toujours active n'a nullement besoin d'un maître pour la diriger. Et si ce maître existait effectivement, après tous les défauts dont il a rempli ses œuvres, mériterait-il de nous autre chose que les mépris et des outrages ? Ah ! s'il existe, ton Dieu, que je le hais, Thérèse, que je l'abhorre ! Oui, si cette existence était vraie, je l'avoue, le seul plaisir d'irriter perpétuellement celui qui en serait revêtu deviendrait le plus précieux dédommagement de la nécessité où je ne trouverais alors d'ajouter quelque croyance en lui... Encore une fois, Thérèse, veux-tu devenir ma

complice ? Un coup superbe se présente, nous l'exécuterons avec du courage ; je te sauve la vie si tu n'entreprends. Le seigneur chez qui nous allons, et que tu connais, s'isole dans la maison de campagne où il fait des parties ; le genre dont tu vois qu'elles sont l'exige ; un seul valet l'habite avec lui, quand il y va pour ses plaisirs : l'homme qui court devant cette chaise, toi et moi, chère fille, nous voilà trois contre deux. Quand ce libertin sera dans le feu de ses voluptés, je me saisirai du sabre dont il tranche la vie de ses victimes, tu le tiendras, nous le tuerons, et mon homme pendant ce temps-là assommera son valet. Il y a de

'argent caché dans cette maison ; plus de huit cent mille francs, Thérèse, j'en suis sûre, le coup en vaut la peine... Choisis, sage créature, choisis : la mort, ou me servir ; si tu me trahis, si tu lui fais part de mon projet, je t'accuserai seule, et ne doute pas que je ne m'emporte par la confiance qu'il eut toujours en moi... Réfléchis bien avant que de me répondre ; cet homme est un scélérat : donc, en l'assassinant lui-même, nous ne faisons qu'aider aux lois desquelles il a mérité la rigueur. Il n'y a pas de jour, Thérèse, où ce coquin n'assassine une fille : est-ce donc outrager la vertu que de punir le

crime ? Et la proposition raisonnable que je te fais alarmera-t-elle encore ces farouches principes ?

- N'en doutez pas, madame, répondis-je, ce n'est pas dans la vue de corriger le crime que vous me proposez cette action, c'est dans le seul motif d'en commettre un vous-même : il ne peut donc y avoir qu'un très grand mal à faire ce que vous dites, et nulle apparence de légitimité. Il y a mieux : n'eussiez-vous même pour dessein que de venger l'humanité des horreurs de cet homme, vous feriez encore mal de l'entreprendre, ce soin ne vous regarde pas : les lois sont faites pour punir les coupables, laissons-les agir,

ce n'est pas à nos faibles mains que l'Être suprême a confié leur glaive ; nous ne nous en servirions pas sans les outrager elles-mêmes.

- Eh bien ! tu mourras, indigne créature, reprit la Dubois en fureur, tu mourras : ne te flatte plus d'échapper à ton sort.

- Que m'importe, répondis-je avec tranquillité, je serai délivrée de tous mes maux, le trépas n'a rien qui n'effraie, c'est le dernier sommeil de la vie, c'est le repos du malheureux... Et cette bête féroce s'élançant à ces mots sur moi, je crus qu'elle allait m'étrangler ; elle me donna plusieurs coups dans le sein, mais me lâcha

ourtant aussitôt que je criai, dans la crainte que le postillon ne m'entendît. Cependant nous avançons fort vite ; l'homme qui courait devant faisait réparer nos chevaux, et nous n'arrêtons à aucune poste. A l'instant les relais, la Dubois reprenait son arme et me la tenait contre le cœur... Qu'entreprendre ?... En vérité, ma faiblesse et ma situation m'abattaient au point de préférer la mort aux peines de m'en garantir.

Nous étions prêtes d'entrer dans le Dauphiné, lorsque six hommes à cheval, galopant à toute bride derrière notre voiture, l'atteignirent et forcèrent, le sabre à la main, notre postillon à s'arrêter. Il y avait à trente

pas du chemin une chaumière où ces cavaliers que nous reconnûmes vintôt pour être de la maréchaussée, ordonnent au postillon d'amener la voiture : quand elle y est, ils nous font descendre, et nous entrons tous chez le paysan. La Dubois, avec une effronterie inimaginable dans une femme couverte de crimes, et qui se trouve arrêtée, demanda avec hauteur à ces cavaliers si elle était connue d'eux, et de quel droit ils en usaient de cette manière avec une femme de son rang ?

- Nous n'avons pas l'honneur de vous connaître, madame, dit l'exempt ; mais nous sommes certains que vous avez dans votre

voiture une malheureuse qui mit hier
 le feu à la principale auberge de
 Villefranche. Puis, me considérant :
 Voilà son signalement, madame, nous
 ne nous trompons pas ; ayez la bonté
 de nous la remettre et de nous
 apprendre comment une personne
 aussi respectable que vous paraissez
 l'être a pu se charger d'une telle
 femme.

- Rien que de simple à cet
 événement, répondit la Dubois plus
 insolente encore, et je ne prétends ni
 vous la cacher, ni prendre le parti de
 cette fille, s'il est certain qu'elle soit
 coupable du crime affreux dont vous
 parlez. Je logeais comme elle hier à
 cette auberge de Villefranche, j'en

partis au milieu de ce trouble, et comme je montais dans la voiture, cette fille s'élança vers moi en implorant ma compassion, en me disant qu'elle venait de tout perdre dans cet incendie, qu'elle me suppliait de la prendre avec moi jusqu'à Lyon où elle espérait de se placer. Écoutant bien moins ma raison que mon cœur, j'acquiesçai à ses demandes ; une fois dans ma chaise, elle s'offrit à me servir ; imprudemment encore, je consentis à tout, et je la menais en Dauphiné où sont mes biens et ma famille. Assurément c'est une leçon, je reconnais bien à présent tous les inconvénients de la pitié ; je m'en

corrigerai. La voilà, messieurs, la voilà ; Dieu me garde de m'intéresser à un tel monstre ! je l'abandonne à la sévérité des lois, et vous supplie de chercher avec soin le malheur que j'ai eu de la croire un instant.

Je voulais me défendre, je voulais dénoncer la vraie coupable ; mes discours furent traités de accusations calomniatrices dont la Dubois ne se défendait qu'avec un sourire méprisant. Ô funestes effets de la misère et de la prévention, de la richesse et de l'insolence ! Était-il possible qu'une femme qui se faisait appeler madame la baronne de Fulconis, qui affichait le luxe, qui se donnait des terres, une famille, se

pouvait-il qu'une telle femme pût se
rouver coupable d'un crime où elle
ne paraissait pas avoir le plus mince
intérêt ? Tout ne me condamnait-il
pas, au contraire ? J'étais sans
protection, j'étais pauvre, il était bien
certain que j'avais tort.

L'exempt me lut les plaintes de la
Bertrand. C'était elle qui m'avait
accusée ; j'avais mis le feu dans
l'auberge pour la voler plus à mon
aise, elle l'avait été jusqu'au dernier
sou ; j'avais jeté son enfant dans le
feu, pour que le désespoir où cet
événement allait la plonger, en
l'aveuglant sur le reste, ne lui permît
pas de voir mes manœuvres : j'étais
d'ailleurs, avait ajouté la Bertrand,

une fille de mauvaise vie, échappée
du gibet à Grenoble, et dont elle ne
n'était sottement chargée que par
excès de complaisance pour un jeune
homme de son pays, mon amant sans
doute. J'avais publiquement et en
plein jour raccroché des moines à
Lyon : en un mot, il n'était rien dont
cette indigne créature n'eût profité
pour me perdre, rien que la calomnie
nigrie par le désespoir n'eût inventé
pour m'avilir. A la sollicitation de
cette femme, on avait fait un examen
juridique sur les lieux mêmes. Le feu
avait commencé dans un grenier à
loin où plusieurs personnes avaient
léposé que j'étais entrée le soir de ce
jour funeste, et cela était vrai.

Désirant un cabinet d'aisances mal indiqué par la servante à qui je n'adressai, j'étais entrée dans ce galetas, ne trouvant pas l'endroit cherché, et j'y étais restée assez de temps pour faire soupçonner ce dont on m'accusait, ou pour fournir au moins des probabilités ; et on le sait, ce sont des preuves dans ce siècle-ci. Jeus donc beau me défendre, l'exempt ne me répondit qu'en m'apprêtant des fers.

- Mais, monsieur, dis-je encore avant que de me laisser enchaîner, si j'avais volé ma compagne de route à Villefranche, l'argent devrait se trouver sur moi : qu'on me fouille.

Cette défense ingénue n'excita que les rires ; on m'assura que je n'étais pas seule, qu'on était sûr que j'avais les complices auxquels j'avais remis les sommes volées, en me sauvant. Alors la méchante Dubois, qui connaissait la flétrissure que j'avais eue le malheur de recevoir autrefois chez Rodin, contrefit un instant la commisération.

- Monsieur, dit-elle à l'exempt, on commet chaque jour tant d'erreurs sur toutes ces choses-ci, que vous me pardonnerez l'idée qui me vient : si cette fille est coupable de l'action dont on l'accuse, assurément ce n'est pas son premier forfait ; on ne parvient pas en un jour à des délits de

cette nature : visitez cette fille, monsieur, je vous en prie... si par hasard vous trouviez sur son malheureux corps... mais si rien ne l'accuse, permettez-moi de la défendre et de la protéger.

L'exempt consentit à la vérification... elle allait se faire...

- Un moment, monsieur, dis-je en n'y opposant, cette recherche est inutile ; Madame sait bien que j'ai cette affreuse marque ; elle sait bien aussi quel malheur en est la cause : ce subterfuge de sa part est un surcroît d'horreurs qui se dévoileront, ainsi que le reste, au temple même de Thémis.

Conduisez-y-moi, messieurs : voilà mes mains, couvrez-

es de chaînes ; le crime seul rougit
le les porter, la vertu
nalheureusement en gémit, et ne s'en
ffraie pas.

- En vérité, je n'aurais pas cru, dit la
Dubois, que mon idée eût un tel
succès ; mais comme cette créature
ne récompense de mes bontés pour
elle par d'insidieuses inculpations,
'offre de retourner avec elle, s'il le
'aut.

- Cette démarche est parfaitement
nutile, madame la baronne, dit
'exempt, nos recherches n'ont que
ette fille pour objet : ses aveux, la
narque dont elle est flétrie, tout la
condamne ; nous n'avons besoin que
l'elle, et nous vous demandons mille

excuses de vous avoir dérangée si long-temps.

Je fus aussitôt enchaînée, jetée en groupe derrière un de ces cavaliers, et le duc de Dubois partit en achevant de m'insulter par le don de quelques écus laissés par commisération à mes gardes pour aider à ma situation dans ce triste séjour que j'allais habiter en attendant mon logement.

O vertu ! m'écriai-je, quand je me vis dans cette affreuse humiliation, pouvais-tu recevoir un plus sensible outrage ! Était-il possible que le crime osât t'affronter et te vaincre avec autant d'insolence et d'impunité !

Nous fûmes bientôt à Lyon ; on me précipita dès en arrivant dans le cachot des criminels, et j'y fus incrouée comme incendiaire, fille de mauvaise vie, meurtrière d'enfant et voleuse.

Il y avait eu sept personnes de brûlées dans l'auberge ; j'avais pensé l'être moi-même ; j'avais voulu sauver un enfant ; j'allais périr, mais celle qui était cause de cette horreur échappait à la vigilance des lois, à la justice du Ciel : elle triomphait, elle retournait à de nouveaux crimes, tandis qu'innocente et malheureuse, je n'avais pour perspective que le déshonneur, que la flétrissure et la mort.

Accoutumée depuis si longtemps à la calomnie, à l'injustice et au malheur, habituée depuis mon enfance à ne me livrer à un sentiment de vertu qu'assurée d'y trouver des épines, ma douleur fut plus stupide que déchirante, et je pleurai moins que je ne l'aurais cru. Cependant, comme il est naturel à la créature souffrante de chercher tous les moyens possibles de se tirer de l'abîme où son infortune s'est plongée, le père Antonin me vint à l'esprit ; quelque médiocre secours que j'en espérasse, je ne me refusais point à l'envie de le voir : je le demandai, il parut. On ne lui avait pas dit par quelle personne il était désiré ; il affecta de ne pas me

reconnaître ; alors je dis au concierge qu'il était effectivement possible qu'il ne se ressouvint pas de moi, l'ayant dirigé ma conscience que fortune, mais qu'à ce titre je demandais un entretien secret avec lui. On y consentit de part et d'autre. Dès que je fus seule avec ce religieux, je me précipitai à ses genoux, je les arrosai de mes larmes, en le conjurant de me sauver de la cruelle position où j'étais ; je lui prouvai mon innocence ; je ne lui cachai pas que les mauvais propos qu'il m'avait tenus quelques jours auparavant avaient indisposé contre moi la personne à laquelle j'étais recommandée, et qui se trouvait

naintenant mon accusatrice. Le noine m'écouta très attentivement.

- Thérèse, me dit-il ensuite, ne t'emporte pas à ton ordinaire, sitôt qu'on enfreint tes maudits préjugés ; tu vois où ils t'ont conduite, et tu veux facilement te convaincre à présent qu'il vaut cent fois mieux être folle et heureuse que sage et dans l'infortune ; ton affaire est aussi mauvaise qu'elle peut l'être, chère fille, il est inutile de te le déguiser : le comte de Dubois dont tu me parles, ayant le plus grand intérêt à ta perte, y travaillera sûrement sous main ; le duc de Bertrand poursuivra ; toutes les apparences sont contre toi, et il ne faut que des apparences aujourd'hui

pour faire condamner à la mort. Tu es donc une fille perdue, cela est clair. Un seul moyen peut te sauver ; je suis bien avec l'intendant, il peut beaucoup sur les juges de cette ville ; je vais lui dire que tu es ma nièce, et je réclamerai à ce titre : il anéantira toute la procédure ; je demanderai à te renvoyer dans ma famille ; je te ferai enlever, mais ce sera pour t'enfermer dans notre couvent d'où tu ne sortiras de ta vie... et là, je ne te le cache pas, Thérèse, esclave asservie à mes caprices, tu les assouviras tous sans réflexion ; tu te livreras de même à ceux de mes confrères : tu seras, en un mot, à moi comme la plus soumise des victimes... Tu

n'entends : la besogne est rude ; tu ais quelles sont les passions des libertins de notre espèce : détermine-oi donc, et ne fais pas attendre ta épouse.

- Allez, mon père, répondis-je avec horreur, allez, vous êtes un monstre l'oser abuser aussi cruellement de ma situation pour me placer entre la mort et l'infamie ; je saurai mourir s'il le faut, mais ce sera du moins sans remords.

- A votre volonté ! me dit ce cruel homme en se retirant ; je n'ai jamais pu forcer les gens pour les rendre heureux... La vertu vous a si bien réussi jusqu'à présent, Thérèse, que vous avez raison d'encenser ses

utels... Adieu : ne vous avisez pas surtout de me redemander davantage.

Il sortait ; un mouvement plus fort que moi me entraîna à ses genoux.

- Tigre, m'écriai-je en larmes, ouvre ton cœur de roc à mes affreux revers, et ne m'impose pas pour les finir des conditions plus affreuses pour moi que la mort...

La violence de mes mouvements avait fait disparaître les voiles qui couvraient mon sein ; il était nu, mes cheveux y flottaient en désordre, il était inondé de mes larmes ; j'inspire les désirs à ce malhonnête homme... les désirs qu'il veut satisfaire à l'instant ; il ose me montrer à quel point mon état les irrite ; il ose

concevoir des plaisirs au milieu des chaînes qui m'entourent, sous le glaive qui m'attend pour me frapper... J'étais à genoux... il me renverse, il se précipite avec moi sur la malheureuse paille qui me sort de la tête ; je veux crier, il enfonce de rage un mouchoir dans ma boucle ; il attache mes bras : maître de moi, l'infâme m'examine partout... tout se lève devant la proie de ses regards, de ses attouchements et de ses perfides caresses ; il assouvit enfin ses désirs.

- Écoutez, me dit-il en me détachant et se rajustant lui-même, vous ne voulez pas que je vous sois utile, à la bonne heure ! je vous laisse ; je ne vous servirai ni ne vous nuirai, mais

si vous vous avisez de dire un seul mot de ce qui vient de se passer, en vous chargeant des crimes les plus énormes, je vous ôte à l'instant tout moyen de pouvoir vous défendre : réfléchissez bien avant que de parler. On me croit maître de votre confession... vous m'entendez : il vous est permis de tout révéler quand il s'agit d'un criminel ; saisissez donc bien l'esprit de ce que je vais dire au concierge, ou j'achève à l'instant de vous écraser.

Il frappe, le geôlier paraît :

- Monsieur, lui dit ce traître, cette bonne fille se trompe, elle a voulu parler d'un père Antonin qui est à Bordeaux ; je ne la connais

ullement, je ne l'ai même jamais
vue : elle m'a prié d'entendre sa
confession, je l'ai fait, je vous salue
l'un et l'autre, et je serai toujours prêt
à me représenter quand on jugera
mon ministère important.

Antonin sort en disant ces mots, et
ne laisse aussi confondue de sa
fourberie que révoltée de son
insolence et de son libertinage.

Quoi qu'il en fût, mon état était trop
horrible pour ne pas faire usage de
tout ; je me ressouvins de
M. de Saint-Florent. Il m'était
impossible de croire que cet homme
pût me mésestimer par rapport à la
conduite que j'avais observée avec
lui ; je lui avais rendu autrefois un

ervice assez important, il m'avait traitée d'une manière assez cruelle pour imaginer qu'il ne refuserait pas de réparer ses torts envers moi dans une circonstance aussi essentielle, et de reconnaître, en ce qu'il pourrait, au moins ce que j'avais fait de si honnête pour lui ; le feu des passions pouvait l'avoir aveuglé aux deux époques où je l'avais connu, mais dans ce cas-ci, nul sentiment ne levait, selon moi, l'empêcher de me recourir... Me renouvellerait-il ses dernières propositions ? mettrait-il les recours que j'allais exiger de lui au prix des affreux services qu'il n'avait expliqués ? eh bien ! j'accepterais, et une fois libre, je

rouverais bien le moyen de me
oustraire au genre de vie abominable
auquel il aurait eu la bassesse de
n'engager. Pleine de ces réflexions,
je lui écris, je lui peins mes malheurs,
je le supplie de venir me voir ; mais
je n'avais pas assez réfléchi sur l'âme
de cet homme, quand j'avais
supposé la bienfaisance capable
d'y pénétrer ; je ne m'étais pas assez
convenue de ses maximes horribles,
ou, ma malheureuse faiblesse
n'engageant toujours à juger les
autres d'après mon cœur, j'avais mal
à propos supposé que cet homme
devait se conduire avec moi comme
je l'eusse certainement fait avec lui.

Il arrive ; et comme j'avais demandé de le voir seul, on le laisse en liberté dans ma chambre. Il m'avait été facile de voir, aux marques de respect qu'on lui avait prodiguées, quelle était sa prépondérance dans Lyon.

- Quoi ! c'est vous ? me dit-il en jetant sur moi des yeux de mépris, je n'étais trompé sur la lettre ; je la croyais d'une femme plus honnête que vous, et que j'aurais servie de tout mon cœur ; mais que voulez-vous que je fasse pour une imbécile de votre espèce ? Comment, vous êtes coupable de cent crimes tous plus affreux les uns que les autres, et quand on vous propose un moyen de gagner honnêtement votre vie, vous

vous y refusez opiniâtrement ? On ne porta jamais la bêtise plus loin.

- Oh ! monsieur, m'écriai-je, je ne suis point coupable.

- Que faut-il donc faire pour l'être ? Je compris aigrement cet homme dur. La première fois de ma vie que je vous vois, c'est au milieu d'une troupe de voleurs qui veulent m'assassiner ; maintenant, c'est dans les prisons de cette ville, accusée de trois ou quatre nouveaux crimes, et portant, dit-on, sur vos épaules la marque assurée des anciens. Si vous appelez cela être honnête, apprenez-moi donc ce qu'il faut pour ne l'être pas ?

- Juste ciel, monsieur, répondis-je, pouvez-vous me reprocher l'époque

le ma vie où je vous ai connu, et ne serait-ce pas bien plutôt à moi de vous en faire rougir ? J'étais de force, vous le savez, monsieur, parmi les bandits qui vous arrêterent ; ils voulaient vous arracher la vie, je vous ai sauvé, en facilitant votre évasion, en nous échappant tous les deux ; que faites-vous, homme cruel, pour me rendre grâces de ce service ? est-il possible que vous puissiez vous le rappeler sans horreur ? Vous voulûtes m'assassiner moi-même ; vous m'étourdîtes par des coups affreux, et profitant de l'état où vous m'aviez mis, vous m'arrachâtes ce que j'avais de plus cher ; par un affinement de cruauté sans exemple,

vous me dérobatés le peu d'argent que je possédais, comme si vous eussiez désiré que l'humiliation et la misère vinssent achever d'écraser votre victime ! Vous avez bien réussi, comme barbare ; assurément vos succès sont entiers ; c'est vous qui n'avez plongée dans le malheur, c'est vous qui avez entrouvert l'abîme où je n'ai cessé de tomber depuis ce malheureux instant. J'oublie tout néanmoins, monsieur, moi, tout s'efface de ma mémoire, je vous demande même pardon d'oser vous en faire des reproches, mais pourriez-vous vous dissimuler qu'il ne soit dû quelques lédommagements, quelque

eonnaissance de votre part ? Ah !
 laignez n'y pas fermer votre cœur
 quand le voile de la mort s'étend sur
 ces tristes jours ; ce n'est pas elle
 que je crains, c'est l'ignominie ;
 sauvez-moi de l'horreur de mourir
 comme une criminelle : tout ce que
 j'exige de vous se borne à cette seule
 grâce, ne me la refusez pas, et le ciel
 et mon cœur vous en récompenseront
 un jour.

J'étais en larmes, j'étais à genoux
 devant cet homme féroce, et loin de
 craindre sur sa figure l'effet que je devais
 attendre des secousses dont je me
 flattais d'ébranler son âme, je n'y
 distinguais qu'une altération de
 muscles causée par cette sorte de

uxure dont le germe est la cruauté. Saint-Florent était assis devant moi ; ses yeux noirs et méchants me considéraient d'une manière affreuse, et je voyais sa main faire sur lui-même des attouchements qui prouvaient qu'il s'en fallait bien que l'état où je le mettais fût de la pitié ; il se déguisa néanmoins, et se levant : - Écoutez, me dit-il, toute votre procédure est ici dans les mains de M. de Cardoville ; je n'ai pas besoin de vous dire la place qu'il occupe ; qu'il vous suffise de savoir que de lui seul dépend votre sort. Il est mon ami intime depuis l'enfance, je vais lui parler ; s'il consent à quelques arrangements, on viendra vous

prendre à l'entrée de la nuit, afin qu'il vous voie ou chez lui ou chez moi ; dans le secret d'une pareille interrogation, il lui sera bien plus facile de tourner tout en votre faveur qu'il ne le pourrait faire ici. Si cette grâce s'obtient, justifiez-vous quand vous le verrez, prouvez-lui votre innocence d'une manière qui le persuade ; c'est tout ce que je puis pour vous. Adieu, Thérèse, tenez-vous prête à tout événement, et surtout ne me faites pas faire de fausses démarches.

Saint-Florent sortit. Rien n'égalait ma perplexité ; il y avait si peu d'accord entre les propos de cet homme, le caractère que je lui connaissais, et sa

conduite actuelle, que je craignis encore quelque piège ; mais daignez ne juger, madame ; m'appartenait-il le balancer dans la cruelle position où j'étais ? et ne devais-je pas saisir avec empressement tout ce qui avait l'apparence du secours ? Je me déterminai donc à suivre ceux qui viendraient me prendre : faudrait-il ne prostituer, je me défendrais de non mieux ; est-ce à la mort qu'on ne conduirait ? à la bonne heure ! elle ne serait pas du moins ignominieuse, et je serais débarrassée de tous mes maux. Neuf heures sonnent, le geôlier paraît ; je tremble. - Suivez-moi, me dit ce cerbère ; c'est de la part de MM. de Saint-

Florent et de Cardoville ; songez à profiter, comme il convient, de la faveur que le ciel vous offre ; nous en avons beaucoup ici qui désireraient une telle grâce et qui ne l'obtiendront jamais.

Parée du mieux qu'il m'est possible, je suis le concierge qui me remet entre les mains de deux grands drôles dont le farouche aspect redouble ma frayeur ; ils ne me disent mot : le diacre avance, et nous descendons dans un vaste hôtel que je reconnais bientôt pour être celui de Saint-Florent. La solitude dans laquelle tout n'y paraît ne sert qu'à redoubler ma crainte. Cependant mes conducteurs ne prennent par le bras, et nous

nontons au quatrième, dans de petits appartements qui me semblèrent aussi lécorés que mystérieux. A mesure que nous avancions, toutes les portes se fermaient sur nous, et nous parvînmes ainsi dans un salon où je n'aperçus aucune fenêtre : là se trouvaient Saint-Florent et l'homme qu'on me dit être M. de Cardoville, le qui dépendait mon affaire ; ce personnage gros et replet, d'une figure sombre et farouche, pouvait avoir environ cinquante ans ; quoiqu'il fût en déshabillé, il était facile de voir que c'était un robin. Un grand air de sévérité paraissait épandu sur tout son ensemble ; il n'en imposa. Cruelle injustice de la

providence, il est donc possible que le crime effraie la vertu ! Les deux hommes qui m'avaient amenée, et que je distinguais mieux à la lueur des bougies dont cette pièce était éclairée, n'avaient pas plus de vingt-cinq à trente ans. Le premier, qu'on appelait La Rose, était un beau brun, vaillant comme Hercule : il me parut l'aîné ; le cadet avait des traits plus efféminés, les plus beaux cheveux châtain et de très grands yeux noirs ; il avait au moins cinq pieds six pouces, fait à peindre, et la plus belle peau du monde : on le nommait Julien. Pour Saint-Florent, vous le connaissez : autant de rudesse dans

es traits que dans le caractère, et cependant quelques beautés.

- Tout est-il fermé ? dit Saint-Florent à Julien.

- Oui, monsieur, répondit le jeune homme : vos gens sont en débauche par vos ordres, et le portier, qui veille seul, aura soin de n'ouvrir à qui que ce soit.

Le peu de mots m'éclaira, je frémis ; mais qu'eussé-je fait avec quatre hommes devant moi ?

- Asseyez-vous là, mes amis, dit Cardoville en baisant ces deux jeunes gens, nous vous emploierons au besoin.

- Thérèse, dit alors Saint-Florent en ne montrant Cardoville, voilà votre

uge, voilà l'homme dont vous dépendez ; nous avons raisonné de votre affaire ; mais il me semble que vos crimes sont d'une nature à ce que l'accordement soit bien difficile.

- Elle a quarante-deux témoins contre elle, dit Cardoville assis sur les genoux de Julien, le baisant sur la bouche, et permettant à ses doigts sur le jeune homme les attouchements les plus immodestes ; nous n'avons condamné personne à mort depuis longtemps dont les crimes soient mieux constatés !

- Moi, des crimes constatés ?

- Constatés ou non, dit Cardoville en se levant et venant effrontément me parler sous le nez, tu seras brûlée,

....., si par une entière résignation, par une obéissance aveugle, tu ne te prêtes à l'instant à tout ce que nous allons exiger de toi.

- Encore des horreurs, m'écriai-je ; oh quoi ! ce ne sera donc qu'en succédant à des infamies que l'innocence pourra triompher des pièges que lui tendent les méchants !

- Cela est dans l'ordre, reprit Saint-Florent ; il faut que le plus faible cède aux désirs du plus fort, ou qu'il soit victime de sa méchanceté : c'est votre histoire. Thérèse, obéissez donc.

Et en même temps ce libertin étroussa lestement mes jupes. Je me reculai, je le repoussai avec horreur, mais étant tombée par mon

nouvement dans les bras de Cardoville, celui-ci, s'emparant de mes mains, m'exposa dès lors sans défense aux attentats de son confrère... On coupa les rubans de mes jupes, on déchira mon corset, mon mouchoir de cou, ma chemise, et dans l'instant je me trouvai sous les yeux de ces monstres aussi nue qu'en arrivant au monde.

- De la résistance ? disaient-ils l'un et l'autre en procédant à me dépouiller... de la résistance ?... cette catin imagine pouvoir nous résister ?...

Et pas un vêtement ne s'arrachait qu'il ne fût suivi de quelques coups.

Dès que je fus dans l'état qu'ils voulaient, assis tous deux sur des hauteurs cintrés, et qui s'accrochant l'un à l'autre resserraient, au milieu de leur espace vide, le malheureux individu qu'on y plaçait, ils n'examinèrent à loisir : pendant que l'un observait le devant, l'autre considérait le derrière ; puis ils échangeaient, et rechangeaient encore. Je fus ainsi lorgnée, maniée, baisée plus d'une demi-heure, sans qu'aucun épisode lubrique fût négligé dans cet examen, et je crus voir qu'en ce qui s'agissait de préliminaires, tous deux avaient à peu près les mêmes fantaisies.

- Eh bien ! dit Saint-Florent à son ami, ne t'avais-je pas dit qu'elle avait un beau cul !

- Oui, parbleu ! son derrière est sublime, dit le robin qui le baisait pour lors : j'ai fort peu vu de reins noulés comme ceux-là ; c'est que c'est dur, c'est que c'est frais !... comment cela s'arrange-t-il avec une vie si débordée ?

- Mais c'est qu'elle ne s'est jamais ivrée d'elle-même ; je te l'ai dit, rien de plus plaisant comme les aventures de cette fille ! On ne l'a jamais eue qu'en la violant (et alors il enfonce ses cinq doigts réunis dans le péristyle du temple de l'Amour), mais on l'a eue... malheureusement,

car c'est beaucoup trop large pour moi : accoutumé à des prémices, je ne pourrais jamais m'arranger de cela.

Puis, me retournant, il fit la même cérémonie à mon derrière, auquel il trouva le même inconvénient.

- Eh bien ! dit Cardoville, tu sais le secret.

- Aussi m'en servirai-je, répondit Saint-Florent, et toi qui n'as pas besoin de cette même ressource, toi qui te contentes d'une activité factice qui, quelque douloureuse qu'elle soit pour une femme, perfectionne pourtant aussi bien la jouissance, tu me l'auras qu'après moi, j'espère.

- Cela est juste, dit Cardoville, je n'occuperai, en t'observant, de ces

préludes si doux à ma volupté, ; je serai la fille avec Julien et La Rose, pendant que tu masculiniseras Thérèse, et l'un vaut bien l'autre, je pense.

- Mille fois mieux sans doute ; je suis si dégoûté des femmes !...
 'imagines-tu qu'il me fût possible de voir de ces catins-là sans les épisodes qui nous aiguillonnent si bien l'un et l'autre ?

A ces mots, ces impudiques m'ayant fait voir que leur état exigeait des plaisirs plus solides, ils se levèrent et ne firent placer debout sur un large fauteuil, les coudes appuyés sur le dos de ce siège, les genoux sur les bras, et tout le train de derrière

absolument penché vers eux. A peine
us-je placée qu'ils quittèrent leur
culotte, retroussèrent leur chemise, et
se trouvèrent ainsi, à la chaussure
près, parfaitement nus de la ceinture
en bas ; ils se montrèrent en cet état à
mes yeux, passèrent et repassèrent
plusieurs fois devant moi en affectant
de me faire voir leur cul, m'assurant
que c'était bien autre chose que ce
que je pouvais leur offrir. Tous deux
étaient effectivement formés comme
les femmes dans cette partie :
Cardoville surtout en offrait la
blancheur et la coupe, l'élégance et le
rotelé ; ils se polluèrent un instant
levant moi, mais sans émission.

Rien que de très ordinaire dans Cardoville ; pour Saint-Florent, c'était un monstre ; je frémis quand je pensai que tel était le dard qui n'avait immolée. Oh ! juste ciel ! comment un homme de cette taille avait-il besoin de prémices ? Pouvait-il être autre chose que la férocité qui dirigeât de telles fantaisies ? Mais quelles nouvelles armes allaient, hélas ! se présenter à moi ! Julien et la Rose, qu'échauffait tout cela sans doute, également débarrassés de leur culotte, s'avancent la pique à la main... Oh ! madame, jamais rien de pareil n'avait encore souillé ma vue, et quelles que soient mes descriptions intérieures, ceci surpassait tout ce

que j'ai pu peindre, comme l'aigle impérieux l'emporte sur la colombe. Nos deux débauchés s'emparèrent bientôt de ces dards menaçants ; ils les caressent, ils les polluent, ils les approchent de leur bouche, et le combat bientôt devient plus sérieux. Saint-Florent se penche sur le fauteuil où je suis, en telle sorte que mes lèvres écartées se trouvent positivement à la hauteur de sa bouche ; il les baise, sa langue s'introduit en l'un et l'autre temple. Cardoville jouit de lui, s'offrant lui-même aux plaisirs de La Rose dont l'affreux membre s'engloutit aussitôt dans le réduit qu'on lui présente, et Julien, placé sous Saint-Florent,

'excite de sa bouche en saisissant ses
anches, et les modulant aux
ecousses de Cardoville qui, traitant
on ami de Turc à Maure, ne le quitte
as que l'encens n'ait humecté le
anctuaire. Rien n'égalait les
ransports de Cardoville quand cette
rise s'emparait de ses sens :
'abandonnant avec mollesse à celui
ui lui sert d'époux, mais pressant
vec force l'individu dont il fait sa
emme, cet insigne libertin, avec des
âlements semblables à ceux d'un
omme qui expire, prononçait alors
les blasphèmes affreux. Pour Saint-
llorent, il se content, et le tableau se
lérangea sans qu'il eût encore mis du
ien.

- En vérité, dit Cardoville à son ami, tu me donnes toujours autant de plaisir que lorsque tu n'avais que quinze ans... Il est vrai, continua-t-il en se retournant et baisant La Rose, que ce beau garçon sait bien n'exciter... Ne m'as-tu pas trouvé bien large aujourd'hui, cher ange ?... Je croirais-tu, Saint-Florent, c'est la trente-sixième fois que je le suis du jour... il fallait bien que cela partît. A moi, cher ami, continua cet homme abominable en se plaçant dans la bouche de Julien, le nez collé dans son derrière et le sien offert à Saint-Florent, à toi pour la trente-septième. Saint-Florent jouit de Cardoville, La Rose jouit de Saint-Florent, et celui-

si, au bout d'une courte carrière, brûle avec son ami le même encens qu'il en avait reçu. Si l'extase de saint-Florent était plus concentrée, elle n'en était pas moins vive, moins bruyante, moins criminelle que celle de Cardoville ; l'un prononçait en hurlant tout ce qui lui venait à la bouche, l'autre contenait ses transports sans qu'ils en fussent moins actifs ; il choisissait ses paroles, mais elles n'en étaient que plus sales et plus impures encore : l'égarement et la rage, en un mot, paraissaient être les caractères du délire de l'un ; la méchanceté, la férocité se trouvaient peints dans l'autre.

- Allons, Thérèse, ranime-nous, dit Cardoville ; tu vois ces flambeaux éteints, il faut les rallumer de nouveau.

Pendant que Julien allait jouir de Cardoville, et La Rose de Saint-florent, les deux libertins, penchés sur moi, devaient alternativement placer dans ma bouche leurs dards émoussés ; lorsque j'en pompais un, il fallait de mes mains secouer et polluer l'autre, puis d'une liqueur spiritueuse que l'on m'avait donnée je devais humecter et le membre même et toutes les parties adjacentes ; mais je ne devais pas seulement m'en tenir à sucer, il fallait que ma langue tournât autour des

êtes, et que mes dents les nordillassent en même temps que mes lèvres les pressaient. Cependant nos deux patients étaient vigoureusement secoués ; Julien et La Rose changeaient, afin de multiplier les sensations produites par la fréquence des entrées et des sorties. Quand deux ou trois hommages eurent enfin coulé dans ces temples impurs, je m'aperçus de quelque consistance : Cardoville, quoique le plus âgé, fut le premier qui m'annonça ; une claque de toute la force de sa main sur l'un de mes épaules en fut la récompense. Saint-Florent suivit de près ; une de mes oreilles presque arrachée fut le prix

le mes peines. On se remit, et peu après on m'avertit de me préparer à être traitée comme je le méritais. Au fait de l'affreux langage de ces libertins, je vis bien que les vexations allaient fondre sur moi. Les implorer dans l'état où ils venaient de se mettre l'un et l'autre n'aurait servi qu'à les enflammer davantage : ils me placèrent donc, nue comme je l'étais, au milieu d'un cercle qu'ils formèrent en s'asseyant tous quatre autour de moi. J'étais obligée de passer tour à tour devant chacun d'eux et de recevoir de lui la pénitence qu'il lui plaisait de m'ordonner ; les jeunes ne furent pas plus compatissants que les vieux, mais Cardoville surtout se

listingua par des raffinements de
 aquineries dont Saint-Florent, tout
 cruel qu'il était, n'approcha qu'avec
 peine.

Un peu de repos succéda à ces
 cruelles orgies ; on me laissa respirer
 quelques instants ; j'étais moulu,
 mais ce qui me surprit, ils guérèrent
 mes plaies en moins de temps qu'ils
 n'en avaient mis à les faire ; il n'en
 demeura pas la plus légère trace. Les
 lubricités se reprirent.

Il y avait des instants où tous ces
 corps semblaient n'en faire qu'un, et
 où Saint-Florent, amant et maîtresse,
 recevait avec profusion ce que
 l'impuissant Cardoville ne prêtait
 qu'avec économie ; le moment

l'après, n'agissant plus, mais se
brûtant de toutes les manières, et sa
bouche et son cul servaient d'autels à
l'affreux hommages. Cardoville ne
peut tenir à tant de tableaux libertins.
Voyant son ami déjà tout en l'air, il
vient s'offrir à sa luxure : Saint-
Florent en jouit ; j'aiguise les flèches,
et les présente aux lieux où elles
doivent s'enfoncer, et mes fesses
exposées servent de perspective à la
lubricité des uns, de plastron à la
cruauté des autres : enfin nos deux
libertins, devenus plus sages par la
douleur qu'ils ont à réparer, sortent de
là sans aucune perte, et dans un état
propres à m'effrayer plus que jamais.

- Allons, La Rose, dit Saint-Florent, prends cette gueuse et rétrécis-la-moi. Je n'entendais pas cette expression : une cruelle expérience m'en découvrit bientôt le sens. La Rose me saisit, il me place les reins sur une sellette qui n'a pas un pied de diamètre ; là, sans autre point d'appui, mes jambes tombent d'un côté, ma tête et mes bras de l'autre ; on fixe mes quatre membres à terre dans le plus grand écart possible ; le bourreau qui va rétrécir les voies s'arme d'une longue aiguille au bout de laquelle est un fil ciré, et sans s'inquiéter ni du sang qu'il va épandre, ni des douleurs qu'il va m'occasionner, le monstre, en face

les deux amis que ce spectacle
 amuse, ferme, au moyen d'une
 couture, l'entrée du temple de
 l'Amour ; il me retourne dès qu'il a
 fini, mon ventre porte sur la sellette ;
 mes membres pendent, on les fixe de
 même, et l'autel indécent de Sodome
 est barricadé de la même manière : je
 ne vous parle point de mes douleurs,
 madame, vous devez vous les
 peindre ; je fus prête à m'en évanouir.
 - Voilà comme il me les faut, dit
 saint-Florent, quand on m'eut
 replacée sur les reins et qu'il vit bien
 à sa portée la forteresse qu'il voulait
 envahir. Accoutumé à ne cueillir que
 les prémices, comment sans cette

cerémonie pourrais-je recevoir
quelques plaisirs de cette créature ?
Saint-Florent était dans la plus
violente érection, on l'étrillait pour la
obtenir ; il s'avance, la pique à la
nain ; sous ses regards, pour l'exciter
encore, Julien jouit de Cardoville ;
Saint-Florent m'attaque : enflammé
par les résistances qu'il trouve, il
pousse avec une incroyable vigueur,
ses fils se rompent, les tourments de
l'enfer n'égalent pas les miens ; plus
ses douleurs sont vives, plus
paraissent piquants les plaisirs de
son persécuteur. Tout cède enfin à
ses efforts, je suis déchirée, le dard
étincelant a touché le fond, mais
Saint-Florent, qui veut ménager ses

forces, ne fait que l'atteindre ; on me
 etourne, mêmes obstacles ; le cruel
 es observe en se pollutant, et ses
 nains féroces molestent les environs
 our être mieux en état d'attaquer la
 place. Il s'y présente, la petitesse
 naturelle du local rend les attaques
 rien plus vives, mon redoutable
 vainqueur a bientôt brisé tous les
 reins ; je suis en sang ; mais
 qu'importe au triomphateur ? Deux
 vigoureux coups de reins le placent
 au sanctuaire, et le scélérat y
 consomme un sacrifice affreux dont
 je n'aurais pas supporté un instant de
 plus les douleurs.

- A moi ! dit Cardoville, en me
 faisant détacher, je ne la coudrai pas,

a chère fille, mais je vais la placer sur un lit de camp qui lui rendra toute la chaleur, toute l'élasticité que son empérament ou sa vertu nous refuse. La Rose sort aussitôt d'une grande armoire une croix diagonale d'un bois très épineux. C'est là-dessus que cet insigne débauché veut qu'on me place ; mais par quel épisode va-t-il améliorer sa cruelle jouissance ? Avant de m'attacher, Cardoville fait pénétrer lui-même dans mon derrière une boule argentée de la grosseur d'un œuf ; il l'y enfonce à force de marmade ; elle disparaît. A peine est-elle dans mon corps, que je la sens gonfler, et devenir brûlante ; sans écouter mes plaintes, je suis

fortement garrottée sur ce chevalet rigide. Cardoville pénètre en se collant contre moi ; il presse mon dos, mes reins et mes fesses sur les pointes qui les supportent. Julien se place également dans lui. Obligée seule à supporter le poids de ces deux corps, et n'ayant l'autre appui que ces maudits nœuds qui me disloquent, vous vous peignez facilement mes douleurs ; plus je repousse ceux qui me pressent, plus ils me rejettent sur les inégalités qui ne lacèrent. Pendant ce temps, la terrible boule, remontée jusqu'à mes entrailles, les crispe, les brûle et les léchire ; je jette les hauts cris : il n'est point d'expressions dans le monde qui puissent peindre ce que

'éprouve. Cependant mon bourreau ouit ; sa bouche, imprimée sur la nienne, semble respirer ma douleur pour en accroître ses plaisirs : on ne se représente point son ivresse, mais à l'exemple de son ami, sentant ses forces prêtes à se perdre, il veut avoir tout goûté avant qu'elles ne s'abandonnent. On me retourne, la boucle que l'on m'avait fait rendre va produire au vagin le même incendie qu'elle alluma dans les lieux qu'elle quitte ; elle descend, elle brûle jusqu'au fond de la matrice : on ne s'en attache pas moins sur le ventre à la perfide croix, et des parties bien plus délicates vont se molester sur les nœuds qui les reçoivent. Cardoville

énètre au sentier défendu ; il le verfore pendant qu'on jouit également de lui. Le délire s'empare enfin de mon persécuteur, ses cris affreux annoncent le complément de son crime ; je suis inondée, l'on me l'étache.

- Allons, mes amis, dit Cardoville aux deux jeunes gens, emparez-vous de cette catin, et jouissez-en à votre caprice ; elle est à vous, nous vous l'abandonnons.

Les deux libertins me saisissent. Pendant que l'un jouit du devant, l'autre s'enfonce dans le derrière ; ils changent et rechangent encore ; je suis plus déchirée de leur prodigieuse grosseur que je ne l'ai été du

risement des artificieuses barricades
le Saint-Florent ; et lui et Cardoville
s'amuse de ces jeunes gens pendant
qu'ils s'occupent de moi. Saint-
Florent sodomise La Rose qui me
raite de la même manière, et
Cardoville en fait autant à Julien qui
s'excite chez moi dans un lieu plus
lécent. Je suis le centre de ces
abominables orgies, j'en suis le point
fixe et le ressort ; déjà quatre fois
chacun, La Rose et Julien ont rendu
leur culte à mes autels, tandis que
Cardoville et Saint-Florent, moins
vigoureux ou plus énervés, se
contentent d'un sacrifice à ceux de
mes amants. C'est le dernier, il était
temps, j'étais prête à m'évanouir :

- Mon camarade vous a fait bien du mal, Thérèse, me dit Julien, et moi je vais tout réparer.

Muni d'un flacon d'essence, il m'en frotte à plusieurs reprises. Les traces des atrocités de mes bourreaux s'évanouissent, mais rien n'apaise mes douleurs ; je n'en éprouvai jamais d'aussi vives.

- Avec l'art que nous avons pour faire disparaître les vestiges de nos cruautés, celles qui voudraient se plaindre de nous n'auraient pas beaucoup, n'est-ce pas, Thérèse ? me dit Cardoville. Quelles preuves offriraient-elles de leurs accusations ?

- Oh ! dit Saint-Florent, la charmante Thérèse n'est pas dans le cas des

plaintes ; à la veille d'être elle-même immolée, ce soit des prières que nous levons attendre d'elle, et non pas des accusations.

- Qu'elle n'entreprenne ni l'une ni l'autre, répliqua Cardoville ; elle nous enculperait sans être entendue : la considération, la prépondérance que nous avons dans cette ville ne permettraient pas qu'on prît garde à ses plaintes qui reviendraient toujours à nous, et dont nous serions en tout temps les maîtres. Son supplice n'en serait que plus cruel et plus long. Thérèse doit sentir que nous nous sommes amusés de son individu par la raison naturelle et simple qui engage la force à abuser

le la faiblesse ; elle doit sentir qu'elle ne peut échapper à son jugement ; qu'il doit être subi ; qu'elle le subira ; que ce serait en vain qu'elle livulguerait sa sortie de prison cette nuit : on ne la croirait pas ; le geôlier, tout à nous, la démentirait aussitôt. Il faut donc que cette belle et douce fille, si pénétrée de la grandeur de la Providence, lui offre en paix tout ce qu'elle vient de souffrir et tout ce qui l'attend encore ; ce seront comme autant d'expiations aux crimes affreux qui la livrent aux lois. Reprenez vos habits, Thérèse, il n'est pas encore jour, les deux hommes qui vous ont amenée vont vous reconduire dans votre prison.

Je voulais dire un mot, je voulais me prosterner aux genoux de ces ogres, ou pour les adoucir, ou pour leur demander la mort. Mais on m'entraîne et l'on me jette dans un fiacre où mes deux conducteurs s'enferment avec moi ; à peine y furent-ils que d'infâmes désirs les enflamment encore.

- Tiens-la-moi, dit Julien à La Rose, il faut que je la sodomise ; je n'ai jamais vu de derrière où je fusse plus voluptueusement comprimé ; je te rendrai le même service.

Le projet s'exécute, j'ai beau vouloir me défendre, Julien triomphe, et ce n'est pas sans d'affreuses douleurs que je subis cette nouvelle attaque : la

grosseur excessive de l'assaillant, le l'échirement de ces parties, les feux dont cette maudite boule a dévoré mes intestins, tout contribue à me faire éprouver des tourments renouvelés par La Rose dès que son camarade a fini. Avant que d'arriver, je fus donc encore une fois victime du libertinage criminel de ces indignes valets. Nous entrâmes enfin. Le geôlier nous reçut ; il était seul, il faisait encore nuit, personne ne me permit d'entrer.

- Couchez-vous, me dit-il, Thérèse, en me remettant dans ma chambre, et si jamais vous vouliez dire à qui que ce fût que vous êtes sortie cette nuit de la prison, souvenez-vous que je vous

lémentirais, et que cette inutile accusation ne vous tirerait pas l'affaire...

Et je regretterais de quitter ce monde ! me dis-je dès que je fus seule. Je craindrais d'abandonner un univers composé de tels monstres ! Ah ! que la main de Dieu m'en arrache dès l'instant même, de telle manière que bon lui semblera : je ne m'en plaindrai plus ; la seule consolation qui puisse rester au malheureux né parmi tant de bêtes féroces est l'espoir de les quitter bientôt.

Le lendemain, je n'entendis parler de rien, et résolue de m'abandonner à la providence, je végétais sans vouloir

prendre aucune nourriture. Le jour
l'ensuite, Cardoville vint
n'interroger ; je ne pus m'empêcher
le frémir en voyant avec quel sang-
roid ce coquin venait exercer la
ustice, lui, le plus scélérat des
ommes, lui qui, contre tous les
droits de cette justice dont il se
evêtait, venait d'abuser aussi
ruellement de mon innocence et de
non infortune. J'eus beau plaider ma
ause, l'art de ce malhonnête homme
ne composa des crimes de toutes mes
éfenses. Quand toutes les charges de
non procès furent bien établies selon
e juge inique, il eut l'impudence de
ne demander si je connaissais dans
yon un riche particulier nommé

M. de Saint-Florent ; je répondis que je le connaissais.

- Bon, dit Cardoville, il ne m'en faut pas davantage : ce M. de Saint-Florent, que vous avouez connaître, vous connaît parfaitement aussi ; il a le posé vous avoir vue dans une troupe de voleurs où vous fûtes la première à lui dérober son argent et son portefeuille. Vos camarades voulaient lui sauver la vie, vous conseillâtes de la lui ôter ; il réussit néanmoins à fuir. Ce même M. de Saint-Florent ajoute que, quelques années après, vous ayant reconnue dans Lyon, il vous avait permis de venir le saluer chez lui sur vos instances, sur votre parole d'une

excellente conduite actuelle, et que
à, pendant qu'il vous sermonnait,
pendant qu'il vous engageait à
persister dans la bonne route, vous
aviez porté l'insolence et le crime
jusqu'à choisir ces instants de sa
bienfaisance pour lui dérober une
monnaie et cent louis qu'il avait laissés
sur sa cheminée...

Et Cardoville, profitant du dépit et de
la colère où me portaient d'aussi
atroces calomnies, ordonna au
greffier d'écrire que j'avouais ces
accusations par mon silence et par les
impressions de ma figure.

Je me précipite à terre, je fais retentir
la voûte de mes cris, je frappe ma tête
contre les carreaux, à dessein d'y

rouver une mort plus prompte, et ne rencontrant pas d'expressions à ma age :

- Scélérat, m'écriai-je, je m'en apporte au Dieu juste qui me vengera de tes crimes, il démêlera l'innocence, il te fera repentir de l'indigne abus que tu fais de ton autorité !

Cardoville sonne ; il dit au geôlier de ne rentrer, attendu que, troublée par son désespoir et par mes remords, je ne suis pas en état de suivre l'interrogation ; mais qu'au surplus, elle est complète puisque j'ai avoué tous mes crimes. Et le scélérat sort en vaix ! Et la foudre ne l'écrase point !...

L'affaire alla bon train, conduite par la haine, la vengeance et la luxure ; je fus promptement condamnée et conduite à Paris pour la confirmation de ma sentence. C'est dans cette route fatale, et faite, quoique innocente, comme la dernière des criminelles, que les réflexions les plus amères et les plus douloureuses vinrent achever de déchirer mon cœur ! Sous quel astre fatal faut-il que je sois née, me disais-je, pour qu'il me soit impossible de concevoir un seul sentiment honnête qui ne me plonge aussitôt dans un océan d'infortunes ! Et comment se peut-il que cette providence éclairée dont je ne puis d'adorer la justice, en me

connaissant de mes vertus, m'offre en même temps au pinacle ceux qui n'écrasaient de leurs crimes !

Un usurier, dans mon enfance, veut m'engager à commettre un vol ; je le refuse : il s'enrichit. Je tombe dans une bande de voleurs, je m'en échappe avec un homme à qui je sauve la vie : pour ma récompense, il me viole. J'arrive chez un seigneur lébauché qui me fait dévorer par ses chiens, pour n'avoir pas voulu empoisonner sa tante. Je vais, de là, chez un chirurgien incestueux et meurtrier à qui je tâche d'épargner une action horrible : le bourreau me marque comme une criminelle ; ses forfaits se consomment sans doute : il

ait sa fortune, et je suis obligée de mendier mon pain. Je veux n'approcher des sacrements, je veux implorer avec ferveur l'Être suprême dont je reçois néanmoins tant de maux ; le tribunal auguste où j'espère que le me purifier dans l'un de nos plus saints mystères devient le théâtre sanglant de mon ignominie : le monstre qui m'abuse et qui me fouille s'élève aux plus grands honneurs de son Ordre, et je retombe dans l'abîme affreux de la misère. J'essaie de sauver une femme de la fureur de son mari : le cruel veut me faire mourir en perdant mon sang goutte à goutte. Je veux soulager un pauvre : il me vole. Je donne des secours à un

omme évanoui : l'ingrat me fait
ourner une roue comme une bête, et
ne pend pour se délecter ; les faveurs
lu sort l'environnent, et je suis prête
mourir sur un échafaud pour avoir
ravallé de force chez lui. Une
emme indigne veut me séduire pour
un nouveau forfait : je perds une
econde fois le peu de bien que je
ossède, pour sauver les trésors de sa
victime. Un homme sensible veut me
lédommager de tous mes maux par
'offre de sa main : il expire dans mes
bras avant que de le pouvoir. Je
n'expose dans un incendie pour ravir
aux flammes un enfant qui ne
n'appartient pas : la mère de cet
enfant m'accuse et m'intente un

procès criminel. Je tombe dans les
nains de ma plus mortelle ennemie,
qui veut me ramener de force chez un
homme dont la passion est de couper
les têtes : si j'évite le glaive de ce
célérat, c'est pour retomber sous
celui de Thémis. J'implore la
protection d'un homme à qui j'ai
sauvé la fortune et la vie ; j'ose
attendre de lui de la reconnaissance ;
il m'attire dans sa maison, il me
soumet à des horreurs, il y fait
rouver le juge inique de qui mon
affaire dépend ; tous deux abusent de
moi, tous deux m'outragent, tous
deux hâtent ma perte ; la fortune les
comble de faveurs, et je cours à la
mort.

Voilà ce que les hommes m'ont fait éprouver, voilà ce que m'a appris leur langereux commerce ; est-il étonnant que mon âme aigrie par le malheur, évoltée d'outrages et d'injustices, n'aspire plus qu'à briser ses liens ?

Mille excuses, madame, dit cette fille infortunée en terminant ici ses aventures ; mille pardons d'avoir trouillé votre esprit de tant d'obscénités, d'avoir si longtemps, en un mot, abusé de votre patience. J'ai peut-être offensé le ciel par des récits impurs, j'ai renouvelé mes plaies, j'ai troublé votre repos. Adieu, madame, adieu ; l'astre se lève, mes gardes m'appellent, laissez-moi courir à mon sort, je ne le redoute plus, il abrégera

nes tourments. Ce dernier instant de l'homme n'est terrible que pour l'être fortuné dont les jours se sont écoulés sans nuages ; mais la malheureuse créature qui n'a respiré que le venin des couleuvres, dont les pas chancelants n'ont pressé que des onces, qui n'a vu le flambeau du jour que comme le voyageur égaré voit en remblant les sillons de la foudre ; celle à qui ses cruels revers ont enlevé parents, amis, fortune, protection et secours ; celle qui n'a plus dans le monde que des pleurs pour s'abreuver et des tribulations pour se nourrir ; celle-là, dis-je, voit avancer la mort sans la craindre, elle la souhaite même comme un port

assuré où la tranquillité renaîtra, pour elle, dans le sein d'un Dieu trop juste pour permettre que l'innocence, civile sur la terre, ne trouve pas dans un autre monde le dédommagement de tant de maux.

L'honnête M. de Corville n'avait point entendu cette histoire sans en être profondément ému ; pour Mme de Lorsange en qui, comme nous l'avons dit, les monstrueuses erreurs de sa jeunesse n'avaient point éteint la sensibilité, elle était prête à s'en évanouir.

- Mademoiselle, dit-elle à Justine, il est difficile de vous entendre sans prendre à vous le plus vif intérêt ; mais faut-il l'avouer ? un sentiment

nexplicable, bien plus tendre que je
 ie vous le peins, m'entraîne
 nvinciblement vers vous et fait mes
 propres maux des vôtres. Vous
 n'avez déguisé votre nom, vous
 n'avez caché votre naissance ; je
 vous conjure de m'avouer votre
 secret ; ne vous imaginez pas que ce
 soit une vaine curiosité qui m'engage
 à vous parler ainsi... Grand Dieu ! ce
 que je soupçonne serait-il ?... Ô
 Thérèse ! si vous étiez Justine ?... si
 vous étiez ma sœur ?

- Justine ! madame, quel nom !

- Elle aurait aujourd'hui votre âge...

- Juliette ! est-ce toi que j'entends ?

lit la malheureuse prisonnière en se
 etant dans les bras de

Mme de Lorsange... toi... ma
 cœur !... ah ! je mourrai bien moins
 malheureuse, puisque j'ai pu
 t'embrasser encore une fois !...

Et les deux sœurs, étroitement serrées
 dans les bras l'une de l'autre, ne
 s'entendaient plus que par leurs
 sanglots, ne s'exprimaient plus que
 par leurs larmes.

M. de Corville ne put retenir les
 larmes ; sentant qu'il lui devient
 impossible de ne pas prendre à cette
 affaire le plus grand intérêt, il passe
 dans une autre chambre, il écrit au
 chancelier, il peint en traits de feu
 l'horreur du sort de la pauvre Justine
 que nous continuerons d'appeler
 Thérèse ; il se rend garant de son

innocence, il demande que, jusqu'à l'éclaircissement du procès, la prétendue coupable n'ait d'autre prison que son château, et s'engage à la représenter au premier ordre de ce chef souverain de la Justice ; il se fait connaître aux deux conducteurs de Thérèse, les charge de ses lettres, leur répond de la prisonnière ; il est obéi, Thérèse lui est confiée ; une voiture s'avance.

- Approchez, créature trop infortunée, dit alors M. de Corville à l'intéressante cœur de Mme de Lorsange, approchez, tout va changer pour vous ; il ne sera pas dit que vos vertus restent toujours sans récompense, et que la belle âme que

vous avez reçue de la nature n'en rencontre jamais que de fer : suivez-vous, ce n'est plus que de moi que vous dépendez...

Et M. de Corville explique en peu de mots ce qu'il vient de faire.

- Homme respectable et chéri, dit Mme de Lorsange en se précipitant aux genoux de son amant, voilà le plus beau trait que vous ayez fait de vos jours ; c'est à celui qui connaît véritablement le cœur de l'homme et l'esprit de la loi à venger l'innocence opprimée. La voilà, monsieur, la voilà, votre prisonnière : va, Thérèse, va, cours, vole à l'instant te jeter aux pieds de ce protecteur équitable qui ne t'abandonnera pas comme les

autres. Oh ! monsieur, si les liens de l'amour m'étaient chers avec vous, combien vont-ils me le devenir davantage, resserrés par la plus tendre estime !...

Et ces deux femmes embrassaient tour à tour les genoux d'un si généreux ami et les arrosaient de leurs larmes.

On arriva en peu d'heures au château : là. M. de Corville et Mme de Lorsange s'occupèrent à l'envi l'un de l'autre de faire passer l'hérèse de l'excès du malheur au comble de l'aisance. Ils la nourrissaient avec délices des mets les plus succulents ; ils la couchaient dans les meilleurs lits, ils voulaient

qu'elle ordonnât chez eux, ils y nettoient enfin toute la délicatesse qu'il était possible d'attendre de deux âmes sensibles. On lui fit faire des remèdes pendant quelques jours, on la baigna, on la para, on l'embellit ; elle était l'idole des deux amants, c'était à qui des deux lui ferait le plus tôt oublier ses malheurs. Avec quelques soins, un excellent chirurgien se chargea de faire disparaître cette marque ignominieuse, fruit cruel de la célérité de Rodin. Tout répondait aux soins des bienfaiteurs de Thérèse : déjà les traces de son infortune s'effaçaient du front de cette aimable fille ; déjà les Grâces y

établissaient leur empire. Aux teintes ivides de ses joues d'albâtre succédaient les roses de son âge, létries par autant de chagrins.

Le rire, effacé de ses lèvres depuis tant d'années, y reparut enfin sous l'aile des plaisirs. Les meilleures nouvelles venaient d'arriver de la Cour ; M. de Corville avait mis toute la France en mouvement, il avait animé le zèle de M. S***. qui s'était joint à lui pour peindre les malheurs de Thérèse et pour lui rendre une tranquillité qui lui était si bien due. Il arriva enfin des lettres du Roi qui surgeaient Thérèse de tous les procès injustement intentés contre elle, qui lui rendaient le titre d'honnête

citoyenne, imposaient à jamais
silence à tous les tribunaux du
royaume où l'on avait cherché à la
diffamer, et lui accordaient mille écus
de pension sur l'or saisi dans l'atelier
des faux-monnayeurs du Dauphiné.
On avait voulu s'emparer de
Cardoville et de Saint-Florent ; mais
suivant la fatalité de l'étoile attachée
à tous les persécuteurs de Thérèse,
l'un, Cardoville, venait, avant que ses
crimes ne fussent connus, d'être
nommé à l'intendance de ***, l'autre
à l'intendance générale du commerce
des Colonies ; chacun était déjà à sa
destination, les ordres ne
rencontrèrent que des familles
puissantes qui trouvèrent bientôt les

noyens d'apaiser l'orage, et tranquilles au sein de la fortune, les orfaits de ces monstres furent bientôt oubliés⁸.

A l'égard de Thérèse, sitôt qu'elle apprit tant de choses agréables pour elle, peu s'en fallut qu'elle n'expirât de joie ; elle en versa plusieurs jours la suite des larmes bien douces, dans le sein de ses protecteurs lorsque tout à coup son humeur changea, sans qu'il fût possible d'en deviner la

Quant aux moines de Sainte-Marie-des-Bois, la suppression des ordres religieux découvrira les crimes atroces de cette horrible engeance.

cause. Elle devint sombre, inquiète, rêveuse ; quelquefois elle pleurait au milieu de ses amis, sans pouvoir elle-même expliquer le sujet de ses veines.

- Je ne suis pas née pour tant de délicités, disait-elle à Mme de Lorsange... Oh ! ma chère cœur, il est impossible qu'elles soient songes.

On avait beau l'assurer que toutes ses affaires étant finies, elle ne devait plus avoir d'inquiétude : rien ne parvenait à la calmer ; on eût dit que cette triste créature, uniquement destinée au malheur, et sentant la main de l'infortune toujours suspendue sur sa tête, prévît déjà les

derniers coups dont elle allait être écrasée.

M. de Corville habitait encore la campagne ; on était sur la fin de l'été, on projetait une promenade que l'approche d'un orage épouvantable paraissait devoir déranger ; l'excès de la chaleur avait contraint à laisser tout ouvert. L'éclair brille, la grêle tombe, les vents sifflent, le feu du ciel agite les nues, il les ébranle d'une manière horrible ; il semblait que la nature, ennuyée de ses ouvrages, fût prête à confondre tous les éléments pour les contraindre à des formes nouvelles. Mme de Lorsange, effrayée, supplie sa sœur de fermer tout, le plus promptement possible ; Thérèse,

empresée de calmer sa sœur, vole aux fenêtres qui se brisent déjà ; elle veut lutter une minute contre le vent qui la repousse : à l'instant un éclat de foudre la renverse au milieu du salon.

Mme de Lorsange jette un cri épouvantable et s'évanouit ; M. de Corville appelle au secours ; les soins se divisent, on rappelle Mme de Lorsange à la lumière, mais la malheureuse Thérèse est frappée de telle façon que l'espoir même ne puisse plus subsister pour elle ; la foudre était entrée par le sein droit. ; après avoir consumé sa poitrine, son visage, elle était ressortie par le milieu du ventre. Cette misérable

créature faisait horreur à regarder :
M. de Corville ordonne qu'on
l'emporte...

- Non, dit Mme de Lorsange en se
levant avec le plus grand calme ; non,
laissez-la sous mes regards,
monsieur ; j'ai besoin de la
contempler pour m'affermir dans les
résolutions que je viens de prendre.
Écoutez-moi, Corville, et ne vous
opposez pas surtout au parti que
j'adopte, à des desseins dont rien au
monde ne pourrait me distraire à
présent. Les malheurs inouïs
qu'éprouve cette infortunée,
quoiqu'elle ait toujours respecté ses
devoirs, ont quelque chose de trop
extraordinaire pour ne pas m'ouvrir

es yeux sur moi-même ; ne vous imaginez pas que je m'aveugle par ces fausses lueurs de félicité dont nous avons vu jouir, dans le cours des aventures de Thérèse, les scélérats qui l'ont flétrie. Ces caprices de la main du ciel sont des énigmes qu'il ne nous appartient pas de dévoiler, mais qui ne doivent jamais nous éduire. Ô mon ami ! la prospérité du crime n'est qu'une épreuve où la providence veut mettre la vertu ; elle est comme la foudre dont les feux rompeurs n'embellissent un instant l'atmosphère que pour précipiter dans les abîmes de la mort le malheureux qu'ils ont ébloui. En voilà l'exemple sous nos yeux ; les calamités

incroyables, les revers effrayants et sans interruption, de cette fille charmante, sont un avertissement que l'Éternel me donne d'écouter la voix de mes remords et de me jeter enfin dans ses bras. Quelle punition dois-je craindre de lui, moi, dont le libertinage, l'irréligion et l'abandon de tous principes ont marqué chaque instant de la vie ? A quoi dois-je m'attendre, puisque c'est ainsi qu'est traitée celle qui n'eut pas de ses jours une seule erreur véritable à se reprocher ? Séparons-nous, Corville, il est temps ; aucune chaîne ne nous lie, oubliez-moi, et trouvez bon que j'aie par un repentir éternel abjuré aux pieds de l'Être suprême les

nfamies dont je me suis souillée. Ce coup affreux était nécessaire à ma conversion dans cette vie, il l'était au bonheur que j'ose espérer dans l'autre. Adieu, monsieur ; la dernière marque que j'attends de votre amitié est de ne faire aucune sorte de perquisitions pour savoir ce que je suis devenue. Ô Corville ! je vous attends dans un monde meilleur, vos vertus doivent vous y conduire ; puissent les macérations où je vais, pour expier mes crimes, passer les malheureuses années qui me restent, ne permettre de vous y revoir un jour.

Mme de Lorsange quitte aussitôt la maison ; elle prend quelque argent

avec elle, s'élança dans une voiture, abandonne à M. de Corville le reste de son bien en lui indiquant des legs pieux, et vole à Paris, où elle entre aux Carmélites, dont au bout de très peu d'années elle devient l'exemple et l'édification, autant par sa haute piété que par la sagesse de son esprit et la régularité de ses mœurs.

M. de Corville, digne d'obtenir les premiers emplois de sa patrie, y parvint, et n'en fut honoré que pour faire à la fois le bonheur des peuples, la gloire de son maître, qu'il servit bien, quoique ministre, et la fortune de ses amis.

O vous, qui répandîtes des larmes sur les malheurs de la vertu ; vous, qui

plaignîtes l'infortunée Justine ; en regardant les crayons, peut-être un peu forts que l'on s'est trouvé contraint d'employer, puissiez-vous tirer au moins de cette histoire le même fruit que Mme de Lorsange ! Puissiez-vous vous convaincre avec elle que le véritable bonheur n'est qu'au sein de la vertu, et que si, dans les vues qu'il ne nous appartient pas d'approfondir, Dieu permet qu'elle soit persécutée sur la terre, c'est pour s'en dédommager dans le ciel par les plus flatteuses récompenses !

FIN

Denis éditions artisanales
12 avenue de Lattre de Tassigny,
La Forge 71360 Épinac
edition@denis-editions.com
www.denis-editions.com
Tél : 09 72 81 31 97